This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

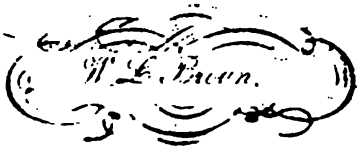
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

W. H. Brown
University of Ga. 1853-54.

[redacted]

[illegible]

[redacted]


W. L. Brown.

Notice
11.29-04 M

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES

DE LA

LANGUE FRANÇAISE,

MIS EN ORDRE PROGRESSIF,

ET

ANNOTÉS,

POUR EN FACILITER L'INTELLIGENCE.

PAR A. G. COLLOT,

PROFESSEUR DE LANGUES ET DE LITTÉRATURE.

Ἀνὴρ δ' ὠφελεῖν ἀφ' ὧν ἔχοι τι
Καὶ δύναιτο, κάλλιστος πόνος.—SOPHOCLE.

La mère en prescrira
La lecture à sa fille.—PIRON.

À NEW YORK:

D. APPLETON ET COMPAGNIE, 200 BROADWAY.

À PHILADELPHIE·

G. S. APPLETON, 164 CHESNUT STREET.

M DCCC LI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
479927
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1910 L

Entered, according to the Act of Congress, in the year 1847,

By D. APPLETON & COMPANY,

In the Clerk's Office of the District Court of the United States for the Southern District of New York.

PRÉFACE.

QUICONQUE veut bien se pénétrer du génie d'une langue vivante doit connaître les mœurs de la nation qui la parle. Ses expressions, la sonorité de ses paroles, sa phraséologie ne sont que des reflets de sa pensée et de ses actions. Aussi voyons-nous les étrangers parlant l'idiome d'un peuple affable et civilisé devenir eux-mêmes affables et civilisés, fussent-ils nés parmi les Samoïèdes ou les Iroquois. Mais il n'est pas donné à tout le monde de voyager ou de demeurer chez les peuples avec lesquels on veut faire connaissance : bien des gens sont privés de cet avantage par les circonstances ou le manque de fortune. Il faut donc avoir recours à un autre moyen. La peinture des mœurs d'une nation se trouve entière et vivante dans la comédie, dans cette satire aimable et enjouée qui fustige en riant les travers et les ridicules des hommes, leur montrant en même temps les vertus qu'ils doivent aimer. Et le divin Platon était bien pénétré de cette vérité quand il envoya un exemplaire des comédies d'Aristophane à Denys-le-Tyran, afin qu'il put s'instruire sur les mœurs et le gouvernement des Athéniens.

C'est dans cette vue que nous offrons ce recueil au public américain, pour remplir une lacune qui se fait sentir dans l'enseignement de la langue française. Il existe bien des grammaires, des phrases détachées, des dialogues, voire même des fragments de pièces de théâtre, mais rien de

complet qui puisse donner une idée exacte du mouvement et du ton de la conversation dans la bonne société en France. Pour acquérir cette connaissance qui fait le charme du linguiste et du philosophe, il faudrait recueillir les œuvres éparses de tous les poëtes qui ont le mieux peint les mœurs de la société, en faire un choix judicieux et les comparer ensemble ; et ce travail, qui d'ailleurs exigerait un goût sûr et du loisir, n'est pas à la portée de tout le monde.

L'étude des langues, une des plus importantes du domaine de l'esprit humain, puisqu'elle nous donne une nouvelle manière de penser, et, pour ainsi dire, une nouvelle âme, n'est pas de ces travaux auxquels on puisse se livrer sans application : elle exige tout l'exercice de la mémoire et l'emploi du jugement. Il ne faut donc pas trop se laisser aller à ces méthodes qui promettent d'enseigner un idiome en trois ou quatre mois, et sans apprendre par cœur. L'expérience nous fait voir que ceux qui ont beaucoup exercé leur mémoire, même dans leur langue maternelle, sont devenus les plus parfaits. Démosthène savait par cœur toute l'histoire de Thucydide et les plus beaux passages de Sophocle et d'Euripide, qu'il répétait sans cesse pour échauffer son âme au foyer de ces beaux génies, et former son langage sur leurs tours harmonieux et précis.

Toutes les pièces que nous avons choisies sont d'un style pur et souvent élégant, et offrent au lecteur une leçon plus ou moins amusante de morale, de poésie et de bon goût. Elles sont mises dans un ordre progressif et annotées dans les passages qui pouvaient présenter quelque difficulté, afin d'en rendre l'intelligence aussi aisée que possible. Nous avons mis au commencement deux proverbes, qui par la simplicité des sujets et du style servent d'introduction aux autres pièces. On nous saura gré,

nous l'espérons, d'avoir placé à la fin trois chefs-d'œuvre de nos grands poëtes tragiques, pour donner une idée de leurs compositions et du dialogue élevé.

Ce volume étant destiné à l'usage des étrangers, nous avons cru devoir adopter l'orthographe de Voltaire, reçue par l'Académie Française, et la seule usitée parmi les écrivains d'aujourd'hui.

L'accueil favorable que le public a fait à notre cours d'étude, basé sur le système adopté par l'Université de Paris, nous enhardit à de nouveaux efforts pour propager notre belle langue sur ce vaste continent, qui, nous en avons l'espoir, sera toujours uni par les liens d'une franche amitié avec la France; et nous nous estimerons heureux, si dans notre zèle pour l'avancement d'une des principales branches d'une éducation libérale et solide, nous avons pu justifier la vérité de ce précepte de Sophocle: "Le plus bel usage qu'on puisse faire de son art ou de son pouvoir, c'est d'être utile à ses semblables."

TABLE DES PIÈCES.

	Page
La Soirée.	9
L'Exigeant.	25
L'Éducation à la Mode.—Par Berquin.	38
Le Page.—Par Berquin.	61
La Mansarde des Artistes.—Par E. Scribe.	84
Le Charlatanisme.—Par E. Scribe.	114
Le Somnambule.—Par E. Scribe.	145
L'Intérieur d'un Bureau.—Par E. Scribe.	174
Le Mariage d'Argent.—Par E. Scribe.	198
La Métromanie.—Par Piron.	265
Le Misanthrope.—Par Molière.	335
Mérope.—Par Voltaire.	387
Athalie.—Par Racine.	427
Cinna, ou la Clémence d'Auguste.—Par Corneille.	476

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES

DE LA

LANGUE FRANÇAISE.

LA SOIRÉE.

PERSONNAGES.

Madame Duservant.	Adèle, sœur de Charles.
Victor, } ses enfans.	Félix Durand.
Caroline, }	Edouard, son jeune frère.
M. Lebreton, ami de la maison.	Les trois demoiselles Blinval.
Mélanie D'Auberville.	Marguerite, } domestiques.
Charles Grandson.	Baptiste, }

La scène se passe à Paris, chez Madame Duservant.

Le Théâtre représente un joli salon ; une porte s'ouvre dans le fond, et deux autres de chaque côté.

Scène Première.

Madame Duservant, Victor, Caroline.

Victor, (*assis à une table et pliant une lettre.*) Là ! voilà notre dernière invitation. (*Ramassant plusieurs lettres sur la table.*) Je vais envoyer Baptiste les porter de suite, nous n'avons pas trop de temps.

Madame Duservant, (*examinant une liste.*) Mais il y a deux noms que je ne trouve pas sur ta liste.

Caroline. Deux noms ! eh ! qui donc ?

Madame Duservant. C'est à ton frère que je fais la question.

Victor. Il me semble pourtant que tous nos amis s'y trouvent.

Madame Duservant. Je n'y vois pas les deux Durand.

Victor. Oh! ceux-là, nous nous passerons bien d'eux;[1] et puis ils ne sont pas faits pour se trouver avec nous... Des enfans d'épicier!

Madame Duservant. Qu'est-ce à dire?[2]... Vous avez donc une opinion bien élevée de votre position pour rabaisser ainsi les autres?

Caroline. Mon frère entend, ma chère maman, que tu nous as imposé de ne fréquenter[3] que les personnes de notre rang.

Madame Duservant. Moi, j'entends seulement par là celles qui ont des sentimens honorables, et dont la conduite est exempte de reproches. Je n'ai jamais prétendu vous donner une leçon d'orgueil. Les jeunes Durand se font distinguer par leur mérite: c'est la seule chose qu'il faille voir en eux. Ce sont tes camarades de classe, Victor, et par conséquent tes égaux. Tu es donc bien ridicule, à ton âge, d'aller chercher des distinctions extravagantes qui n'appartiennent qu'aux petits esprits ou à une folle ambition.

Victor, (*d'un air contraint.*) Je vais réparer mon oubli en leur adressant une lettre. (*Il se met à écrire.*)

Madame Duservant. Je te sais gré[4] de cette déférence à mes observations; mais je voudrais croire que tu es convaincu de leur justesse.

Caroline. Mon frère en est touché comme moi, j'en suis sûre; je me charge de les lui rappeler s'il les oublie.

Victor, (*à part.*) Oui! viens faire ta prude,[5] et tu verras comme je te recevrai. (*Haut.*) Ma chère maman, c'est un trop beau jour aujourd'hui pour être grondé; je tâcherai de ne plus te mécontenter.

Madame Duservant, (*les embrassant.*) C'est bien, mes enfans, je suis heureuse de vous voir aussi soumis. Mais écoutez-moi, j'ai encore quelques recommandations à vous faire. Vous avez eu le désir de donner une petite soirée à vos amis, je vous ai laissé toute liberté pour cela, je vous abandonne ce salon, et j'ai mis mes domestiques à vos ordres; vous allez donc agir en maîtres de maison; mais je suis cu-

[1] Nous supporterons bien leur absence.
[2] Qu'est-ce que cela signifie? Expression de blâme.
[3] Hanter, voir souvent.
[4] Je te sais gré, je suis satisfaite, je te remercie.
[5] Prude, qui affecte un air sage.

rieuse de savoir comment vous allez vous comporter : ce n'est pas peu de chose, de faire les honneurs d'un salon.[1]

Caroline. Oh ! maman, sois tranquille, nous saurons bien nous en tirer,[2] si Victor surtout veut me laisser faire.

Victor. Oui, cela ira à merveille pourvu que Caroline ne se mêle pas de faire sa *Marie j'ordonne.*

Madame Duservant. Vous n'êtes pas déjà d'accord ; j'ai grand peur que vos pauvres invités n'aient à souffrir de votre humeur, si vous ne savez pas mieux vous concilier. Toi, Victor, je te connais un peu taquin, n'aimant guère à céder, et Caroline mérite qu'on lui reproche ses petits airs prétentieux et son ton tranchant.[3] Tâchez au moins de soumettre vos caractères à l'obligation que vous contractez d'être aimables, car lorsque nous recevons des amis, nous devons entièrement nous oublier pour eux, et sacrifier nos propres plaisirs à leur agrément.

Victor. Tu verras, ma chère maman, qu'ils seront tous contens de nous.

Madame Duservant. Allons, comme je vous l'ai dit, je le désire ; et pour que vous méritiez mieux ma confiance, je m'engage à vous laisser maîtres absolus.

Victor. Oh ! c'est charmant ! Vite ! je vais envoyer mes lettres, et ensuite m'habiller. (*Il sort.*)

Madame Duservant. C'est principalement sur toi, ma fille, que roulent les soins que je vous prescris de remplir. Ton sexe te commande d'être gracieuse et prévenante, de veiller à ce que rien ne manque, à avoir enfin mille petites attentions dont les détails nous appartiennent.

Caroline. Oh ! tu verras ! N'ai-je pas eu d'ailleurs un excellent modèle sous les yeux ?

Madame Duservant. Je ne te demande pas de me flatter, ma fille : tu me feras plus de plaisir en agissant convenablement.

Caroline, (*l'embrassant.*) Chère maman, je te le promets.

Madame Duservant. C'est bien. Va donner tes ordres à Marguerite ; dès ce moment tu es la maîtresse, et songe ensuite à ta toilette, car il faudra que tu sois ici, ainsi que ton frère, pour recevoir votre monde.

Caroline. Oui, maman, j'y vais. Oh ! que je suis heureuse ! (*Elle sort en courant.*)

---

[1] Faire les honneurs, recevoir poliment.

[2] Nous saurons bien faire les choses comme il faut.

[3] *Ton tranchant, décidé, péremptoire.*

Scène II.

Madame Duservant, seule.

Oui ! elle est heureuse, mais c'est moins du plaisir de recevoir ses amis, que de l'occasion de se donner de l'importance. Je ne serais pas fâchée qu'il se présentât quelque occasion de rompre un peu sa petite vanité : cette soirée me la fournira sans doute, et j'ai eu mon but en satisfaisant leurs désirs ; mais on vient.

Scène III.

Madame Duservant, M. Lebreton.

Madame Duservant. Ah ! c'est vous, mon cher Lebreton ?

M. Lebreton. Je vous présente mes hommages, madame.... Mais dites-moi, votre fils est donc bien affairé aujourd'hui, car il vient de passer à côté de moi sans me faire la moindre politesse.

Madame Duservant. Je vous prie de l'excuser.... Il est vrai que mes enfans sont aujourd'hui en grand émoi, et vous arrivez à merveille, mon cher ami, car, bien qu'il y ait chez moi grande réunion ce soir, je serai seule, et je vous retiens pour me tenir compagnie.

M. Lebreton. Mais c'est une énigme que vous me proposez à deviner : comment expliquez-vous cela ?

Madame Duservant. Rien de plus simple : mes enfans donnent une soirée, je veux entièrement les abandonner à eux-mêmes pour voir comment ils s'en tireront, et s'ils feront bien les honneurs à leurs amis ; c'est une épreuve que j'ai tenté de faire.

M. Lebreton. Vous avez une excellente idée, et il devrait entrer dans l'éducation de façonner à l'avance les jeunes gens avec les devoirs familiers qu'ils auront à remplir.

Madame Duservant. Cependant, je vous avouerai que j'ai quelque crainte que l'épreuve que je fais ne réponde pas en résultat à ce que je désire.

M. Lebreton. Pourquoi donc ? Vos enfans ont un excellent naturel.

Madame Duservant. Sans doute ! leur caractère est bon, mais ils ont aussi certains défauts qui leur nuiront dans cette circonstance ; je l'appréhende.

M. Lebreton. Espérons le contraire... Ah ça, vous refusez donc d'avoir l'œil sur tout ce qui se passera, et vous abandonnez ces jeunes têtes à elles-mêmes ?

Madame Duservant. Je l'ai promis ; cependant je voudrais être à même de[1] tout voir sans me montrer.

M. Lebreton. Je le conçois... Il y aurait peut-être quelque moyen.

Madame Duservant. Voyons, cherchez...

M. Lebreton. Parbleu ! il me vient une excellente idée.

Madame Duservant. Vraiment !... dites-la moi bien vite.

M. Lebreton. Oui ! ce projet aurait quelque chose de piquant... Ce serait de...

Madame Duservant. Silence ! on vient...

Scène IV.

Les Précédens, Victor, Caroline, Marguerite.

Caroline. Maman, Victor est bien insupportable, il veut retenir Marguerite, tandis que j'ai besoin d'elle pour m'habiller.

Victor. Mais il faut que Marguerite range le salon d'après mes ordres ; il est bientôt temps, car nos invités ne tarderont pas à venir.

Caroline. Arranger le salon ! tu t'entends joliment à cela : ce serait du beau ! C'est moi que ça regarde ;[2] je dirai à Marguerite ce qu'il faut faire pendant qu'elle m'habillera ; cela ne demandera pas beaucoup de temps.

Victor. C'est le principal, n'est-ce pas, maman ?

Madame Duservant. Mes enfans, cela ne me regarde pas : je vous ai laissés maîtres d'agir comme bon vous semblera pendant cette soirée, arrangez-vous, je ferai après mes observations.

Caroline. Comme je suis l'aînée, c'est à moi de commander ; ainsi, Marguerite, suivez moi.

Victor. Je ne reconnais pas ton aînesse, c'est aux hommes qu'appartient la supériorité, ainsi, Marguerite, je vous ordonne de rester.

M. Lebreton, (*avec malice.*) À merveille ! il faut avoir le sentiment de ses droits, de sa dignité ; il te manque encore une vingtaine d'années pour faire un homme.

---

[1] À même de, en état, en pouvoir.

[2] Cela me concerne.

... Mais aux âmes bien nées,
La vertu n'attend pas le nombre des années

Marguerite. Avec tout ça, je reste là le bec dans l'eau.[1]

Caroline, (*lui prenant le bras.*) C'est avec moi que tu dois venir.

Victor, (*l'arrêtant par l'autre bras.*) Je t'ai dit de rester.

Marguerite. Doucement! doucement! si ça continue, ils vont m'emporter par pièces et par morceaux.

Madame Duservant, (*froidement.*) Je vous avertis qu'il est sept heures, et que vos invitations sont pour huit.

Caroline. Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel entêtement; je ne serai jamais prête.

Victor. Le salon ne sera pas en ordre.

Madame Duservant. Passons dans mon appartement, Lebreton, et laissons les maîtres de s'arranger dans ce salon.

M. Lebreton. Je vous suis. (*Ils sortent.*)

Caroline. C'est vraiment insupportable!

Victor. C'est un entêtement affreux!

Caroline. Je vous conseille de parler.

Victor. Voyons, Marguerite, ne l'écoutons pas, et commençons.

Caroline, (*pleurant.*) Quelle indignité! Comment voulez-vous que je me montre sans être habillée?

Marguerite. Quant à moi, je ne vous obéirai à l'un ou à l'autre, que lorsque vous serez d'accord.

Scène V.

Les Précédens, Baptiste.

Baptiste. Monsieur Victor, toutes vos lettres sont remises; vos amis ont promis de se rendre à votre fête, ainsi, vous ne tarderez pas à les voir.

Marguerite. Je leur conseille d'envoyer d'autres lettres pour les prier de rester chez eux, car, du train qu'ils vont...[2]

Victor. C'est bien, on ne te demande pas tes avis... Puisque Baptiste est là, il va rester avec moi, et je te permets d'aller avec ma sœur.

Marguerite. Ce n'est pas malheureux que monsieur nous permette!...

---

[1] On me fait attendre, on m'amuse de belles paroles.

[2] De la manière qu'ils vont.

Caroline. C'est pitoyable !... Comme si je n'avais pas plus d'autorité que lui.... Mais viens vite, Marguerite.

Marguerite, (*à part en la suivant.*) Ils ne valent pas mieux l'un que l'autre. (*Elles sortent.*)

Scène VI.

Victor, Baptiste.

Victor. Ah ça, commençons, nous autres.[1] Voilà d'abord un guéridon qu'il faut enlever.

Baptiste. Voulez-vous le soulever de votre côté, afin de ne pas rayer le parquet ?

Victor. Tiens ! je vous trouve plaisant... Je suis ici pour commander et vous pour m'obéir, et je ne suis pas fait pour vous aider.

Baptiste. Eh bien ! moi, je vous déclare que si vous prenez ces manières là avec moi, je vous enverrai promener.[2]

Victor. Qu'est-ce à dire ? maman ne m'a-t-elle pas remis son autorité sur vous.

Baptiste. Votre maman n'entend pas que vous soyez malhonnête envers moi, et que je sois assujéti aux caprices d'un enfant de votre âge, vous avez avec moi un ton qu'elle même n'a jamais pris ; changez de note, si vous voulez que nous nous arrangions, essayez d'être poli, et vous verrez que je ferai tout pour vous être agréable.

Victor. Allons, on va mettre des gants pour vous parler... Mais, achevons de pousser ce guéridon, car si je ne cède pas à votre idée... (*Ils poussent le guéridon et Baptiste continue l'arrangement du salon.*)

Baptiste. Mes idées sont raisonnables.

Victor. Dites donc que vous abusez de ce que je suis encore jeune ; mais patience, un jour, je saurai bien me faire servir.

Baptiste. Le meilleur moyen pour cela, voyez-vous, c'est de se faire aimer.

Victor. Ah ! monsieur Baptiste qui fait des sentences ; mais avec toute votre belle morale, nous n'avançons pas, vous êtes d'une lenteur... (*Il regarde à la pendule.*) Mon Dieu, sept heures trois quarts ! dépêchez-vous donc !

---

[1] Nous autres, vous autres, expression familière, ironique.

[2] Je vous laisserai là.

Baptiste. Parbleu! vous qui vous gobergez là,[1] que ne mettez-vous pas un peu la main à la pâte?[2] au lieu de perdre votre temps à parler pour ne rien dire, si vous allumiez les bougies, par exemple.

Victor. Est-ce que j'ai des ordres à recevoir de vous, encore une fois? En vérité, il est bien ridicule de payer des gens et d'être obligé de faire leur besogne.

Baptiste. Vous seriez déshonoré, sans doute? J'ai vu que votre père n'y regardait pas de si près,[3] lorsqu'il était ici, et que nous avions un moment de presse.

Victor. Taisez-vous, vous n'êtes qu'un bavard.

Scène VII.

Les Précédens, Marguerite.

Marguerite, (*arrivant en colère. A la cantonade en entrant.*) Non! mademoiselle, il y a assez long-temps que je souffre vos impertinences; vous achèverez de vous habiller comme vous l'entendrez... c'est impatientant, à la fin.

Baptiste. Ma foi, monsieur, je vous en dis autant.

Victor. Comment!

Baptiste. Oui, je m'en vais... Je ne conçois pas que madame nous contraigne d'endurer les sottises de deux enfans: j'aimerais mieux quitter la maison.

Marguerite. Et moi aussi... Venez, Baptiste, laissons-les. (*Ils sortent.*)

Scène VIII.

Victor, et ensuite Caroline.

Victor. Ils s'en vont! et voilà l'heure où l'on va venir; je suis d'une colère!... allons trouver maman.

Caroline, (*elle tient une ceinture à sa main.*) Marguerite! Marguerite! mais venez donc, ne me laissez pas ainsi: c'est abominable... Où est-elle donc?

Victor. Elle est partie avec Baptiste.

Caroline. Il faut que je la fasse chasser de la maison; c'est un trait indigne qu'elle me fait.

---

[1] Se goberger, prendre ses aises.
[2] Mettre la main à la pâte, aider à une besogne.
[3] Y regarder de près, être très scrupuleux.

Victor. J'en demanderai autant pour Baptiste, qui laisse ce salon à moitié rangé.

Caroline. Et voilà huit heures! quel dépit! Tiens, fais-moi le plaisir d'agrafer ma robe; je mettrai bien ma ceinture.

Victor. Ma foi non! c'est toi qui est la cause de tout cet embarras.

Caroline. C'est plutôt toi, avec ta mauvaise tête... Mais, mon Dieu, voilà qu'on arrive... quelle contrariété!...

Scène IX.

Les Précédens, Charles et Adèle Grandson.

Charles. Bonsoir, mes bons amis... nous sommes exacts, j'espère.

Adèle. Veux-tu m'embrasser, Caroline? Mais qu'avez-vous donc? je vous trouve l'air contrarié.

Victor. Pardi! vous voyez que rien n'est en ordre ici, nos impertinens de domestiques nous ont laissés-là.

Caroline. Et moi, ma bonne m'a habillée à moitié.

Adèle. N'est-ce que cela? mon Dieu, tu vas être prête en un clin d'œil. (*Elle arrange Caroline.*)

Charles. Voyons, que faut-il faire pour mettre en ordre ce salon? À nous deux, Victor, nous allons avoir fait en une minute.

Victor. C'est toujours fort contrariant, quand on a des valets pour cela.

Adèle. Bah! c'est un petit malheur; voilà Caroline toute parée, nous allons vous aider.

Victor. Poussons d'abord cette grande table dans un coin, pour qu'elle ne gêne pas.

Charles. À nous deux! (*Ils enlèvent la table.*)

Victor. Pas si vite, donc! Que tu-es butor![1] tu me fais passer la roulette sur le pied.

Charles. Que tu es poli, toi, c'est sans intention, sans doute.

Victor. Voyons, allumons les bougies.

Adèle. Où faut-il poser les candelabres?

Caroline. Sur la console.

Adèle. Bien!

Caroline. Mais, ma chère, vous n'avez pas de goût; vous voyez bien que les ornemens doivent être en dehors.

[1] Mal-adroit, stupide.

Adèle. Tu ne me donnes pas le temps.

Charles. Voilà nos bougies allumées.

Caroline. Je vais draper[1] ces rideaux ; pendant ce temps, Adèle, arrange la garniture de cheminée.

Victor. Nous, rangeons le canapé et les fauteuils.

Charles. Voyons.

Victor, (*à Charles.*) Est-ce que ça se place comme cela ? Es-tu gauche ![2]

Charles. Ma foi ! tu peux les arranger toi-même.

Adèle. Tiens ! vois Caroline, ma garniture de cheminée.

Caroline. Hum ! je ne t'en ferai pas compliment ; tes vases sont mal placés, tes chandeliers ne doivent pas être si près. Tu ne serais pas encore bonne maîtresse de maison.

Adèle. Si je l'étais, je m'arrangerais de manière à ne pas avoir besoin de recourir à mes amis, afin de ranger mon salon !

Charles. Je commence à croire que vos domestiques n'ont pas eu tout-à-fait tort.

Adèle. Enfin tout est prêt, j'en suis charmée pour ceux que vous avez à recevoir plus que pour vous.

Scène X.

Les Précédens, Mélanie D'Auberville, les Frères Durand. Ils restent debout ; l'un d'eux, Félix, est bossu.

Mélanie. Bonjour, Caroline ! Mesdemoiselles et messieurs, je suis votre servante.

Victor, (*aux frères Durand.*) Asseyez-vous donc, vous autres ; vous vous tenez là comme des cierges.

Félix. Ne prenez pas tant de peine.

Edouard. Nous pensions être un peu en retard, mais nous ne sommes pas les derniers.

Mélanie. Vous manque-t-il encore beaucoup de monde ? Ah ! voici Adèle, je ne t'avais pas vue. (*Elles s'embrassent.*)

Charles, (*à Félix.*) C'est un baiser de Judas, car je sais qu'elle déteste ma sœur.

Félix. Je ne peux pas la souffrir, cette demoiselle ; mais c'est la grande amie de Caroline, qui ne vaut guère mieux.

Victor. Il nous manque encore les demoiselles Blinval.

Mélanie. Ah ! les trois Blinval, la *savante,* la *bête* et la *brute.*

---

[1] Draper, arranger les plis de.

[2] Mal-adroit.

Caroline, (*riant.*) Ah! ah! ah! c'est plaisant.

Victor. Ma foi, elles sont bien nommées.

Félix. Si vous vous moquez ainsi des absens, ce n'est pas trop rassurant pour nous, et nous avons eu sans doute aussi notre paquet ?[1]

Charles. Monsieur, vous pouvez garder vos réflexions désobligeantes.

Mélanie. C'est que monsieur a quelque chose qui le rend susceptible.

Félix. Je ne m'en défends pas, j'ai quelque chose de travers, comme vous avez l'esprit,[2] chacun a ses défauts.

Adèle. Ah ça, sommes-nous ici pour pointiller ou entendre des choses désagréables ?

Mélanie. Voici les demoiselles Blinval ; vous allez les voir entrer en rang d'ognons.[3]

Edouard. Quelle mauvaise langue !

Scène XI.

Les Précédens, les demoiselles Blinval.

Mélanie, (*courant au-devant d'elles.*) Ah! arrivez donc, mes bonnes amies, nous commençions à nous ennuyer après vous. (*Elles s'embrassent.*)

Charles. Quelle fausseté !

Félix. C'est une véritable comédienne.

Mademoiselle Blinval, (*aînée.*) Pardon, si nous nous sommes fait attendre ; notre oncle est arrivé comme nous sortions.

Adèle. Il n'y a pas de retard.

Victor. Décidons, maintenant, ce que nous allons faire.

Edouard. Si nous jouions au Colin-Maillard ?[4]

Caroline. Ah! grand Dieu! au Colin-Maillard !

Mélanie, (*à Caroline.*) Il faut être bien épicier pour proposer un pareil jeu !

Adèle. Je connais une ronde nouvelle ; si vous voulez, je vais vous la chanter.

Tous. Ah! bravo! c'est cela, dansons une ronde.

Adèle chante, et les autres dansent.

Mélanie. Ah! je suis essoufflée.

---

[1] Nous avons eu notre paquet, vous nous avez lancé votre trait.

[2] Avoir l'esprit de travers, en anglais : to be wrong-headed.

[3] En rang d'ognons, l'une après l'autre. Ironique.

[4] Jeu où l'un des joueurs a les yeux bandés, et poursuit les autres.

Mademoiselle Blinval, (*aînée.*) Cette ronde est fort amusante, et mademoiselle nous l'a chantée comme un ange.

Caroline. Vous avez besoin de vous rafraîchir.

Victor. Je vais faire servir notre petite collation. (*Il sort.*)

Charles. Asseyons-nous, et décidons ce que nous ferons après.

Edouard. Que chacun propose son jeu.

Mélanie. Ne nous proposez plus de *Colin-Maillard*, surtout.

Adèle. On s'amuse au Colin-Maillard comme à tout autre jeu.

Victor, (*rentrant, il porte un accordéon qu'il pose sur la console.*) On va nous servir à l'instant; avançons la table.

Mélanie et Caroline, (*partant d'un éclat de rire.*) Ah! ah! ah!

Charles. Ces demoiselles manifestent une grande gaîté. Si elles avaient la bonté de nous apprendre ce qui les fait tant rire, nous partagerions leur hilarité. (*Elles rient plus fort.*)

Adèle. Voyons, mes amies, dites-nous ce que c'est?

Mélanie. Rien; c'est quelque chose entre nous. Ah! ah! ah! (*Elles rient plus fort.*)

Mademoiselle Blinval. Quelqu'un de nous prête sans doute à rire à ces demoiselles, puisqu'elles refusent de nous mettre dans le secret de leur gaîté?

Caroline. Vous êtes bien chatouilleuse... Ah! ah! ah!

Félix. Je parie que ma bosse est encore en jeu. Ces demoiselles sont comme moi, elles ont toujours quelque chose en *arrière.*[1]

Charles. Bien appliqué!

Caroline. Vous êtes vraiment ridicule; ne peut-on pas rire quand on en a envie? D'ailleurs, c'est plus fort que moi.[2] (*Leurs éclats redoublent.*)

Charles. Allons, ça finira peut-être.

Edouard. Eh bien! moi, je vais vous dire le fin mot de cette grande joie; j'étais derrière ces demoiselles, j'ai tout entendu.

Mélanie. Monsieur, c'est fort mal.

Edouard. Rien ne m'oblige à me taire.

Tous les autres. Oui, oui, oui, parlez.

Edouard. Mademoiselle Mélanie trouve que le nez de M. Charles ressemble de profil au dos de mon frère.

---

[1] En arrière, qu'elles ne veulent pas dire. Jeu de mots.

[2] Je ne puis m'en empêcher.

Félix. Quand je vous ai dit que ma bosse en était ; mais deux fois de suite, cela devient trop bête, j'en suis fâché.

Charles. Que voulez-vous, puisque l'esprit de ces demoiselles est assez au dépourvu pour n'avoir pas à s'exercer sur autre chose, je leur livre très volontiers mon nez.

Adèle, (*se levant.*) C'est indigne ! je ne reste pas davantage dans une maison où l'on ne reçoit que des impertinences. Viens, mon frère ; comme je connais tes talens, et surtout ta bonté, je suis plus sensible que toi à l'injure qu'on te fait.

Charles. Je ne suis pas le moins du monde offensé ; mais si tu veux te retirer...

Félix. Ma foi, j'étais invité à venir ici pour me divertir, et non pour amuser les autres... Edouard et moi, nous allons vous suivre.

Adèle. Mes demoiselles Blinval, pardonnez-nous ; nous nous verrons ailleurs. (*Ils sortent.*)

Scène XII.

Mélanie, Caroline, Victor, les demoiselles Blinval.

Mélanie. Ils font bien de s'en aller, puisqu'ils entendent si mal la plaisanterie.

Victor. Ce sont des sots ; je regrette Charles et sa sœur, mais je suis content d'être débarrassé des Durand.

Mademoiselle Blinval, (*à Caroline.*) Vous auriez dû vous excuser, et faire quelque chose pour les retenir.

Caroline. J'en aurais été bien fâchée : Adèle est une prude, et son frère un fat : pourquoi a-t-il un gros nez ?

Victor. J'avais apporté ton accordéon ; Charles en joue, il nous aurait fait danser ; maintenant, personne...

Mademoiselle Blinval. Pardonnez, j'en joue, moi, si vous voulez me le confier.

Caroline, (*s'en emparant.*) Tu as eu tort, je ne veux pas qu'on touche à mon accordéon ; on aurait qu'à l'abîmer.

Mademoiselle Blinval. Mais je vous ai dit que je savais m'en servir.

Caroline, (*avec humeur.*) Oh ! vous croyez savoir tout, vous.

Mademoiselle Blinval. Je sais au moins cela de plus que vous.

Caroline, (*entre ses dents.*) Pédante !

Mademoiselle Blinval. Ce que j'ai encore de plus que vous, c'est de savoir vivre.

Caroline. Vous êtes une impertinente, mademoiselle, de me dire cela.

Mademoiselle Blinval. Je dis toujours ce que je crois vrai ; et comme je pense encore que notre société ne vous convient pas, nous allons aussi, mes sœurs et moi, vous saluer.

Victor. Ah ça ! si tout le monde s'en va... Mesdemoiselles !... (*Elles sortent.*)

Scène XIII.

Les Précédens, excepté les demoiselles Blinval.

Caroline. Quel affront pour nous !

Victor. Tu te conduis si mal, aussi.

Mélanie. Bah ! ce sont des sots et des bégueules,[1] Caroline n'a pas tort.

Caroline. Moi, qui me promettais tant de plaisir dans cette soirée.

Scène XIV.

Les Précédens, M. Lebreton, Madame Duservant. Ils sont déguisés sous les habits de Marguerite et de Baptiste.

M. Lebreton, (*portant des rafraîchissemens sur un plateau.*) Oh ! la place est nette... c'est égal, il faut faire notre service.

Mélanie, (*bâillant.*) Ah ça, mes amis, nous ne sommes plus que trois, nous ne pourrions plus nous amuser ; je vais vous dire bonsoir.

Victor. Comment ! vous aussi, vous vous en allez ?

Caroline. Reste !

Mélanie. Je ne vous servirai à rien. Il y a un petit bal ce soir chez madame d'Oberval où je suis invitée, j'avais préféré venir avec vous. Comme il est encore de bonne heure, et qu'ici nous nous ennuirions tous les trois, j'y vais : Adieu. (*Elle sort.*)

M. Lebreton, (*il fait le tour de l'appartement, et s'adresse gravement aux chaises et aux fauteuils, comme à des personnes.*) Mademoiselle, désirez-vous une glace ?—Monsieur, préférez-vous un verre de punch ?

Victor, (*à M. Lebreton.*) Vous êtes un drôle et un impertinent ; c'est pour vous moquer de nous que vous faites cela ?

---

[1] Bégueule, femme dédaigneuse et impertinente.

M. Lebreton. Pas du tout ! je fais mon service.

Caroline, (*à Madame Duservant.*) Et vous, mademoiselle, pourquoi arrivez-vous si tard ! vous mériteriez, (*reconnaissant sa mère.*) Ah !

Madame Duservant. Eh bien ! qu'avez-vous ?

Caroline. Oh ! pardon, maman, c'est la colère où j'étais...

Victor. Je vous prie de m'excuser aussi, M. Lebreton, je ne vous reconnaissais pas.

M. Lebreton. Il n'y a pas de mal. Mais où est donc passée toute votre société ?

Madame Duservant. Nous voulions vous ménager une surprise, et personne ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Caroline. Ah ! maman, nous avons été bien coupables, moi surtout. (*Elle pleure.*)

Victor. Oui, nous avons tous les deux bien des torts à avouer.

Madame Duservant. Expliquez-moi comment il se fait qu'au lieu de vous trouver gais et rayonnans au milieu de vos amis, nous vous revoyons délaissés et tout tristes.

Victor. C'est que nous n'avons pas suivi les bonnes recommandations que tu nous avais faites.

Caroline. Hélas oui ! au lieu d'être doux et complaisans envers ceux que nous avions appelés pour partager nos plaisirs, nous nous sommes montrés acariâtres et impertinens, au point de les renvoyer.

Madame Duservant. Oh ! que c'est mal !

M. Lebreton. Cette leçon leur profitera mieux que toutes les recommandations.

Victor. Oh ! oui ; car les reproches qu'on pourrait nous faire ne sont pas plus cruels que les regrets que nous éprouvons.

Madame Duservant. Et que comptez-vous faire ?

Caroline. Réparer nos torts.

Victor. Certainement ! et j'irai demain chez tous ceux que nous avons offensés, pour les prier de nous pardonner.

Madame Duservant. Ainsi, vous sentez vivement votre faute, et vous donneriez tout au monde pour la réparer à l'instant.

Caroline, (*avec élan.*) Oh ! si cela était possible !

Victor. Moi, j'en serais au comble de la joie.

Madame Duservant. Eh bien ! mes chers enfans, quand on a de bonnes intentions, Dieu donne les moyens de les accomplir. (*Elle s'approche de la porte du salon.*) Entrez, mes amis, entrez...

Scène XV.

Les Précédens, Charles et Adèle Grandson, les frères Durand, les demoiselles Blinval, Marguerite, Baptiste.

Madame Duservant. Venez !... Mes enfans sont mortellement affligés de vous avoir offensés ; voulez-vous oublier ce qui s'est passé ?

Tous. Oui, sans doute, bien volontiers ; nous ne leur en voulons pas.[1]

Victor. Mes amis, que je suis enchanté !...

Caroline. C'est surtout envers vous que j'ai eu de grands torts, monsieur Charles, monsieur Félix, et toi, Adèle...

Tous. Ne pensons plus à rien.

Caroline. Et toi, Marguerite !

Victor. Et toi, Baptiste !

Marguerite. Bah ! je n'y songe plus.

Baptiste. Je n'ai pas la moindre rancune.

M. Lebreton. Ainsi, morbleu ! la paix est conclue ?

Caroline. Mais par quel miracle êtes-vous encore tous ici ?

Madame Duservant. C'est à moi de vous expliquer cela : j'ai été curieuse de voir comment vous vous conduiriez. Nous nous sommes enfermés dans le salon à côté, Lebreton et moi, et, au fur et à mesure[2] que ta compagnie désertait, nous l'avons retenue. Cependant, j'ai laissé aller ta grande amie, mademoiselle d'Auberville, mais si tu le veux, Caroline, nous allons la faire appeler.

Caroline. Non, maman, je ne verrai plus Mélanie, ce jour m'a désabusé sur son compte.

Victor. Et combien nous te savons gré, chère maman, d'avoir compté sur nous, et de nous avoir mis à même de nous faire pardonner par ces bons amis.

Madame Duservant. Allons, mes enfans, il n'est pas tard ; continuez à vous divertir, et nous resterons avec vous pour prendre part à vos jeux.

Tous. Oh ! bravo ! cette soirée sera charmante.

Marguerite. Je crois qu'il sera inutile de faire de la morale à mes jeunes maîtres, et de leur rappeler le proverbe :

On n'atrappe pas les mouches avec du vinaigre.

---

[1] Nous ne leur voulons pas de mal.

[2] Au fur et à mesure, ou, à mesure, c'est à dire : chaque personne qui désertait.

L'EXIGEANT.

À CHEVAL DONNÉ, ON NE REGARDE POINT À LA BRIDE.

PERSONNAGES.

M. DUMOLARD, officier retiré
ÉDOUARD, son fils.
EUGÉNIE, sa fille.
ANDRÉ LAURENCIN, jeune homme élevé par M. Dumolard.
PAUL LAURENCIN, frère d'André, enfant de quatre à cinq ans.
FOURNIMENT, ancien soldat, domestique.

La scène se passe à Paris, chez M. Dumolard.

Le Théâtre représente un salon ; à gauche est une porte conduisant dans le cabinet de M. Dumolard.

SCÈNE PREMIÈRE.

Fourniment, Edouard, André. (*Au lever du rideau, Edouard et André sont assis séparément aux deux coins du salon, et sont occupés à lire.*)

Fourniment, (*à la cantonade, et sortant du cabinet de M. Dumolard.*) Soyez sans inquiétude, mon capitaine... Tudieu ! on voit bien que c'est demain le jour des étrennes ; comme vous voilà occupés... Au reste, c'est tout juste ; et c'est comme nous quand nous avions à passer la revue devant l'empereur, on se mettait sur son trente-six.[1]

Edouard. Eh bien ! as-tu parlé à mon père ?

Fourniment. Sans doute !... Accordé, mon jeune homme ; j'ai enlevé ça d'assaut.[2]

Edouard. Oh ! quel bonheur !

Fourniment. Oui ; mais j'ai reçu mes instructions, et il faudra s'y conformer... Ainsi, nous commencerons aujourd'hui notre première leçon d'équitation. C'est un bel et no-

[1] On se parait, on fesait de son mieux.
[2] J'ai obtenu tout ce que je désirais.

ble amusement, et j'espère que nous ferons de vous un gentil cavalier.

Edouard. Oh! je ferai tout ce que tu me prescriras... Il y a si long-temps que j'avais ce désir.

Fourniment. Eh bien! puisque ça vous tient tant,[1] je vais aller seller Jenny, et nous partirons.

Edouard. Que tu es complaisant, mon cher Fourniment, et que je t'aime!

Fourniment. Pardi! sans doute; je fais tout ce que vous voulez, et vous me cajolez. Au reste, c'est comme nous... lorsque nous allions défiler la parade, et qu'on voulait avoir quelque chose, on criait, *vive l'empereur*, comme des enragés.

Edouard, (*en riant.*) Eh bien! vive Fourniment!

Fourniment. Tudieu! c'est la première fois qu'on me crie ça aux oreilles... mais c'est dommage, ça ne va pas comme vive l'empereur.

Edouard. C'est égal! je te le crierai tant que tu voudras, si tu veux aller tout de suite seller Jenny.

Fourniment. Petit flatteur!... Allons, j'y vais... Et vous, monsieur André, comme vous voilà embusqué dans un coin; est-ce que vous ne voulez pas aussi apprendre à monter à cheval?

André. Moi, pourquoi faire?... je n'aurai jamais de chevaux à ma disposition.

Fourniment. Bah! qui sait?... il faut se dégourdir un peu, et ne pas toujours avoir l'air d'un conscrit.

André, (*avec humeur.*) Je vous remercie de votre comparaison.

Fourniment. Il n'y a pas de quoi[2]... Est-ce que ça vous fâche?

André. Quand je me fâcherais... ma position ici vous autorise...

Edouard. Eh! laisse-le; tu vois bien que c'est un ours.

Fourniment. Allons! allons! comme vous voudrez... Pas de rancune.

Edouard. Nous allons prendre ma sœur; tu lui apprendras aussi à se tenir.

Fourniment. Eh bien! allez la chercher, et venez me reprendre en bas.

---

[1] Puisque vous en avez si grande envie.

[2] Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Scène II.

André, (seul.)

Les voilà partis ; tant mieux !... Je n'ai de bonheur que quand je suis seul... Quelle triste condition ! vivre ainsi chez les autres, et comme par charité, c'est vraiment insupportable quand on a du cœur ; encore, si M. Dumolard, en m'élevant avec son fils, m'avait mis sur le même pied que lui... Il le dit bien, mais ce sont de belles paroles ; et il faut que je sois tous les jours témoin des préférences qu'on a pour Édouard, tandis que moi, je suis regardé comme un mendiant... Oh ! cette idée me suffoque de honte et de rage... Eugénie est la seule qui paraisse me plaindre ; ses manières sont bienveillantes. Eh bien ! cela m'aigrit encore davantage, car l'intérêt qu'elle me montre me rappelle que j'ai besoin qu'on me plaigne ; il me fait souvenir que je n'ai ici aucun droit, aucune considération, et que je n'y suis souffert que par un sentiment de pitié.

Scène III.

André, Eugénie.

Eugénie. Comment, monsieur André, vous n'allez pas vous promener à cheval avec mon frère ? Mais dépêchez-vous donc, les voilà qui sortent...

André. Merci ! merci ! mademoiselle.

Eugénie. Et pourquoi ne pas chercher à vous amuser ?

André. J'ai cru que cet amusement ne convenait pas à ma position.

Eugénie. Votre position ! Pourquoi toujours parler de cela ? N'êtes-vous pas traité ici comme nous ?

André, (avec un sourire d'amertume.) Oh ! pas tout à fait...

Eugénie. Ce sont de folles idées qui vous tourmentent. Est-ce que mon père ne vous regarde pas comme son troisième enfant ? est-ce qu'il n'a pas pour vous les mêmes soins ? et n'a-t-il pas recommandé aux domestiques d'avoir pour vous autant d'égards que si vous lui apparteniez ?

André. Sans doute ; je n'ai qu'à me louer des bontés de votre père.

Eugénie. Dites le nôtre, puisqu'il vous a adopté.

André. Il y a toujours une différence... et le mien n'aurait jamais dû consentir à cet arrangement.

Eugénie. Il a éprouvé des malheurs, et restait chargé d'une nombreuse famille ; mon père, qui l'avait eu pour ami, s'est chargé de vous ; il vous élève, vous fait donner de l'éducation ; il n'y a dans tout cela rien que de bien naturel ; pourquoi donc vous tourmenter ?

André. J'aurais plus souffert chez mon père, mais au moins ma position n'aurait pas été fausse comme ici.

Eugénie. C'est vous qui la rendez fausse en repoussant notre amitié et nos caresses ; que pouvons-nous faire de plus ?

André. Oh ! je n'exige rien ; je me soumets à mon sort tel qu'il est.

Eugénie. En vérité, monsieur André, je crois que vous avez un mauvais caractère.

André. C'est possible, mademoiselle ; cela ne m'empêche pas de vous remercier de l'intérêt que vous avez la bonté de me témoigner.

Eugénie. Allons, ne nous fâchons pas ; je vous aime, quoique vous soyez un peu maussade... Ah ça, c'est demain le premier jour de l'an ; voyons, monsieur, que me donnerez-vous pour mes étrennes ?

André, (*vivement.*) Des étrennes !... Vous badinez... est-ce que dans ma position...

Eugénie, (*avec impatience.*) Encore sa position ! Quand donc vous déferez-vous de cette sotte habitude ?... Oui, monsieur, des étrennes ; je veux que vous m'en donniez ; Édouard n'y manque pas, lui... N'êtes-vous pas comme nous ? notre frère, enfin.

André, (*avec un sourire amer.*) C'est trop de bonté.

Eugénie. Vous êtes impatientant, avec votre bonté ; défaites-vous donc de cette raideur, de cet air gourmé qui vous rendent ridicule... Mais je n'oublie pas ce que je vous disais : je vous ai préparé votre cadeau, moi ; ainsi, je compte que vous me ferez le vôtre, ne fût-ce qu'une poupée de deux sous ou un bonhomme de pain d'épice.

André, (*avec aigreur.*) Vous faites bien de remarquer que je ne suis pas en état[1] de vous donner quelque chose de prix. (*A part.*) Toujours des affronts !...

Eugénie. Est-ce que je dis cela ? Que m'importe ce que vous me donnerez ; je ne veux qu'un souvenir de votre amitié, quelqu'il soit, et je serai contente.

---

[1] Être en état de, avoir le pouvoir de.

André, (*avec affectation.*) Eh bien ! je vous achèterai une poupée de deux sous, puisque vous voulez bien vous contenter de cela ; cette dépense ne sera pas hors de proportion avec mes moyens. (*Il sort.*)

Scène IV.

Eugénie, ensuite M. Dumolard.

Eugénie. Quelle sotte susceptibilité !... Il croit pourtant que j'ai voulu l'humilier ; c'est à perdre toute patience.

M. Dumolard. Qu'as-tu, mon Eugénie ? tu parais bien vivement agitée.

Eugénie. C'est ce fou d'André qui me met en colère.

M. Dumolard. Comment cela ?

Eugénie. On ne sait comment le prendre ; on a beau[1] lui faire de l'amitié, il est toujours réservé, soupçonneux, et toujours il a l'air de penser qu'on veut lui faire sentir les services que tu lui rends.

M. Dumolard. Tu n'as pas oublié, j'espère, mes recommandations ? cet enfant est ici dans une position délicate, et qu'il sent ; je veux qu'on ait pour lui tous les ménagemens possibles : déjà j'ai repris ton frère pour n'avoir pas respecté mes volontés : je pense que tu n'es pas tombée dans le même cas ?

Eugénie. Non, papa ; j'aime bien André, au contraire, et je voudrais qu'il fût avec moi comme Édouard. Croirais-tu que je n'ai jamais pu le faire arriver à me tutoyer ?

M. Dumolard. Sa fierté a quelque chose de naturel et qu'on ne saurait trop blâmer ; cependant, si on ne lui donne pas lieu de s'offenser...

Eugénie. Ce n'est pas fierté, c'est je ne sais quel excès d'amour-propre qui le fait souffrir de ne pas être réellement ton fils, et le fait rougir de la condition où le place ta bienfaisance ; enfin, je crois que lui-même n'est pas bien sûr de ce qu'il veut.

M. Dumolard. C'est un petit sot, alors... et je présume qu'avec un amour-propre si farouche, il ne me sait aucun gré[2] de ce que je fais pour lui.

Eugénie. Je n'en sais rien.

M. Dumolard. Je n'insiste pas sur ta façon de penser....

---

[1] On a-beau, c'est en vain que.

[2] Savoir gré, être satisfait, reconnaissant.

mais je verrai ce que j'aurai à faire pour le corriger de ses sottes préventions. Le père d'André est un homme que j'aime beaucoup ; j'ai fait ce que j'ai pu en me chargeant de son fils, afin d'alléger sa position : quels que soient les sentimens de cet enfant, j'accomplirai ma tâche jusqu'au bout.

Eugénie. Oh ! cher papa, je pense bien qu'il n'est pas ingrat envers toi.

M. Dumolard. Tant mieux ! Mais, à propos, je te croyais à la promenade avec ton frère ?

Eugénie. Non, mon père ; comme vous n'avez que trois chevaux, je pensais qu'André serait bien aise de me remplacer.

M. Dumolard. Et il t'a refusée ?

Eugénie. Oui ! toujours d'après ses ridicules préventions.

M. Dumolard. Bien ridicules en effet !... Enfin, ma fille, le malheur rend sa situation respectable pour nous ; c'est à nous à faire notre devoir, et si André n'est pas heureux, qu'il n'ait jamais aucun reproche à nous faire... Mais, j'entends quelqu'un ; vois qui c'est.

Scène V.

Les Précédens, Paul Laurencin.

Eugénie, (*s'avançant vers la porte.*) Tiens ! c'est le cher petit Paul, le frère d'André.

M. Dumolard. Entre, mon enfant... et viens m'embrasser.

Paul. Bonjour, monsieur Dumolard... bonjour, mademoiselle Ninie.

Eugénie. Viens donc m'embrasser aussi, mon petit Paul.

Paul. Je veux bien, mademoiselle Ninie.

M. Dumolard. Est-ce que tu es venu tout seul, mon ami ?

Paul. Je suis venu avec le messager de notre village, qui m'a conduit jusqu'à la porte, et qui viendra me chercher demain.

M. Dumolard. Ce pauvre petit ! il doit avoir besoin de quelque chose : vois, Eugénie. (*Eugénie sort.*)

Paul, (*pleurant.*) Mon cher papa... il est malade... Voilà une lettre pour vous, qu'il m'a donnée...

M. Dumolard. Ah ! voyons. (*Il prend la lettre et lit tout bas.*)

Eugénie, (*rentrant avec des provisions qu'elle arrange sur une console.*) Tiens, mon petit Paul... viens manger, voilà des brioches excellentes.

Paul. Merci, mademoiselle ; j'ai du chagrin, et je n'ai pas faim.

Eugénie. Tu as du chagrin, cher enfant !... C'est égal, prends quelque chose.

Paul, (*se mettant à table.*) Oh ! les bonnes choses... Et mon frère André, je voudrais bien le voir.

Eugénie. Je l'ai fait appeler ; il ne tardera pas à venir.... Mange, si cela te semble bon.

M. Dumolard, (*après avoir lu.*) Ah ! quelle déplorable situation !... Malheureux père !

Paul. C'est que, chez nous, nous ne mangeons que des pommes de terre, et quelquefois... (*Il soupire.*) Ah !...

M. Dumolard. Pauvre enfant !

Eugénie. Comment ? vous en êtes réduits à vivre d'une manière aussi misérable ?

Paul. Mon Dieu, oui ; et je suis bien sûr que c'est ce qui rend papa malade.

M. Dumolard. Infortuné ! lui que j'ai connu dans l'aisance. (*A part.*) Voyons à réfléchir sur ce que je puis faire. (*Haut.*) Je rentre dans mon cabinet, Eugénie ; je te confie cet enfant, veille sur lui, et tâche de le distraire. (*A part à Eugénie.*) Tu auras soin de le laisser avec son frère lorsqu'il viendra ; j'espère que les détails que lui donnera Paul corrigeront un peu notre petit humoriste. (*Il sort.*)

Scène VI.

Eugénie, Paul.

Eugénie. As-tu assez mangé, mon petit Paul ?

Paul. Oui, mademoiselle Ninie, je me suis bien régalé ; c'est dommage que mes frères et sœurs n'ont pas mangé avec moi des bonnes choses.

Eugénie. Bon petit cœur !... Eh bien ! sois tranquille, je t'emplirai un grand panier de friandises que tu leur porteras.

Paul. Oh ! merci pour eux, mademoiselle ; vous êtes bien jentille.

Scène VII.

Les Précédens, Edouard, Fourniment.

Fourniment. Nous voilà ! Félicitez votre frère, mademoiselle, car je réponds qu'il fera un fameux cavalier.

Edouard. Oh ! ma sœur ! quel plaisir j'ai eu... j'ai été au galop tout seul ; au galop... n'est-ce pas, Fourniment ?

Fourniment. C'est vrai. Tudieu ! vous vous tenez à cheval comme un officier.

Eugénie. Tant mieux, mon frère, je suis contente que tu te sois amusé.

Fourniment, (*apercevant Paul.*) Ah ! ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que ce grand gaillard-là ?... Bonjour, mon sapeur.

Paul, (*se serrant contre Eugénie.*) Cachez-moi, mademoiselle ; il me fait peur, ce grand monsieur-là.

Fourniment. Comment ! mille bombes ! je te fais peur ?

Eugénie. Vous l'intimidez... Édouard, tu ne reconnais pas le frère d'André ?

Edouard. Oui ! S'il est aussi aimable que l'autre, ils font une jolie paire.

Eugénie. Oh ! que c'est méchant ce que tu dis là !

Fourniment. Il est vrai qu'il est un peu ours, notre jeune homme.

Paul, (*en colère.*) Vous êtes des méchans ; je ne veux pas qu'on dise du mal de mon frère, moi... Allons le chercher, mademoiselle Eugénie ; je veux le voir, là.[1]

Eugénie. Oui. Je suis étonnée qu'on ne l'ait pas prévenu.

Fourniment. Sans rancune, mon petit moutard.

Paul. Je ne vous aime pas, vous...

Scène VIII.

Edouard, Fourniment, et ensuite M. Dumolard.

Fourniment. Ils ont le diable au corps, dans cette famille ! en voilà encore un qui me boude.

Edouard. Je ne sais pas pourquoi mon père aime à s'empêtrer de tout ce monde là.

M. Dumolard, (*paraissant tout à coup.*) Et de quel droit, monsieur, jugez-vous ma conduite d'une manière aussi leste ?

Fourniment. Aïe ! aïe ! mon capitaine était en védette.

M. Dumolard. Je découvre en vous une chose qui me fait mal, monsieur : c'est que vous avez un mauvais cœur... Et toi, Fourniment, je suis étonné que tu aies l'air d'approuver ses mauvaises actions.

Fourniment, (*à part.*) Ouf ! voilà un éclat de bombe qui m'arrive.

M. Dumolard. Savez-vous quel est le père d'André ? C'est un homme qui m'a sauvé la vie, qui s'est dévoué à moi com-

[1] Là, est souvent employé dans la conversation comme terme d'admiration ou d'étonnement.

me un frère lorsque je fus porté mourant sur les pontons d'Angleterre, où il partagea ma captivité ; un homme que tu as connu, toi, Fourniment, et dont tu as admiré la bravoure, le commandant Laurencin.

Fourniment. Le commandant Laurencin !

M. Dumolard. Lui-même... réduit aujourd'hui à la plus affreuse détresse, avec une femme et cinq enfans.

Fourniment. Mille bombes ![1] quel coup d'assommoir vous me portez, mon capitaine, en m'apprenant ça.

Edouard. Ah ! mon père, que je me sens coupable, et combien je me reproche d'avoir été injuste envers André !

M. Dumolard. C'est un tort... Je sais bien que cet enfant est exigeant, et a le travers de ne pas accepter sa situation auprès de moi telle que je la lui fais. L'affection toute paternelle que je lui montre ne le relève pas assez à ses yeux ; il finira par perdre ses folles idées, et reconnaîtra son erreur. Mais il ne s'agit pas de blesser son amour-propre et de heurter ses scrupules, car, alors, ses préventions seraient plus tenaces.

Fourniment. Je comprends la manœuvre ; et, comme on dit, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Edouard. J'apprécie aussi tes intentions, et je m'y conformerai, mon cher papa.

M. Dumolard. Bien, mon ami ; d'ailleurs, je m'expliquerai avec André, et j'apprécierai au juste ses sentimens... Le voici ; laissez-moi avec lui. (*Edouard et Fourniment sortent.*)

Scène IX.

M. Dumolard, André.

M. Dumolard. Approche, André... Eh bien ! tu as vu ton frère ?

André. Oui, monsieur ; mon père est malade, et je voulais vous demander la permission de retourner dans ma famille.

M. Dumolard. C'est-à-dire, tu veux aller visiter ton père ; c'est le désir d'un bon fils ; mais tu reviendras bientôt, n'est-ce pas ?

André, (*hésitant.*) Monsieur... je voulais... Je suis très reconnaissant de vos bontés pour moi... mais...

M. Dumolard. Achève... explique-toi avec confiance.

---

[1] Toutes les exclamations de *Fourniment* sont celles d'un soldat.

André. Mon désir serait de rester avec mes parens.

M. Dumolard. Pourquoi ?... quel est le motif ? n'es-tu pas heureux ici ?

André. Non, monsieur... je ne suis pas à mon aise ; il me manque quelque chose.

M. Dumolard. Eh bien ! dis-moi ce qui te manque, et je serai empressé à t'en faire jouir.

André. Oh ! monsieur, vos bontés m'accordent bien au-delà de ce que je puis désirer.

M. Dumolard. Que te faut-il enfin ?

André. Rien... que la permission que je vous demande.

M. Dumolard. Mais, encore, je veux en savoir le motif.

André. Eh bien, monsieur... Oh ! il m'en coûte de vous dire cela, et j'ai même quelque peine à me rendre compte de mes sentimens, mais c'est plus fort que moi.[1]

M. Dumolard. Voyons, recueille ce que tu as à me dire, et termine ce préambule qui commence par devenir un peu long.

André. Vous avez eu la bonté de me recevoir dans votre maison, et cela pour rendre service à mon père, et non par amitié pour moi.

M. Dumolard. C'est vrai ! c'est mon attachement pour ton père qui m'a déterminé à cela... Mais, où veux-tu en venir en faisant cette réflexion ?

André. Je ne suis alors, au yeux de tout le monde, qu'un objet de charité et de pitié.

M. Dumolard. Et où prends-tu cela ? n'es-tu pas ici sur le même pied que mes enfans ? n'ai-je pas recommandé qu'on ait pour toi les mêmes égards ?

André. J'en conviens ; mais vous ne pouvez avoir pour moi le même attachement que pour ceux qui vous appartiennent : je ne puis jouir d'aucune considération auprès des autres ; je ne suis ici, enfin, qu'un étranger ; c'est un titre que rien ne peut effacer : il est mille choses qui m'en font souvenir à chaque instant, et je souffre.

M. Dumolard. Allons ! allons mon cher ami, c'est un sot orgueil qui t'a tourné la tête. De quoi vas-tu t'inquiéter ? Rien ne peut faire que tu sois véritablement mon fils ; mais si j'ai pour toi les mêmes soins, si j'ai pour toi, non pas peut-être cet amour exclusif et passionné qu'un père éprouve pour ceux à qui il a donné le jour, mais une affection tendre et dévouée qui veille sur toi avec sollicitude, et pourvoie à ton avenir

[1] Je ne puis me maîtriser.

n'est-ce pas, dis-moi, une part assez belle et dor tu doives te contenter raisonnablement ?

André. Si vous n'aviez pas eu d'enfans, il y aurait eu plus d'illusion pour moi, et j'aurais pu me croire votre fils ; mais ils sont là, entre nous, et l'objet de votre préférence.

M. Dumolard. Qu'est-ce à dire ?[1] faut-il que je chasse mes enfans pour t'adopter, toi, un étranger ! Je dirai ce mot positif, puisque tu tiens à ne pas l'écarter de ta pensée. En vérité, mon pauvre garçon, tu deviens fou avec tes exigences... Écoute, je ferai pour toi tout ce que je puis faire ; me demander, ou vouloir ce qui n'est pas possible, c'est une extravagance qui dégénère en ingratitude. Je t'ai fait ton lot d'affection, complet autant qu'il pouvait l'être, tu ne t'en contentes pas !... Soit ! retourne auprès de ton père, qui malheureusement n'a à t'offrir que la misère et l'obscurité ; ton jeune frère prendra ta place ; et je pense qu'il aura plus de raison, et qu'il ne se tourmentera pas à exiger l'impossible ; tu pourras lui annoncer ma décision, et tu restes libre de quitter ma maison quand tu voudras.

André. Pardonnez-moi, monsieur, je n'ai pas voulu vous offenser.

M. Dumolard. Tu ne m'as pas offensé... Je satisfais seulement à ce que tu désires... Voici une bourse, André, que je destinais pour tes étrennes, j'ai pensé que cela te conviendrait mieux qu'un cadeau ordinaire, car tu as peut-être quelques dispositions à faire.

André. Je vous remercie, monsieur... Mais je ne saurais accepter, je vous ai déjà tant d'obligations...

M. Dumolard. Et elles te pèsent, n'est-ce pas, misérable orgueilleux ! et, dans ton dur égoïsme, tu oublies ceux qui souffrent et que tu pourrais soulager. Tiens, lis cette lettre, et tu me répondras après.

Scène X.

Les Précédens, Edouard, Eugénie, Paul, Fourniment.

Fourniment, (*tenant Paul sur ses épaules.*) Au galop ! au galop ! hope !... Ah ! j'espère que nous sommes joliment camarades maintenant.

André, (*s'étant retiré dans un coin du théâtre, pendant que les autres interlocuteurs ont l'air de causer entre eux dans*

[1] Locution qui exprime le reproche, l'étonnement

le fond.) C'est l'écriture de mon père! que peut-il écrire! lisons.

" Mon cher ami,

" C'est sur mon lit de douleur, où m'ont cloué le chagrin et la misère, que je vous écris ces mots; le malheur est bien acharné après moi, mais je ne saurais me plaindre des rigueurs du destin, puisqu'il m'a laissé pour consolation un ami tel que vous.

" C'est un grand service que vous m'avez rendu en prenant avec vous mon fils aîné; j'espère qu'André sait l'apprécier, et qu'il vous donne lieu d'être satisfait de sa conduite et de ses sentimens... Ah! qu'il ignore, le pauvre enfant, toutes les privations qui nous sont imposées; laissons le jouir du bien-être que vous lui procurez, car, mon ami, je vous avouerai que si nous avions sa part à prélever sur notre maigre pitance, nous sentirions, hélas! plus fortement l'aiguillon de la faim." (*Il porte la main sur ses yeux et pleure.*)

M. Dumolard, (*reprenant la lettre.*) Tu as lu, André, et je vois l'impression que cette lettre a produite sur toi.

André. Ah! monsieur... Mon pauvre père! quels affligeans détails.

Eugénie, (*lui prenant la main.*) Vous avez du chagrin André?

Edouard, (*lui prenant l'autre main.*) Mon cher André, j'ai mal agi quelquefois avec toi, je veux que tu me pardonnes et je désire que tu sois toujours mon ami, ou plutôt mon frère, car c'est ainsi que je dois te considérer.

André. C'est moi, mes amis, qui ai de grands torts envers vous tous, et surtout envers vous, monsieur: j'avais la folie de taxer vos bontés. Je sens que je ne les mérite plus; mon frère, qui doit prendre ma place, saura mieux les apprécier. Quant à moi...

M. Dumolard. Oublions le passé... Je vous garderai tous deux.

Edouard. Vivat!

Eugénie. Mon bon petit père, je t'en aime davantage.

André, (*se jetant aux genoux de M. Dumolard.*) Ah! monsieur, comment reconnaîtrai-je tant de générosité?

Fourniment. Alors, nous gardons le petit moutard? tant mieux! car j'ai déjà un grand fonds d'amitié pour lui.

Paul. Vous êtes bien bon, monsieur Chose.

Fourniment. Comment! *monsieur Chose*, tu me donnes là un beau nom de Baptême!

M. Dumolard. Tu n'as plus de raison pour refuser cet argent, André ? tu l'enverras à ton père sous ton nom, entends-tu ?

Fourniment. Allons, je suis content, pour mon compte, de voir les choses rapapillotées[1]... Je dirai donc, moi, avec ma franchise de vieux troupier, que, lorsqu'on reçoit un bienfait, il faut toujours s'en contenter, et ne pas en exiger un plus grand ; et lorsqu'on vous donne un âne, ne pas exiger un mulet, parce qu'alors on devient mulet soi-même. Tenez, à propos de ça, je me rappelle un proverbe qui est bien vrai :

A cheval donné, on ne regarde point à la bride.

[1] Expression vulgaire, qui signifie *raccommodées.*

L'ÉDUCATION A LA MODE.

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR BERQUIN.

[Arnaud Berquin, né à Bordeaux en 1749, a écrit un grand nombre d'ouvrages pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse. Son style est simple et facile, sa morale toujours pure. Il mourut à Paris en 1791.]

PERSONNAGES.

Madame Beaumont.	Verteuil, tuteur des deux enfans.
Léonor, sa nièce.	Dupas, maître de danse.
Didier, son neveu.	Finette, femme de chambre.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de Madame Beaumont.

Scène Première.

Madame Beaumont, Verteuil.

Madame Beaumont. Non, monsieur Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans vous n'êtes pas venu nous voir une seule fois, ni moi, ni votre pupille!

Verteuil. J'en conviens, madame; mais les devoirs de mon état, la faiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route...

Madame Beaumont. Quinze lieues! voilà un grand voyage vraiment!

Verteuil. Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que d'espérer d'y faire encore un long séjour.

Madame Beaumont. Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution?

Verteuil. Au désir de voir les enfans de feu mon ami, Léonor et Didier.

Madame Beaumont. Ah! Léonor! Léonor! On devrait accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens! tant d'esprit!

Verteuil. Vous m'inspirez une bien forte envie de la connaître. Où est-elle? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

Madame Beaumont. Elle est encore à sa toilette.

Verteuil. Comment! à l'heure qu'il est! Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension chez vous pour m'attendre?

Madame Beaumont. Il était un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin, et la femme de chambre n'a pu quitter un instant ma nièce.

Verteuil. Faites-moi le plaisir d'envoyer tout de suite chercher Didier. Dans l'intervalle, je monterai chez sa sœur.

Madame Beaumont. Non, non, mon cher Verteuil; vous pourriez lui causer quelque saisissement, je cours la prévenir. (*Elle sort.*)

Scène II.

Verteuil.

Verteuil. À ce que je vois, Madame Beaumont élève sa nièce, ainsi qu'on l'a élevée elle-même, à s'attifer comme une poupée, et à se tenir toujours en parade. J'espère, au moins, que ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels!

Scène III.

Madame Beaumont, Verteuil.

Madame Beaumont. Vous allez la voir descendre dans un moment; elle n'a plus qu'une plume à placer.

Verteuil. Comment! une plume. Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup? Son impatience de me voir ne devrait-elle pas être aussi vive que la mienne?

Madame Beaumont. Aussi vive, certainement. C'est le désir qu'elle a de vous plaire...

Verteuil. Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume

qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu ?

Madame Beaumont, (*d'un air impatient.*) Oh ! mon neveu ? vous aurez toujours assez le temps de le voir.

Verteuil. Vous m'en parlez comme si je n'en devais pas recevoir une grande satisfaction.

Madame Beaumont. Ce n'est pas qu'il soit méchant ; mais c'est qu'il est si désagréable !

Verteuil. Comment donc ! Est-il impoli, sauvage, grossier ?

Madame Beaumont. Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes ; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse...

Verteuil. Si ce n'est que cela, il sera bientôt formé. Et son cœur ?

Madame Beaumont. Je ne le crois ni bon, ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée ! quelles manières enchanteresses ! Je ne vois pas souvent Didier.

Verteuil. Et pourquoi donc ?

Madame Beaumont. De peur de le détourner de ses études. Aussi bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir-vivre qu'on lui donne ; il ne sait pas non plus s'exprimer avec grâce. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes. Il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

Verteuil. C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères.

Madame Beaumont. Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

Verteuil. Un silence modeste sied fort bien à son âge. Son rôle est maintenant d'écouter pour s'instruire et se mettre en état de parler à son tour.

Madame Beaumont. Bon ! voulez-vous en faire une poupée qui ne puisse se mouvoir avant que ses rouages ne soient montés ? Oh ! il faut entendre jaser Léonor ! C'est une aisance, un esprit, une vivacité ! On a de la peine à suivre ses paroles.

Verteuil. Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur père mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole sacrée. Comme je ne peux savoir combien de temps encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractère, et régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

Madame Beaumont. Ô le plus fidèle et le plus généreux des hommes! Mon frère, jusque dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrais-je vous exprimer ma reconnaissance au nom de ses enfans?

Verteuil. Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne père me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnait à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfans; ses petits-fils m'appartiennent, et ils ont droit, pendant ma vie et après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les enrichir.

Madame Beaumont. En ce cas, Léonor, comme la plus aimable...

Verteuil. Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agrémens, ce seront les qualités et les vertus qui décideront mes préférences.

Madame Beaumont. Ah! la voici qui vient.

Scène IV.

Madame Beaumont, Verteuil, Léonor, dans une parure au-dessus de son état et de son bien.

Verteuil, (*étonné.*) Comment! c'est-là Léonor?

Madame Beaumont. Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Vous nous avez fait un peu attendre, mon enfant.

Léonor, (*faisant à Verteuil une révérence cérémonieuse.*) C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les lui ai fait ôter et remettre au moins dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, et je me suis coiffée moi-même. Je suis enchantée, monsieur Verteuil, de vous voir en bonne santé.

Verteuil, (*allant vers elle, et lui tendant les bras.*) Et moi, ma chère Léonor... (*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien! est-ce que vous craignez de me recevoir comme votre père?

Madame Beaumont. Oui, Léonor, comme votre père et votre bienfaiteur. (*A Verteuil.*) Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle est élevée dans la modestie et dans la réserve.

Verteuil. Elle ne les aurait point blessées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si long-temps à satisfaire mon impatience

Léonor. Pardonnez-moi, monsieur ; j'étais dans un état à ne pouvoir paraître devant vous avec bienséance.

Verteuil. Une jeune demoiselle doit être toujours en état de paraître avec bienséance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste et décent, est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

Madame Beaumont. Oui ; mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande...

Verteuil. Une plume de moins, et quelques empressemens de plus à venir au-devant d'un ami qui fait quinze lieues pour vous voir. Oui, je l'avoue, mon cœur aurait été mille fois plus flatté de voir mes enfans (car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, et par mon amitié pour leur père) de les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, et m'accabler de leurs touchantes caresses.

Madame Beaumont. C'est la vénération dont vous l'avez d'abord saisie...

Verteuil. N'en parlons plus. Vous me recevrez une autre fois avec plus d'amitié, n'est-ce pas, ma chère Léonor ?

Léonor. Ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

Verteuil. Mais comme vous vous êtes formée, depuis que je ne vous ai vue ! Une taille élégante, des manières aisées, un noble maintien...

Madame Beaumont. Oh ! charmante ! adorable !

Verteuil. Tous ces avantages cependant ne sont rien sans les grâces de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvemens de l'âme, et la culture des talens de l'esprit.

Madame Beaumont. Oui, oui, de ces talens qui donnent de la considération dans le grand monde.

Verteuil. Dans le grand monde, madame ? Est-ce que Léonor doit y paraître ? Si elle possède seulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une société choisie et dans l'intérieur de sa maison, devant sa conscience et aux regards de Dieu, je n'ai plus rien à désirer.

Madame Beaumont. Oh ! sûrement, cela s'entend de soi-même, M. Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter partout avec honneur. Venez, ma chère Léonor, faites-nous entendre quelque joli morceau sur le piano.

Léonor. Non, ma tante, cela pourrait déplaire à M. Verteuil.

Verteuil. Que dites-vous, ma chère enfant ? Je suis très-sensible au charme de la musique ; et je ne connais point d'amusement plus convenable à une jeune demoiselle.

Madame Beaumont. Eh ! quoi de plus digne de notre admiration que ces talens enchanteurs, le dessin, la danse, la musique ! Léonor, chantez-nous cette charmante ariette ! (*Léonor va d'un air boudeur au piano, prélude un moment, et commence une sonate.*) Non, non, il faut aussi chanter. Elle a une voix, M. Verteuil ! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissemens elle a reçus dans le dernier concert ! Mais elle a un peu d'amour-propre, et il faut la prier beaucoup.

Verteuil. J'espère bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor ?

Léonor. Vous n'avez qu'à ordonner, monsieur.

Verteuil. Non, cela n'est pas dans mon caractère, je vous en prie seulement.

Léonor, (*bas à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.*) Je vous suis bien obligée, vraiment !

Madame Beaumont, (*bas à Léonor.*) Au nom du Ciel, ma chère, obéissez ; votre fortune en dépend.

Verteuil. Si elle n'est pas en voix aujourd'hui, je puis attendre.

Léonor chante en s'accompagnant sur le piano.

Vermeille rose,
Que le zéphyr, &c.

(*Et à peine a-t-elle fini, que Madame Beaumont s'écrie, en battant des mains.*) Bravo ! bravo ! bravissimo !

Verteuil. En effet, ce n'est pas mal pour un enfant de son âge. J'aurais pourtant désiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

Madame Beaumont. Eh bien ! monsieur, n'en sentez-vous pas la morale ? (*Elle chante :*)

Mais sur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, &c.

C'est-à dire qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle veut tirer quelque avantage de ses talens, et ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

Verteuil. Croyez-moi, madame, c'est-là de préférence qu'un époux digne d'elle viendra la chercher. (*Il aperçoit un dessin suspendu à la muraille, représentant une jeune bergère surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement.*)

Madame Beaumont. Ha, ha ! comment le trouvez-vous ?

Verteuil. Fort bien, si Léonor l'a fait sans le secours de son maître.

Madame Beaumont. Véritablement, il l'a un peu retouché.

Verteuil. Je crois qu'il aurait pu mieux faire encore, en lui choisissant un sujet plus heureux, quelque trait de bienfaisance, une action vertueuse, qui aurait élevé son âme en perfectionnant son talent.

Scène V.

Madame Beaumont, Verteuil, Léonor, Finette.

Finette, (*à Verteuil.*) Monsieur, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement ?

Verteuil, (*à Madame Beaumont.*) Vous avez donc la bonté de me loger, madame ?

Madame Beaumont. Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

Verteuil. Je vous en remercie. Je vais donner un coup d'œil à mes affaires, et je reviens. (*Il sort avec Finette.*)

Scène VI.

Madame Beaumont, Léonor.

Léonor. Bon ! le voilà dehors. Je respire.

Madame Beaumont. Doucement, doucement, Léonor ; qu'il ne puisse vous entendre.

Léonor. Qu'il m'entende s'il veut. Je suis si piquée, que je briserais volontiers mon piano, et que je mettrais en pièces tous mes dessins et mes cahiers de musique.

Madame Beaumont. Calmez-vous donc, mon enfant, vous avez besoin ici de toute votre modération.

Léonor. C'est bien assez, je crois, de m'être retenue en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

Madame Beaumont. Les personnes de son âge ont leurs bizarreries.

Léonor. Pourquoi donc m'y exposer ? Il ne fallait pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulais pas. Voilà ce que c'est que d'en faire toujours à sa tête[1] comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

Madame Beaumont. Ma chère Léonor, je vous en conjure.

---

[1] Faire à sa tête, agir sans consulter personne.

Vous ignorez peut-être que votre fortune dépend absolument de monsieur Verteuil ?

Léonor. Ma fortune ?

Madame Beaumont. Hélas ! oui. Faut-il que je vous avoue ce que vous tenez déjà de ses bontés ?

Léonor. Oh ! je le sais. De petits présens qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

Madame Beaumont. Ah ! ma chère enfant, sans lui vous seriez bien malheureuse. Ce que votre père vous a laissé pour héritage est si peu de chose ! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurais-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de votre éducation ?

Léonor. Est-il possible, ma tante ? Quoi ! c'est à monsieur Verteuil que je suis si redevable ? S'occupe-t-il aussi de mon frère ?

Madame Beaumont. C'est lui qui paie également sa pension et ses maîtres.

Léonor. Vous me l'aviez toujours caché.

Madame Beaumont. Pourvu que rien ne manquât à vos besoins, que vous importait cette connaissance ? Vous voyez par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards et du respect. Mais ce n'est pas tout ; il a voulu vous voir, votre frère et vous, avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

Léonor. Oh ! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur et du dépit !

Madame Beaumont. C'est aussi fort mal de sa part d'écouter froidement votre voix brillante ! de ne pas être transporté de plaisir à votre exécution sur le piano ! Quoi qu'il en soit, il faut le flatter ; autrement toutes ses préférences seront pour Didier.

Léonor. Ah ! il les mérite mieux que moi, je le sens.

Madame Beaumont. Que dites-vous, Léonor ? Rendez-vous plus de justice. C'est bien peu vous connaître. Et quelle serait votre destinée ! Un homme sait toujours faire son chemin dans le monde. Mais une femme, quelle ressource peut-elle avoir ?

Léonor. Il est vrai. Vous me faites sentir par-là que j'aurais dû apprendre des choses plus utiles que le dessin, la danse et la musique.

Madame Beaumont. Que vous êtes folle ! Avec la fortune que vous pouvez espérer, qu'est-ce qu'une jeune demoiselle doit désirer de plus que des talens agréables pour briller dans la société ? Il ne s'agit que d'intéresser M. Verteuil en votre

faveur. Avec des attentions et des complaisances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

Scène VII.

Madame Beaumont, Léonor, Finette.

Finette. Mademoiselle, monsieur Dupas vous attend pour vous donner leçon.

Madame Beaumont. Dis-lui de monter ici. (*Finette sort.*)

Léonor. Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allais encore déplaire à M. Verteuil !

Madame Beaumont. Comment donc ! il faut qu'il vous voie danser. Vous dansez avec tant de grâce ! Vous lui tournerez la tête, j'en suis sûre. (*Elle va à la porte.*) Entrez, entrez, M. Dupas.

Scène VIII.

Madame Beaumont, Léonor, Dupas.

Madame Beaumont, (*à Dupas.*) N'est-il pas vrai, monsieur, que ma nièce danse à merveille ?

Dupas, (*en s'inclinant.*) À merveille, madame, à merveille.

Madame Beaumont. Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, monsieur, à faire briller le talent de Léonor de tout son éclat.

Dupas. Oui, madame, et le mien aussi, je vous en réponds (*Verteuil paraît.*)

Scène IX.

Madame Beaumont, Verteuil, Léonor, Dupas.

Madame Beaumont, (*prenant Verteuil par la main.*) Venez vous asseoir à mon côté, M. Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor. C'est un vrai zéphir. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

Léonor. Mais je ne la danserai pas toute seule.

Madame Beaumont. M. Dupas la dansera avec vous, je vais la frédonner. N'ayez pas peur ; je vous conduirai bien.

Verteuil. Permettez-moi, madame, de demander de préférence un menuet.

Dupas. Je ne pourrai y mettre beaucoup de grâces, s'il faut que je joue en même temps.

Verteuil. Ce n'est pas de vos grâces qu'il s'agit, monsieur ; c'est de celles de Léonor.

Dupas. Comme il vous plaira, monsieur. Allons, mademoiselle. (*Léonor danse le menuet. Dupas la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de temps en temps pour lui dire :*) Portez votre tête plus haute... Les épaules effacées... Déployez mollement vos bras... En cadence... Un air noble, voyez-moi.

Verteuil, (*quand le menuet est fini.*) Fort bien, Léonor, fort bien. (*à Dupas.*) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui. (*Dupas fait un salut profond à la compagnie, et se retire.*)

Léonor, (*bas à Madame Beaumont.*) Eh bien ! ma tante ; vous voyez les grands compliments que j'ai reçus ?

Madame Beaumont. Quoi ! M. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté ? Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage...

Verteuil. Pardonnez-moi, madame, j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse ? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

Scène X.

Madame Beaumont, Verteuil, Léonor, Didier.

Didier, (*s'élançant dans le salon, court vers Verteuil, lui saute au cou, et l'embrasse avec tendresse.*) Ô mon cher M. Verteuil, mon tuteur, mon père, quelle joie j'ai de vous voir.

Madame Beaumont. Que veut dire cette pétulance ? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis ?

Verteuil. Laissez-le faire, madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des révérences froides et compassées. Venez, mon cher Didier, que je vous presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs vous me rappellez. Oui, les voilà, ces traits nobles, et cette figure aimable qui distinguaient votre père.

Madame Beaumont. Pourquoi n'avoir pas mis votre habit neuf et votre gilet de velours ? On ne fait pas des visites en gilet rond.

Didier. Mais, ma tante, pour m'habiller il m'aurait fallu perdre au moins un quart-d'heure, et je n'aurais jamais eu la patience d'attendre.

Verteuil. J'aurais eu bien du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart-d'heure plus tard cet excellent enfant.

Madame Beaumont. Eh bien! monsieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre sœur ni à moi? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bonjour.

Didier. Daignez me pardonner, ma chère tante, j'étais si joyeux d'embrasser mon tuteur. (*à Léonor, en lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux pas, Léonor!

Léonor, (*sèchement.*) Non, monsieur.

Verteuil. Veuillez l'excuser, madame, à ma considération. Je serais fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

Madame Beaumont, (*à part.*) Je n'y saurais. tenir[1] plus long-temps. (*à Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre, monsieur? J'aurais quelques ordres à donner à la maison.

Verteuil. Ne vous gênez pas, madame, je vous en supplie.

Madame Beaumont, (*bas à Léonor.*) Est-ce que vous voulez être témoin de leur insupportable entretien! (*Haut.*) Suivez-moi, Léonor; j'ai besoin de vous.

Léonor. Non, ma tante, je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

Verteuil. Très-volontiers, mon enfant. (*Madame Beaumont sort avec un air de dépit.*)

Scène XI.

Verteuil, Léonor, Didier.

Verteuil. Eh bien! mon cher Didier, est-on content de vous dans votre pension?

Didier. C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans son amitié.

Verteuil. Quelles sont à présent vos études?

Didier. Le grec et le latin, d'abord; ensuite la géographie, l'histoire et les mathématiques.

Léonor, (*à part.*) Voilà bien des choses dont je savais à peine le nom.

Verteuil. Et y faites-vous quelques progrès?

Didier. Oh! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, cependant.

Verteuil. Et le dessin, la danse, la musique?

Didier. De tout cela un peu aussi. Je m'applique davan-

[1] Je ne puis résister.

tage dans cette saison à la musique et au dessin, parce que notre maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'été. En revanche, pendant l'hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

Verteuil. Voilà qui me paraît fort bien entendu.

Didier. D'ailleurs je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, selon notre maître, est de former mon cœur et d'enrichir mon esprit de belles connaissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays et à mes semblables, et devenir heureux moi-même par ce moyen.

Verteuil, (*le prenant dans ses bras.*) Embrassez-moi, mon cher Didier.

Léonor, (*à part.*) Si c'est là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

Didier. Oh ! mon cher M. Verteuil, je ne suis pas tout-à-fait si bon que vous l'imaginez peut-être.

Verteuil. Comment cela, mon ami ?

Didier. Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, et je fais dans l'une ce que j'aurais dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes ; et je retombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

Verteuil. Et y retomberez-vous encore ?

Didier. Vraiment non, si j'y pense ; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

Verteuil. Je suis fort aise, mon ami, que vous remarquiez vous-même vos défauts. Reconnaître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en pensez-vous Léonor ?

Léonor. Je pense que je ne suis ni étourdie ni dissipée ; et que je n'ai pas les défauts de mon frère.

Verteuil. D'autres, peut-être ?

Léonor. Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

Verteuil. Elle devrait être la première à les apercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour vous fâcher.

Léonor, (*à part.*) Quel homme détestable ! il flatte mon frère ; et il n'a que des choses désagréables à me dire.

Verteuil. Restez ici, mes enfans, je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de la valise. J'ai quelque chose pour vous, et je serai bientôt de retour. (*Il sort.*)

Didier. Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez pas long-temps.

Scène XII.

Léonor, Didier.

Léonor. Il peut garder ses cadeaux. Ce sont de belles choses, je crois, qu'il nous apporte.

Didier. Que dis-tu, Léonor ? Tout ce que tu as dans ton appartement et sur ta personne ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur ? Ah ! quand il ne me donnerait qu'une bagatelle, je serais toujours sensible à sa bonté.

Léonor. Non, je suis si dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante !... je crois que je battrais tout l'univers.

Didier. Comment ! et moi aussi ? Qu'as-tu donc, ma pauvre sœur ? (*Il lui prend la main.*)

Léonor. Si tu avais été aussi maltraité !

Didier. Toi, maltraitée ? Et par qui ? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air de peur de t'enrhumer, et je crois qu'elle mettrait volontiers la main sous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

Léonor. Oui, mais M. Verteuil... C'est un homme si grossier !

Didier. Comme tu parles, ma sœur ! Il est, au contraire, si indulgent, si bon !

Léonor. Je n'ai rien fait à sa fantaisie : mon chant, mon dessin, ma danse, tout cela n'est rien pour lui ; il méprise ce que je sais, et me parle de choses essentielles que j'aurais dû apprendre.

Didier. Et bien, ma sœur, je crois qu'il a raison.

Léonor. Il a raison ? Et ma tante, elle a tort, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il entend par ses choses essentielles ?

Didier. Je puis te le dire sans être bien savant.

Léonor. Oh oui ! toi, qu'est-ce donc ?

Didier. Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois ?

Léonor. Sans doute, quand j'ai le temps.

Didier. Et que lis-tu alors ?

Léonor. Des comédies pour aller au spectacle, ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

Didier. Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge ! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus instructifs ?

Léonor. Quand il y en aurait, où trouver un moment pour les lire ? ma toilette du matin et mon déjeuner m'occupent

jusqu'à dix heures. Ensuite, vient le maître de danse jusqu'à onze ; après lui le maître de dessin. Nous dînons. À quatre heures ma leçon de musique ; puis je m'habille pour le soir ; puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons ; et puis nous voilà au bout de la journée.

Didier. Est-ce tous les jours la même chose ?

Léonor. Sans contredit.

Didier. Oh bien ! mon maître a des filles, grandes à-peu-près comme toi ; mais leur temps est tout autrement partagé que le tien.

Léonor. Comment donc, mon frère ?

Didier. D'abord à six heures, l'été, à sept heures l'hiver, elles sont habillées pour toute la journée.

Léonor. Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée.

Didier. Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à neuf heures.

Léonor. À neuf heures au lit ?

Didier. Sûrement, pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire et de calcul. À dix heures, elles prennent l'aiguille jusqu'à dîner, ou elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison.

Léonor, (*d'un air de mépris*.) Est-ce qu'on en veut faire des femmes de charge ou des couturières ?

Didier. J'espère qu'une si bonne éducation leur procurera un sort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas savoir commander aux domestiques, ordonner un repas, conduire un ménage ?

Léonor. Et l'après-midi s'occupent-elles encore ?

Didier. Pourquoi non ? Elles ont leur écriture et leur musique. Le soir, on se rassemble autour d'une table, et l'une d'elles lit à haute voix "*les Conversations d'Emilie*," ou "*le Théâtre d'Education*," tandis que les autres travaillent au linge du ménage, ou à leurs ajustemens.

Léonor. Elles ne prennent donc jamais de récréation ?

Didier. Que dis-tu ? Elles s'amusent mieux que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi et reçoivent quelquefois des visites ; mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

Léonor. Ah ! c'est apparemment ce qu'entendait M. Vertueil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

Didier. Oui, comme nous le sommes. Mais même si elles possédaient une fortune immense ; ces instructions-là ne leur seraient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connaissent le travail d'une maison, pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper ; et plus elles seront riches, plutôt elles seront ruinées.

Léonor. Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore absolument tout cela. À peine sais-je manier une aiguille. Cependant, je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous tenons de M. Verteuil.

Didier. Tant pis, ma chère Léonor ; car s'il venait à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre... Mais peut-être que ma tante est riche ?

Léonor. Oh ! non, elle ne l'est pas, elle me l'a dit tout-à-l'heure. À peine aurait-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux ?

Didier. Je serais un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrais ma confiance en Dieu, et j'espère qu'il ne m'abandonnerait pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous gagnons l'amitié par nos talens, et qui se font un plaisir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serais un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrais montrer à des enfans moins instruits que moi, ce que je saurais. Je m'instruirais tous les jours davantage ; et avec du courage et de la conduite, l'habitude du travail et de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

Léonor. Et moi, à quoi me serviraient mon chant et ma musique, mon dessin et ma danse ? Je mourrais de misère avec ces vaines perfections.

Didier. Voilà pourquoi notre tuteur demandait si l'on ne t'avait pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir et à l'agrément.

Léonor. Oui, et quelquefois au chagrin ; car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur... Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

Didier. Et de quoi vous entretenez-vous donc ?

Léonor. De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre ; mais tout cela est bientôt épuisé.

Didier. Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, et à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, et qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

Léonor. Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation!

Scène XIII.

Madame Beaumont, Léonor, Didier.

Madame Beaumont, (*qui a entendu les dernières paroles de Léonor.*) Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans votre éducation, petite ingrate? Mais je m'aperçois que c'est ce vaurien de Didier...

Didier. Votre serviteur très-humble, ma chère tante; je vais rejoindre M. Verteuil dans son appartement. (*Il sort.*)

Scène XIV.

Madame Beaumont, Léonor.

Madame Beaumont. Ce petit coquin! Son tuteur une fois parti, qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison! Mais qu'est-ce donc qu'il vous a conté pour vous faire croire que votre éducation était négligée?

Léonor. Cela est pourtant vrai, ma tante. Les connaissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'en avez-vous fait instruire?

Madame Beaumont. Eh! ma chère Léonor! que manque-t-il à vos perfections; vous qui êtes la fleur de toutes nos jeunes demoiselles?

Léonor. Oui, je sais les choses qui ne sont propres qu'à inspirer de la vanité; mais celles qui ornent l'esprit, la géographie, l'histoire, le calcul, en ai-je seulement une idée?

Madame Beaumont. Tout cela n'est que pédanterie, mon enfant. Je serais au désespoir de vous avoir fait rompre la tête de ces balivernes; elles ne sont bonnes tout au plus que pour un écolier de latin. Avez-vous jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je vous mène?

Léonor. J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connaître les travaux dont une personne de mon

sexe doit s'occuper ? Sais-je manier l'aiguille ? Serais-je en état de conduire un ménage ?

Madame Beaumont. Aussi n'ai-je pas voulu faire de vous une marchande de modes, ni une cendrillon.

Léonor. Mais si nous venions à perdre[1] M. Verteuil, si je tombais dans la misère, quelles seraient mes ressources pour gagner ma vie ?

Madame Beaumont. Oh ! s'il ne tient[2] qu'à cela, je puis d'un seul mot calmer vos inquiétudes. L'argent ne vous manquera jamais. Vous nagerez dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il vous fît son héritière, qu'il va faire aujourd'hui son testament en votre faveur. Mais le voici qui vient lui-même. Je vous laisse avec lui. Il veut vous instruire de ses dispositions. (*Elle sort.*)

Scène XV.

Verteuil, Léonor, Didier.

Didier, (*courant à Léonor.*) Tiens, tiens, ma sœur ! regarde. (*Il lui fait voir une montre.*)

Léonor. Comment ! une montre d'or !

Didier. Oui, comme tu vois. Ô M. Verteuil ! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître ? Je cours, et je reviens comme le vent.

Verteuil. Je le veux bien. Dites-lui que je ne vous l'ai pas donnée pour flatter puérilement votre vanité, mais pour vous apprendre à distinguer les heures de vos exercices, et vous empêcher de les confondre.

Didier. Oh ! cela ne m'arrivera plus maintenant.

Verteuil. Demandez-lui congé pour la journée, et annoncez-lui ma visite dans l'après-midi.

Didier. Fort bien, fort bien. (*Il sort en courant.*)

Scène XVI.

Verteuil, Léonor, (*qui paraît triste et pensive.*)

Verteuil. Qu'avez-vous donc, ma chère Léonor ? Pourquoi cet air abattu ?

Léonor. Ce n'est rien, monsieur, rien du tout.

---

[1] S'il nous arrivait de perdre.

[2] S'il ne dépend que de cela.

Verteuil. Êtes-vous fâchée de ce que votre frère a une montre ?

Léonor. Elle lui durera long-temps, je crois ! Il saura bien comment la gouverner !

Verteuil. Je viens de lui en apprendre la manière, et ce n'est pas difficile. Vous savez qu'il en avait grand besoin.

Léonor, (*d'un ton ironique.*) Certainement je n'en ai pas besoin, moi.

Verteuil. Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

Léonor. Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

Verteuil. Tant mieux, vous pourrez leur demander l'heure qu'il est.

Léonor. Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en sais rien.

Verteuil. Léonor ! Léonor ! vous êtes une petite envieuse ; mais pour vous faire voir que je ne vous ai pas oubliée... (*Il lui donne un étui.*)

Léonor, (*en rougissant.*) Ô monsieur Verteuil !

Verteuil. Eh bien ! vous ne savez pas l'ouvrir ! (*Il l'ouvre lui-même, et en tire des boucles d'oreilles de diamans.*) Êtes-vous contente à présent ?

Léonor. Oh ! si vous étiez aussi content de moi !

Verteuil. Je ne puis vous cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls. Il faut que je vous parle avec franchise. Votre chère tante n'a rien épargné pour vous procurer des talens agréables. Je reconnais, à ces soins, son goût et sa tendresse. J'aurais seulement désiré qu'elle se fût occupée de vous en donner en même temps de plus solides.

Léonor. Mon frère me l'a déjà fait sentir ; mais qui pourrait m'instruire de ce que j'ignore ?

Verteuil. Je connais une digne personne qui prend en pension de jeunes demoiselles, pour les former dans tout ce qui convient à votre âge et à votre sexe.

Léonor. Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

Verteuil. J'entends ! Eh bien ! je vous laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle vous a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec vos goûts. Reposez-vous sur ma tendresse. Après ma mort vous posséderez tous mes biens.

Léonor. Tous vos biens, monsieur Verteuil ?

Verteuil. Oui, Léonor. Hélas ! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour vous empêcher de vivre dans la misère.

Léonor. Que me dites-vous ?

Verteuil. Êtes-vous en état de vous rendre à vous-même le plus léger service ? de travailler de vos mains, et je ne dis pas à la moindre partie de votre parure, mais à vos premiers vêtemens ?

Léonor. Je ne l'ai jamais appris.

Verteuil. Il vous faudra donc sans cesse autour de vous une foule de personnes pour suppléer à votre ignorance, et à votre paresse. Êtes-vous assez riche pour les soudoyer ?

Léonor. Vous m'avez dit que non, monsieur Verteuil.

Verteuil. D'ailleurs, quand viendra l'âge de vous établir quel est l'homme raisonnable qui vous prendrait pour des talens frivoles, inutiles à son bonheur ? Vous ne pourrez être recherchée que par rapport à la fortune dont vous apporterez la possession avec votre main. Ainsi je me vois de plus en plus dans la nécessité de vous assurer la mienne.

Léonor. Mais, mon frère ?

Verteuil. Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, et de ce que vous voudrez bien faire vous-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple ; il n'a qu'à le suivre. Je vous laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à votre frère aussitôt qu'il sera de retour. (*Il sort.*)

Scène XVII.

Léonor, seule.

Oh ! quelle joie ! héritière de tous les biens de M. Verteuil ! Voilà ce que ma tante désirait avec tant d'ardeur. Je voudrais bien savoir ce que va dire mon frère. Il sera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter. (*Elle sort sans être aperçue de Verteuil ni de son frère.*)

Scène XVIII.

Verteuil, Didier.

Verteuil. Votre maître est donc bien aise que je vous aie fait ce cadeau ?

Didier. Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté ; mais pour moi, cela me fait de la peine à présent.

Verteuil. En quoi donc, mon ami ?

Didier. La pauvre Léonor ! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, et de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrais pas vous paraître indifférent pour vos bienfaits ; mais si j'osais vous prier...

Verteuil. Généreux enfant ! soyez tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois votre montre.

Didier. Ô mon cher M. Verteuil ! combien je vous remercie !

Verteuil. Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

Didier. Ah, tant mieux ! tant mieux !

Verteuil. Je vois avec regret que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

Didier. Oui, ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse et de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

Verteuil. C'est à ces frivoles agrémens qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, et d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissemens par lesquels on se joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'instructions utiles, et quel temps précieux elle a perdus, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, et qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haine par leurs railleries et leurs mépris.

Didier. Oh, monsieur, vous me faites frémir pour elle.

Verteuil. Et puis, qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil et dépourvue de connaissances ; qui, loin le pouvoir établir l'ordre et l'économie dans une maison, renverserait la fortune la mieux assurée, par le goût du luxe et une profonde incapacité ; également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement de ses amis et du respect de ses enfans ? Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre, étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors sans mes secours !

Didier. Oh ! je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés !

Verteuil. Non, je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

Didier. Oui, mon cher M. Verteuil, procurez-lui une édu-

cation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence, et j'ose vous répondre de la bonté de son cœur.

Verteuil. Je le voudrais; mais dans son amollissement pourra-t-elle adopter des principes plus sévères? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

Didier. Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie; les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non; vous vivrez encore long-temps pour notre avantage. Le Ciel ne voudra pas nous ravir si tôt un second père.

Verteuil. Je suis sensible à votre tendresse; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de votre sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède, pour qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

Didier, (*lui prenant la main.*) Oh! je vous en remercie mille et mille fois. Combien je me réjouis! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devait vivre de son travail. Elle en saura gouverner plus sagement sa fortune. Ô ma chère sœur, je puis donc espérer de te voir heureuse!

Verteuil. Vous êtes un bien digne enfant! Votre raison ne me charme pas moins que votre générosité. Venez, mon cher Didier, que je vous embrasse. Moi, ne vous rien laisser, et donner tout à votre sœur! Comment pourrais-je commettre une telle injustice? Cette pensée était loin de mon esprit. Je voulais seulement vous mettre à l'épreuve. C'est vous qui serez mon héritier universel; et je cours faire mon testament à votre avantage.

Didier. Non, non, monsieur Verteuil, gardez vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur. J'en deviendrai plus studieux et plus appliqué. J'acquerrai des talens utiles; je serai honnête homme. Avec cela, je ne suis pas inquiet de mon avancement.

Verteuil. Rassurez-vous quant à Léonor: je lui laisserai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.

Didier. Eh bien, faisons un échange. Le petit legs à moi, comme un souvenir de votre amitié, et le reste pour ma sœur.

Scène XIX.

Verteuil, Didier, Léonor, qui s'élance hors du cabinet, et court se jeter au cou de son frère.

Léonor. Ô mon frère! mon cher Didier! ai-je mérité de ta part ?...

Didier. Tout, ma chère Léonor, si tu veux répondre à mes souhaits et à ceux de notre digne bienfaiteur.

Léonor. Oui, je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton âme au-dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, monsieur Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, et prendre mon frère pour modèle.

Verteuil. Vous ferez votre bonheur si vous persistez dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans vos idées ?

Léonor. Ah! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble désintéressement, son sacrifice généreux; j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il sera toujours mon guide et mon meilleur ami.

Didier. Oui, ma sœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

Verteuil. De quels doux sentimens vous me pénétrez l'un et l'autre! Ô mes chers amis! je ne sens plus de regret d'être privé d'enfans. Vous m'en tiendrez lieu désormais car j'éprouve pour vous l'affection la plus tendre. Je crois voir votre père qui, du haut du ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa tendresse. (*Léonor et Didier lui serrent les mains, et les arrosent de larmes.*)

Léonor. Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation ?

Verteuil. Je vous la ferai bientôt connaître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects et votre reconnaissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de votre bonheur; mais ses plus vifs désirs n'en étaient pas moins de vous rendre heureuse.

Léonor. Oui, je le sens; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avait occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

Verteuil. Non, ma chère amie ; cultivez toujours ces talens aimables. Songez seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société, la délasser des travaux de sa maison, et lui en faire aimer le séjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfans, et accélérer leur progrès. Ils ne sont dangereux pour elle que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation et du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine, mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

LE PAGE.

DRAME EN UN ACTE

PAR BERQUIN.

PERSONNAGES.

LE PRINCE DE ***.
MADAME DE DETMOND.
DETMOND l'aîné, enseigne, et
DETMOND le cadet, page, ses fils.
LE CAPITAINE DORNONVILLE, son frère.
LE DIRECTEUR d'une école royale.
UN VALET-DE-CHAMBRE.

Le Théâtre représente une antichambre du palais. Une porte ouverte à deux battans laisse voir un cabinet dans lequel est un lit de camp. On voit au pied du lit, sur un guéridon, une lampe allumée et une lettre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Prince, à demi-habillé, couché sur un lit de camp, et couvert d'un grand manteau ; le Page, dormant sur un fauteuil dans l'antichambre.

Le Prince, (*se réveillant.*) Voilà ce qu'on appelle dormir!... Heureusement la paix est faite... On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (*Il regarde à sa montre.*) Deux heures ? Il doit être plus tard ! ai dormi plus que cela. (*Il appelle.*) Page ! page !

Le Page, (*se réveille en sursaut, se lève, et retombe dans le fauteuil.*) Eh bien ! qui m'appelle ? Tout-à-l'heure, un moment.

Le Prince. Y a-t-il quelqu'un ? Personne ne répond ?

Le Page, (*se tournant de côté et d'autre, et se parlant à lui-même.*) Oh ! je dormais si bien !

Le Prince. J'entends parler. Qui est là ? (*Il tourne le garde-vue de la lampe, et regarde.*) Est-il possible ! Quoi ! c'est cet enfant ? Devait-il veiller près de moi, ou moi près de lui ? À quoi a-t-on pensé ?

Le Page, (*se lève tout endormi, et se frotte les yeux.*) Monseigneur !

Le Prince. Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi ! Vois l'heure qu'il est à ta montre ; la mienne est arrêtée.

Le Page, (*s'appuyant sur les bras du fauteuil, et toujours endormi.*) Comment ? comment dites-vous, monseigneur ?

Le Prince, (*souriant.*) Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure ! Qu'il serait bon à peindre dans cet état ! Je t'ai dit de voir a ta montre l'heure qu'il est.

Le Page, (*s'approchant à pas lents.*) Ma montre, monseigneur ? Ah ! excusez-moi, je n'en ai point.

Le Prince. Tu rêves encore. Mais en effet, n'aurais-tu pas de montre ?

Le Page. Je n'en ai jamais eu.

Le Prince. Jamais ? Comment ! ton père t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires, et même la seule dont tu aies besoin pour faire ton service ?

Le Page. Mon père ? Ah ! si je l'avais encore !

Le Prince. Tu ne l'as plus ?

Le Page. Il est mort même avant que je fusse né. Je ne l'ai jamais connu.

Le Prince. Pauvre enfant ! mais ton tuteur, ta mère, auraient bien dû songer...

Le Page. Ma mère, monseigneur ? hélas ! vous ne le savez donc pas ? elle est si malheureuse ! si pauvre ! Tout ce qu'elle avait d'argent, elle l'a employé pour moi ; mais elle n'en avait pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en fallait une ; (*il bâille :*) cependant il ne me l'a pas encore donnée.

Le Prince. Qui est ton tuteur ?

Le Page. Monseigneur, c'est mon oncle.

Le Prince, (*souriant.*) À merveille ; mais il y a bien des oncles dans le monde ; comment s'appelle le tien ?

Le Page. C'est un des capitaines de vos gardes. Il est de service aujourd'hui.

Le Prince. Tu as raison ; je m'en souviens, c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami, prends cette bougie. (*Il lui met une bougie dans les mains.*) Tiens-la bien. Dans ce cabinet, (*il le lui montre,*) là, à côté, tu trouveras deux montres pendues à la glace. Apporte celle qui se trouvera à ta droite ; et surtout prends garde de mettre le feu avec la bougie. Va.

Le Page, (*en sortant.*) Oui, monseigneur.

Scène II.

Le Prince, seul.

L'aimable enfant ! Quelle naïveté ! quelle franchise ! Ah ! s'il y avait un homme comme cet enfant, et que cet homme fût mon ami ! C'est dommage qu'il soit si petit : je ne pourrai pas m'en servir ; il faudra le renvoyer à sa mère.

Scène III.

Le Prince, le Page.

Le Page, (tenant la lumière d'une main et la montre de l'autre.) Il est cinq heures, monseigneur.

Le Prince. Je ne me trompais pas. Le jour va bientôt paraître. (*Il reprend sa montre.*) Mais est-ce là celle que j'ai demandée ? celle qui était à droite ?

Le Page. N'est-ce pas elle, monseigneur ? Je le croyais pourtant.

Le Prince. Eh ! mon petit ami, quand ce serait elle ! si tu avais bien entendu tes intérêts, tu aurais pris l'autre ; car celle-ci, tout enrichie de brillans, ne peut convenir à un enfant. N'aurais-tu consulté que ta cupidité ! Aurais-tu le sort de ceux qui perdent tout pour vouloir trop gagner ? Réponds-moi.

Le Page. Comment cela ? monseigneur, je ne vous comprends pas.

Le Prince. Il faut que je m'explique plus clairement. Sais-tu distinguer la droite de la gauche ?

Le Page, (regardant alternativement ses deux mains.) La droite et la gauche, monseigneur ?

Le Prince, (lui mettant sa main sur l'épaule.) Va, mon enfant, tu les distingues peut-être aussi peu que le bien et le mal. Que ne peux-tu conserver cette heureuse ignorance ! Va, cours chercher ton oncle le capitaine, qu'il vienne me parler. (*Le page sort.*)

Scène IV.

Le Prince, seul

Il est plein d'ingénuité, tout-à-fait aimable !... Raison de plus pour le rendre à sa famille. La cour est le séjour de

la séduction. Je ne souffrirai pas qu'il en soit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il ? Si sa mère est aussi indigente qu'il le dit, si elle est hors d'état de[1] l'élever ! Il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-dessus tous les éclaircissemens que je désire.

Scène V.

Le Prince, le Page.

Le Page. Monseigneur, mon oncle le capitaine va se rendre ici.

Le Prince. Eh bien ! qu'est-ce donc ? tu as l'air bien accablé ! Est-ce que tu aurais encore envie de dormir ?

Le Page. Hélas ! oui, monseigneur, un peu.

Le Prince. Si ce n'est que cela, remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je sais combien le sommeil est doux à ton âge. Remets-toi, te dis-je, je te le permets. (*Le page se remet dans le fauteuil, et s'arrange pour dormir.*) Je me doutais bien qu'il ne se le ferait pas dire deux fois.

Scène VI.

Le Prince, Dornonville, le Page, endormi.

Dornonville. Monseigneur...

Le Prince. Approchez, monsieur. Que pensez-vous du petit messager que je vous ai envoyé ? À quoi l'emploierai-je ? à me servir dans la chambre ?

Dornonville, (*haussant les épaules.*) Il est, je l'avoue, bien petit.

Le Prince. Ou à courir à cheval pour des commissions ?

Dornonville. Je craindrais qu'il ne revînt pas.

Le Prince. Ou à veiller ici la nuit ?

Dornonville, (*souriant.*) Oui, pourvu que votre Altesse dorme elle-même.

Le Prince. Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant ? Aucun, cela est clair. Aussi, en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu qu'il fût utile à mon service, mais que je le devinsse à sa fortune. Vous m'aviez bien dit que sa mère n'était pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la dernière misère ?

---

[1] Si elle ne peut.

Dornonville, (*mettant la main sur son cœur.*) Oui, monseigneur, c'est l'exacte vérité.

Le Prince. Et par quels malheurs ?

Dornonville. Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. À la vérité, sa terre n'était pas absolument libre. Mais la voilà passée tout-à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit de fond en comble. Par-dessus cela des procès ; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heureusement pour elle, ses fils sont placés. Le plus jeune est votre page, l'aîné est enseigne dans vos gardes : quant à la mère, elle vivra comme elle pourra.

Le Prince. Bien misérablement sans doute.

Dornonville. Cela est vrai, monseigneur. (*Froidement.*) Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule et délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frère, et je ne pourrais supporter le spectacle affreux de sa misère.

Le Prince. Vous êtes son frère ?

Dornonville. Oui, malheureusement, monseigneur.

Le Prince, (*avec mépris.*) Malheureusement ? Et vous n'allez pas la voir ? Je vous entends, monsieur. Sa misère vous ferait rougir ; ou, si elle vous touchait, il vous en coûterait pour la soulager. (*Dornonville paraît embarrassé.*) Comment nommez-vous votre sœur ?

Dornonville. Detmond.

Le Prince, (*réfléchissant.*) Detmond ? Mais n'avais-je pas dans mes troupes un major de ce nom ?

Dornonville. Il est vrai, monseigneur.

Le Prince. Qui fut tué à l'ouverture de la première campagne ?

Dornonville. Oui, monseigneur. C'était le père de l'enseigne et de cet enfant. Homme d'honneur et plein de courage, il montait à l'assaut de l'air dont on va à une fête ; il avait le cœur d'un lion.

Le Prince. D'un homme, monsieur le capitaine, c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, et je désirerais...

Dornonville, (*s'approchant.*) Que désirerait votre Altesse ?

Le Prince. De parler à sa veuve.

Dornonville. Vous le pouvez à l'instant même. Elle est ici.

Le Prince. Elle est ici ? Envoyez chez elle ; qu'elle vienne dès qu'elle sera levée. Je veux la voir et lui rendre son enfant.

Dornonville. Monseigneur...

Le Prince. Je vous défends de l'en prévenir ; a
capitaine sort.)

Scène VII.

Le Prince, le Page endormi.

Le Prince. Quoi ! réduite à un état si misérab
guerre ? quel horrible fléau ! Que de familles il a
dans la misère ! Il vaut pourtant mieux qu'elles so
heureuses par la guerre que par moi ! C'est la né
non mon goût, qui m'a fait prendre les armes. (*Il*
après avoir fait quelques tours, il s'arrête devant le fa
page.) L'aimable enfant !... comme il dort sans in
C'est l'innocence dans les bras du sommeil ! Il se
la maison d'un ami, où il ne doit point se gêner. V
la nature ! (*Il se promène encore.*) Sa mère ? ma
rité, je ne ferais pas beaucoup pour elle, si elle re
au capitaine. Je veux la mettre à l'épreuve, pou
connaître, et ensuite... ensuite il sera toujours temps
dre un parti. (*Il s'appuie sur le dos du fauteuil, et*
le page d'un air d'amitié, il aperçoit une lettre qui
poche.) Mais qu'aperçois-je ? Je crois que c'est u
(*Il l'ouvre et en lit la signature.*) " Ta tendre mère
mond..."

Ah ! c'est de sa mère ! La lirai-je ? Oui ; je v
naître son caractère. Elle n'aura point dissimulé
enfant. Lisons. (*Il lit.*)

" Mon cher fils,

" La peine que tu as à écrire ne t'a point empêc
tisfaire à la demande que je t'avais faite ; et ta
même plus longue que je ne l'espérais. Cette bonn
me confirme ta tendresse : j'y suis bien sensible, e
brasse de tout mon cœur. Tu me marques que
présenté au prince, qu'il a eu la bonté de te recev
c'est le meilleur et le plus doux des maîtres, et que t
déjà beaucoup." (*Il regarde le page.*)

Quoi ! mon ami, c'est là ce que tu as écrit à ta n
ne fais donc que mon devoir en te payant de reto
cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

" Tu as raison de l'aimer, mon enfant, car sans

[1] En te rendant sentiment pour sentiment.

reuse assistance, quel serait ton sort dans le monde ? Tu as perdu ton père, et quoique ta mère vive encore, tu n'en es pas moins à plaindre ; la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi ; c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tourmens. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a trouvée inébranlable ; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon cœur se brise, et mes larmes ne peuvent tarir."

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité, à ce qu'il paraît ! Et si elle est aussi excellente femme que tendre mère... Et pourquoi ne le serait-elle pas ? Elle l'est ! je n'en puis douter.

"Je ne saurais, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune, comme je le voudrais ; je suis forcée de rester ici dans la solitude et l'éloignement ; mais avec toute la force que la tendresse m'inspire, je ne cesserai de te donner des conseils ; et ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur et de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présent, porte toujours cette lettre sur toi." (*Il regarde le page.*)

Eh bien ! il était obéissant.

"Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir et de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, et en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils ! ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la : pense à ta mère, à ta mère infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi soutient dans la solitude."

Comment ! n'a-t-il pas un frère !

"Pense que tu la ferais mourir de douleur, et que tu percerais toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre."

Elle sent son danger. Elle a raison ; car il est exposé. Devait-elle se résoudre à l'envoyer ici ?

"Ce n'est point le soupçon et la défiance qui parlent par ma bouche ; ta conduite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frère a fait couler mes larmes, tu ménageras plus que lui l'âme sensible de ta mère."

Ainsi l'aîné ? l'enseigne ?... Il faut que je m'éclaircisse davantage.

"Tu as toujours été soumis, respectueux : je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils, deviens un honnête homme : et ta mère, si pauvre, si malheureuse qu'elle soit, oubliera bientôt ses malheurs et sa misère."

Fort bien, elle me plaît; le malheur ajoute à l'élévation de son âme au lieu de la flétrir.

"Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudrait une aussi; cependant tu brises là-dessus,[1] et tu me caches le désir que tu en as. Cette retenue me charme; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le sais, mon ami, je ne le peux pas, et tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale; je vais m'y rendre: et ce voyage m'enlèvera le peu qui me reste. Cette dépense est nécessaire, et je ne puis l'éviter. Mais sois persuadé que dans la suite je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton désir. Et dussé-je me refuser tout,[2] je ne veux pas que l'ami de mon cœur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'espère bientôt te revoir, et je suis..."

Ô femme bien digne d'un meilleur sort! Je veux montrer cette lettre à mon épouse et la garder. Mais non, c'est le trésor de cet enfant, pourquoi le lui ravir? (*Il remet la lettre dans la poche du page.*) Avec quelle tranquillité il dort encore! Le Ciel, dit-on, prépare le bonheur de ses enfans pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite. (*Il le prend par la main.*) Mon ami! mon ami! (*Le page se réveille, et regarde le prince pendant quelques momens avec de grands yeux.*) Il est charmant, d'honneur! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, et tu ne peux pas dormir ici plus long-temps. Lève-toi.

Le Page, (*se levant lentement.*) Oui, monseigneur.

Le Prince. Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. (*Il y va.*) Éteins la lumière et ferme les portes. (*Il éteint la lumière et ferme les portes.*) Maintenant, va dans celui où tu as pris la montre. Va vîte. Non, non, par ici: tiens, en face, vîte. Reviens de ce côté-là. Eh bien! es-tu réveillé à présent?

Le Page. Ah! oui, monseigneur.

Le Prince. Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même, sais-tu déjà écrire des lettres?

Le Page. Oh! quand je veux. J'en ai déjà écrit deux grandes.

Le Prince. Et ces deux, à ta mère sans doute?

Le Page, (*d'un air gai et familier.*) Oui, monseigneur, à ma mère.

---

[1] Tu brises là-dessus, tu t'abstiens d'en parler.

[2] Si même je devais me refuser tout.

Le Prince. La joie brille dans tes yeux, quand je te parle d elle. (*A part.*) Comme ils s'aiment dans leur misère! (*Haut.*) Mais elle est donc bien bonne, ta mère?

Le Page, (*prenant une main du prince dans les siennes.*) Ah! si vous la connaissiez!

Le Prince. Je la connaîtrai, mon ami.

Le Page. Elle est si douce, elle m'aime tant!...

Le Prince. Je souhaiterais qu'elle eût des fils qui lui ressemblassent. Ton frère l'enseigne, on dit qu'il ne se conduit pas bien. Mais toi?

Le Page, (*remuant la tête.*) Ah! mon frère l'enseigne...

Le Prince. Oui, il lui cause, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela est-il vrai?

Le Page. Ah! monseigneur... Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si son colonel le savait... (*D'un air de confidence.*) Oh! c'est un homme dur et méchant que ce colonel.

Le Prince. Il n'en saura rien, je te le promets. Parle, qu'est-il donc arrivé? Qu'est-ce que ton frère a fait?

Le Page. Bien des choses. Je ne sais pas moi-même au juste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu, c'est que ma mère en a été très en colère; et que pour couvrir la faute de mon frère, elle a donné tout ce qu'elle possédait. (*Il s'approche du prince, et lui dit à voix basse.*) Il aurait pu, sans cela, disait-elle, être renvoyé du service.

Le Prince. Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

Le Page. Ah! monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

Le Prince. Quoi! pas même à moi?

Le Page. On ne me l'a pas dit à moi-même.

Le Prince, (*riant.*) On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurais-tu pas demandé une à ta mère dans tes lettres?

Le Page. Une seule fois, pas davantage.

Le Prince. Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche?

Le Page. Oh! non, monseigneur. Au contraire elle m'a écrit qu'elle économiserait sur le peu qu'elle a, pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà tant de peine à vivre! Cela me donne bien du chagrin.

Le Prince. Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mère; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager. Quant à la montre, s'il ne s'agissait que de cela, on pourrait te contenter. (*Il tire sa bourse.*) Tiens, mon petit ami! voilà douze

louis dont je peux disposer. Je veux t'en faire cadeau ; donne-moi ta main.

Le Page, (*tendant la main, pendant que le prince compte.*) Sont-ils pour moi, monseigneur ?

Le Prince. Oui, sans doute ; mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent ?

Le Page. N'en pourrais-je pas acheter une montre ?

Le Prince. Oui, et même une très-belle ! Mais à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre, il y en a assez ici. (*Pendant que le page le regarde attentivement.*) Si j'étais à ta place, je sais bien ce que je ferais. J'emploierais mieux cet argent. Cependant, fais comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reste ici jusqu'à mon retour.

Le Page, (*l'appelant.*) Monseigneur...

Le Prince. Eh bien ! que veux-tu ?

Le Page. Ma mère est ici. Elle part ce matin, et je voudrais bien lui dire adieu. (*D'un air caressant.*) Me le permettez-vous ?

Le Prince. Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Pour cette fois, ta mère viendra ici. Tu la verras ; un peu de patience. (*Il sort.*)

Scène VIII.

Le Page, seul.

Je la verrai ? Elle viendra ici ? Et pourquoi cela ?— Que m'importe ? il suffit qu'elle vienne et que je l'embrasse... Un, deux, trois... (*Il compte jusqu'à douze.*) Douze louis pour une montre ! Ah ! que je suis content ! il me semble déjà l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le Prince a dit qu'il saurait bien ce qu'il ferait, s'il était à ma place, qu'entendait-il par-là ? Que ferait-il donc ? Oh ! lui, qui a des montres dans toutes ses chambres, il ne sait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi, qu'un bon fils doit soulager sa mère. Sans doute il pensait alors à la mienne. Douze louis ! (*Il les regarde.*) C'est à la vérité bien de l'argent ! bien de l'argent ! Si ma mère les avait, ils lui seraient d'un grand secours. (*Il presse l'argent avec ses deux mains contre son cœur.*) Ah ! une montre ! une montre ! (*Laissant tomber ses deux mains.*) Mais aussi une mère ! une mère si tendre ! Hier encore, elle était si abattue ! elle avait un air si pâle, si malade ! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle serait tout d'un

coup soulagée.... Ferai-je ce sacrifice pour elle?.... (*D'un air décidé.*) Oui, sans doute, oui! mais qu'elle vienne promptement, car je pourrais bien en avoir du regret. La montre me tient trop au cœur. (*Il met son doigt sur sa bouche.*) Paix! écoutons! on vient.

Scène IX.

Madame de Detmond, Dornonville, le Page.

Le Page, (*courant au-devant de sa mère.*) Ah! ma mère!

Madame de Detmond regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant. Je ne sais, mon frère; mais je suis inquiète. Que me veut donc le prince?

Dornonville. Tiens, regarde cet enfant! Eh bien! il veut te le rendre. (*Elle regarde avec effroi son fils, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.*) Mais aussi, il y avait de la folie à l'amener ici. À quoi le prince peut-il l'employer? Les autres pages deviennent grands, se forment, et entrent au service: mais lui... (*avec un geste de mépris*) il est trop chétif, il ne sera jamais bon à rien.

Madame de Detmond, (*avec douleur.*) Mon frère!...

Dornonville. En un mot, quand tu verras le Prince, garde-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce serait inutile. Sollicite plutôt sa faveur pour l'enseigne. Il se forme au moins celui-là: c'est un homme!

Madame de Detmond. Que dis-tu? pour l'enseigne?

Dornonville. Oui. Il l'a envoyé chercher.

Madame de Detmond. Tu m'effraies. Aurait-il appris?...

Dornonville, (*d'un air froid.*) Cela pourrait bien être: c'est même probable. (*S'appuyant sur sa canne, et branlant la tête.*) Que penses-tu qu'il en arrivât, s'il savait que le drôle a voulu décamper, qu'il a pris de l'argent, et que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses... (*Avec emportement.*) Eh bien! vous verrez que je serai la victime de mon bon cœur, et que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrais ne m'être jamais embarrassé du soin de tes enfans. Mais aussi je ne m'en mêlerai plus. (*Il part en grondant, et se retournant encore:*) Non! je ne m'en mêlerai jamais de la vie. (*Il sort.*)

Scène X.

Madame de Detmond, le Page.

Le Page, (*voyant son inquiétude.*) Mon oncle est to de mauvaise humeur. Mais laissez-le dire, maman, craignez rien.

Madame de Detmond. Tais-toi, mon enfant. Tu ne pas...

Le Page. Oh ! j'en sais plus que lui. Il s'en faut qu prince soit[1] comme il le dit. Il ne fait de mal a perso Au contraire, voyez, voyez ! (*Il lui montre les douze qu'il a dans la main.*) Tout cela... Eh bien ! c'est lui me l'a donné.

Madame de Detmond, (*surprise.*) Est-il possible ? prince ?

Le Page. Il l'a tiré d'une grande, grande bourse remp d'or, un instant avant que vous vinssiez. Ah ! si le prin voulait, maman, s'il voulait !... Oh ! il est riche, lui !

Madame de Detmond. Mais pourquoi ? Je n'y compren rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif.

Le Page. Certainement. Sa montre s'était arrêtée. I chassé hier toute la journée, il avait oublié de la monter, ce matin... (*Il court au cabinet, et en ouvre la porte.*) Ten c'est là qu'il était couché. Il m'appelle, me dit de regar à ma montre : et comme je n'en avais pas...

Madame de Detmond. Il t'a donné cet argent ?

Le Page. Oui, il me l'a donné pour en acheter une. *lui montre l'argent de nouveau.*) Douze louis, ma chère m man !

Madame de Detmond. Regarde-moi. Dois-je te croire ?

Le Page. Assurément ! mais je ne suis pas pressé d'av une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi. *prend la main de sa mère.*) Prenez cet argent, maman ! m tez-le dans votre bourse.

Madame de Detmond, (*émue.*) Comment, mon fils, co ment ?...

Le Page. Je souffre tant de vous voir toujours dans larmes ! Ah ! ma mère, je voudrais avoir bien de l'arge et vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que j'aur je vous le donnerais de bon cœur.

---

[1] Le prince est loin d'être.

Madame de Detmond, (*se baissant sur lui.*) Quoi ! tu voudrais, mon fils ?...

Le Page. Que j'aurais de plaisir à vous voir heureuse et contente !

Madame de Detmond, (*l'embrassant.*) Je le suis, mon ami. Je ne donnerais pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton prince. (*Elle l'embrasse une seconde fois.*) Ah ! tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compatissante d'un fils sur le cœur d'une mère infortunée !

Le Page, (*reprend la main de sa mère.*) Vous prendrez cet argent au moins ? Je vous en prie, ma chère maman, ne me refusez pas.

Madame de Detmond. Oui, mon ami, je le prends. Comme on pourrait te tromper, c'est moi qui me charge...

Le Page. De quoi ? de m'avoir une montre ?

Madame de Detmond. Si tu restes avec le Prince, il t'en faut une.

Le Page. Eh ! non, non. Le Prince a des montres partout, et il m'a dit lui-même que je n'en avais pas besoin.

Madame de Detmond. Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une ?

Le Page. N'importe : il me l'a dit.

Madame de Detmond. Tu me trompes, mon enfant ; et tu ne devrais pas faire un mensonge, même par amour pour ta mère.

Le Page. Un mensonge ? Vous ne me croyez donc pas ? Eh bien ! je voudrais que le prince fût présent. Je voudrais qu'il vînt. (*Il se retourne.*) Ah ! le voici lui-même.

Scène XI.

Le Prince, Madame de Detmond, le Page.

Le Page, (*courant au-devant de lui.*) N'est-il pas vrai, monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre ?

Le Prince, (*souriant.*) Oui, mon ami.

Le Page. Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avais pas besoin ?

Le Prince. C'est encore vrai.

Le Page, (*se tournant aussitôt vers sa mère.*) Eh bien ! maman ? eh bien ?

Madame de Detmond, (*embarrassée.*) Votre Altesse voudra.

-elle bien excuser la simplicité d'un enfant, qui oublie le respect ?...

Le Prince. Excuser, madame ? Cette simplicité me ravit ; et je voudrais pouvoir la trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle ! Parle, mon ami. Ta mère ne voulait donc pas te croire ?

Le Page, (*un peu fâché.*) Non, monseigneur. D'abord elle ne voulait pas me croire, et ensuite elle ne voulait pas accepter l'argent.

Le Prince. Que dis-tu, accepter ? As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer ? Je ne le pense pas.

Le Page, (*embarrassé.*) Monseigneur...

Le Prince. Si je le savais, cela ne m'engagerait pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien ! avoue-le-moi, est-il vrai ?

Le Page, (*en montrant sa mère.*) Ah ! monseigneur, elle est si pauvre !

Le Prince, (*lui prenant le menton.*) Bon petit cœur ! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes désirs, pour secourir ta mère ? En vérité, il serait affreux que cela te fît perdre une montre. (*Il tire la sienne.*) Tiens ! quand je ne posséderais que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerais.

Le Page, (*la prenant avec joie.*) Ah ! monseigneur ! Va-t-elle ?

Le Prince. Sois tranquille, elle va bien. (*Le page court à sa mère pour lui faire voir la montre.*)

Le Prince. Viens, mon ami, mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné, (*il lui donne une bourse,*) tiens, prends, voilà cent louis en place des douze premiers.

Le Page, (*le regardant avec étonnement.*) Quoi, monseigneur !

Le Prince. Tu hésites ! Allons, prends.

Le Page. La bourse et tout ce qu'il y a ?... (*Il veut la rendre.*) En vérité, c'est trop.

Le Prince. Oui, si c'était pour toi. Mais je te les donne pour en disposer. Et qui penses-tu qui en ait besoin ?

Le Page. Qui en ait besoin ? (*Il regarde le prince, puis sa mère, et le prince encore.*) Tenez, ma chère maman !

Madame de Delmond, (*s'approchant du prince.*) Votre Altesse...

Le Prince. Point de remerciemens, madame. Vous trou-

verez que c'est très-peu, et je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais, (*montrant le page,*) vous le voyez sans que je vous le dise, cet enfant est trop faible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espère que vous le reprendrez sans difficulté. Vous gardez le silence ?

Madame de Detmond. Pardonnez, monseigneur...

Le Prince. Et quoi ?

Madame de Detmond. Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause ; et je peux sans honte en faire l'aveu sincère à mon prince. (*S'approchant de lui.*) Oui, monseigneur, je suis trop pauvre pour élever mon enfant. Déjà depuis long-temps je portais sur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur. Ah ! s'il faut que je ramène dans le triste asile de la misère l'unique objet de toutes mes alarmes, cet enfant que vous voulez me rendre, cet enfant trop jeune encore... (*Elle veut retenir ses larmes*) pour... sentir la perte qu'il a faite dans son père... Ah ! pardonnez à la faiblesse d'une mère !

Le Page, (*prenant la main du prince, et d'un ton pénétré.*) Elle pleure, monseigneur !

Le Prince. Eh bien ! quand tu vivrais auprès de ta mère ?

Le Page, (*d'un air suppliant.*) Vous n'allez pas me renvoyer ?

Le Prince. Non ? Tu ne le crois donc pas ? Cette confiance, mon petit ami, me fait plaisir. Madame, il peut rester. (*Voulant l'éprouver.*) Ce serait cependant bien dommage,[1] si ses mœurs, son innocence... Mais non, il n'y a encore rien à craindre.

Madame de Detmond, (*le regardant attentivement.*) Son innocence, monseigneur ?

Le Prince, (*continuant sur le même ton.*) Ce n'est rien, madame. Vous vous imagineriez peut-être que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

Madame de Detmond, (*avec timidité.*) Mais cependant, sans manquer au respect que je vous dois, oserais-je vous prier de vous expliquer, monseigneur ?

Le Prince. Madame, ce que je voulais dire, c'est que depuis long-temps je suis très-mécontent de mes pages. Leur société et leur exemple pourraient bien... Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, et on peut tenter...

---

[1] C'est dommage, il est fâcheux.

Madame de Detmond, (*prenant vivement la main de son fils.*) Non, monseigneur.

Le Prince, (*feignant de se trouver offensé.*) Non ?... Comme vous voudrez, madame.

Madame de Detmond. L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allais l'exposer.

Le Prince. Mais considérez...

Madame de Detmond. Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu : pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nu ?

Le Prince. Mais sans biens, sans éducation, que deviendra-t-il, madame ?

Madame de Detmond. Ce qu'il plaira au Ciel. Je me soumets à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance, qu'il aille cultiver les champs, qu'il meure, mais innocent, dans le sein de l'indigence.

Le Prince, (*reprenant son ton naturel.*) C'est penser noblement. Oui, madame, je le vois ; vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous. (*S'approchant d'elle avec intérêt.*) En quoi puis-je vous être utile ? Quels secours puis-je vous donner ? Parlez, demandez ; c'est un ami que vous voyez devant vous.

Madame de Detmond, (*avec émotion.*) Monseigneur...

Le Prince. Dites-moi avant tout quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre ?

Madame de Detmond. Il m'est absolument impossible de la sauver.

Le Prince. Vos dettes sont donc bien considérables ? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès. Ne vous donnent-ils aucune espérance ?

Madame de Detmond. Aucune, monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession, aurait depuis long-temps dû être jugé en ma faveur ; mon droit est incontestable, mais le crédit et les richesses le combattent. Le nécessité m'avait amenée à la ville pour tenter un accommodement ; je n'ai pu y réussir.

Le Prince. C'est un bonheur pour vous. Justice vous sera rendue sans que vous fassiez de sacrifice ; je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

Madame de Detmond, (*se jetant à ses pieds.*) Tant de bonté, monseigneur ! comment pourrai-je...

Le Prince, (*la relevant.*) Que faites-vous ? levez-vous, ma-

dame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je ne fais pour vous que ce que je ferais pour tous ceux dont les vertus me toucheraient le cœur. Dites-moi : hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant ?

Madame de Detmond. Monseigneur, pourrais-je oublier ?...

Le Prince. Et toi, mon ami, retournerais-tu volontiers avec ta mère ?

Le Page, (*la montre à la main.*) Avec ma mère ? Oui, monseigneur.

Le Prince. Mais cependant, je sais que tu m'aimes. Tu voudrais bien aussi rester avec moi ?

Le Page. Très-volontiers, monseigneur.

Le Prince. Eh bien ! si cela est ainsi, en te rendant à ta mère, je te renverrais : et tu m'as prié si instamment de te garder près de moi ! Ta mère d'ailleurs t'a jeté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, madame ; je suis à vous dans le moment. (*Il sort.*)

Scène XII.

Madame de Detmond, le Page.

Madame de Detmond, (*se jetant dans un fauteuil.*) Ô jour heureux ! ô bonheur inattendu !

Le Page. Eh bien, maman ? Eh bien ? Êtes-vous contente ?

Madame de Detmond, (*le tirant à elle avec tendresse.*) Ô mon fils, mon cher fils !

Le Page. Mais vous ne vous réjouissez pas ? Il faut être plus gaie, ma chère maman !

Madame de Detmond. Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eue dans la Providence, le chagrin mortel que je ressentis quand tu vins au monde. (*Elle le prend dans ses bras et l'embrasse.*) Et c'était toi qui devais soulager ta malheureuse mère ! tes jeunes mains devaient essuyer ses larmes ! Dieu ! que puis-je désirer à présent ? Rien, rien que d'être rassurée sur le sort de ton frère ; et mon bonheur sera parfait.

Le Page. De mon frère ? Comment cela, ma chère maman ?

Madame de Detmond. Si le prince savait ce qu'il a fait...

Le Page. Quand il le saurait, il ne lui ferait rien. Vous avez vu comme il est bon et généreux.

Madame de Detmond. Pour nous, mon fils, qui ne sommes coupables d'aucun crime.

Le Page. D'ailleurs il m'a promis qu'il garderait le secret, que le colonel n'en saurait rien.

Madame de Detmond, (*effrayée.*) Quoi ! il te l'a promis ?

Le Page. Assurément. Ainsi il ne faut pas vous alarmer.

Madame de Detmond. Je suis consternée. Tu as donc dit ?...

Le Page. Ah ! presque rien. Ce que je savais ? Et puis il m'a interrogé sur la conduite de mon frère, et je ne pouvais pas mentir. Vous me l'avez défendu vous-même.

Madame de Detmond. Mais, mon ami, mon cher fils...

Le Page. Comment ! vous êtes inquiète ?

Madame de Detmond. Si je suis inquiète ? Hélas ! si je le suis ! Et si le prince en demande davantage ! S'il apprend !... Tu peux perdre ta mère, ton frère. Tu peux nous plonger tous dans un abîme de malheurs.

Le Page, (*prêt à pleurer.*) Dans un abîme de malheurs ?...

Madame de Detmond. On vient... (*Elle l'embrasse et l'encourage.*) Ne dis rien. Sèche tes larmes ; elles ne serviraient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille

Scène XIII.

Madame de Detmond, le Page, le Prince ; derrière lui, Donnonville et l'Enseigne.

Le Prince. Entrez, messieurs, suivez-moi. (*A l'enseigne.*) C'est donc vous qui êtes Detmond, le fils de ce brave major ?

L'Enseigne, (*s'inclinant profondément.*) Oui, monseigneur

Le Prince. C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour père un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, et que vous cherchez à vous rendre digne de lui ?

L'Enseigne. Monseigneur, je ne fais en cela que mon devoir.

Le Prince. C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, monsieur, voilà votre mère : ses vertus, et les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'Enseigne, (*s'inclinant toujours.*) Monseigneur, vous me faites beaucoup de grâce.

Le Prince. Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous n'en méritez.

L'Enseigne. Votre Altesse juge bien favorablement.

Le Prince. En effet, monsieur, il ne me manque que la conviction dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre et assuré qui vous sied si bien...

L'Enseigne. Ah ! monseigneur...

Le Prince. Annonce (souffrez que je le dise) une âme noble ou très-corrompue. On ne saurait soupçonner un fils né de tels parens. Non sans doute. Ainsi, monsieur, que pourrait-on faire pour vous ? Un grade de plus ne vous avancerait pas beaucoup. Qu'en pensez-vous ?

L'Enseigne, (*se frottant les mains.*) Non assurément, monseigneur...

Le Prince. Mais si nous sautions ce grade ? Le rang de capitaine, une compagnie : c'est là le premier but de tous ces messieurs. Mais auparavant... (*Il se tourne rapidement vers le capitaine.*) Monsieur, que pensez-vous de votre neveu ?

Dornonville, (*un peu embarrassé.*) Moi, monseigneur ? Ce que j'en pense ?...

Le Prince. On dirait, beaucoup de mal.

Dornonville. Non, monseigneur, plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il sera brave...

Le Prince, (*regardant l'enseigne avec un air de satisfaction.*) Oui ? Cela est-il vrai ?

Dornonville. D'ailleurs il est d'une taille avantageuse.

Le Prince. C'est un bel homme, j'en conviens. Mais sa conduite, ses mœurs ! Je rougis de vous questionner sur de pareilles bagatelles. Enfin, quel est son caractère ?

Dornonville, (*souriant.*) Ah ! un peu trop de gaieté, de pétulance quelquefois. Au reste, monseigneur, comme vous savez, cela ne messied pas à un soldat.

Le Prince. Comme je sais ? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, madame. Que me direz-vous de votre fils ? (*Après une pause.*) Rien ?

Madame de Detmond. Que pourrais-je en dire ?

Le Prince. Ce que vous en pensez, la vérité.

Madame de Detmond. Et le puis-je, monseigneur ? Si j'avais à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence ? Ou si j'avais à le blâmer, serait-ce devant celui qui tient son sort entre ses mains ?

Le Prince, (*souriant.*) Fort bien, madame. Au bon cœur

d'une mère vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Monsieur, chacun a ses principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un officier, je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en semble ?

L'Enseigne, (*effrayé.*) Monseigneur...

Le Prince. Oui, c'est ma manière. Remettez votre épée au capitaine. Un air plus modeste aurait tout excusé. Mais ce ton assuré, cette hardiesse !... Avec une conscience comme la vôtre, qu'attendre d'un homme aussi effronté ? qui devrait sentir qu'il a mérité ma disgrâce ; qui sait avec quelle indignité il en a agi avec la meilleure des mères ; et qui cependant... Monsieur, qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclaircissemens sur ce qui s'est passé. C'est à votre considération, madame, et à cause de la manière dont je m'en suis instruit ; et surtout parce que les circonstances me font présumer que sa faute est très-grave... (*D'un ton ferme et sévère.*) Monsieur le capitaine, si dans la suite il se passait quelque chose, je veux en être informé sur-le-champ ; vous m'entendez, sur-le-champ. J'ai dessein d'avancer ce jeune homme : et ni vous, (*au capitaine,*) ni (*d'un ton plus doux*) vous, madame, ne dérangerez mon plan... (*s'adressant particulièrement à elle.*) Ne lui donnez jamais rien ; jamais, ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de présent. Ses appointemens peuvent lui suffire. Qu'il apprenne à borner sa dépense. (*Il lui fait signe avec la main.*) Allez, monsieur, rendez-vous aux arrêts. (*Les deux officiers sortent.*)

Scène XIV.

Le Prince, Madame de Detmond, et le Page.

Le Prince, (*la regardant.*) Eh bien ! madame, vous êtes triste ?

Madame de Detmond, (*respectueusement.*) Monseigneur, je suis mère.

Le Prince. Mais vous n'êtes pas une de ces mères faibles qui, pour épargner à leurs enfans quelques mortifications, aiment mieux ne les pas corriger ?

Madame de Detmond. Ce serait une tendresse mal entendue. Non : je crains seulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes grâces de son prince.

Le Prince. Rassurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des grâces que je veux répandre sur lui. Indul-

gent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence et ses étourderies ; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui dans l'un ramène, avec le repentir, l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant,[1] soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable ; et je mesurerai mes bontés sur son changement. (*Se tournant vers le page.*) Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues ?

Madame de Detmond. Non, monseigneur. Quelles qu'elles soient, elles ne tendront qu'à assurer son bonheur. Ô mon prince ! je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage ; mais je sens bien aujourd'hui combien il était peu digne de vous.

Le Prince. Que voulez-vous dire, madame ? Vous ne me connaissez point. Mon but est de donner un brave homme à l'état, à moi-même un serviteur fidèle, et d'élever pour mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier sa vie pour lui, comme son père l'a fait pour moi.

Scène XV.

Le Prince, Madame de Detmond, le Page, un Valet-de-chambre.

Le Valet-de-chambre. Monseigneur ! monsieur le Directeur.

Le Prince. Qu'il entre ! J'espère, madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

Scène XVI.

Le Prince, Madame de Detmond, le Page, le Directeur.

Le Directeur, (*s'inclinant.*) Je me rends à vos ordres, monseigneur.

Le Prince. Bonjour, monsieur. Je suis charmé de vous voir. De combien est la pension des enfans de la première qualité ?

Le Directeur. De douze cents livres, monseigneur.

Le Prince. Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends, en lui servant de père, faire autant pour lui que les meilleurs gentilshommes pour leurs fils. Mais, dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens ? car c'est le point essentiel.

Le Directeur. Monseigneur, ce sont des maîtres.

---

[1] Du reste.

Le Prince. Dignes, sans doute, de l'emploi qu'on leur donne ? Mais je ne les connais pas. C'est à vous seul, monsieur, que je veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier d'élever cet enfant ?

Le Directeur. C'est mon devoir, monseigneur.

Le Prince. Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir ?

Le Directeur. Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

Le Prince. Fort bien ! Vous pouvez compter sur ma reconnaissance. (*Au page, en le prenant par la main.*) Viens, mon ami : tu vois bien monsieur ; il est bon et doux. Voudrais-tu aller vivre avec lui ?

Le Page, (*après avoir regardé un moment le directeur.*) Oui, monseigneur.

Le Prince. Mais aussi, apprends comment il faut regarder monsieur : comme ton maître, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéissance, le respect le plus tendre. Et si jamais il avait à se plaindre de toi...

Le Page. Ah ! monseigneur, jamais !

Le Prince. Tu as vu que je sais être aussi sévère que je suis bon. Ainsi, à la moindre plainte...

Le Page, (*au directeur, en lui baisant respectueusement la main.*) Non, monsieur, non, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

Le Prince. Comment trouvez-vous cet enfant ?

Le Directeur. Il suffit, monseigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déjà cher comme mon propre fils.

Le Prince. Il peut donc aller avec vous. Y consentez-vous, madame ?

Madame de Detmond. Dieu ! si j'y consens.

Le Prince. Va donc, ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur et de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien... (*Le regardant.*) Mais pourquoi cet air triste ?

Le Page, (*prenant la main du prince.*) Vivez heureux, monseigneur.

Le Prince, (*ému.*) Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux. Comme son cœur est déjà reconnaissant ! Je vous laisse, monsieur. Et vous, madame, suivez-le, et voyez où va votre enfant.

Madame de Detmond, (*se jetant à ses genoux.*) Monseigneur, puis-je me retirer sans que mon cœur...

Le Prince, (*la relevant.*) Que faites-vous, madame ! Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

Madame de Detmond. Eh bien ! je vous obéis ; et je me retire... (*Levant les mains au ciel.*) C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un prince si généreux.

Le Prince, (*l'accompagnant quelques pas avec bonté.*) Adieu, madame, soyez heureuse.

Scène XVII.

Le Prince, seul, regardant de tous côtés.

Le Prince. La belle matinée ! À quelle partie de plaisir l'emploierai-je ? Du plaisir ! Ne viens-je pas de goûter le plus grand ? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

LA MANSARDE DES ARTISTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR E. SCRIBE.

[Eugène Scribe, membre de l'Académie Française, né à Paris en 1791, a enrichi la scène française d'un très grand nombre de comédies et de vaudevilles. Son style est pur et souvent élégant; ses intrigues sont simples et se développent sans peine, et ses dénouements, souvent imprévus, sont toujours naturels.]

PERSONNAGES.

Victor, peintre.	Camille, jeune orpheline.
Auguste, musicien.	Ducros, propriétaire.
Scipion, étudiant en médecine.	Franval, professeur de médecine.

La scène se passe à Paris, dans un sixième étage.

Le Théâtre représente une mansarde. Porte d'entrée dans le fond. Portes latérales. Sur le premier plan, à droite du spectateur, une croisée. Sur le second, une cheminée; à gauche, un grand tableau sur un chevalet. Une petite table auprès de la croisée.

Scène Première.

Victor, Auguste. (*Victor, à gauche du spectateur, est assis près de son chevalet, et travaille; Auguste, de l'autre côté, son habit à moitié passé, écrit debout sur une partition.*)

Auguste.

Air d'Amédée de Beauplan.

Bravo! m'y voici, je crois,
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

Victor, (de l'autre côté.)

Ah ! c'en est trop ! je veux briser mes chaînes ;
J'y renonce, maudit métier !
Oui, mon travail redouble encor mes peines.

Auguste.

Le mien me les fait oublier.
Je tiens mon air villageois :
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

Victor.

Quand nous vivons, la gloire fugitive
De nous ne s'approche jamais ;
Après la mort seulement elle arrive...
Et nos lauriers sont des cyprès.

Auguste, (de l'autre côté.)

Je tiens mon air villageois ;
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

Victor. Tu es bien heureux d'être aussi gai ; moi, je n'y tiens plus, je renonce à la peinture, à toutes mes espérances.

Auguste. Toi, qui as du talent, toi, qui dois être un jour le soutien et la gloire de l'école française !

Victor. Eh ! qui te dit que j'ai du talent ? quelle occasion ai-je jamais eue de me faire connaître ? qui sait même si jamais elle se présentera ? J'aurais mieux fait de prendre un métier, de manier la lime, ou de pousser le rabot, que d'user ma jeunesse à des travaux sans nombre, à des études assidues ; et pourquoi ? pour mourir de misère et de faim à l'entrée de la carrière.

Auguste. Eh ! tu te plains toujours ! est-ce que Gérard et Girodet n'ont pas été comme toi ? Est-ce que, dans tous les états, les commencements ne sont pas pénibles ? La gloire vaut bien la peine qu'on l'achète ; et si on la trouvait toute faite, personne n'en voudrait. Ce tableau que tu fais là, n'est-il pas un chef-d'œuvre ?

Victor, (à part.) Oui ; s'il savait que ce matin, sans l'en prévenir, je l'ai vendu d'avance soixante francs à un brocanteur...

Auguste. Toi, enfin, tu travailles, tandis que nous autres, pauvres musiciens, nous ne pouvons même pas donner l'essor à nos idées musicales. En vain j'ai dans la tête les chants les plus heureux, les motifs les plus sublimes. Qu'est-ce

que c'est que des airs sans paroles ? et où veux-tu que j'en trouve ? Qui est-ce qui me confiera un poëme ? maintenant surtout que les auteurs ont tous voiture et logent au premier ; crois-tu qu'ils monteront à un sixième étage pour m'apporter leur manuscrit ? ils craindraient de tomber, rien que dans le trajet. Trop heureux encore quand je m'en retire sur la romance, le morceau détaché, ou la contredanse.

Victor. En effet, j'ai tort de me plaindre.

Auguste. Eh ! oui, sans doute ; et si notre ami Scipion était là, il te le prouverait encore mieux que moi, lui qui est étudiant en médecine et philosophe. Comme il nous aime ! comme il t'a soigné pendant ta dernière maladie ! avec deux amis tels que nous, qu'est-ce que tu peux désirer ?

Air de la Somnambule.

N'aimes-tu pas ce logement modeste ?
Quatre cents francs ; et comme c'est meublé !
Salon, boudoir, atelier... et le reste ;
Et tout çà sous la même clé.
Que la raison te persuade ;
Tous trois nous sommes en ces lieux
Plus heureux qu'Oreste et Pilade ;
Pour s'aimer ils n'étaient que deux.

Et cette jeune orpheline ! notre amie, notre sœur... dont la présence embellit encore notre petit ménage.

Victor. Camille ! (*A part.*) Allons, du courage. (*Haut.*) C'est justement à ce sujet que je voudrais te parler, ainsi qu'à Scipion ; et puisqu'elle est sortie, causons-en sérieusement. Lorsque sa mère, madame Bernard, notre pauvre voisine, est morte, il y a cinq ans, nous avons pris avec nous sa petite fille, qui alors en avait dix.

Auguste. C'est la plus belle action que nous ayons faite de notre vie ; une pauvre enfant qui, pour toute famille, n'avait que des parents éloignés, des parents qui ne l'avaient jamais vue, et qui avaient repoussé sa mère ; et d'ailleurs, où les chercher ? où les rencontrer ? Avant d'en trouver un seul, notre pauvre orpheline serait morte de besoin et de misère.

Victor. Sans doute, nous eûmes raison alors ; mais maintenant, songe donc, Auguste, que cette petite fille de dix ans en a quinze, et qu'elle demeure avec nous.

Auguste. Eh bien ! sans doute... (*Montrant la porte à gauche.*) Là notre chambre, (*montrant la porte à droite,*) ici la sienne, sur un autre palier. Ne sommes-nous pas ses frères ? où est le mal ?

Victor. Il n'y en a aucun, je le sais ; mais pour elle-même, pour sa réputation, nous ne pouvons pas rester ainsi, et il faut bien prendre un parti.

Auguste. Eh bien ! on le prendra. (*A part.*) S'il savait combien je l'aime. (*Haut.*) Écoute, Victor, moi qui te parle, j'ai déjà pensé à un certain projet.

Victor. Et moi aussi ; un projet qui nous conviendrait à tous.

Auguste. Et quel est-il ?

Victor. Vois-tu, je voudrais...

Auguste, (*écoutant près de la croisée, et lui faisant signe de la main.*) Tais-toi donc ! mais tais-toi donc, que je puisse entendre. Oui, c'est cela même. Ah ! quel plaisir ! jamais je n'en ai éprouvé un pareil.

Victor. Qu'as-tu donc ?

Auguste. Ma musique court les rues ; tu n'entends pas ? c'est ma dernière romance, qui est jouée par un orgue de Barbarie.

Victor. Il s'agit bien de cela.

Auguste. Écoute donc, c'est la première fois que je m'entends exécuter à grand orchestre... Ah ! le bourreau ! (*Allant à la fenêtre.*) Fa naturel... c'est un fa naturel. (*Lui jetant de l'argent.*) Tiens voilà pour toi. J'aurais donné vingt francs pour qu'il y eût un fa naturel.

Scène II.

Victor, Camille, avec un panier sous le bras ; Auguste.

Camille, (*en entrant et courant à Auguste.*) Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il fait donc ? il va se jeter par la fenêtre.

Auguste. Ah ! te voilà, Camille !

Camille. Bonjour, Auguste, bonjour, Victor ; Scipion n'est pas encore rentré ? Ne vous impatientez pas, j'apporte là votre déjeuner ; aïe, le bras.

Auguste. Aussi, le panier est trop lourd, tu te fatigues.

Camille. Oh, non ! ce n'est pas cela, mais six étages à monter... là, je parie que le feu est éteint.

Victor. C'est cela, nous ne déjeunerons pas d'aujourd'hui.

Camille, (*arrangeant le feu et versant le lait dans la casserole, qu'elle place sur le réchaud.*) Victor, ne vous fâchez pas, je vais me dépêcher ; là, voilà mon lait qui chauffe ; Auguste, ayez l'œil dessus, et prenez garde qu'il ne s'en aille.

Auguste. Sois tranquille, je m'en charge.

Air de Lantara.

Du coin de l'œil je vais le suivre,
En finissant ce rondeau qu'on attend
(*Bas à Camille.*)
Par lui demain nous pourrons vivre,
Je l'ai vendu vingt-cinq francs...

Camille.
Tout autant.

Auguste.
[1] Au jour le jour vivre ainsi, c'est charmant

Camille.
Est-il un sort plus heureux que le nôtre

Auguste, (montrant la casserole.)
Dans ce moment, je tiens là d'une main
Le déjeuner de ce jour, et de l'autre
(*Montrant son papier.*)
L'espérance du lendemain.

Victor. Neuf heures viennent de sonner, et Scipion, qui est allé faire des visites, et qui va rentrer pour déjeuner, ne trouvera rien de prêt ; pourquoi ? parce que mademoiselle a mis une grande demi-heure pour aller chercher du pain et du lait.

Camille. Quel joli petit caractère ! toujours à gronder ! Est-ce que vous pouviez, comme nous, prendre du café ? est-ce que Scipion n'a pas dit hier que pour un convalescent du chocolat valait mieux ? Alors il a bien fallu en acheter à l'autre bout de la rue.

Victor. Quoi ! c'était pour cela ?

Auguste. Oui ; plains-toi donc ; je te dis que c'est toi que Camille soigne le plus.

Camille. Sans doute, parce qu'il est le plus méchant et le plus malheureux ; (*à part,*) et puis ils ne savent pas que moi seule j'ai deviné son secret. (*Haut, allant à Victor.*) Mais à mon tour, que je me fâche. Qu'est-ce que vous avez fait ce matin ? votre tableau n'est pas encore terminé ; il y avait si peu de chose à faire !

Auguste, (*le regardant en riant.*) Voyez-vous, le paresseux.

Camille, (*à Auguste.*) Et vous, monsieur, qui parlez, vous n'avez pas écrit une note ; car votre papier de musique est tout blanc.

Victor, (*le contrefaisant.*) Voyez-vous, le paresseux.

Camille. Il faut qu'on travaille, entendez-vous.

Auguste. Camille, ne gronde pas, nous voilà à l'ouvrage ; et je ne perdrai pas de vue notre déjeuner. (*Victor se remet à son tableau ; Auguste s'assied sur un petit tabouret près du feu, écrit sur ses genoux, et de temps en temps regarde la casserole de lait.*)

---

[1] Vivre au jour le jour, *vivre sans provisions pour le lendemain.*

Camille. À la bonne heure.

Auguste, (*tendrement.*) Nous n'avons rien fait, parce que, vois-tu, nous parlions de toi.

Victor, (*d'un air triste.*) Oui ; nous pensions à l'avenir.

Camille. L'avenir ! qu'est-ce que c'est que ça ? est-ce que cela arrivera jamais ? Pour des artistes, il n'y a que le présent ; et qu'a-t-il donc de si triste ? (*A Victor.*) Voyons, monsieur, qu'est-ce qu'il vous manque ? N'êtes-vous pas heureux ? et voudriez-vous changer votre situation ?

Victor, (*vivement.*) Oh, non ! jamais !

Auguste. Et moi donc ! être artiste, et mourir de faim ; j'aime à vivre comme cela. (*Il manque de renverser la casserole.*) Aïe ! le déjeuner !

Victor, (*à Camille, lui montrant son tableau.*)

Air : *Taisez-vous,* (*d'Amédée de Beauplan.*)

Toi, qui m'as servi de modèle,
Tiens, comment trouves-tu cela ?

Camille.

Comme c'est bien !

Victor.

Moins bien que celle
Dont le souvenir m'inspira.

(*Lui prenant la main.*)

Oui, je l'ai fait à ton image !

Camille.

Victor, vous ne travaillez pas.

Victor.

Puis-je penser à mon ouvrage
Quand je regarde tant d'appas ?

Camille, (*lui fermant la bouche et détournant la tête.*)

Taisez-vous ; ne regardez pas.

DEUXIEME COUPLET.

Auguste.

Cette cavatine m'enchante.
Tiens, Camille, viens donc la voir.

Camille, (*parcourant le papier de musique.*)

Je crois qu'elle sera charmante

Auguste, (*de l'autre côté.*)

Tu nous la chanteras ce soir.

Camille.

Mais la fin est encore à faire ;
Quoi ! vous vous reposez déjà !

Auguste, (la regardant tendrement.)

Et comment travailler, ma chère,
Quand je te vois comme cela !

Camille, (de même qu'au premier couplet, lui tournant la tête du côté de la cheminée.)

Taisez-vous ; regardez par là !

Auguste. Ah, mon Dieu ! le déjeuner qui s'en va. (*On entend chanter en dehors.*)

Camille. C'est lui ; c'est notre ami Scipion.

Scène III.

Victor, Scipion, Camille, Auguste.

Scipion, (il entre en chantant.) Bonjour, mes amis ; bonjour, Camille. Eh bien ! le déjeuner ? je meurs de faim.

Camille. Vous voilà, mon ami ! comme vous arrivez tard, et comme vous avez chaud ! Vous verrez que vous vous rendrez malade.

Scipion. Ah bien oui ! comme si la maladie osait se jouer à moi, à un médecin ! car je le suis, et d'aujourd'hui. Faites-moi vos compliments, je suis reçu docteur.

Tous. Il se pourrait !

Scipion. Oui, mes amis, oui, notre jolie petite sœur ! Aussi, je suis accouru vous l'annoncer, parce qu'un bonheur à soi tout seul, c'est ennuyeux ; ça n'en vaut pas la peine. J'ai passé ma thèse à toutes boules blanches ; l'assemblée a battu des mains, et M. Franval, mon vieux professeur, est venu m'embrasser en criant : *Dignus est intrare !* Docteur ! le docteur Scipion ! comme cela sonne ! Et puis, maintenant que me voilà un état... (*regardant Camille,*) je pourrai réaliser certain projet dont je vous parlerai dans un autre moment.

Victor. À merveille ! nous causerons de cela. (*Ici Camille commence à apprêter le déjeuner.*)

Scipion. En revenant j'ai passé chez le portier en face, et chez Antoine, le commissionnaire du coin, que je traite pour rien[1] ; ensuite, j'ai vu un catarrhe et une fluxion de poitrine.

Air de l'Écu de six francs.

J'ai fait donner un apozème,[2]
C'était au cinquième, je crois ;
J'ai vu deux fièvres au sixième...[3]

---

[1] *Que je traite pour rien,* que je soigne gratis.
[2] Potion d'une décoction d'herbes médicinales.
[3] Sixième étage.

Victor.

Tu passes tes jours, je le vois,
Dans les greniers et sous les toits.

Scipion.

Des mansardes, chers camarades,
Je suis le docteur obligé.
(*Montrant l'appartement où ils sont.*)
Et par calcul je suis logé
Dans le quartier de mes malades.

En tout, six visites payantes ; voilà ma matinée, et je rapporte douze francs. Tiens, Camille, toi qui tiens la caisse, serre-nous cela. Savez-vous que si chaque jour il nous en arrivait autant...

Victor. Ce cher Scipion !

Scipion. Écoutez donc : on ne peut pas payer davantage un docteur qui commence, et qui va à pied ; quand j'aurai ma demi-fortune,[1] ce sera bien autre chose. Ensuite, mes amis, tout en faisant mes visites j'ai pensé à vous ; c'est une excellente chose que d'avoir un médecin pour ami, ça voit tout le monde, ça va partout ;[2] et voilà comme on parvient. Vous, mes chers camarades, vous avez un talent sédentaire, un mérite paisible ; moi, je suis déjà médecin, un peu charlatan, un peu intrigant ; vous attendez chez vous la fortune, et moi je vais au-devant d'elle.

Victor. Pour la partager avec nous ?

Scipion. Fi donc ! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit.

Camille, (qui pendant ce temps a placé les tasses sur la table et versé le chocolat.) À table ! à table ! voici le déjeuner.

Scipion. Bonne nouvelle, le petit repas de famille ; c'est si agréable. *(Sur la ritournelle et le premier motif de l'air, Auguste arrange les chaises autour de la table ; Victor va chercher les serviettes dans la commode, et Scipion coupe du pain.)*

Chœur.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie ;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

Camille, (debout au milieu de la table.)

Victor, mettez-vous là, de grâce.

Victor, (se plaçant à sa droite.)

Près de toi ? quel est mon bonheur !

---

[1] Carrosse attelé d'un cheval.
[2] Ça, pour *cela*. Le médecin va partout.

Camille, (montrant l'autre place à côté d'elle)

(A Scipion.)

Vous ici. La plus belle place
Appartient au nouveau docteur.
Auguste, je n'ai pas pour l'heure
D'autre place.

(Lui montrant le bout de la table.)

Auguste.

C'est la meilleure.
Je ne voudrais pas la céder :
D'ici, je puis te regarder.

(Ils sont tous assis autour de la table.)

En Chœur.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie,
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

Camille, (regardant Victor.)

Qui bannit la mélancolie ?

Victor, (la regardant.)

Qui de nos maux prend la moitié ?

Tous.

C'est l'amitié.

Scipion. Dieu ! le bon chocolat ! (*Regardant la tasse d guste.*) Auguste en a eu plus que moi !

Camille. Que ces médecins sont gourmands !

Auguste. Eh bien, voyons, docteur, qu'est-ce que t sais ?

Scipion. M'y voici. La fièvre cérébrale dont je vo parlé il y a huit jours était un étudiant en droit qui fai vaudevilles.

Auguste. Là,[1] ils en font tous, au lieu de faire des op comiques ; c'est ce qui nous ruine.

Scipion. Tais-toi donc, il en avait un en trois actes ; n'était embarrassé que pour le musicien. Un musicien suis-je écrié ; j'ai ce qu'il vous faut ; un jeune homme du chant, de l'harmonie, et des idées neuves. (*A Aug* Vois-tu, voilà comme il faut se faire valoir. Toi, de m si dans un salon tu entends parler d'une fluxion de poi pense à moi, ça me revient. Enfin, mes amis, j'ai décidé client, et il te donne son poëme.

Auguste, (lui sautant au cou.) Ah ! mon cher Scipion ! sauveur ! notre fortune est faite, succès complet, je t'e ponds ; et nous vendrons la partition mille écus à un éd homme d'esprit, s'il s'en trouve ; j'ai déjà là toute mo

[1] *Là*, expression d'étonnement, d'admiration.

verture. Que n'ai-je ici un piano pour vous la faire entendre! Mes amis, c'est un article bien essentiel qu'un piano, et ce sera la première chose qu'il faudra acheter.

Scipion. Oui, sans doute ; ça, et une voiture, c'est de première nécessité ; nous les aurons.

Auguste. Nous aurons tout, maintenant que nous voilà riches.

Scipion. Ah ! j'ai aussi un papier que le portier m'a remis en bas ; je crois que c'est notre terme.

Tous. Le terme ![1]

Auguste. Ah ! mon Dieu ! déjà ! (*Ils se lèvent.*)

Camille. Écoutez donc, c'est aujourd'hui le huit, pour nous comme pour tout le monde.

Auguste. Non pas, il me semble que pour les artistes cela revient plus souvent.

Victor. Enfin, il n'y a point de mal : on paiera celui-là comme on a payé l'autre.

Auguste. Oui ; mais c'est que l'autre, on le doit ; j'avais obtenu un délai, et nous devions payer les deux ensemble.

Victor. Raison de plus pour se hâter. Camille, toi qui es notre ministre des finances, donne-nous de l'argent.

Camille. Il n'y a plus rien, tout est dépensé.

Victor. Comment ! ces deux cents francs que nous avions mis de côté pour les grandes occasions !...

Camille. Ces messieurs savent bien que tout y a passé pour les frais de votre maladie.

Scipion, (*qui lui faisait signe de se taire.*) Voyez-vous la bavarde ; qu'est-ce qu'elle avait besoin de parler ?

Victor. Comment ! c'était pour moi ?

Auguste. Eh non ! ce n'est pas ta faute, mais celle de Scipion ; le quinquina est cher en diable, et il en ordonnait tous les jours.

Scipion. Trouve-moi donc une autre manière de couper la fièvre.

Victor. Encore un nouveau service que je vous dois ! Et c'est moi qui suis cause de l'embarras où vous vous trouvez, moi qui ne fais rien pour vous, qui vous suis à charge.

Camille, (*qui s'est approchée de lui.*) Victor ! Victor ! que dites-vous ? et quelles sont ces idées-là ! (*Aux deux autres.*) Apprenez qu'hier encore je l'écoutais, et qu'il ne parlait que de se tuer.

---

[1] Le terme, pour le paiement du loyer, est ordinairement de trois mois.

Victor. Moi !

Camille. Oui, monsieur ; je vous ai entendu.

Scipion. Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur ? Est-ce que cela vous regarde ? Chacun son état ! Quand on a un ami qui est reçu docteur, on ne s'occupe plus de ces choses-là ? D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y ait de quoi se désoler ; s'il faut partir d'ici, eh bien ! nous partirons ; mais tous les trois, et sans nous quitter.

Air de Julie.

Rappelons-nous le serment qui nous lie,
Le même toit toujours nous recevra ;
Et de notre joyeuse vie,
Quand le dernier terme échoira,
Il faudra bien déloger, il me semble ;
Mais, Dieu clément que nous implorons tous,

Ensemble.

Pour dernier bienfait permets-nous } *bis.*
De déménager tous ensemble. }

Camille. Mais, un instant ; ne pourrait-on pas obtenir encore du temps de M. Ducros, notre propriétaire ? il a l'air si bon avec moi.

Victor. Du tout ! il ne faut pas y songer. (*A voix basse aux deux autres.*) Apprenez qu'hier j'ai eu une scène[1] avec lui ; je l'ai surpris faisant l'aimable avec Camille, et j'ai manqué le jeter du haut en bas de l'escalier.

Auguste, (*vivement.*) Eh bien, par exemple ! si je l'avais vu !

Scipion, (*de même.*) Et moi, donc ! il ne serait mort que de ma main. (*On entend sonner.*)

Camille, (*allant à la porte, et regardant par le petit guichet.*) C'est M. Ducros !

Victor. C'est lui ! quand j'y pense, je ne sais ce qui me tient...

Scipion. C'est ça, il va tout gâter. Aie la bonté d'entrer ici à côté ; et laisse-nous arranger cette affaire-là, parce qu'à nous deux Auguste, nous prendrons des moyens conciliatoires.

Auguste. Oui, s'il refuse, je le jeterai par la fenêtre.

Scipion. Et moi, comme Sganarelle, je lui donnerai la fièvre. (*On sonne encore ; Victor entre dans la chambre à droite, et Camille va ouvrir à M. Ducros.*)

[1] J'ai eu une querelle.

Scène IV.

Scipion, Auguste, Ducros, Camille.

Ducros, (*en entrant, à Camille.*) Bonjour, ma jolie petite mère; bonjour, mes chers locataires. (*A part, regardant Scipion et Auguste.*) Ah diable! à cette heure-ci, j'espérais les trouver sortis. Ouf! je n'en puis plus; il y a loin de ma boutique jusqu'ici, six étages à monter. (*Regardant Camille.*) Aussi le cœur bat toujours quand on arrive.

Auguste, (*bas à Scipion.*) L'entends-tu déjà?

Ducros. Mais c'est trop juste, messieurs, c'est trop juste: les arts, le génie, c'est toujours dans le haut. (*Il passe entre eux deux; Camille s'assied à droite près de la cheminée, et travaille; son panier est par terre à côté d'elle; il est recouvert par une serviette.*)

Scipion. Ce n'est pas comme le commerce, toujours au rez-de-chaussée.

Ducros. Eh! eh! le jeune docteur a le mot pour rire. Vous savez, du reste, ce qui m'amène. Je suis enchanté que l'occasion du terme me procure l'avantage de vous voir.

Scipion. Nous sommes bien sensibles à votre visite.

Ducros, (*riant, et tirant sa quittance de sa poche.*) Eh! eh! c'est une visite de deux cents francs.

Scipion. Diable! je ne fais pas encore payer les miennes aussi cher; et c'est pour cela, mon cher propriétaire, que si vous pouvez nous accorder quelques jours...

Auguste. Nous attendons des rentrées certaines.[1]

Ducros. J'en suis désolé; mais il faudra que je me mette en règle.

Scipion. Allons donc;[2] vous, monsieur Ducros, un riche propriétaire, un gros marchand bonnetier, vous ne voudriez pas pour deux cents francs vous fâcher avec nous.

Ducros, (*gaiement.*) Du tout, mes amis, du tout, je ne me fâche pas, moi; d'abord, je suis bon enfant; je suis connu pour cela dans le quartier. Je vous ferai saisir;[3] mais d'amitié.

Auguste. Comment, morbleu!

Scipion. Daignez nous écouter! si, sans vous donner d'argent, on s'entendait avec vous. Par exemple, en cas de ma-

---

[1] *Rentrée*, arrivée de fonds, de sommes dues.
[2] *Allons donc*, terme d'impatience, d'étonnement.
[3] *Je vous ferai saisir*, je ferai vendre vos meubles.

ladie, je vous promets de vous faire deux visites par jour, gratis.

Ducros. Je ne donne pas là-dedans; moi d'abord, je ne suis jamais malade, par économie.

Auguste. Notre ami Victor vous fera le portrait de votre femme.

Ducros. Madame Ducros! on la voit déjà à son compte; c'est bien assez! Ah, bien oui! faire le portrait d'une marchande de bas!

Auguste. On vous la peindra en pied.[1]

Ducros. Je n'en veux pas.

Scipion. Ce sera parlant.

Ducros. Raison de plus; de l'argent, de l'argent.

Auguste, (*le menaçant.*) Eh bien! puisqu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison...

Camille, (*le retenant et passant entre lui et Ducros.*) Auguste, y pensez-vous? (*A Ducros.*) Eh quoi! monsieur, vous qui aviez l'air si bon et si humain, vous ne voulez point nous accorder le moindre délai, vous voulez nous renvoyer?

Ducros. Vous renvoyer! non pas.

Camille. Vous voulez que nous vous quittions?

Ducros. Me quitter! (*A part.*) Au fait, ce n'est pas ce que je veux, et j'allais prendre un mauvais moyen. (*Haut.*) Écoutez-moi, mon enfant, car je ne peux rien refuser à une jolie femme: ces messieurs parlaient tout à l'heure de bleau; et dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin de bonneterie...

Scipion. Quoi! vraiment? vous voudriez une enseigne? parlez, commandez.

Ducros. Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, surtout depuis que les grands maîtres s'en mêlent. Je voudrais, voyez-vous, un petit chef-d'œuvre à bon compte; qu'il y eût de la fraîcheur, de l'éclat, de la grâce, un peu de génie; et quarante-deux pouces de large, sur cinquante de hauteur; c'est l'emplacement.

Scipion. Je comprends. Eh bien, tenez, tenez! ce tableau qui est là sur le chevalet.

Camille. Quoi! vous voudriez...?

Scipion. Laisse donc. (*A Ducros.*) Hein! qu'en dites-vous?

---

[1] Peindre en pied. En anglais: *to paint in full length.*

Ducros, (*passant à la droite de Scipion.*) Juste ma dimension. (*Le regardant.*) Ça n'est pas mal, pas mal du tout.

Camille. Je crois bien, un tableau d'histoire, une scène de Walter-Scott : Élisabeth offrant à Leicester l'ordre de la jarretière.

Auguste. De la jarretiere ! justement, c'est de votre état.

Scipion. Et voyez-vous l'effet que ça produira rue Saint-Denis, quand on lira en grosses lettres : "Ducros, bonnetier, à la Jarretière." Et les bas de coton en sautoir.[1]

Ducros. C'est vrai, c'est vrai ; eh bien, je le prendrai en payement de vos loyers.

Scipion. Non pas, non pas ; cela vaut un peu plus.

Camille. Je crois bien, un tableau comme celui-là.

Scipion. Tenez, pour ne pas marchander, six cents francs et notre amitié.

Ducros. J'aimerais mieux cinq cents francs tout court ; c'est plus rond, c'est portatif.

Air : *A soixante ans.*

Allons, messieurs... (*A part.*) Plus je le considère,
Je m'y connais, c'est bien moins qu'il ne vaut.
(*Haut, et repassant entre Auguste et Scipion.*)
Acceptez-vous, pour terminer l'affaire,
Mes cinq cents francs ?

Scipion.

Va donc, puisqu'il le faut ;
Mais en honneur, ce n'est pas trop.
(*Montrant le tableau.*)
La jarretière elle seule, et sans peine,
Vaut cent écus.

Auguste.

Comme c'est détaché !

Scipion.

Du procédé soyez au moins touché :

Ensemble.

Pour deux cents francs, nous vous laissons la reine ;

Auguste.

Et Leicester par-dessus le marché. (*Bis.*)

Ducros. Allons, puisque c'est conclu, dans une heure je viendrai le chercher en vous apportant l'argent. (*Il salue les jeunes gens. A part.*) Puisqu'il est impossible (*désignant Camille*) de lui parler. (*Il glisse une petite lettre dans le panier de Camille, qui est assise et occupée à travailler.*) Eh bien, ma charmante, êtes-vous contente de moi ? C'est pour vous ce que j'en fais.

[1] *En sautoir, croisés.*

Auguste. Eh bien, monsieur Ducros! que faites-vous donc
Ducros. Rien. Enchanté de m'être entendu avec vous parce que le commerce, les arts, tout cela se doit un mutuel appui. (*Regardant le tableau.*) Quel coloris! quelle jarretière! Dieu! que la jarretière est bien! Adieu, adieu, ma charmante, vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez. (*Il sort.*)

Scène V.

Les Précédents, hors Ducros.

Auguste. L'excellente affaire! Que Victor se plaigne encore; c'est lui qui est notre sauveur, c'est lui qui nous tire d'embarras. Victor! Victor!

Victor, (*sortant de la porte de gauche.*) Eh bien! qu'y a-t-il donc? j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

Scipion. Les galions[1] sont arrivés; tout l'or du nouveau monde. Cinq cents francs! jamais nous n'avons été aussi riches, et cela grâce à toi.

Victor. Mais explique-moi donc...

Scipion. Auguste te le dira; je cours à mes malades. M. Franval, mon vieux professeur, part demain pour la campagne, et, en son absence de trois jours, il m'a confié sa clientèle. À propos de cela, mes amis, puisque nous voilà en fonds, il me semble qu'il serait convenable d'inviter à dîner aujourd'hui ce cher professeur; c'est un brave homme, un homme des anciennes méthodes.

Auguste. Tu feras très-bien. Si en même temps tu invitais ce jeune étudiant en droit, l'auteur de mon opéra-comique.

Scipion. C'est trop juste; je m'en charge. Camille, tu auras soin de nous donner un petit dîner fin et délicat.

Victor. Mais, mes amis, permettez donc...

Scipion. Qu'est-ce que tu as à dire? c'est toi qui nous régales, c'est toi qui paye.

Camille. Ah! Scipion, si en même temps, puisque nous voilà riches, vous vouliez faire raccommoder ma chaîne, qui est cassée. (*La détachant de son cou.*) Je crains de perdre le portrait; et comme c'est celui de ma mère...

Scipion. C'est bien, c'est bien; je m'en charge, et en même temps je le ferai nettoyer à neuf chez le premier bijoutier.

Victor. Ah çà! il vous est donc arrivé des millions?

---

[1] *Galion,* vaisseau qui apporte de l'or, de l'argent.

Scipion. Comme tu dis ; le terme est payé, et, de plus, nous sommes en argent.

Air : *Amis, voici la vingt semaine.*

Dépêchons-nous, il faut que je rassemble
Ton jeune auteur et mon vieux professeur ;
Puis au dessert, nous chanterons ensemble
Ce grand morceau qui me fait tant d'honneur.
Quoique docteur, j'aime le chromatique ;[1]
J'aurais été fort sur le violon.

Auguste. C'est juste.

La médecine est sœur de la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

Tous en Chœur.

Un médecin doit aimer la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.
(*Scipion sort en courant.*)

Scène VI.

Victor, Auguste, Camille.

Victor. Il a perdu la tête ; et je tremble pour les ordonnances qu'il va écrire !

Auguste. Laisse-le faire, et imite-nous ; nous ne sommes pas comme toi, nous ne sommes pas fiers ; ton argent, c'est le nôtre, et nous en usons sans t'en demander la permission.

Victor. Mon argent ?

Camille. Eh oui ; M. Ducros, notre propriétaire, ce riche bonnetier, avait besoin d'une enseigne, et il nous la paye cinq cents francs.

Victor. Moi, une enseigne ! j'irais me déshonorer et avilir mes pinceaux !

Auguste. À qui en a-t-il donc ? tout le monde a commencé par là ; moi qui te parle, j'ai bien fait des contredanses, et, s'il le fallait, j'irais les jouer ; en avant deux, chassez, croisez, et la queue du chat.

Victor. Tu as raison, c'est peut-être un amour-propre, une fierté déplacée ; mais avec cette idée-là, ce serait plus fort que moi, il me serait impossible de rien faire.

Auguste, (*passant à sa droite.*) Eh bien ! on ne te demande rien, c'est déjà fait : regarde ton tableau d'Élisabeth ; nous l'avons vendu cinq cents francs ; dans l'instant on va nous les apporter.

Victor. Quoi ! ce tableau ? Ah, mon ami ! il est dit que le malheur me poursuivra toujours ; je l'ai vendu ce matin soixante francs à un brocanteur.[2]

[1] *Chromatique,* qui procède par semi-tons.
[2] *Brocanteur,* qui vend, achète, troque des curiosités, des tableaux.

47.527

Auguste. Il se pourrait...

Camille. Ah, mon Dieu ! nous voilà ruinés.

Auguste. Aussi, je te demande pourquoi te mêler de commerce, toi qui n'y entends rien ; mais on t'a trompé, et nous ne souffrirons pas...

Victor. Non, mon ami, non ; ma parole est donnée, et jamais je n'y manquerai.

Camille. Auguste, il a raison.

Auguste. Hélas, oui ! et il n'y a rien à faire.

Camille. Qu'à contremander notre dîner... (*Retirant la serviette qui est sur le panier.*) Et pour moi, me voilà revenue du marché. (*Elle secoue la serviette, et le billet que Ducros y a glissé tombe par terre.*)

Victor. Quel est ce papier que tu laisses tomber ?

Camille. Je ne sais.

Victor, (*lisant l'adresse.*) À mademoiselle Camille. C'est à votre adresse.

Camille, (*le regardant.*) En effet, mais je ne connais pas cette écriture, et je ne sais comment ce billet se trouvait là.

Victor, (*avec émotion.*) Vous ne le lisez pas !...

Camille. À quoi bon, puisque vous le tenez ? ai-je des secrets pour vous ? voyez vous-même.

Victor, (*après avoir parcouru le billet, fait un geste de colère, et se reprend.*) Camille, je vous en prie, laissez-nous un instant.

Camille. Mon ami ! qu'avez-vous donc ?

Victor. Tout à l'heure, nous irons vous retrouver.

Camille. C'est bien, c'est bien, je m'en vais. Ah ! le vilain billet ! (*Elle sort par la porte à droite du spectateur.*)

Scène VII.

Auguste, Victor.

Victor. Tiens, vois toi-même, et dis-moi s'il est permis de pousser plus loin l'insolence.

Auguste, (*parcourant le billet.*) " Adorable mignonne..." Point de signature, et c'est une déclaration d'amour qu'on ose adresser à Camille ! (*Avec colère.*) Morbleu ! (*Se reprenant.*) C'est ce matin, quand elle est sortie, qu'on lui aura glissé ce billet dans son panier.

Victor. Eh bien ! tu vois maintenant ce que je te disais tantôt. C'est nous qui l'exposons à de pareilles insultes ; c'est la position où elle se trouve ici.

Auguste. Tu as raison ; mais s'il faut t'avouer la vérité,

il me serait impossible de ne plus voir Camille, de me séparer d'elle. Pendant longtemps, comme toi, j'ai cru que ce n'était que de l'amitié, mais je ne peux plus m'abuser, c'est de l'amour.

Victor. Que dis-tu ?

Auguste. Je l'aime ; je veux l'épouser, et c'est là le projet dont je voulais te parler ce matin.

Victor, (*à part.*) Ah ! malheureux que je suis ! (*Haut.*)

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quoi ! l'amour régnait dans ton âme,
Et tu ne nous en parlais pas !

Auguste.

C'est qu'en pensant à cette flamme,
Je me la reprochais tout bas.
Oui, de l'aimer à la folie
Je m'accusais.... car c'est, hélas !
Le premier bonheur de ma vie
Que vous ne partagerez pas.

Ou plutôt je disais : c'est ma femme et moi qui tiendrons le ménage ; et par ce moyen nous ne nous quitterons pas ; nous resterons ensemble. Je sais que le moment n'est pas favorable, puisque nous n'avons rien que des dettes, et que notre loyer même n'est pas payé ; mais enfin les circonstances peuvent changer ; et si jamais je fais fortune, ce sera pour la partager avec vous, mes amis, et avec elle ; hein, que dis-tu de mon plan ?

Victor. Qu'il me paraît très-raisonnable, très-convenable.

Auguste. Tu l'approuves donc ? À merveille. Voici notre ami Scipion ; ne lui parle pas encore de mon amour, parce qu'il est goguenard, et qu'il se moquerait de moi.

Scène VIII.

Auguste, Scipion, Victor.

Scipion. Toutes mes courses sont finies. J'espère que je n'ai pas perdu de temps. (*A Victor.*) Eh bien, Victor, qu'as-tu donc ? tu me parais changé ?

Victor. Non, mon ami, je t'assure.

Scipion, (*d'un ton de reproche.*) Parbleu ! j'espère que je m'y connais. (*Lui prenant le pouls.*) Ta main est froide, et ton pouls bat comme si tu avais la fièvre. Voyons, d'où souffres-tu ? qu'est-ce que tu éprouves ?

Victor. Moi, rien, te dis-je.

Scipion. Comment, rien ! est-ce que tu n'as pas confiance ?

Victor. Si, vraiment ; mais hier et aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé, et peut-être la fatigue...

Scipion. C'est cela, un mal de tête ; pour te dissiper, j t'apporte encore de bonnes nouvelles ; car remarquez qu'. n'y a que moi qui vous en donne ; chez vous le baromètr est toujours à la tempête, et chez moi au beau fixe. Je sor de chez M. La Bernardière, un malade chez lequel mon pr fesseur m'a présenté ; bel appartement, et puis bon genre une porte cochère, c'est la première fois que ça m'arrive tout en causant avec lui, et en donnant ma consultation, j voulus tirer ma tabatière pour me donner un air capable parce qu'une prise de tabac, placée à propos, donne bien d poids à une ordonnance ; et dans ce mouvement, je fis roule sur son lit le médaillon que Camille m'avait donné à raccom moder, et où est le portrait de sa mère, peint par Victor. A la vue de cette miniature, il fait un geste de surprise ; i paraît que notre malade est connaisseur !—Monsieur, qui fait ce portrait ?—Un de mes amis, un peintre distingué.—E vous avez connu l'original ?—Oui, monsieur. C'est frappan ou plutôt c'était frappant de ressemblance, car la pauvr femme... Je lui raconte alors l'histoire de madame Bernar notre voisine, et de Camille sa fille, que nous avons recueillie Pendant ce temps, notre amateur ne quittait pas des yeux l portrait. Il est vrai que c'est d'un fini !—Mon cher docteu m'a-t-il dit, vous et vos amis vous êtes de braves jeunes gens et si je reviens de cette maladie, ma première visite sera pou vous. Vous entendez bien qu'il en reviendra, je vous en ré ponds, et j'ai idée que nous avons en lui un protecteur.

Auguste. Tu crois ?

Scipion. Parbleu ! un homme très-riche, un vieux garçon son valet de chambre, qui avait mal aux dents et qui voulai m'attraper une consultation gratuite, m'a raconté toute so histoire : c'est un parvenu, qui n'a que des parents fort éloi gnés et qu'il connaît à peine ; il est lui seul l'artisan de s fortune, et il en a beaucoup, ainsi que du crédit. Avec s protection, je peux me lancer, me faire connaître, et réalise le projet que je médite depuis si longtemps, et dont jusqu'ic mes amis, je ne vous ai pas parlé ; mais c'était tout naturel tant que j'étais étudiant en médecine, je ne pouvais pas son ger à m'établir ; mais maintenant que je suis médecin, qu j'ai un état, des espérances, rien ne m'empêche d'épouse celle que j'aime, et c'est Camille.

Auguste, (*à part.*) O ciel !

Victor. Quoi ! tu es amoureux ?

Scipion. À en perdre la tête. Vous qui ne la regarde ue comme une sœur, ça vous étonne ; mais moi, voilà long

temps que ça me tient : il ne faut pas croire que la faculté soit insensible. (*A Auguste, qui ne répond pas.*) Eh bien ! qu'est-ce qui te prend donc ? te voilà comme Victor était tout à l'heure.

Auguste. Moi, mon ami, tu te trompes, je te jure.

Scipion. Non pas ; et voilà que vous m'effrayez, car ça offre tous les caractères d'une épidémie. (*A Victor, montrant Auguste.*) Sais-tu ce qui lui a pris ?[1]

Victor. Oui, sans doute ; il est comme toi, il aime aussi Camille.

Scipion. Comment ! il se pourrait ?

Auguste. Ah ! mon dieu, oui ; je suis le plus malheureux des hommes.

Scipion. C'est moi qui le suis, moi qui lui enlève sa maîtresse ; car je ne puis guère en douter, je parierais que c'est moi qu'elle aime.

Auguste. Oh ! si ce n'était que cela ; mais c'est que j'ai idée, au contraire, que c'est moi qu'elle préfère, et tu ne vas plus m'aimer, tu vas me haïr.

Scipion. Moi ! peux-tu le penser ? je m'en rapporte à son choix.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Qu'elle prononce, mes amis,
Mais quelque sort qu'on nous prépare,
Que jamais rien ne nous sépare,
Jurons d'être toujours unis.

Tous trois.

Jurons d'être toujours unis.

(*En ce moment Victor passe entre Auguste et Scipion, dont il prend la main.*)

Scipion, (bas à Victor, et montrant Auguste.)

Il faut, comme je l'appréhende,
S'il n'est pas payé de retour,
L'aimer encor plus dans ce jour,
Pour qu'ici l'amitié lui rende
Tout ce que lui ravit l'amour.

Scipion. Eh bien, Victor ! qu'en dis-tu ?

Victor. Que je suis content ; quoi qu'il arrive, il y aura un de mes amis qui sera heureux.

Scipion. La seule chose qui m'embarrasse maintenant, c'est d'en parler à Camille ; je n'oserai jamais.

Auguste. Ni moi non plus.

Scipion. Une meilleure idée ; il faut que ce soit Victor qui parle pour nous.

Victor. Moi ?

[1] Sais-tu ce qui lui est arrivé ? quelle mouche l'a piqué ?

Scipion. Eh ! oui, sans doute ; lui qui n'est pas amoureux, il n'aura pas peur, et puis il sera impartial.

Victor, (*à part.*) An ! je ne m'attendais pas à ce dernier coup !

Scène IX.

Les Précédents ; Camille.

Camille. Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, mes amis ? voilà une visite qui nous arrive ; j'ai aperçu par la fenêtre un vieux monsieur, en noir, et qui ne va pas vite.

Scipion. C'est M. Franval, notre cher professeur ; quand on l'invite pour cinq heures, il arrive toujours à quatre.

Auguste. Est-ce qu'il vient dîner ?

Scipion. Sans doute ; n'était-ce pas convenu ? Je suis passé[1] chez notre étudiant en droit, et nous aurons un convive de plus.

Camille. Un de plus ?

Scipion. Oui, il ne m'avait pas dit qu'ils étaient deux collaborateurs ; quelquefois même on est trois pour un vaudeville.

Camille. Ah ! mon dieu ! comment allons-nous faire ?

Scipion. Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

Auguste. Le tableau de cinq cents francs, notre unique espoir, a été vendu soixante francs.

Scipion. Il serait vrai ! eh bien ! mes amis, il ne faut pas se désoler ; soixante francs, nous sommes six, à dix francs par tête, il y a de quoi faire un joli dîner.

Auguste. Oui, si nous les avions ; mais ils sont encore à venir, le terme n'est pas payé ; de sorte que M. Ducros peut tout faire saisir, tout, jusqu'au dîner.

Scipion. Dieu, quel affront pour nos convives ! mon professeur surtout ; je le connais, c'est un entêté : il est venu pour dîner, et il ne s'en ira pas qu'il n'ait eu satisfaction. Va, Camille, fais comme tu voudras, mais tâche de nous avoir un dîner impromptu, et à crédit.

Camille. Dame,[2] je vais tâcher ; j'ai déjà les douze francs de ce matin.

Scipion. C'est ma foi vrai ! voilà déjà le premier service ; dépêche-toi, et puis tantôt, quand tu reviendras, Victor a quelque chose à te dire de ma part.

Camille. À moi ?

---

[1] *Je suis passé*, n'est pas correct ; il fallait : *j'ai passé.*

[2] *Dame*, exclamation : *dame, je ne savais pas !*

Auguste. Oui, oui; Victor a aussi à te parler de la mienne.

Camille, (*les regardant d'un air étonné.*) Ah çà! à qui en ont-ils tous les trois ?[1]

Scipion. Va-t'en donc, et par le petit escalier; j'entends notre professeur. (*Camille sort par la porte à gauche.*)

Scipion, (*parlant à Auguste et à Victor.*) Dites donc, je vais le faire parler médecine, parce que cela nous fera gagner du temps.

Scène X.

Scipion, Franval, Auguste, Victor.

Franval. Salut à l'aimable jeunesse.

Auguste. Bonjour, monsieur Franval.

Scipion. Bonjour, mon professeur; asseyez-vous donc, je vous prie.

Franval. Ça ne me fera pas de mal, car la montée est rude, et je me disais en route : *Macte animo, generose puer ! sic itur ad astra.*

Scipion. Vous avez raison; nous sommes un peu voisins des astres.

Franval. Laissez donc; vous avez une habitation de petites maîtresses, vous êtes de vrais sybarites; de mon temps les élèves en médecine logeaient encore plus haut. Il est vrai qu'alors on avait de meilleures jambes; mais, vois-tu, mon ami Scipion, c'est un temps à passer; à mesure que tu t'élèveras en réputation, tu descendras d'un étage.

Scipion. C'est pour cela, mon professeur, que vous êtes maintenant au premier.

Franval. Eh! eh! c'est un compliment qu'il me fait là. Oui, mes amis, je me soutiens tant que je peux; mais dans ce moment-ci, l'ancienne médecine a bien du mal : nous défendons le terrain *unguibus et rostro,* car il y a de dangereux novateurs.

Scipion, (*à part.*) C'est bon, nous y voilà.

Auguste. Oui, Scipion nous a conté cela.

Franval. Imaginez-vous que, depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système; eh bien! nous y voilà revenus : l'eau chaude et la saignée, ou ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne sortent pas de là; c'est le remède à tous les maux : c'est la panacée universelle.

[1] *A qui en ont-ils ?* que veulent-ils dire ?

Air : *Vos maris, en Palestine.*

Mais c'est en vain qu'on clabaude,
La sangsue un jour passera,
Et tous ces marchands d'eau chaude
Ne font, on le voit déjà,
Que de l'eau claire, et voilà !
Dans la rivière leur doctrine
Conduira le corps tout entier ;
Et quittant son ancien quartier,
L'École de Médecine
Va venir aux bains Vigier.[1]

Scipion. Il me semble cependant, mon professeur, que dans votre dernière ordonnance j'ai vu se glisser quelques sangsues.

Franval. Parbleu ! il le faut bien ; si on ne les employait pas, on aurait l'air, dans le monde, d'un routinier, d'une tête à perruque ; voilà comme ils nous traitent.

Auguste. Eh bien ! alors, comment faites-vous ?

Franval. À mon cours et à mon hôpital, je fais l'ancienne médecine, parce que c'est la bonne ; et dans le monde, quand j'y suis appelé, je fais la nouvelle, parce que les Parisiens ne se croiraient pas guéris s'ils ne l'étaient pas à la mode. (*Victor va s'asseoir auprès de son tableau, et reste absorbé dans ses réflexions.*)

Scipion. Merci, mon professeur, je profiterai de la leçon.

Franval. Et tu feras bien. Dis-moi, comment va M. de La Bernardière, chez qui je t'ai envoyé ?

Scipion. Un peu mieux, depuis ce matin.

Franval. C'est une fièvre ataxique[2] bien dangereuse, une bonne maladie pour toi, mon garçon ; il faut suivre cela avec attention.

Scipion. Je vous demande bien pardon, mon professeur, mais je crois que vous vous trompez sur ce malade-là.

Franval. Qu'est-ce que ça veut dire, je me trompe ?

Scipion. Permettez ; non pas sur les effets, mais sur la cause de sa maladie ; je l'ai fait parler ce matin, et il me semble que chez lui c'est le moral qui est attaqué : il a quelque chose qui le tourmente, quelque arrière-pensée qui l'agite. Aussi je lui ai dit : Mon client, pour que la médecine puisse agir avec effet sur le corps, il faut d'abord que l'âme soit tranquille, et la vôtre ne l'est pas. Il m'a serré la main en me disant : Docteur, vous avez raison ! Eh bien ! lui ai-je répondu, commençons par là ? Mettez-vous d'abord en paix avec vous-même, cela vous regarde ; pour le reste, je m'en

[1] *Bains Vigier*, bains publics établis sur la Seine.
[2] *Fièvre ataxique*, fièvre irrégulière.

charge, et vous jouirez bientôt, comme dit notre professeur, des deux trésors les plus précieux sur la terre : *Mens sana in corpore sano.*

Franval. Tu lui as dit cela : embrasse-moi, mon cher Scipion ; je te cède ce malade-là ; il est à toi,

Et par droit de conquête, et par droit de naissance.

Voilà un élève digne de moi.

Scipion. Merci, mon professeur ; je tâcherai de faire honneur à vos principes.

Franval, (*passant près de la cheminée, et s'y asseyant pour se chauffer.*) Comme moi à ton dîner ; car il me semble que l'heure approche.

Scipion, (*à part.*) Nous y voilà. J'étais bien étonné qu'il l'eût oublié. (*A Franval.*) Mon professeur, si, en attendant, vous vouliez jeter un coup d'œil sur ma bibliothèque ?

Auguste, (*bas à Scipion.*) Ta bibliothèque !

Scipion, (*de même.*) Ces trois livres de médecine qui sont là, sur la planche. (*A part.*) Et Camille qui ne revient pas !

Scène XI.

Victor, Auguste, Camille, Scipion, Franval, toujours à la cheminée, et leur tournant le dos.

Camille, (*un panier sous le bras, entrant par la gauche.*) Me voici, me voici ; rassurez-vous, j'ai tout ce qu'il me faut.

Scipion. Alors, dépêche-toi, (*montrant son professeur,*) car ce pauvre homme ; j'en ai mal à son estomac.

Camille. Oui ; mais il y a en bas une voiture qui vient vous chercher : un grand laquais est descendu, et a demandé le docteur Scipion.

Scipion. A-t-il une livrée ?

Camille. Oui, sans doute.

Scipion. Dieu ! quel honneur ça va me faire dans le quartier.

Camille. C'est de la part de M. de La Bernardière, qui vous demande. Eh vite ! eh vite ! (*Elle entre, avec son panier, par la porte à droite.*)

Scipion. M. de La Bernardière, mon meilleur malade ! Mon professeur, je vous demande bien pardon.

Franval. Qu'est-ce que c'est ?

Air des Scythes.

Scipion.

Pour un moment, cher docteur, je vous quitte

(*A Auguste.*)
Songe au dîner, dans l'instant je revien...[1]

Franval.

Quoi ! tu t'en vas ?

Scipion.

C'est pour une visite.

Franval.

Et le dîner ?

Scipion.

Ah ! vous n'y perdrez rien ;
Mais vous voyez quel bonheur est le mien ;
Une livrée, un superbe équipage,
Un grand laquais qui va me prendre, en bas,
Pour un docteur du premier étage !
Dépêchons-nous pour qu'il ne monte pas...

(*Il sort.*)

Scène XII.

Victor, Franval, Auguste, Camille.

Franval, (*se levant et le regardant sortir.*) Voyez-vous, le gaillard, je me reconnais là. Voilà comme j'étais pour ma première maladie un peu importante, j'aurais franchi les escaliers ; et il faut ça, parce qu'un malade, je dis un bon malade, ça ne se retrouve pas tous les jours. (*Il passe près de Victor, et regarde son tableau.*)

Auguste. Oui, il faut souvent se dépêcher.

Camille, (*sortant de la porte à droite, bas à Auguste.*) Je suis d'une inquiétude ! je viens de parler à Ducros ; il ne veut rien entendre ; et si on ne lui donne le tableau, il va faire saisir.

Auguste, (*de même.*) Ah ! mon Dieu ! comme ça va arriver ; juste au milieu du dîner ! (*Haut, à Franval, en riant.*) Eh bien ! vous dites donc ?

Franval, (*qui, pendant ce temps, a toujours eu l'air de causer avec Victor.*) Je disais que j'ai fait mon chemin, et que vous ferez le vôtre, parce que quand on a de l'ordre, de l'économie, et qu'on n'a pas de dettes...

Auguste, (*à part.*) Ça se trouve bien.

Franval. Surtout, quand on a de la conduite et des mœurs. (*Apercevant Camille, qui a passé entre lui et Victor.*) Quelle est cette jeune fille ?

Auguste. C'est elle qui préside à notre petit ménage.

Franval. Quoi ! vous avez une gouvernante de cet âge !

---

[1] *Je revien*, pour *Je reviens.*

moi qui en ai renvoyé une de cinquante-cinq ans, parce que cela faisait jaser.

Victor. Non, Camille n'est pas ce que vous croyez ; elle est chez elle.

Franval, (*s'inclinant.*) Ce serait madame votre epouse ! combien je suis désolé ! Aussi je me disais : il est impossible que des jeunes gens aussi sages, aussi rangés...

Victor. Vous ne vous trompiez pas, monsieur ; nous sommes dignes de votre estime ; et cependant, il faut vous l'avouer, Camille...

Franval. Achevez.

Camille. Est une jeune orpheline, élevée par eux, et qui ne connaît pas sur la terre d'autres parents ni d'autres amis.

Franval. Qu'entends-je, mes amis ! quoi ! vous pouvez rester ainsi ?

Camille. Et qui peut s'en offenser, qui peut blâmer mon amitié, ma reconnaissance ? ne sont-ce pas mes frères, mon unique famille ?

Franval. D'accord, mon enfant. Mais songez donc que le monde...

Camille. Ce monde dont vous me parlez s'est-il jamais occupé de moi ? m'aurait-il secourue ? m'aurait-il protégée ?

Franval.

Air : *Le choix que fait tout le village.*

Mes chers enfants, loin d'être rigoriste,
J'ai pour devise, indulgence et bonté ;
C'est malgré moi qu'ici je vous attriste,
Mais je vous dois d'abord la vérité :
L'opinion est un juge suprême
Dont les arrêts veulent être écoutés :
Et les premiers, respectez-la vous-même,
Si vous voulez en être respectés.

Victor. Oui, Camille, monsieur a raison ; ou du moins il n'est qu'un seul moyen de ne pas nous séparer. (*Avec émotion.*) Auguste et Scipion vous aiment tous deux, et veulent vous prendre pour femme.

Camille, (*à part.*) Que dit-il ? lui, Victor ? (*On sonne.*)

Auguste. Ah ! mon Dieu ! c'est Ducros.

Franval. Encore un convive ?

Auguste. Ah ! c'est Scipion.

Scène XIII.

Les Précédents ; Scipion.

Scipion, (*hors de lui.*) La victoire est à nous ! mon cher professeur, mes freres, mes amis, embrassons-nous !

Tous. Qu'y a-t-il donc ?

Scipion. Embrassons-nous d'abord, je vous le dirai ap
Je viens de chez mon malade.

Franval. Il est sauvé ?

Scipion. Du tout ; mais c'est en bon train, grâce à la c
fidence qu'il vient de me faire, et qui l'a soulagé plus
toutes les drogues de la Faculté. Ce M. de La Bernardi
cet homme si riche, ce nouveau parvenu, n'est autre que
Bernard, le beau-frère de notre ancienne voisine, et l'o
de Camille.

Camille. Que dites-vous ?

Scipion. Il ne peut plus vivre sans moi, et m'avait fait
peler. Quand je suis arrivé, il avait la fièvre, il était d
le délire ; il demandait pardon à sa sœur qu'il avait repo
sée, qu'il avait laissée mourir de misère. Ma vue et
discours l'ont calmé, lui ont rafraîchi le sang ; et il n'a
maintenant qu'un désir, c'est de revoir sa nièce, de l'adop
de réparer ses torts. " Docteur, m'a-t-il dit, allez lui ann
cer que, si je meurs, elle est ma seule héritière ; et qu
j'en reviens,[1] elle a cent mille écus à offrir au mari qu'
choisira.—C'est dit, lui ai-je répondu ; là-dessus, dor
tranquille, et dans une heure vous aurez de mes nouvell

Camille, (*passant à la droite de Scipion.*) Je ne puis rev
encore de tout ce que j'apprends. Ah, Scipion ! que ne
dois-je pas ?

Scipion. Ces titres-là ne sont rien, il en est d'autres
vous ignorez.

Auguste. Elle sait tout : Victor a parlé pour nous.

Scipion. Ce cher ami ! Eh bien ! Camille, prononcez.

Victor. Oui, je vous l'avais promis, et je tiens ma par
Camille, il faut rompre le silence, prononce entre eux. (
mille baisse les yeux, et se tait. Victor reprend avec chale
Maintenant, la reconnaissance t'en fait une loi ; songe
te voilà riche : à qui de mes deux amis veux-tu donner c
fortune ?

Camille. À vous trois.

Victor, (*hésitant et détournant les yeux.*) Et ta main ?

Camille. À toi, Victor, si tu la veux.

Victor, (*se jetant à genoux.*) Dieu ! qu'ai-je entendu !

Tous. Que dit-elle ?

Camille. Son secret et le mien ; car je connaissais de
longtemps cet amour qu'il espérait nous cacher.

---

[1] *Si j'en reviens,* si je recouvre la santé.

Scipion, (à Victor.)

Air : *Ainsi que vous, mademoiselle.*

Quoi ! tu l'aimais, sans vouloir nous le dire ?

Victor.

Je vous dois trop, je voulais m'acquitter.

Scipion.

Un sacrifice aussi grand doit suffire.

Scipion et Auguste, (à Camille, en montrant Victor.)

Oui, c'est lui qui doit l'emporter.

Victor, (avec joie.)

Quoi ! vous voulez...

(S'arrêtant.)

Je sais par ma souffrance
Ce qu'il en coûte, hélas ! à votre cœur,
Et n'ose, par reconnaissance,
Vous laisser voir tout mon bonheur.

Scène XIV.

Camille, Victor, Auguste, Ducros, Scipion, Franval.

Ducros. Vous voyez, mes amis, que je suis de parole ; et, malgré ce que m'a dit mademoiselle Camille, je viens chercher mon enseigne ou mes deux cents francs de loyer.

Franval. Qu'est-ce que c'est ? vous ne payez pas votre terme ?

Scipion. Oui, quelquefois, par hasard.

Franval. Voyez-vous les gaillards ? ils ne me disaient pas cela ; monsieur, je suis leur caution ; et j'ai sur moi une quinzaine de louis au service de mes jeunes amis.

Scipion. Merci, mon professeur, je vous reconnais bien là. Heureusement pour vous, nous voilà riches, et nous vous le rendrons. (*A Ducros, lui donnant la bourse.*) Tenez, farouche propriétaire, voilà le dernier argent que vous recevrez de nous, car demain nous déménageons.

Ducros. Vous nous quittez ?

Scipion. Oui, mes amis, l'oncle de Camille, notre nouveau protecteur, nous offre chez lui, pour rien, un superbe appartement ; et j'ai, sur-le-champ, passé bail sans vous consulter.

Ducros. Pour rien !

Auguste. Oui, monsieur Ducros ; voilà un bel exemple à suivre.

Ducros, (à part.) Diable ! je suis fâché qu'ils s'en aillent, surtout à cause de la petite. (*Donnant un papier à Auguste et à Victor.*) Voici la quittance écrite, et signée de ma main.

Victor. Ah! mon Dieu! (*Bas à Auguste.*) Dis donc, c'est l'écriture de ce matin, la déclaration anonyme.

Ducros. J'espère du moins que j'aurai la pratique de ces messieurs, et surtout de madame, pour les bas, les mitaines, et tout ce qui concerne la bonneterie.

Victor, (*qui a tiré la lettre de sa poche.*) Non pas, nous nous fournirons ailleurs; j'ai accepté votre quittance, (*lui rendant la lettre,*) et vous donne congé.

Ducros. Dieu! mon épître de ce matin!

Victor. Que j'aurais dû remettre à madame Ducros.

Mais quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

Auguste. Allons, mes amis, ne parlons plus d'amour; ne pensons qu'à la gloire: rappelons-nous que nous devons remplacer un jour, (*à Victor,*) toi, Girodet, (*à Scipion,*) toi, Marjolin et Dupuytren, et moi, Boïeldieu. Je reprends ma lyre; toi, reprends tes pinceaux, et toi, retourne à tes malades.

Franval. Et tant que je serai là, il n'en manquera pas; car vous êtes de braves jeunes gens, de véritables artistes.

Scipion, (*passant entre Auguste et Victor.*) Mes amis, la fortune nous sourit; le premier pas est fait, nous n'avons plus maintenant qu'à nous élancer dans la carrière; mais quand nous serons célèbres, quand notre réputation sera faite, quand tous trois, riches et contents, nous nous verrons dans un bel appartement doré, rappelons-nous toujours ces modestes lambris, et les difficultés qui entourèrent nos premiers pas. (*A Victor.*) Et quand un jeune peintre t'apportera sa première esquisse, (*à Auguste,*) quand un jeune musicien te montrera sa première partition; quand un jeune confrère viendra me consulter, encourageons leurs faibles essais; secourons-les de notre amitié, de notre bourse, de nos conseils; et n'oublions jamais que ce qu'il y a pour eux de plus difficile au monde, c'est le premier pas dans la carrière.

VAUDEVILLE.

Air: *A Genevilliers.*

Victor.

Peines, hasards, misères et souffrance,
Dans les beaux-arts, voilà comme on commence,
L'orage cesse
Et le ciel s'éclaircit;
Honneur, richesse,
Voilà comme on finit.

Scipion.

En commençant, Racine eut une chute,
Souvent, hélas! voilà comme on débute:
Mais le génie
S'élève et s'agrandit;
Phèdre, Athalie,
Voilà comme on finit.

Ducros.

D'un romantique à renommée immense,
On prend un tome : à le lire on commence ;
Sur la montagne
Où l'auteur vous conduit,
Le sommeil gagne ;
Voilà comme on finit.

Auguste.

On va grand train chez les gens de finance ;
Chevaux, landau,[1] voilà comme on commence ;
Puis, chose unique,
Le landau vous conduit
Jusqu'en Belgique ;[2]
Voilà comme on finit.

Franval.

J'étudiai l'homme dès sa naissance,
Amour, hymen, grâce à vous on commence,
Guerre assassine,
Médecin erudit ;
Et médecine,
Voilà comme on finit.

Camille, (au public.)

Plus d'une pièce avant la fin culbute ;
Le cœur tremblant, voilà comme on débute ;
L'ouvrage avance,
Pas de funeste bruit ;
De l'indulgence,
Voilà comme on finit.

---

[1] *Landau*, espèce de voiture.

[2] *Puis, le landau vous conduit jusqu'en Belgique.* Allusion à ceux qui font banqueroute, et qui sont obligés de prendre la fuite, de crainte d'être arrêtés.

LE CHARLATANISME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR E. SCRIBE.

PERSONNAGES.

DELMAR, homme de lettres.	MADAME DE MELCOURT, nièce de M. Germont.
RONDON, journaliste.	JEAN, FRANÇOIS, } domestiques de Delmar.
RÉMY, médecin.	
M. GERMONT.	
SOPHIE, sa fille.	

La scène se passe à Paris, dans la maison de Delmar, rue du Mont-Blanc.

Le Théâtre représente un salon élégant ; porte au fond, et deux portes latérales ; aux côtés de la porte du fond, deux corps de bibliothèque garnis de livres, et surmontés, l'un du buste de Piron, l'autre de celui de Favart ; à la droite du théâtre, un bureau ; à gauche, une table, sur laquelle Delmar est occupé à écrire au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

Delmar, John.

Delmar, (*travaillant à son bureau.*) Hein ! qui vient là me déranger ? voilà une scène que je n'achèverai jamais. Eh bien ! John, qu'est-ce que c'est ?

John. Monsieur, c'est aujourd'hui le 15 avril ; et le monsieur qui a retenu l'appartement du quatrième vient s'y installer.

Delmar. Est-ce que je l'en empêche ?

John. Non, monsieur ; mais il veut vous parler, parce que c'est lui qui a aussi retenu l'appartement du premier, vis-à-vis : c'est pour des personnes de province.

Delmar. Je dis qu'il n'y a pas moyen de travailler quand

on est homme de lettres et qu'on a le malheur d'être propriétaire. Je sais bien que l'inconvénient est rare. Mais enfin, voilà une scène d'amour, une situation dramatique...

Air de Partie carrée.

À chaque instant on m'importune,
Il faut quitter les muses pour l'argent
On veut avoir et génie et fortune
Tout à la fois ! impossible vraiment !
Lorsque l'on est au sein de l'opulence,
L'esprit ne fait qu'embarrasser ;
Voilà pourquoi tant de gens de finance
Aiment mieux s'en passer.

John. Monsieur, je vais renvoyer le locataire.

Delmar. Eh non ! ce ne serait pas honnête. Qu'est-ce que c'est ?

John. Je crois que c'est un médecin.

Delmar. Un médecin ! diable, les médecins, c'est bien usé ! J'aurais préféré un locataire qui eût un autre état, un état original ; cela m'aurait fourni quelques sujets. (*A John.*) C'est égal, fais entrer. (*John sort.*) J'ai justement un vieux médecin à mettre en scène ; et peut-être, sans qu'il s'en doute, ce brave homme pourra me servir.

Scène II.

Delmar, Rémy, John.

John, (*annonçant.*) M. le docteur Rémy.

Delmar, (*se levant.*) Rémy ! (*Courant à Rémy.*) Mon ami, mon ancien camarade ! Comment ! c'est toi qui viens loger chez moi ?

Rémy. Cette maison t'appartient ?

Delmar. Eh oui, vraiment.

Rémy. Je n'en savais rien. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus !

Delmar. Tu as raison. Autrefois, quand nous étions étudiants, moi à l'école de droit, toi à l'école de médecine..

Rémy. Nous ne nous quittions pas, nous vivions ensemble.

Delmar. Et quand j'étais malade, quel zèle ! quelle amitié ! comme tu me soignais ! deux fois je t'ai dû la vie. Mais que veux-tu ![1] je suis un malheureux, un ingrat : depuis que je me porte bien, je t'ai oublié.

Rémy. Non, tu ne m'as pas oublié ; tu m'aimes toujours, je le vois à la franchise de ton accueil ; mais les événements

[1] *Que veux tu !* locution exclamative, qui signifie : *qu'y faire !* Comme : *que voulez-vous ! l'homme propose et Dieu dispose.*

nous ont séparés. J'ai été passer deux ans à Montpellier. Je travaillais beaucoup, je t'écrivais quelquefois ; et toi, lancé au milieu des plaisirs de la capitale, tu n'avais pas le temps de me répondre. Cela m'a fait un peu de peine ; et pourtant je ne t'en ai pas voulu : tu as la tête légère, mais le cœur excellent, et en amitié cela suffit.

Delmar. Ainsi donc, tu abandonnes le quartier Saint-Jacques pour la rue du Mont-Blanc ! Tant mieux, morbleu !

Air de Préville et Taconnet.

Comme autrefois nous vivrons, je l'espère :
Pour commencer, plus de bail, plus d'argent.

Rémy.

Quoi ! tu voudrais... ?

Delmar.

Je suis propriétaire :
Tu garderas pour rien ton logement,
Ou nous aurons un procès sur-le-champ.

Rémy.

Mais permets donc...

Delmar.

Allons, cher camarade,
Daigne accepter les offres d'un ami ;
Ne souffre pas que l'on dise aujourd'hui
Qu'Oreste envoie un huissier à Pylade,
Pour le forcer à demeurer chez lui.

Rémy. Un procès avec toi ! certes, je ne m'y exposerai pas ; car, autant que j'y puis voir, tu es devenu un avocat distingué, tu as fait fortune au barreau.

Delmar. Du tout.

Rémy. Cependant, quand j'ai quitté Paris, tu venais de passer ton dernier examen.

Delmar. J'en suis resté là ; et de l'étude d'avoué, je me suis élancé sur la scène.

Rémy. Vraiment ! tu as toujours eu du goût pour la littérature.

Delmar. Non pas celle de Racine et de Molière, mais une autre, qu'on a inventée depuis, et qui est plus expéditive. Je me rappelais l'exemple de Gilbert, de Malfilâtre et compagnie, qui sont arrivés au temple de mémoire en passant par l'hôpital ; et je me disais : " Pourquoi les gens qui ont de l'esprit n'auraient-ils pas celui de faire fortune ? pourquoi la richesse serait-elle le privilége exclusif des imbéciles et des sots ? pourquoi surtout un homme de lettres irait-il fatiguer les grands de ses importunités ? Non, morbleu ! il est un protecteur auquel on peut, sans rougir, consacrer ses tra-

vaux, un *Mécène* noble et généreux qui récompense sans marchander, et qui paye ceux qui l'amusent ; c'est le public."

Rémy. Je comprends ! tu as fait quelques tragédies, quelques poëmes épiques.

Delmar. Pas si bête ! Je fais l'opéra-comique et le vaudeville. On se ruine dans la haute littérature ; on s'enrichit dans la petite. Soyez donc dix ans à créer un chef-d'œuvre ! Nous mettons trois jours à composer les nôtres ; et encore souvent nous sommes trois ! Ainsi, calcule.

Rémy. C'est l'affaire d'un déjeuner.

Delmar. Comme tu dis, les déjeuners jouent un grand rôle dans la littérature ; c'est comme les dîners dans la politique. De nos jours, combien de réputations et de fortunes enlevées à la fourchette ! Je sais bien que nos chefs-d'œuvre valent à peu près ce qu'ils nous coûtent. Mais on en a vu qui duraient huit jours ; quelques-uns ont été jusqu'à quinze ; et quand on vit un mois, c'est l'immortalité, et on peut se faire lithographier avec une couronne de laurier.

Rémy. Et tu es heureux ?

Delmar. Si je suis heureux !

Air des Amazones.

N'allant jamais implorer la puissance,
Je ne crains pas qu'on m'arrête en chemin,
Libre, et tout fier de mon indépendance,
Par le travail j'embellis mon destin ;
Aux malheureux je peux tendre la main.
Quand je le veux, je cède à la paresse ;
L'amour souvent vient agiter mon cœur.

(*Prenant la main de Rémy.*)

J'ai retrouvé l'ami de ma jeunesse ;
Dis-moi, mon cher, n'est-ce pas le bonheur ?

Et toi, mon cher, comment vont les affaires ?

Rémy. Assez mal ; j'ai peu de réputation, peu de clients.

Delmar. C'est inconcevable ! car je ne connais pas dans Paris de médecin qui ait plus de talent.

Rémy. Dans notre état, il faut du temps pour se faire connaître : nous ne jouissons que dans l'arrière-saison ; et quand la réputation arrive...

Delmar. Il faut s'en aller ; comme c'est gai ! Mais, dis-moi, pour qui est cet appartement que tu as loué sur le même palier que moi ?

Rémy. Ce n'est pas pour moi, mais pour une famille qui arrive de Montpellier, et qui m'a prié de lui retenir un logement. Le père d'abord est un excellent homme, et puis la jeune personne...

Delmar. Ah ! ah ! il y a une jeune personne ! Permettez donc, monsieur le docteur, est-ce que nous serions amoureux ?

Rémy. À toi je peux te le confier. Eh bien, oui, je suis amoureux, et sans espoir.

Delmar. Sans espoir! laisse donc: c'est quand les médecins n'en ont plus, que cela va toujours à merveille.

Rémy. Le père est un riche propriétaire, M. Germont.

Delmar. M. Germont, de Montpellier! nous voilà en pays de connaissance. Il a ici à Paris une nièce, madame de Mercourt, chez laquelle je suis reçu, et qui me parle souvent de son oncle, un original sans pareil, qui tient à la gloire et à la réputation, et qui a pensé mourir de joie en voyant un jour son nom imprimé dans le journal du département.

Rémy. C'est lui-même. Il ne recherche pas la fortune, car il en a beaucoup; mais quand j'étais à Montpellier, il m'a promis la main de sa fille à condition que je retournerais à Paris, que je m'y ferais connaître, que je deviendrais un docteur à la mode, et pour tout cela il ne m'a donné que trois ans.

Delmar. C'est plus qu'il n'en faut.

Rémy. Non, vraiment; car nous voilà à la fin de la troisième année, j'ai travaillé sans relâche, et je suis inconnu.

Air: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ma clientèle est bien loin d'être bonne.

Delmar.

Les vivants sont tous des ingrats.

Rémy.

Pourtant, je n'ai tué personne.

Delmar.

Mon pauvre ami, tu ne parviendras pas.
Il faut à vous d'illustres funérailles!
Un médecin est comme un conquérant:
Autour de lui, sur les champs de bataille,
Plus il en tombe, et plus il paraît grand.

C'est ta faute; si tu m'étais venu voir plus tôt, nous aurions cherché à te lancer. D'abord, j'aurais parlé de toi dans mes vaudevilles; cela aurait couru la province, cela se serait peut-être joué à Montpellier; et si ton beau-père va au spectacle, ton mariage était décidé.

Rémy. Laisse donc. Est-ce que j'aurais jamais conseillé... ?

Delmar. Pourquoi pas? Mais il est encore temps; nous avons vingt-quatre heures devant nous; et en vingt-quatre heures, il se fait à Paris bien des réputations. Justement voici mon ami Rondon, le journaliste.

Scène III.

Les Précédents ; Rondon.

Rondon. Bonjour, mon cher Delmar. (*A Rémy, qu'il salue.*) Monsieur, votre serviteur. (*A Delmar.*) Je t'apporte de bonnes nouvelles, car je sors du comité de lecture, et l'ouvrage que nous avons terminé hier a produit un effet...

Delmar. C'est bien ; nous en parlerons dans un autre moment. Tu viens pour travailler ?

Rondon. Oui, morbleu ! (*Appelant.*) John ! à déjeuner ! car moi, je suis un bon convive et un bon enfant.

Delmar. Je te présente le docteur Rémy, mon camarade de collége, et mon meilleur ami, un jeune praticien, qui est persuadé que pour réussir il suffit d'avoir du mérite.

Rondon. Monsieur vient de province ?

Delmar. Non : du faubourg Saint-Jacques.

Rondon. C'est ce que je voulais dire.

Delmar, (*à Rémy.*) Apprends donc, et mon ami Rondon te le dira, que, dans ce siècle-ci ce n'est rien que d'avoir du talent.

Rondon. Tout le monde en a.

Delmar. L'essentiel est de le persuader aux autres, et pour cela il faut le dire, il faut le crier.

Rondon. Monsieur a-t-il composé quelque ouvrage ?

Rémy. Un *Traité sur le croup*, qui renferme, je crois, quelques vues utiles ; mais toute l'édition est encore chez Ponthieu et Delaunay, mes libraires.

Rondon. Nous l'enlèverons ; j'en ai enlevé bien d'autres.

Delmar. Ne fais-tu pas un cours ?

Rémy. Oui, tous les soirs, je réunis quelques étudiants.

Delmar. Nous en parlerons.

Rondon. Nous vous ferons connaître. Avez-vous une nombreuse clientèle ?

Rémy. Non, vraiment.

Rondon. C'est égal, on le dira de même.

Delmar. Cela encouragera les autres ! et puis, j'y pense, il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

Rondon. Pourquoi ne vous mettez-vous pas sur les rangs ?

Rémy. Moi ! et des titres ?

Delmar. Des titres ! à l'Académie ! c'est du luxe. As-tu adopté quelque innovation, quelque système ? Pourquoi n'entreprends-tu pas l'*Acupuncture ?*

Rondon. Ah, oui ! le système des aiguilles ?

Air du vaudeville de Fanchon

Pour guérir, on vous pique ;
Système économique,
Qui depuis ce moment
Répand
La joie en nos familles ;
Car nous avons en magasins
Plus de bonnes aiguilles
Que de bons médecins.

Delmar.

Les jeunes ouvrières,
Les jeunes couturières
Ont remplacé la Faculté ;
Ces novices gentilles
Vont, en servant l'humanité,
Avec un cent d'aiguilles,
Nous rendre la santé.

Rondon. Je te prends ce trait-là pour mon journal, car je parle de tout dans mon journal ; mais je ne me connais pas beaucoup en médecine ; et si monsieur veut me donner deux ou trois articles tout faits...

Rémy. Y pensez-vous ! Employer de pareils moyens, ce serait mal, ce serait du charlatanisme.

Delmar. Raison de plus.

Rondon. Du charlatanisme ! mais tout le monde en use à Paris ; c'est approuvé, c'est reçu, c'est la monnaie courante.

Delmar. Témoin notre dernier succès.[1]

Rondon. D'abord la représentation était au bénéfice d'un acteur, qui se retirait définitivement pour la quatrième fois.

Delmar. Depuis un mois, les journaux annonçaient qu'il n'y avait plus de places, que tout était loué.

Rondon. Et la composition du spectacle !

Delmar. Et celle du parterre ! je ne t'en parle pas ; mais il ne faut pas croire que nous soyons les seuls. Dans tous les états, dans toutes les classes, on ne voit que charlatanisme.

Rondon. Le marchand affiche une cessation de commerce qui n'arrive jamais.

Delmar. Le libraire publie la troisième édition d'un ouvrage avant la première.

Rondon. Le chanteur fait annoncer qu'il est enrhumé, pour exciter l'indulgence. Charlatans ! charlatans ! tout ici-bas n'est que charlatans.

Delmar. Je ne te parle pas des compères.

Rondon. Nous serons les vôtres. Je vous offre mes services et mon journal, car moi je suis bon enfant.

---

[1] Notre dernier succès en est la preuve.

Rémy. Je vous remercie, messieurs ; mais j'ai aussi mon système, et je suis persuadé que, sans intrigue, sans prôneurs, sans charlatanisme, le véritable mérite finit toujours par se faire connaître et acquérir une gloire solide et plus durable.

Delmar. Oui, une gloire posthume : essaye, et tu m'en diras des nouvelles.

Rémy. Adieu, je vais faire quelques visites.

Delmar, (*le retenant.*) Mais, écoute donc.

Rémy. Si les personnes que j'attends arrivaient pendant mon absence, charge-toi de les recevoir et de leur montrer leur appartement.

Delmar.

Air : *En attendant que le punch se présente.*

Quand, par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité,
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.
Songe à l'amour que ton cœur abandonne !
Songe à la gloire...

Rémy.

On doit en être épris
Quand d'elle-même à nous elle se donne ;
Dès qu'on l'achète, elle n'a plus de prix.

Ensemble. Rondon et Delmar.

Quand par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité,
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.

Rémy.

Quand par vos soins, votre appui tutélaire,
Je puis marcher à la célébrité,
Quand des honneurs vous m'ouvrez la carrière,
Moi, j'aime mieux mon humble obscurité.

(*Il sort.*)

Scène IV.

Rondon, Delmar.

Rondon. C'est donc un philosophe que ton ami le médecin ?

Delmar. Non, mais c'est un obstiné qui, par des scrupules déplacés, va manquer un beau mariage.

Rondon. C'est cependant quelque chose qu'un beau mariage ; et puisque nous en sommes sur ce chapitre, j'ai une confidence à te faire. Il est question, en projet, d'un superbe établissement pour moi : vingt mille livres de rente.

Delmar. Vraiment ! et quelle est la famille ?

Rondon. Je ne te le dirai pas, car je n'en sais rien encore ; mais on doit me présenter au beau-père dès qu'il sera arrivé.

Delmar. Ah! il n'est pas de Paris?

Rondon. Non; mais il vient s'y fixer: un homme immensément riche, qui aime les arts, qui les cultive lui-même, et qui ne serait pas fâché d'avoir pour gendre un littérateur distingué et un bon enfant; et je suis là.

Delmar. C'est cela, te voilà marié, et tu ne feras plus rien.

Air de la Robe et les Bottes.

Prends-y bien garde, tu t'abuses!
Oui, tu compromets ton état;
Quand on se voue au commerce des muses,
On doit rester fidèle au célibat.

Rondon.

Crois-tu l'hymen si funeste à l'étude?

Delmar.

L'hymen, mon cher, est funeste aux auteurs;
A nous surtout, nous qui, par habitude,
Avons toujours des collaborateurs.

Et voilà pourquoi je veux rester garçon.

Rondon. Oui, et pour quelque autre raison encore. Il y a de par le monde une jolie petite dame de Melcourt.

Delmar. Y penses-tu? la femme d'un académicien! Un instant, monsieur, respect à nos chefs, aux vétérans de la littérature.

Rondon. Oh! je suis prêt à ôter mon chapeau; mais il n'en est pas moins vrai qu'un mari académicien est ce qu'il y a de plus commode! d'abord, l'habitude qu'ils ont de fermer les yeux.

Delmar. Halte-là, ou nous nous fâcherons. Madame de Melcourt est la sagesse même. Avant son mariage, c'était une amie de ma sœur; et il n'y a entre nous que de la bonne amitié. Ingrat que tu es! c'est à elle que nous devons nos succès; c'est notre providence littéraire. Vive, aimable, spirituelle, répandue dans le grand monde, partout elle vante tous nos ouvrages. *Divin! délicieux! admirable!* elle ne sort pas de là; et il y a tant de gens qui n'ont pas d'avis, et qui sont enchantés d'être l'écho d'une jolie femme! Et aux premières représentations, il faut la voir aux loges d'avant-scène. Elle rit à nos vaudevilles, elle pleure à nos opéras-comiques. Dernièrement encore, j'avais fait un mélodrame... qui est-ce qui ne fait pas de sottise? j'avais fait un mélodrame à Feydeau; elle a eu la présence d'esprit de s'évanouir au second acte, cela a donné l'exemple; cela a gagné la première galerie; toutes les dames ont eu des attaques de nerfs, et moi un succès fou. Si ce ne sont pas là des obligations!...

Rondon. Allons! allons! tu as raison; mais il faudra lui

parler de notre pièce d'aujourd'hui, celle que je viens de lire, pour que d'avance elle l'annonce dans les bals et dans les sociétés; cela fait louer des loges.

Delmar. À propos de cela, parlons donc de notre ouvrage, dis-moi des détails sur la lecture.

Rondon. Je sors du comité, il était au grand complet. Comme c'est imposant, un comité! On y voit de tout, de graves professeurs, des militaires, des employés, des avoués, et même des hommes de lettres.

Delmar. As-tu bien lu?

Rondon. Comme un ange.

Delmar. Et nous sommes reçus?

Rondon. Je n'en doute pas, ils ont ri; et le directeur m'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier, en disant qu'on allait m'écrire. (*Se mettant à la table.*) Aussi, je vais annoncer notre réception dans le journal de ce soir.

Delmar. Il n'y a en toi qu'une chose qui me fâche, c'est que tu sois à la fois auteur et journaliste; tu te fais des pièces et tu t'en rends compte; tu te distribues, à toi, des éloges, et à tes rivaux, des critiques: cela ne me paraît pas bien.

Air: *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque l'on est sorti de la carrière,
Lorsque l'on goûte un glorieux repos,
On peut porter un arrêt littéraire,
On peut alors parler de ses rivaux.
Oui, le pouvoir que déjà tu te donnes,
À nos anciens il faut l'abandonner:
Ceux qui jadis ont gagné des couronnes,
Seuls, à présent, ont le droit d'en donner.

Rondon. Écoute donc, il faut se faire craindre des directeurs et des confrères.

Delmar. Et même dans les pièces où tu ne travailles pas avec moi, tu ne m'épargnes jamais les épigrammes.

Rondon. C'est vrai; je t'aime, je t'estime, j'aime tous mes confrères, mais je n'aime pas leurs succès.—Moi! un succès me fait mal, j'en conviens franchement; je suis un bon enfant, mais... Tiens, écoute. (*Il lit ce qu'il vient d'écrire.*) "On a reçu aujourd'hui au théâtre de..." Faut-il nommer le théâtre?

Delmar. Pourquoi pas?

Rondon, (*lisant.*) "On a reçu aujourd'hui, au théâtre de Madame un vaudeville qu'on attribue à deux auteurs connus par de nombreux succès...

Delmar. La phrase de rigueur; et si la pièce tombe, tu mettras: "Elle est de deux hommes d'esprit, qui prendront leur revanche...

Rondon. C'est juste ! (*Continuant à lire.*) " On assure que cette pièce ne peut qu'augmenter la prospérité d'un théâtre qui s'efforce de mériter, chaque jour, la bienveillance du public. Le zèle des acteurs, l'activité de l'administration, l'intelligence du directeur, du comité..."

Delmar. Il y en a pour tout le monde.

Rondon. Dame ! ils ont tous ri. Et puis, si une pièce est bonne, il ne faut pas, parce qu'elle est de nous, que cela m'empêche d'en dire du bien. Moi, je ne connais personne; la vérité avant tout.

Scène V.

Les Précédents, John.

John. Monsieur ; c'est de l'argent.

Delmar. Bon, mes droits d'auteur du mois dernier.

John. Oui, monsieur, quatre mille francs.

Delmar. Quatre mille francs ! ô Racine ! ô Molière (*Les prenant de la main de John.*) C'est bien ; mille francs pour l'économie, et mille écus pour les plaisirs. (*Il les renferme dans son secrétaire.*)

John. Et puis, voici une lettre qu'un garçon de théâtre vient d'apporter.

Rondon, (*se levant, et prenant la lettre.*) Eh ! c'est la lettre de réception ! (*Il lit tout haut.*) " Messieurs, votre petite pièce." Petite pièce ; elle est parbleu bien grande ! " votre petite pièce pétille d'esprit et d'originalité ; les caractères sont bien tracés, le dialogue est vif et naturel, les scènes abondent en intentions comiques ; mais on a trouvé que le genre de l'ouvrage ne convient pas à notre théâtre. Je vous annonce donc à regret que la pièce a été refusée...

Delmar. Refusée !

Rondon. " À l'unanimité. Croyez bien, messieurs, que l'administration..." Oui, les termes de consolation ! C'est une horreur !

Delmar. Tu disais qu'ils avaient ri.

Rondon. Mais à mes dépens, à ce qu'il paraît. C'est prendre les gens en traître. C'est une indignité.

Delmar. Ils sont fiers, parce qu'ils ont la vogue.

Rondon. Ils ne l'auront pas longtemps, je me vengerai ; et pour commencer, un bon article, bien juste... (*Il se met à la table, et écrit.*) " Les recettes du théâtre de Madame commencent à baisser ; son astre pâlit..."

Delmar. Comment ! tu vas...

Rondon. Écoute donc ! je suis bon enfant ; mais cela a des bornes : il ne faut pas non plus se laisser faire la loi. (*Il écrit, et répète, à haute voix :*) " La négligence de l'administration, la révoltante partialité des directeurs, la nullité des membres du comité, le honteux monopole, le marivaudage,[1] etc., etc., etc." Au lieu de prendre pour modèle les administrations voisines ; celle de Feydeau, par exemple, si douce, si paternelle...

Delmar. Est-ce que tu veux porter notre pièce à l'Opéra-Comique ?

Rondon. Sans doute.

Delmar. On sonne.

Rondon. Feydeau est un théâtre royal, un théâtre estimable, ennemi des cabales.

Delmar. Oui, si l'on nous reçoit.

John, (*annonçant.*) Madame de Melcourt.

Scène VI.

Les Précédents ; Madame de Melcourt.

Delmar. Qu'entends-je ? madame de Melcourt chez moi ! quel bonheur inattendu !

Madame de Melcourt, (*étonnée.*) Monsieur Delmar ! eh mais ! monsieur, comment êtes-vous ici pour me recevoir ? Je venais voir mon oncle, pour qui on a retenu un logement dans cette maison, et l'on m'a dit : " Montez au premier."

Delmar. Je récompenserai mon portier ; c'est un homme qui a d'heureuses idées.

Madame de Melcourt. Et moi, je le gronderai. M'exposer à vous faire une visite ! Que dira M. Rondon, qui est mauvaise langue ?

Rondon. Oh ! madame, je suis bon enfant.

Delmar. N'allez-vous pas me reprocher un bonheur que je ne dois qu'au hasard ? Monsieur votre oncle va arriver dans l'instant ; j'ai promis au docteur Rémy de le recevoir.

Madame de Melcourt. Le jeune Rémy ! vous le connaissez ? vous êtes bien heureux ; c'est l'homme invisible : il m'était recommandé, mais jamais il ne s'est présenté chez moi, et cependant j'y prends le plus vif intérêt. J'ai reçu de ma jeune cousine une lettre si pressante !... Il faut absolument faire connaître ce jeune homme.

Delmar. Il ne le veut pas.

---

[1] *Marivaudage,* style affecté, vide de sens.

Madame de Melcourt. Comment! il ne le veut pas! Il le faudra bien; nous lui donnerons de la vogue malgré lui, et sans qu'il s'en doute.

Delmar. Ce serait admirable!

Madame de Melcourt. Et pourquoi pas, si vous me secondez?

Rondon. Ce sera une conspiration.

Madame de Melcourt.

Air: *Au temps heureux de la chevalerie.*

Oui, conspirons pour l'unir à sa belle.

Delmar et Rondon.

Nous sommes prêts.

Madame de Melcourt.

Marchons donc hardiment;
Et si le sort nous était infidèle,
(*Montrant son aigrette.*)
Ralliez-vous à mon panache blanc.[1]

Delmar.

Du Béarnais jadis c'était l'emblème.

Madame de Melcourt.

Avec raison je l'invoque en ces lieux:
Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

Ensemble.

Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

Madame de Melcourt. Il faut d'abord quelques articles de journaux.

Delmar. Voici Rondon qui s'en chargera.

Rondon. Certainement; un médecin, ce n'est pas un confrère; moi, je suis bon enfant: donne-moi des notes. (*Il va s'asseoir à la table, et écrit.*) "Le docteur Rémy...

Delmar. Auteur d'un ouvrage *sur le croup*.

Rondon, (*écrivant.*) "Le docteur Rémy, le sauveur de l'enfance, l'espoir des mères de famille...

Delmar. Il fait tous les soirs un petit cours de physiologie.

Rondon. Un petit cours! (*Ecrivant.*) "C'est aujourd'hui que le célèbre docteur Rémy termine son cours de physiologie. On commencera à sept heures précises. Les voitures prendront la file au coin de la rue Neuve-des-Mathurins, et sortiront par la rue Joubert."

---

[1] Paroles de Henri IV, avant la bataille d'Ivry.

Delmar. Parfait! Dès qu'on promet de la foule, tout le monde y court. (*Il appelle.*) John! John! tu iras à la préfecture demander deux gendarmes.

John. Oui, monsieur.

Delmar. Gendarmes à cheval surtout! on les voit mieux, et cela attire de plus loin.

Madame de Melcourt. Attendez donc: il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

Delmar. C'est ce que nous disions ce matin.

Rondon. Il faut qu'il l'ait.

Madame de Melcourt. Il l'aura; c'est aujourd'hui que l'on prononce. On est incertain entre deux rivaux; de sorte qu'un troisième qui se présenterait pourrait tout concilier.

Rondon. Oui; mais encore faudrait-il faire quelques visites; et jamais ce monsieur ne s'y décidera.

Delmar. Je les ferai pour lui, et sans qu'il le sache. J'irai voir le président, et je mettrai des cartes chez les autres.

Madame de Melcourt. Moi, j'irai voir leurs femmes.

Air: *Amis, voici la riante semaine.*

Je tâcherai de séduire ces dames,
Qui séduiront leurs époux. C'est ainsi
Que l'on parvient, c'est toujours par les femmes;
Voilà comment j'ai placé mon mari.

Rondon.

Nous courons tous.

Madame de Melcourt.

Grâce à nos promenades,
Notre docteur est dans le bon chemin,
Rien ne lui manque.

Delmar.

Excepté des malades,
Et le voilà tout à fait médecin!

Madame de Melcourt. C'est vrai; il faut lui trouver quelques malades riches, des malades de bonne compagnie ou des petits malades de grande maison. Attendez! l'ambassadrice d'Espagne me demandait ce matin un médecin pour sa femme de chambre. Ensuite, je connais une princesse polonaise dont le singe s'est cassé la cuisse, la princesse *Jockoniska.*

Delmar. Cela suffit pour commencer. (*Il appelle.*) John! John! Dès que le docteur Rémy sera rentré, et qu'il y aura du monde... (*Il lui parle bas.*) Tu m'entends, l'air inquiet, effaré.

John. Oui, monsieur

Madame de Melcourt. On monte l'escalier ; je reconnais la voix de mon oncle, celle de sa fille ; ce sont nos voyageurs.

Rondon. Moi, je vais à l'imprimerie ; je sors par la porte dérobée.

Madame de Melcourt. Ah ! monsieur a deux sorties de son appartement.

Delmar. Les architectes ont tout prévu.

Rondon. Sans doute, un garçon ! et un auteur comique !... Mais je n'en dis pas davantage, parce que je suis bon enfant. (*Il sort par la porte à droite.*)

Scène VII.

Delmar, Madame de Melcourt, Germont, Sophie.

Tous.

Air du Valet de chambre.

Ah ! quel plaisir (*bis*)
De s'embrasser après l'absence !
Ah ! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir !
(*Ils s'embrassent.*)

Delmar, (*les regardant.*)

Les scènes de reconnaissance
Ont toujours l'art de m'attendrir !

Tous.

Ah ! quel plaisir !

Germont.

Paris, Paris ! j'en suis avide ;
Que rien n'échappe à mes regards !

Madame de Melcourt.

C'est moi qui serai votre guide.

Germont.

Tu sais que je tiens aux beaux-arts,
A la peinture, à la musique ;
Mais j'aime avant tout, je m'en pique,
La littérature...

Delmar.

Bravo !
Nous vous mènerons voir Jocko.

Tous.

Ah ! quel plaisir
De s'embrasser après l'absence !
Ah ! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir !

Madame de Melcourt. Ah çà ! mon oncle, vous venez sans doute à Paris pour marier ma cousine ?

Germont. Mais, oui, c'est mon intention.

Madame de Melcourt. Elle sera vraiment charmante quand elle aura un mari, et une robe de chez Victorine. Victorine, ma chère, il n'y a qu'elle pour les robes; Nattier pour les fleurs, Herbault pour les toques; c'est cher, mais c'est distingué.

Germont. C'est bon, c'est bon; à demain les affaires sérieuses. Occupons-nous de notre appartement; et, avant tout, montons chez ce cher Rémy: à quel étage demeure-t-il?

Delmar, (*bas à Madame de Melcourt.*) Décemment, je ne peux pas dire qu'il loge au quatrième. (*Haut.*) Monsieur, vous êtes chez lui.

Madame de Melcourt. Y pensez-vous?

Delmar, (*bas.*) Je partagerai avec lui: ce n'est pas la première fois.

Germont. Comment diable! au premier, dans la Chaussée-d'Antin!

Delmar. Et l'appartement qui vous est réservé est ici en face, sur le même palier.

Germont. Et un mobilier charmant, d'une fraîcheur! d'une élégance! une bibliothèque! et des bustes!

Air: *Il me faudra quitter l'empire.*

J'aperçois là deux docteurs qu'on renomme;
C'est Hippocrate et Galien.

Delmar, (*bas à Madame de Melcourt.*)

Oui, c'est Favart, c'est Piron... le brave homme!

Germont.

Ah! tous les deux je les reconnais bien. (*Bis.*)
N'est-il pas vrai, c'étaient deux fortes têtes?
Deux grands docteurs...

Delmar.

C'étaient deux grands talents
(*A part.*)
Pour les couplets.

Germont.

Ils ont l'air bons vivants!

Delmar.

Je le crois bien. Si j'avais leurs recettes,
Je serais sûr de vivre bien longtemps.

Germont, (*à Delmar.*) Monsieur est de la maison?

Delmar. Je suis le propriétaire; et si ce n'étaient les services que M. Rémy m'a rendus, il y a longtemps que je lui aurais donné congé.

Sophie. Et pourquoi donc?

Delmar. Pourquoi, mademoiselle? parce que je ne peux pas dormir, parce qu'on m'éveille toutes les nuits. La nuit

dernière encore, deux équipages qui s'arrêtent à ma
l'on frappe à coups redoublés. "N'est-ce pas ici l
docteur Rémy ? on le demande chez un riche financ
une indigestion, chez la femme d'un ministre desti
des attaques de nerfs." C'est à n'y pas tenir. Je
le renvoyer; mais à l'expiration du bail, je serai
l'augmenter, je vous en préviens.

Germont. Qu'est-ce que vous me dites là? C
Rémy a donc un peu de réputation ?

Delmar. Lui ! il n'a pas un moment de repos, ni
plus.

Sophie. Ah ! que je suis contente ! vous voyez l
père, j'étais sûre qu'il parviendrait.

Germont. Et où est-il en ce moment ?

Delmar. Dieu le sait ! il est monté dans son cabr
court Paris.

Germont. Qu'entends-je ! il a un cabriolet ?

Delmar.

Air du Piège.

Eh oui, monsieur ; c'est bien juste en effet :
Tous les docteurs un peu célèbres
Ont au moins un cabriolet
Payé par les pompes funèbres.
On doit beaucoup à leur secours ;
Pourrait-on, sans leur faire injure,
Les voir à pied, eux qui font tous les jours
Partir tant de gens en voiture.

Germont. Et vous, ma chère nièce, que dites-vou
cela ?

Madame de Melcourt. Qu'il y a beaucoup d'exag

Germont. Quoi ! vous pensez que le docteur Rém

Madame de Melcourt. Moi, je n'en dis rien, par
ne puis pas le souffrir. C'est un homme insupportal
ne trouve jamais : toutes les dames en sont folles
sais pas pourquoi.

Sophie, (*à voix basse.*) Mais taisez-vous donc !

Madame de Melcourt. Et pourquoi donc me tair
ce que je pense ; il m'a enlevé mes spasmes nerv
conviens ; car il guérit, c'est vrai, il guérit ; il n'a
pour lui : il faut bien qu'il ait quelque chose.

Delmar. Vous voilà ! toujours injuste, exagérée qu
n'aimez pas les gens.

Madame de Melcourt. Et vous, toujours prêt à parti
gouement[1] général.

[1] *Engouement*, passion ridicule pour une personne, un ou

Germont. Mais, ma nièce... mais, monsieur...

Madame de Melcourt. Vous verrez ce que deviendra votre docteur Rémy. Malgré tous ses succès, je ne lui donne pas dix ans de vogue.

Delmar. Eh bien ! par exemple !

Sophie. Fi ! ma cousine ! c'est indigne à vous !

Scène VIII.

Les Précédents, Rémy.

Madame de Melcourt. Eh ! tenez ; voici encore quelqu'un qui vient le demander, et qui ne le trouvera pas.

Delmar, (*bas à Madame de Melcourt.*) C'est lui-même.

Madame de Melcourt, (*à part.*) Ah ! mon Dieu ! ce que c'est que de ne pas connaître les personnes que l'on vante !

Rémy. Enfin, vous voilà donc arrivés !

Germont. Ce cher Rémy ! embrasse-moi donc.

Rémy. Bonjour, monsieur ; bonjour, mademoiselle ; un si aimable accueil...

Germont. Ne doit pas t'étonner, toi qui partout es reçu et fêté ; nous savons de tes nouvelles.

Rémy. De mes nouvelles ! et comment ?

Germont. Parbleu ! par la renommée.

Rémy. Par la renommée ? Je ne croyais pas qu'elle s'occupât de moi.

Madame de Melcourt. Ah ! quoique médecin, monsieur est modeste ; voilà une qualité qui va nous raccommoder ensemble.

Sophie, (*à Rémy.*) C'est madame de Melcourt, ma cousine et une de vos malades.

Rémy. De mes malades ! je ne pense pas avoir eu l'honneur...

Madame de Melcourt. Qu'est-ce que je vous disais ? c'est insupportable ! Et nous allons de nouveau nous brouiller ; il ne reconnaît même pas ceux à qui il a rendu la santé !

Delmar. Parbleu ! je le crois bien, sur la quantité ! Mais, pardon, monsieur, avant de sortir, j'aurais un mot de consultation à demander au docteur sur des douleurs que j'éprouve.

Rémy. Il serait vrai ! qu'est-ce que c'est ? Parle vite, mon cher Delmar.

Delmar, (*conduisant Rémy à l'extrémité du théâtre à gauche.*) Rien ; mais j'ai une confidence à te faire. M. Germont

pris l'appartement en face, sur le même palier ; je lui ai dit que tu demeurais ici avec moi.

Rémy. Et pourquoi donc ?

Delmar. Belle question ! pour que tu aies plus d'occasions de voir ta prétendue.

Rémy. Je te remercie ; quel bonheur ! Mais quant à cette dame, elle se trompe, je ne la connais pas.

Delmar. Qu'est-ce que cela te fait ? ne va pas la contredire, ce n'est pas honnête.

Madame de Melcourt, (*bas à Germont.*) Ce jeune homme qui cause avec lui est M. Delmar, son propriétaire, un auteur très-distingué.

Germont. Comment ! c'est M. Delmar, l'auteur ? je logerais dans la maison d'un auteur ! Tu sais bien, ma fille, cet opéra que nous avons vu à Montpellier... M. Delmar... les paroles de cet air que tu chantes si bien sur ton piano... M. Delmar...

Madame de Melcourt. J'espère que vous vous rencontrerez chez moi avec monsieur, qui me fait souvent l'honneur d'y venir ; c'est aussi un ami du docteur.

Germont. Je lui en fais compliment. Si je me fixais à Paris, je ne voudrais voir que des poëtes, des artistes, des gens célèbres. J'aimerais à paraître en public avec eux, parce que c'est agréable d'être remarqué, d'être suivi, d'entendre dire autour de soi : "C'est monsieur un tel, c'est sûr, le voilà ; et quel est donc ce monsieur qui lui donne le bras ? C'est M. Germont de Montpellier, son ami intime." C'est une manière de se faire connaître. Voilà pourquoi j'ai toujours voulu pour gendre un homme célèbre ; il en rejaillit sur la famille et sur le beau-père une illustration... relative.

Rémy. Je suis désolé, monsieur, de vous voir de pareilles idées, non pas qu'elles ne soient très-louables en elles-mêmes ; mais malheureusement pour moi, mon peu de réputation...

Sophie. Que voulez-vous donc de plus ?

Delmar. Tu es bien difficile ; après les ouvrages que tu as faits, après ton *Traité sur le croup.*

Madame de Melcourt. C'est-à-dire que c'est une modestie qui ressemble beaucoup à de l'orgueil.

Rémy, (*à Delmar, qui lui fait des signes.*) Non, morbleu ! je ne veux point tromper un honnête homme ; je veux qu'il sache que j'ai peu de réputation, peu de clients.

Scène IX.

Les Précédents ; John.

John. Monsieur le docteur, on vous fait demander chez l'ambassadeur d'Espagne.

Rémy. Moi ?

John. Oui, vous, le docteur Rémy, et on vous prie de ne pas perdre de temps, car madame l'ambassadrice est très-inquiète.

Germont. L'ambassadrice !

Scène X.

Les Précédents ; François.

François. Monsieur le docteur, c'est de la part d'une princesse polonaise, qui vous supplie de passer chez elle ce matin.

Rémy. À moi ! une princesse polonaise ?

François. La princesse Jockoniska ; elle vous attend en consultation pour une personne de sa maison qui est gravement indisposée.

Rémy. Je vous jure que je ne les connais pas.

Madame de Melcourt. C'est tous les jours de nouveaux clients.

Delmar.

Air de Marianne.

Voyez combien d'argent il gagne !
Il n'a pas un moment à lui !
C'est la Pologne et c'est l'Espagne
Il soigne le Nord, le Midi

Germont.

Chez la princesse,
Chez son altesse,
Puisqu'on t'attend,
Allons, pars à l'instant.

Rémy.

Non ; je l'atteste,
Ici je reste ;
L'ambassadeur
Me fait par trop d'honneur.

Germont.

Hé quoi ! dans l'état qu'il exerce,
Refuser un pareil client !

Delmar.

C'est Hippocrate refusant
Les présents d'Artaxerce.

Germont. Et moi j'exige que vous partiez. Tantôt, à ner, nous nous reverrons.

Delmar, (*lui donnant son chapeau.*) Voilà ton chapeau cabriolet est en bas, et le cheval est attelé.

Rémy. Mais est-ce que je peux profiter ?...

Delmar, (*bas.*) Eh, oui ! sans doute, tu reviendras plus v

Rémy. À la bonne heure ; mais il y a dans tout quelque chose que je ne comprends pas. (*Il sort.*)

Scène XI.

Les Précédents, hors Rémy.

Delmar. Il doit vous paraître fort original ; mais il a ambition telle qu'il croit toujours n'être rien.

Germont. Tant mieux, tant mieux ! C'est ainsi qu'on rive ; et je vois maintenant que c'est là le gendre qu'il faut...

Sophie. N'est-ce pas, mon père ?

Germont. Oui ; mais je me trouve dans un grand em ras, dont il faut que je vous fasse part.

Madame de Melcourt. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce c'est ?

Germont. Ne me doutant pas de la réputation du doc Rémy, j'avais renoncé à cette alliance ; et ma fille sait j'avais donné ma parole à un de mes amis qui demeu Paris.

Sophie. Aussi, c'est bien malgré moi.

Germont. Que veux-tu ! il m'avait proposé pour gendr littérateur connu.

Delmar. Il faut rompre avec lui.

Germont. Sans doute, mais cela demande des ménageme Il faudrait le voir, lui parler. C'est un homme qui trav pour le théâtre et pour les journaux. (*A Delmar.*) Et v qui fréquentez ces messieurs, si vous vouliez me donner q ques renseignements.

Delmar, (*bas à Madame de Melcourt.*) Comme si j'ava temps ! et nos visites à l'Académie ?

Germont, (*fouillant dans sa poche.*) J'ai là son nom, et note sur ses ouvrages.

Scène XII.

Les Précédents, Rondon.

Delmar. Mais, tenez, voici un de mes amis qui connaît le monde, et qui vous dira tout ce qu'il sait et tout ce

ne sait pas; c'est un dictionnaire biographique ambulant. (*Bas à Rondon.*) C'est le provincial que nous attendions, le beau-père du docteur; ainsi, soigne-le.

Rondon. Sois tranquille, tu sais que je suis bon enf...[1]

Delmar. Eh oui! c'est connu. Adieu, monsieur; je vais faire quelques courses.

Madame de Melcourt. Et moi, je vais conduire Sophie dans votre nouvel appartement. Viens, ma chère, nous avons tant de choses à nous dire. Messieurs, nous vous laissons. (*Ils sortent.*)

Scène XIII.

Rondon, Germont.

Germont. Monsieur est un ami du jeune M. Delmar? un tuteur sans doute?

Rondon. Oui, monsieur, connu par quelques succès agréables.

Germont. Monsieur, je cultive aussi les sciences et les arts, mais en amateur. J'ai composé un *Cours d'Agriculture;* et dans ma jeunesse je maniais le pinceau; j'ai fait un *Massacre des Innocents* qui, j'ose dire, était effrayant à voir.

Rondon. Monsieur, je m'en rapporte bien à vous; mais, que puis-je faire pour votre service?

Germont. Je ne sais comment reconnaître votre obligeance, monsieur; c'est sur un de vos confrères que je voudrais vous consulter. (*Regardant le papier qu'il tire de sa poche.*) Connaissez-vous un monsieur Rondon?

Rondon. Hein! qu'est-ce que c'est?

Germont. Un littérateur qui travaille à plusieurs ouvrages périodiques.

Rondon. Oui, monsieur, oui, je le connais beaucoup; je ne suis pas le seul.

Germont. Eh bien, monsieur, qu'est-ce que vous en pensez?

Rondon. Mais, monsieur, je dis que... (*A part.*) Quelque habitué qu'on soit à faire son éloge, on ne peut pas, comme cela de vive voix... si c'était imprimé, encore passe... (*Haut.*) Je dis, monsieur, que c'est un garçon à qui généralement l'on reconnaît du mérite.

Germont. Tant mieux; mais est-ce un homme aimable, un bon enfant?

---

[1] Ce Rondon est le type de beaucoup de gens sans mérite, qui ont toujours la même phrase à la bouche.

Rondon. Oh! pour cela, il s'en vante; mais oserai-je vou demander pourquoi toutes ces questions?

Germont. Je m'en vais vous le dire. Sans le connaître, suis presque engagé avec lui. Un ami commun, M. Derbois..

Rondon. M. Derbois! je le connais beaucoup.

Germont. Un conseiller à la cour royale, M. Derbois, l avait proposé ma fille en mariage.

Rondon, (*à part.*) Quoi! c'était là le parti qu'il me dest nait! À merveille. (*Haut.*) Eh bien, monsieur?

Germont. Eh bien! monsieur, je n'ose pas l'avouer à mo ami Derbois, qui a cette affaire très à cœur, mais je ne veu plus de M. Rondon pour gendre.

Rondon. Comment, monsieur?

Germont. Je cherche quelque moyen de le lui faire savo avec politesse et avec égards. Si vous vouliez vous en cha ger?

Rondon. Je vous remercie de la commission.

Germont. Est-ce que vous croyez qu'il le prendra mal?

Rondon. Sans doute, car encore voudra-t-il savoir pou quelles raisons.

Germont. Oh! c'est trop juste; et je m'en vais vous l dire; c'est que j'ai préféré pour gendre le docteur Rémy.

Rondon, (*à part.*) Qu'entends-je? notre jeune protégé c'est bien différent. (*Haut.*) Rémy! qu'est-ce que c'est que ça

Germont. Le célèbre docteur Rémy! ce médecin si conn dans Paris!

Rondon. Je ne le connais pas, et je vous dirai même qu jamais je n'en ai entendu parler.

Germont. Il serait possible! et ses malades? et ses ou vrages?

Rondon. Pour des malades, il est possible qu'il en ait fait mais pour des ouvrages, je crois qu'excepté ses libraires pe sonne n'en a eu connaissance.

Germont.

Air du Partage de la richesse.

Qu'ai-je entendu? ma surprise est extrême:

Rondon.

Mon témoignage est peut-être douteux:
Voyez, monsieur, interrogez vous-même.

Germont.

Dans mes projets je suis bien malheureux;
Moi qui cherchais à donner à ma fille
Un nom fameux... Dès longtemps je voulais
Voir un génie au sein de ma famille:
Ah! c'en est fait... nous n'en aurons jamais

Scène XIV.

Les Précédents ; Madame de Melcourt.

Madame de Melcourt. Mon oncle, mon oncle, je quitte ma cousine, qui vient de me faire ses confidences.

Germont. Il suffit, ma nièce. Je ne croirai désormais aucun rapport ; je ne veux me fier qu'à moi-même, à mon propre jugement ; je vais chez mon ami Derbois, un conseiller, un excellent homme qui est toujours malade, et qui toutes les semaines change de médecin ; ainsi il doit en avoir l'habitude, il doit connaître les meilleurs ; je lui parlerai du docteur Rémy.

Madame de Melcourt. Pourquoi me dites-vous cela ?

Germont. Suffit, je m'entends. Je passerai après cela chez les libraires du Palais-Royal ; et je verrai si, par hasard, l'édition entière ne serait pas dans leurs boutiques ; car il ne faut pas croire que nous autres provinciaux...

Madame de Melcourt. Voulez-vous que je vous accompagne ? j'ai là ma voiture.

Germont. Du tout, je rentre chez moi, je vais m'habiller, je demanderai un fiacre, et nous verrons. Monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Rondon. Monsieur, je descends avec vous. (*A Madame de Melcourt.*) Madame, j'ai bien l'honneur...

Scène XV.

Madame de Melcourt, seule, puis Delmar.

Madame de Melcourt. Nous voilà bien ! toute la conspiration est découverte ! C'est vous, Delmar.

Delmar, (*entrant par la porte à gauche.*) Je rentre par mon escalier dérobé : j'ai fait nos visites ; j'ai vu beaucoup de monde, tout va bien, et je vous apporte de bonnes nouvelles.

Madame de Melcourt. Eh moi, j'en ai de mauvaises. Sophie m'a tout raconté. Cet homme de lettres qu'on lui destinait pour mari n'est autre que votre ami Rondon.

Delmar. Dieu ! quelle faute nous avons faite en le mettant dans notre parti !

Madame de Melcourt. Il n'en est déjà plus ; il est passé à l'ennemi.

Delmar. Eh bien ! tant mieux, si vous me secondez.

Air de Julie.

J'étais jaloux au fond de l'âme
De le voir en tiers avec nous.

Je suis bien plus heureux, madame,
De ne conspirer qu'avec vous :
Ne craignez point qu'ici je vous trahisse ;
Que n'avez-vous (c'est là mon seul souhait)
Un secret qui vous forcerait
A n'avoir que moi pour complice !

Madame de Melcourt. Il ne s'agit pas de cela, monsieur, mais de mon oncle, à qui l'on a tout dit, et qui va lui-même courir aux informations chez M. Derbois, conseiller, qui connaît tous les médecins de Paris ; il va partir dans l'instant, car il a même fait demander un fiacre.

Delmar. Un fiacre ! c'est bon ; nous avons du temps à nous, vite l'Almanach des 25,000 adresses. (*Il l'ouvre.*)

Madame de Melcourt. De là, il doit aller au Palais-Royal, chez les libraires du docteur, pour demander le fameux *Traité du Croup*, et sa visite fera époque, car c'est peut-être le premier exemplaire qui se sera vendu de l'année.

Delmar. Rassurez-vous, car l'on peut tout réparer. (*Appelant.*) John ! François ! toute la maison ! (*Allant à son secrétaire.*)

Madame de Melcourt. Eh bien ! que faites-vous donc ?

Delmar.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans notre sagesse ordinaire,
Notre budget tantôt fut arrêté ;
Et voilà, dans mon secrétaire,
Trois mille francs que j'ai mis de côté.

Madame de Melcourt.

Chez un auteur, mille écus ! quel prodige !

Delmar.

Pour mes plaisirs je les avais laissés ;
Ils vont sauver un ami que j'oblige ;
Selon mes vœux les voilà dépensés.

(*A John et à François, qui entrent.*)

Approchez, vous autres, et écoutez bien. Il me faut du monde, des amis dévoués, et il m'en faut beaucoup ; enfin, comme s'il s'agissait d'une première représentation.

John. Je comprends, monsieur, on fera comme la dernière fois.

Delmar. C'est bien, ce sera enlevé ! quatre de vos gens iront à dix minutes de distance chez M. Derbois, conseiller, rue du Harlay ; ils monteront, ils sonneront fort ; ils demanderont si on n'a pas vu M. le docteur Rémy. Ils ajouteront qu'on le cherche dans tout le quartier, qu'il doit y être, qu'il faut qu'on le trouve, attendu qu'il est demandé par un ministre, par un prince et par un banquier.

John. Oui, monsieur.

Delmar. Pendant ce temps, les autres courront les galeries du Palais-Royal, entreront chez tous les libraires, et achèteront tous les exemplaires qu'ils pourront trouver d'un *Traité sur le Croup, par le docteur Rémy.* Comprends-tu bien ?

John. Oui, monsieur.

Delmar. Surtout, ne va pas te tromper et en acheter un autre ! quelque confrère dont on enlèverait l'édition !

John. Soyez tranquille.

Delmar. Tous les exemplaires, à quelque prix que ce soit ; quand les derniers devraient couter vingt francs ! Tenez, prenez, voilà de l'argent, et s'il en faut encore, n'épargnez rien.

John. Monsieur sera content.

Delmar. Ce gaillard-là a de l'intelligence. Il faudra que je le pousse au théâtre. Partez. (*John et François sortent.*)

Madame de Melcourt. Moi, je vais porter les derniers coups. Tout ce que je crains maintenant, ce sont les articles de Rondon.

Delmar. Ne craignez rien, c'est lui, je l'entends ; je vais parer ce dernier coup, car je connais son côté faible. (*Madame de Melcourt sort.*)

Scène XVI.

Delmar, Rondon.

Rondon. J'avais fait pour le docteur un article d'amitié, mais la justice doit reprendre ses droits ; et dans celui-ci, je l'ai traité en conscience.

Delmar. Ah ! te voilà, Rondon ? as-tu envoyé l'article de ce matin sur l'ouvrage du docteur Rémy ?

Rondon. Oui, oui, il était même imprimé ; et dans un quart d'heure, il va paraître, si je ne fais rien dire. Mais j'ai prié qu'on attendît, parce que je veux en envoyer un autre, que je viens de composer dans ton cabinet.

Delmar. Un second ! c'est trop beau, et je t'en remercie. Mais tu as bien fait, et, sans t'en douter, tu te seras rendu service à toi-même.

Rondon. Que veux-tu dire ?

Delmar. Le journal où tu travailles vient d'être acheté secrètement par M. de Melcourt, l'académicien.

Rondon. Secrètement ?

Delmar. Sans doute, à cause de sa dignité. Madame de Melcourt, enchantée de la complaisance, de la bonne grâce

que tu as mise à la seconder, te fera d'abord conserver ta place, qui est, je crois, de cinq à six mille francs ?

Rondon. C'est vrai.

Delmar. Elle peut encore, par la suite, te faire augmenter ; tandis que, si tu avais refusé de la servir, si tu y avais mis de la mauvaise volonté... Tu sais ce que peut le ressentiment d'une femme.

Rondon, (*ployant et déchirant son article.*) Oui, sans doute ; mais ce que j'en fais dans cette occasion, c'est plutôt pour toi que pour elle, car, s'il faut te parler à cœur ouvert, j'ai découvert que ce docteur était mon rival.

Delmar. Vraiment ?

Rondon. Il vient m'enlever un très-beau mariage ; et la délicatesse ne m'oblige pas à le servir. Je laisse aujourd'hui le premier article comme il est, parce qu'il est imprimé, et qu'il ne faut pas se brouiller avec le propriétaire de son journal ; mais j'en resterai là, je serai neutre.

Delmar. On ne t'en demande pas davantage ; et pourvu que tu ne dises rien au beau-père, et que tu le laisses choisir entre vous deux...

Rondon. Non pas, non pas, j'ai déjà parlé ; j'en conviens franchement, parce que je suis bon enfant : j'ai dit du mal, mais de vive voix.

Delmar. Il se pourrait ! Ah ! tant mieux ! sa réputation est faite. Il ne lui manquait plus que cela ; il ne lui manquait plus que des ennemis, et j'allais lui en chercher : mais te voilà.

Rondon. Dame ! on me trouve toujours dans ces occasions-là, et puis cela te fait plaisir, tu peux être tranquille ; mais nous allons voir comment il se tirera des informations que le beau-père a été prendre sur lui.

Delmar. Tiens, justement, les voilà de retour.

Scène XVII.

Les Précédents ; Germont, Rémy.

Germont, (*tenant Rémy embrassé.*) Mon cher Rémy, mon gendre ! Je te trouve au moment où tu descendais de ta voiture, et je ne te quitte plus ; il faut que je te demande pardon des soupçons que j'ai osé concevoir.

Rémy. À moi ! des excuses !

Germont. Oui, sans doute : je viens de chez M. Derbois, un conseiller à la cour, rue de Harlay, un de mes vieux amis, qui est toujours malade et entouré de médecins.

Rémy. Je ne le connais pas.

Germont. Oui, mais lui te connaît. Depuis ce matin il n'entend parler que de toi dans son quartier; on est même venu chez lui trois ou quatre fois, et, comme il est mécontent de son docteur, il le quitte, et c'est toi qu'il choisit; il te supplie, dès demain, de vouloir bien lui donner tes soins, si tes occupations te le permettent.

Rémy. Comment donc? et avec plaisir.

Germont. Encore un client.

Delmar, (*à part.*) Encore un compère; mais celui-là est de bonne foi, et ce sont les meilleurs.

Germont. De là, je suis passé au Palais-Royal; j'ai demandé ton *Traité sur le Croup.*

Rémy, (*à part.*) Ah! mon Dieu!

Rondon, (*de même.*) Je respire.

Delmar. Eh bien! monsieur?

Germont. Impossible d'en trouver un exemplaire!

Rondon. Cela n'est pas croyable!

Rémy. Vous vous êtes mal adressé.

Germont. Je me suis adressé à tout le monde, et tous les libraires du Palais-Royal m'ont assuré qu'excepté la Campagne de Moscou de M. de Ségur, et les brochures de M. de Sthendal, il n'y avait pas un exemple d'une vogue pareille; c'était une rage, une furie; on s'arrachait les exemplaires; aujourd'hui surtout, il paraît que la vente a pris un élan...

Delmar. Et vous n'avez pas pu vous procurer...

Germont. Si,[1] vraiment; un seul, et le voilà; c'est, je crois, le dernier, et je l'ai payé quarante francs.

Rémy. Au lieu de deux francs?

Germont. Oui, mon ami; et encore le libraire ne voulait pas me le donner. Mais c'est l'ouvrage de mon gendre, lui ai-je dit; je veux l'avoir, je l'aurai, dût-il m'en coûter cent écus. Votre gendre! m'a-t-il répondu en ôtant son chapeau. Vous êtes le beau-père du docteur Rémy? Monsieur, dites-lui de ma part que s'il veut dix mille francs de la seconde édition, je les ai à son service.

Rémy. Il se pourrait!

Delmar, (*à part.*) Encore des compères.

Rondon. C'est ça, voilà comme ils sont à Paris! maintenant qu'il est lancé, je voudrais l'arrêter, que je ne pourrais pas!

---

[1] *Si*, particule affirmative contradictoire, qu'il ne faut pas confondre avec *oui*.

Scène XVIII.

Les Précédents ; Sophie.

Sophie. Mon père ! mon père ! voilà des voitures, des gendarmes !

Germont. Des voitures ! des gendarmes !

Delmar. Oui, ils arrivent pour son *cours de physiologie*, qu'il termine aujourd'hui !

Germont. Nous y assisterons tous ! un cours de physiologie, c'est très-amusant.

Sophie. Et puis, voici les journaux du soir ; ils viennent d'arriver ; il y a un article superbe sur M. Rémy. Tenez, lisez plutôt. On y dit en toutes lettres qu'il y a une place vacante à l'Académie de médecine, et que s'il y avait une justice, c'est lui qui devrait être nommé.

Rémy. Vraiment !

Germont, (*qui a regardé le journal.*) C'est ma foi vrai, c'est imprimé.

Rondon. Il ne manquait plus que cela pour leur tourner la tête.

Germont. Ah ! mon Dieu ! ma fille ! mes enfants ! il est question de moi.

Delmar, (*prenant le journal.*) Ce n'est pas possible !

Rondon, (*bas.*) Si vraiment, j'avais soigné le beau-père.

Delmar, (*lisant le journal en regardant Germont.*) "Un peintre célèbre, l'honneur de la province, vient d'arriver à Paris ; c'est M. Germont, auteur du fameux tableau du *Massacre des Innocents*. On dit qu'il s'est enfin déterminé à publier son *Cours d'Agriculture*, si impatiemment attendu par les savants."

Germont. Je commence donc à percer ?

Delmar. C'est à votre gendre que vous devez cela. Tout ce qui tient à un homme célèbre acquiert de la célébrité.

Germont, (*à Rondon.*) Eh bien, monsieur ! vous qui prétendiez que Rémy n'avait ni talent ni réputation, que dites-vous de cet article-là, de cet article où on lui donne de si grands éloges ?

Rondon, (*avec noblesse.*) Je dis, monsieur, que l'article est de moi.

Germont et Rémy. Il se pourrait !

Rondon. Je suis Rondon, homme de lettres, celui qu'on vous avait proposé pour gendre. Comme rival, je n'étais point obligé de dire du bien de monsieur ; mais comme juge, je devais la vérité, et je l'ai dite.

Delmar, (*à part.*) C'est bien cela ! charlatanisme de générosité !

Rémy, (*allant à Rondon.*) Monsieur, je n'oublierai jamais un trait aussi généreux ; vous êtes un homme d'honneur, vous êtes un galant homme.

Rondon. Monsieur, je suis un bon enfant, et voilà tout.

Scène XIX.

Les Précédents ; Madame de Melcourt.

Madame de Melcourt. Mes amis, mon cher Rémy, recevez mes compliments, j'étais chez la femme du vice-président à attendre le résultat de l'élection académique : vous êtes nommé.

Tous. Il serait vrai !

Rémy. Je ne peux pas en revenir ; car enfin je ne m'étais pas mis sur les rangs ; je n'avais pas même fait de visites. Eh bien, mes amis, que vous disais-je ce matin ? Vous voyez bien que, sans intrigues, sans cabale, sans charlatanisme, on finit toujours par arriver.

Delmar. Oui, tu as raison. (*A part.*) Mes chevaux sont en nage. (*S'essuyant le front.*) Et moi, je n'en puis plus.

Scène XX.

Les Précédents ; John, avec un gros ballot sur les épaules.

John. Monsieur, nous sommes sur les dents ;[1] il y a encore deux ballots comme ceux-là en bas : c'est toute l'édition.

Delmar. Veux-tu bien te taire !

John. Il n'y manque qu'un seul exemplaire, qui a été enlevé.

Delmar. C'est bon ; porte la première édition dans ma chambre : (*à part*) cela servira pour la seconde.

Rémy. Que veux-tu dire ? et quels sont ces livres ?

Delmar. Tu le sauras plus tard ; jouis de ton triomphe, tu le peux sans rougir, car cette fois du moins la vogue a rencontré le mérite ; mais disons, en l'honneur de la morale, que les réputations qui se font en vingt-quatre heures se détruisent de même ; et que si le hasard ou l'amitié commence les renommés, c'est le talent seul qui les soutient et qui les consolide.

---

[1] Nous sommes épuisés de fatigue.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville du Ménage de garçon.

Germont.

Lorsque l'on vante à tout propos
Les savants et leur modestie,
La conscience des journaux,
Les travaux de l'Académie,
Les nymphes du Panorama,
Les beaux effets du magnétisme,
La clémence du grand pacha,
La morale de l'Opéra,
Encore du *charlatanisme*.

Rondon.

Des noces j'observe parfois
Les brillantes cérémonies,
Et je me dis, lorsque je vois
L'air content des bonnes amies,
Des parents le ton doctoral,
Et du maire le pédantisme,
De l'époux l'air sentimental,
Et... jusqu'au bouquet virginal ;
Encore du *charlatanisme*.

Rémy.

Celui qui fait l'indépendant,
Et qui par d'autres sollicite,
Et celui qui fait l'important
Pour que l'on croie à son mérite ;
Et de ces gros banquiers, nos amis,
Qui, grâce à leur patriotisme,
A nos frais se sont enrichis,
En criant : " C'est pour mon pays ! "
Encore du *charlatanisme*.

Germont.

Pour se déguiser à grands frais,
Comme à Paris chacun travaille !
Ces chapeaux qui cachent les traits,
Ces blouses qui cachent la taille !
Et ces corsets si séduisants,
Qui feraient croire à l'optimisme !
Et ces pantalons complaisants,
Si favorables aux absents,
Encore du *charlatanisme*.

Delmar.

Traînant les amours sur ses pas,
Riche d'attraits et de jeunesse,
Cette mère tient dans ses bras
Son jeune fils qu'elle caresse ;
Et regardant sur un sofa
Son vieil époux à rhumatisme,
Elle dit : " Vois cet enfant-là,
Comme il ressemble à son papa ! "
Encore du *charlatanisme*.

Madame de Melcourt, (au public.)

Quand une pièce va finir,
Les auteurs viennent, d'ordinaire,
Dire : " Daignez nous applaudir. "
Nous, messieurs, c'est tout le contraire :
Nous venons, mais pour signaler
La pièce à votre rigorisme ;
Nous vous prions même d'aller
Cent fois de suite la siffler..
Est-ce là du *charlatanisme* ?

LA SOMNAMBULE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR E. SCRIBE.

PERSONNAGES.

M. Dormeuil.	Baptiste, valet de Gustave.
Cécile, sa fille.	Marie, femme de chambre de Cécile.
Frédéric de Luzy.	Un Notaire.
Gustave de Mauléon.	Parents et amis de M. Dormeuil.

La scène se passe dans le château de M. Dormeuil.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon élégant ; des croisées au fond donnant sur un jardin ; une table à droite des spectateurs.

Scène Première.

M. Dormeuil, Cécile, Marie.

M. Dormeuil, (*tenant à la main plusieurs billets d'invitation.*) Enfin, voilà donc nos billets de faire part. Comme c'est écrit ! comme c'est moulé ! et cet hymen qui tient un flambeau ! Vraiment, ce cher Griffard, l'imprimeur du département, entend très-bien le billet de mariage. Ah çà ! où est mon gendre, le capitaine ?

Marie. Votre gendre ? est-ce qu'il peut rester en place ? À chaque instant il regardait sur la route de Paris pour voir si son coureur et sa corbeille de noces n'arrivaient pas. Dans son impatience, il riait, il chantait, il m'embrassait, en me parlant de mademoiselle.

Dormeuil. Je le reconnais bien là. (*A Cécile.*) Il pense toujours à toi.

Marie. Enfin, n'y pouvant plus tenir,[1] il m'a dit qu'il allait voir au haut de la montagne si on ne découvrait rien ; il a pris son fusil, et il est parti en chassant à travers la forêt.

[1] Ne pouvant plus résister à ses désirs.

Dormeuil. Comment ! à la chasse aujourd'hui ?

Marie. Sans doute : c'est un monsieur si singulier que monsieur votre gendre.

Dormeuil. Singulier... En quoi ?

Marie.

Air : *Ces postillons.*

Il n'a point d'ordre et donne à tout le monde.

Dormeuil.

Bon, c'est qu'il est trop généreux.

Marie.

Rien ne l'affecte, il rit quand on le gronde.

Dormeuil.

C'est qu'il possède un caractère heureux

Marie.

Des jours entiers il se tue à la chasse.

Dormeuil.

C'est par ardeur et par activité.

Marie.

Mais sans tuer ni lièvre ni bécasse.

Dormeuil.

C'est par humanité. (*Bis.*)

Marie. Et, en outre, un garçon d'une raison...

Dormeuil. Sa raison, sa raison ; je n'ai jamais parlé de sa raison : mais à cela près,[1] c'est un cavalier parfait. Ce cher Frédéric ! jeune, aimable, spirituel ; à vingt-cinq ans, capitaine de cavalerie ! (*A Cécile.*) Voilà l'époux qu'il te faut, le gendre qui me convient. Il est pour toi d'une attention, et pour moi d'une complaisance... toujours de mon avis : il est vrai qu'il n'en fait qu'à sa tête ; mais c'est toujours une marque de déférence dont on doit lui savoir gré. Tiens, je t'avoue que toute ma crainte était que ce mariage ne vint à manquer ; mais enfin, nous y voilà. Notre cousin le notaire vient d'arriver, et ma foi, dans une heure...

Cécile, (*timidement.*) Mon père !

Dormeuil. Eh bien ! hâtons-nous : toute la société attend au salon.

Marie, (*bas à Cécile.*) Allons, mademoiselle, du courage : c'est le moment, ou jamais.

Cécile. Mon père, je voudrais vous parler.

Dormeuil. Me parler ! Ah ! j'entends : dans un pareil moment on a toujours quelques petits secrets à confier. Marie, laisse-nous. (*Marie sort.*)

---

[1] Excepté cela.

Scène II.

Dormeuil, Cécile.

Dormeuil. Eh bien! voyons, mon enfant, que veux-tu me dire?

Cécile. Ah! mon papa, j'ai bien envie de pleurer.

Dormeuil. Un jour comme celui-ci! le jour de ton mariage!

Cécile. Eh bien! mon papa, je crois que c'est à cause de cela.

Dormeuil. Comment, morbleu! ce n'est pas là mon intention.

Air: *Voilà bien ces lâches mortels.*

Te complaire est ma seule loi;
Tu fais mon bonheur, ma richesse:
Je voudrais toujours voir pour toi
Chacun partager ma tendresse.
Te chérir seul n'est rien; je veux
Qu'au plus vite l'hymen t'engage,
Pour qu'à t'aimer nous soyons deux,
Et peut-être un jour davantage.

Cécile. Oh! je sais combien vous êtes bon... Mais si cela vous est égal, tenez, je crois que j'aimerais mieux ne pas me marier.

Dormeuil. Comment, si cela m'est égal? Lorsque les bans sont publiés,[1] lorsque tout le monde est invité!... Voyons, Cécile, parlons un peu raison. J'ai cinquante mille livres de rente, et n'ai que toi d'enfant; je ne t'ai jamais rien refusé, je ne t'ai contrariée en rien: mais aussi tu m'avoueras que cette fois... à moins que tu n'aies quelque inclination, quelque amour...

Cécile. Moi, de l'amour! moi... Mon Dieu, dans tout ce que j'ai à vous dire, il n'y a pas un mot d'amour: mais, en revanche, il y a de la haine tant que vous en voudrez.

Dormeuil. Comment, tu haïrais ce pauvre Frédéric?

Cécile. Eh non! ce n'est pas lui; je rends justice à ses bonnes qualités, à son mérite: mais il est quelqu'un dans le monde que je ne puis souffrir, que je déteste; et je crois que c'est cette haine-là qui m'empêche d'avoir de l'amour pour un autre. Vous savez bien que d'abord vous vouliez m'unir à M. Gustave de Mauléon.

Dormeuil. Oui, j'avoue que, sous quelques rapports, je l'aurais préféré à Frédéric: avec autant d'amabilité, il avait

[1] La loi veut, en France, que le mariage soit annoncé publiquement au moins quinze jours avant sa célébration.

plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue ; mais lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter, et tu as rejeté ma proposition avec un dédain...

Cécile. Sans doute : parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole. Il est vrai que de mon côté je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric ; que je lui ai donné mes gants, mon éventail ; que je l'accablais de marques d'amitié : car j'étais d'une humeur... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée. Je vous demande s'il y a de ma faute ? Le lendemain, M. Gustave a été encore plus assidu auprès de sa nouvelle conquête : il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai cru voir, j'ai vu, j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main ; dans ce moment Frédéric me faisait une déclaration. J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu : il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais. Cela se peut bien : j'étais si en colère ! et depuis ce moment je n'ai plus revu M. Gustave.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Alors par un destin prospère,
Comme époux un autre s'offrit ;
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprit.
Ma destinée était affreuse,
Je pleurais, mais j'étais enfin
Contente d'être malheureuse,
Pourvu qu'il en eût du chagrin.

Dormeuil. Que ne le disais-tu donc plus tôt ? Maintenant, réfléchis au scandale d'une pareille rupture ; un mariage publié, et qui doit se célébrer demain : nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric, qui est puissante dans la province. Et d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

Cécile. Moi, non certainement, je ne l'aime pas.

Dormeuil. Et puis le temps, l'absence... Gustave habite Paris, nous, cette terre au fond de l'Auvergne : il n'y a pas apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer.

Cécile. Oh ! je l'espère bien ; car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

Dormeuil. Rassure-toi : tu n'as rien à craindre.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Tu triompheras d'un penchant
Dont ton cœur eût été victime ;

Va, crois-moi, le plus tendre amant
Ne vaut pas l'époux qu'on estime.
Chez l'un l'amour fuit sans retour,
Quand, chez l'autre, il se fortifie ;
L'amour est le plaisir d'un jour,
L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets-moi de prendre un peu plus sur toi-même.[1] Depuis quelque temps, je te trouve changée... Un jour de noce on a besoin d'être jolie... et tu n'as pas dormi cette nuit. Mon appartement était près du tien, et je t'ai entendue parler tout haut ; je t'ai entendue marcher : cela ne t'est jamais arrivé ; et ce n'est que depuis quelque temps. Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté.

Cécile. Ah ! pourvu que je ne le voie pas, je vous promets tout.

Scène III.

Les Précédents ; Marie.

Marie, (*accourant.*) Voici M. Frédéric, et sans doute son coureur avec la corbeille, car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de postillon. Ils sont au bout de l'avenue... Mais l'on vous attend dans le salon.

Dorneuil. Nous y allons. (*Donnant la main à sa fille.*) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre. (*Il sort par la droite.*)

Marie, (*bas à Cécile.*) Eh bien, mademoiselle ?

Cécile. Rien n'est changé ; mais n'importe... J'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille ; suis-moi.

Scène IV.

Frédéric, paraissant aux croisées du fond ; Gustave, Baptiste.

Frédéric, (*tient à la main un fusil et une carnassière, qu'il jette à terre en entrant.*) Holà ! hé ! quelqu'un ! Moi, je n'aime pas à faire mon entrée incognito. (*A Gustave et à Baptiste, qui entrent.*) Eh ! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur : vous êtes chez moi.

Gustave. Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas !

Frédéric. Allons donc, ne parlons pas de cela. Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

Baptiste. Non, il n'y a pas de quoi : quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau !

Frédéric. Ma foi, je me suis trouvé là bien à point.[2] J'arrivais au haut de la montagne, lorsque j'aperçois une chaise

[1] Prendre sur soi, se maîtriser
[2] Bien à point, fort à propos

plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue ; mais lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter, et tu as rejeté ma proposition avec un dédain...

Cécile. Sans doute : parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole. Il est vrai que de mon côté je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric ; que je lui ai donné mes gants, mon éventail ; que je l'accablais de marques d'amitié : car j'étais d'une humeur... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée. Je vous demande s'il y a de ma faute ? Le lendemain, M. Gustave a été encore plus assidu auprès de sa nouvelle conquête : il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai cru voir, j'ai vu, j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main ; dans ce moment Frédéric me faisait une déclaration. J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu : il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais. Cela se peut bien : j'étais si en colère ! et depuis ce moment je n'ai plus revu M. Gustave.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Alors par un destin prospère,
Comme époux un autre s'offrit ;
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprit.
Ma destinée était affreuse,
Je pleurais, mais j'étais enfin
Contente d'être malheureuse,
Pourvu qu'il en eût du chagrin.

Dormeuil. Que ne le disais-tu donc plus tôt ? Maintenant, réfléchis au scandale d'une pareille rupture ; un mariage publié, et qui doit se célébrer demain : nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric, qui est puissante dans la province. Et d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

Cécile. Moi, non certainement, je ne l'aime pas.

Dormeuil. Et puis le temps, l'absence... Gustave habite Paris, nous, cette terre au fond de l'Auvergne : il n'y a pas apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer.

Cécile. Oh ! je l'espère bien ; car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

Dormeuil. Rassure-toi : tu n'as rien à craindre.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Tu triompheras d'un penchant
Dont ton cœur eût été victime ;

Va, crois-moi, le plus tendre amant
Ne vaut pas l'époux qu'on estime.
Chez l'un l'amour fuit sans retour,
Quand, chez l'autre, il se fortifie ;
L'amour est le plaisir d'un jour,
L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets-moi de prendre un peu plus sur toi-même.[1] Depuis quelque temps, je te trouve changée... Un jour de noce on a besoin d'être jolie... et tu n'as pas dormi cette nuit. Mon appartement était près du tien, et je t'ai entendue parler tout haut ; je t'ai entendue marcher : cela ne t'est jamais arrivé ; et ce n'est que depuis quelque temps. Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté.

Cécile. Ah ! pourvu que je ne le voie pas, je vous promets tout.

Scène III.

Les Précédents ; Marie.

Marie, (*accourant.*) Voici M. Frédéric, et sans doute son coureur avec la corbeille, car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de postillon. Ils sont au bout de l'avenue... Mais l'on vous attend dans le salon.

Dormeuil. Nous y allons. (*Donnant la main à sa fille.*) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre. (*Il sort par la droite.*)

Marie, (*bas à Cécile.*) Eh bien, mademoiselle ?

Cécile. Rien n'est changé ; mais n'importe... J'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille ; suis-moi.

Scène IV.

Frédéric, paraissant aux croisées du fond ; Gustave, Baptiste.

Frédéric, (*tient à la main un fusil et une carnassière, qu'il jette à terre en entrant.*) Holà ! hé ! quelqu'un ! Moi, je n'aime pas à faire mon entrée incognito. (*A Gustave et à Baptiste, qui entrent.*) Eh ! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur : vous êtes chez moi.

Gustave. Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas !

Frédéric. Allons donc, ne parlons pas de cela. Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

Baptiste. Non, il n'y a pas de quoi : quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau !

Frédéric. Ma foi, je me suis trouvé là bien à point.[2] J'arrivais au haut de la montagne, lorsque j'aperçois une chaise

[1] Prendre sur soi, se maîtriser.
[2] Bien à point, fort à propos.

de poste emportée par deux chevaux fougueux qui avaient quitté la grande route, et se dirigeaient vers un précipice.

Baptiste. Je le vois encore d'ici : deux cents toises de profondeur !

Frédéric. Non : mais cinquante, et c'est bien assez. Le postillon, qui était cet imbécile, avait déjà abandonné les guides et perdu l'étrier ; j'étais à soixante pas de vous ; impossible de vous arrêter à temps : je glisse une balle dans mon fusil ; j'ajuste le cheval du postillon : je le renverse, l'autre s'abat, et vous vous trouvez tous à terre, mais de plain pied, et sur le plus beau gazon du monde ! un endroit fait exprès pour verser.

Baptiste. Oui ; un cheval de cinquante louis qui est resté sur la place.

Frédéric. C'est égal, le coup était bon : à soixante pas juste à l'épaule ; c'était bien là que je visais, je t'en donne ma parole d'honneur.

Baptiste. Et moi qui étais dessus ; je vous demande.[1]

Frédéric. J'étais sûr de mon coup. Enfin si tu veux, je recommence ; remets Baptiste.

Baptiste. Non pas, non pas.

Air du Ménage de Garçon.

Je crains quelque balle indiscrète

Frédéric.

Au but je suis sûr de frapper,
D'ailleurs, en ami je vous traite.

Baptiste.

N'importe, on pourrait se tromper.
On voit tant de gens à la ronde
Fort bien avec tous les partis,
Mais qui tirent sur tout le monde,
Et qui font feu sur leurs amis.

Frédéric, (*à Gustave.*) Ah ça ? tu ne me quittes pas ; songe qu'aujourd'hui tu m'appartiens tout entier. Je suis ici chez moi, et je me fais un plaisir de te recevoir... Si tu savais... je te conterai cela tout à l'heure... C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! il ne me manquait que la présence de mon meilleur ami. Baptiste, votre maître couche ici ; laissez-nous, et allez à l'office.

Baptiste. J'y allais, monsieur.

Frédéric. C'est bien, et tu diras qu'on prépare la chambre... (*A Gustave.*) Je te demande pardon, mon ami ; vois-tu, un maître de maison... Écoute, Baptiste... la chambre..

[1] Je vous demande s'il ne pouvait pas me tuer aussi bien que le cheval

Quelle chambre vais-je donc lui donner ?... c'est que tout est pris ! Ah ! notre pavillon ! parbleu ! le pavillon du jardin un endroit charmant ! qui est un peu en défaveur depuis que le jardinier prétend y avoir vu la nuit de grandes figures blanches... ; mais je sais que cela ne te fait rien.

Gustave. Oh ! absolument.

Frédéric.

Air d'Arlequin sauvé.

Un mien grand-oncle a rendu l'âme.[1]

Gustave.

J'entends, voilà le revenant.

Frédéric.

Non, le fantôme est une femme.
Et c'est la sienne apparemment.
Grâce à la concorde profonde
Qu'entre eux l'on voyait exister,
Depuis qu'il est dans l'autre monde,
Sa femme n'y veut plus rester.

Gustave. Ma foi, mon ami, j'en suis enchanté !

Frédéric. Va pour le pavillon. (*A Baptiste.*) Tu y porteras la valise de ton maître.

Baptiste, (*à Gustave.*) Et moi, monsieur, je pense maintenant que vous feriez peut-être mieux de continuer votre route. Monsieur votre père sera inquiet.

Frédéric. Est-ce que le commandant en chef de ta cavalerie démontée serait poltron, par hasard ?

Baptiste. Moi, monsieur, ce que j'en dis n'est que par intérêt pour mon maître ; car, Dieu merci, j'ai fait mes preuves : quand quelqu'un a eu comme moi un cheval tué sous lui !

Gustave. C'est bon, laisse-nous.

Scène V.

Gustave, Frédéric.

Frédéric. Ce cher Gustave ! quel bonheur de le trouver ! Je n'ai point oublié qu'au régiment tu étais mon guide, mon mentor : car j'étais un peu mauvais sujet, et je n'ai jamais fait grand-chose. Toi, c'est différent : tu as toujours valu mieux que moi, j'en conviens. C'est toi qui payais mes dettes, et qui m'as sauvé je ne sais combien de coups d'épée, sans compter ceux que tu as reçus pour moi ; et ceux-là, vois-tu bien, (*mettant la main sur son cœur,*) ils sont là ; ça ne s'oublie pas. Mais, dis-moi un peu, depuis que nous ne

[1] A rendu l'âme, est mort.

nous sommes vus, il me semble que ta sagesse a pris une teinte bien rembrunie.

Gustave. Ma foi, mon cher, je crois que je deviens philosophe ; je m'ennuie : et si ce n'était pas payer tes services d'ingratitude, je te dirais que tout à l'heure j'ai été presque fâché lorsque tu as arrêté mes chevaux... Oui, mon ami j'étais amoureux, j'ai été trahi ; ça va te faire rire : moi, ça me désole. J'ignore ce que la perfide est devenue : je ne m'en suis point informé. J'avais réalisé quelques fonds, envoyé ma démission de secrétaire d'ambassade, et je quittais la France lorsque je t'ai rencontré.

Frédéric.

Air du vaudeville de [illegible] Courrier.

Par dépit [illegible] fuir sans retour,
Ah! certes, la folie est grande ;
Conçoit-on, je te le demande,
Un Français qui se meurt d'amour ;
Un guerrier constant qui se flatte
De fixer de jeunes beautés ;
Enfin, un amant diplomate
Qui croit à la foi des traités.

Gustave, (*souriant*.) Tu as raison ; je suis un extravagant ; mais il ne s'agit pas ici de mes chagrins, parlons plutôt de ton bonheur : c'est le moyen de me les faire oublier ; il paraît que tu es dans une situation...

Frédéric. Superbe, mon ami, et surtout bien extraordinaire. Je me marie, et ce n'est pas sans peine. Tu sais combien j'ai manqué de mariages ; je n'ai jamais pu en conclure un seul.

Gustave. Oui, tu jouais de malheur : des duels, des rivaux...

Frédéric. Et le chapitre des informations : il y a des parents curieux, qui veulent tout savoir ; c'était cela qui me faisait toujours du tort ; mais enfin je suis tombé sur un beau-père raisonnable ; il pense qu'il faut que la jeunesse fasse des folies, ce qui est aussi mon système ; et c'est ce soir que nous signons le contrat... Une fille unique, cinquante mille livres de rente, et je l'aime !... comme je les aimais toutes... car, franchement, je n'ai jamais eu de préférence marquée pour personne : c'est encore une des considérations qui ont déterminé le beau-père.

Air des Maris ont tort.

Oui, depuis qu'existe le monde,
Chacun dispute à tout propos
Et sur la brune et sur la blonde,
Sur le Champagne et le Bordeaux.
A quoi bon toutes ces querelles ?
Je n'ai jamais d'avis certains,
Et j'adore toutes les belles,
Comme je bois de tous les vins.

ve. Ma foi, mon cher, tu es heureux, et je te félicite ariage.

ric. Oh! il n'est pas encore fait, et il y a bien des dire. Tu sais que quelquefois je joue?

ve. Quelquefois! c'est-à-dire toujours.

ric. Oui, par habitude, car je n'aime pas le jeu. dernier, j'ai eu un bonheur admirable... près de mille francs que j'ai gagnés. C'est dans ce moment- e me suis présenté au beau-père, qui m'a accepté; ais si content de me marier, que j'ai joué encore par nps; car c'est toujours ma ressource quand j'ai de u du chagrin.

ve. Eh bien!

ric. Eh bien! tu ne devines pas? (*En riant.*) J'ai tout t il ne me reste rien: ça n'est pas pour moi, ça m'est connais ces positions-là; mais c'est le beau-père, un mme qui m'avait accepté plus pour moi-même que fortune; une jeune personne charmante, qui m'adore, m'adore, c'est le mot; tu sais que là-dessus je ne s pas accroire... Et des présents de noce..., une corperbe qui arrive aujourd'hui, et que je ne sais trop t payer. Voilà, je te l'avoue, ce qui me fait trem- r mon cinquième mariage.

ve. Comment, morbleu! ne suis-je pas là? Et si taine de mille francs peuvent d'abord te suffire...

Frédéric, (le serrant dans ses bras.)

Air de Préville et Taconnet.

Mon ami, mon dieu tutélaire.

Gustave.

Ton bien jadis n'était-il pas le mien,
Lorsque avec moi tu partageais en frère?

Frédéric.

Oui, de ce temps je me souvien,[1]
De ce temps-là je me souvien.
Nous apportions, toi, ce me semble,
Crédit, fortune, esprit sage et rangé,
Moi, les défauts et les dettes que j'ai;
Puis, sans façon, nous mettions tout ensemble;
Voilà comment j'ai toujours partagé.

ve. Et quelle est ta future?

ric. Mais j'ai idée que tu l'as connue à Paris, quand abitait. C'est la fille d'un riche négociant, monsieur il.

ve. Comment! Cécile Dormeuil?

---

[1] Pour *souviens*, licence poétique.

Frédéric. Oui, Cécile ; c'est elle-même.

Gustave. En effet, je me rappelle l'avoir vue quelquefois. (*Tirant son portefeuille.*) Tiens, voilà toute ta somme.

Frédéric. J'espère que cela ne te gêne pas ? Eh bien ! qu'as-tu donc ?

Gustave. Rien, mon ami ; rien du tout, je te jure. Mais je fais réflexion que la famille de ton père est très-nombreuse ; que tu as sans doute beaucoup de parents à loger.

Frédéric. Eh bien ! qu'importe ? n'es-tu pas mon ami ? cela vaut bien un cousin : d'ailleurs, il me faut un témoin, et je compte sur toi. Et puis, tu ne t'imagines pas comme ma femme, comme mon beau-père, comme tout ce monde-là m'aime. Présenté par moi, tu vas voir quel accueil on va te faire. Ils seront enchantés de te voir. Il n'y a pas jusqu'aux domestiques... Marie !... holà ! quelqu'un : c'est que je suis le maître ici ; il faut bien qu'on m'obéisse... Marie !

Scène VI.

Les Précédents ; Marie.

Frédéric. Avertis M. Dormeuil que mon ami intime... que M. Gustave de Mauléon...

Marie. Ah, mon Dieu ! Comment ! c'est monsieur qui... que... certainement... Monsieur... Je ne croyais pas...

Frédéric. Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a donc ? C'est la femme de chambre et la confidente de ma femme ; une fille d'esprit quand elle n'a pas de distractions. Voici M. Dormeuil et sa fille.

Scène VII.

Les Précédents ; Dormeuil, Cécile.

Frédéric. Beau-pere, voilà un de mes bons amis que je vous présente.

Dormeuil, (*saluant sans le regarder.*) Certainement, monsieur... (*Levant les yeux.*) Grand Dieu !

Cécile, (*qui a fait une révérence, le regarde à son tour, et fait un geste de surprise.*) C'est lui !

Frédéric, (*à Gustave.*) Ah çà ! décidément tu as la physionomie malheureuse ; on ne peut pas t'envisager !

Dormeuil, (*balbutiant.*) À coup sûr... L'honneur que nous recevons... Nous ne croyions pas... Et j'étais loin de m'attendre...

Frédéric. Allons, voilà le beau-père qui est comme Marie,

et qui fait des phrases. Eh ! sans doute, vous ne l'attendiez pas, puisqu'il ne voulait pas venir... il ne voulait pas rester.

Dormeuil. Qui nous procure donc l'avantage... ?

Frédéric. Eh ! parbleu ! c'est moi qui l'amène. Sans moi, il passait son chemin ; j'ai le coup d'œil si juste... À soixante pas... beau-père... je vous conterai cela. Ah çà ! j'espère que tu vas embrasser la mariée ?

Dormeuil, (*l'arrêtant.*) Non pas, non pas ; ce soir, après le contrat, nous nous embrasserons tous.

Frédéric. À la bonne heure ! parce que, vois-tu, les grands parents... l'étiquette... ; c'est le beau-père qui est le maître des cérémonies : moi, ça ne me regarde pas : j'épouse, et voilà tout. Ma chère Cécile, je vous le recommande ; il ne connaît ici personne que vous ; et puisqu'il veut bien nous sacrifier sa journée... Allons, mon cher M. Dormeuil, faites-lui donc un peu d'amitié, je ne vous reconnais pas ;[1] maintenant, d'ailleurs, sa présence est indispensable ; c'est mon témoin.

Dormeuil. Comment ? votre témoin !

Frédéric. Oui, morbleu ! ce n'est pas la première fois qu'il m'en a servi.

Air de Lantara.

Oui, vingt fois sa valeur prudente
A modéré mes sens trop étourdis ;
Avec succès je le présente
À mes amis comme à mes ennemis.
Heureux témoin : sa présence chérie
Me fut toujours d'un augure flatteur ;
Autrefois je lui dus la vie,
Je vais lui devoir le bonheur.

Dormeuil. Mais l'usage veut qu'ordinairement ce soit un parent.

Frédéric. Eh bien ! n'est-il pas le mien ? Sur le champ de bataille, n'étions-nous pas frères d'armes ? Cette parenté-là en vaut bien une autre. Vous mettrez sur le contrat : Parent du côté du marié. À propos, j'étais sorti pour aller au-devant de mon coureur.

Marie. Eh ! monsieur, il vient d'arriver avec votre corbeille de noce.

Frédéric. Ma corbeille est arrivée ! Allons la déballer. C'est M. Dormeuil et moi qui l'avons commandée ; et tu verras quelle élégance, quel goût.

Air : *A soixante ans.*

Des fleurs, des dentelles, des chaînes,
Des bijoux du plus bel effet ;
Deux cachemires indigènes,
Plus chers que quatre du Thibet.

[1] Vous n'êtes pas comme de coutume.

Dormeuil.

C'est trop... Combien cela vous coûte!

Frédéric.

Eh mais! beau-père, il le fallait;
J'ai fait ce que je dois sans doute.
(*Bas à Gustave.*)
Mais je dois tout ce que j'ai fait.

Pourvu qu'ils n'aient rien oublié, et que tout cela ne se soit pas froissé en route. Ah! ma chère Cécile, je vous en prie, ne venez pas avec nous; tout à l'heure, vous jouirez du coup d'œil; laissez-nous vous surprendre. Allons, beau-père, dépêchons.

Dormeuil. Et monsieur, que nous laissons?

Frédéric. Cécile voudra bien lui tenir compagnie.

Cécile. Mais que voulez-vous que je dise, que je fasse?

Frédéric. Eh bien! vous ferez connaissance. Mon ami, je te laisse avec ma femme. (*Entraînant Dormeuil.*) Eh! venez donc, je meurs d'impatience.

Scène VIII.

Gustave, Cécile.

Gustave, (*après un moment de silence.*) Me sera-t-il permis, mademoiselle, de vous offrir mes félicitations?

Cécile. Oui, monsieur, je les reçois.

Gustave. Je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage... car croyez que le hasard seul...

Cécile. J'en suis persuadée, monsieur; je sais que rien ne pouvait vous attirer en ces lieux. Depuis longtemps, votre silence nous l'avait appris; et si quelque chose m'étonne, c'est de vous voir consentir à nous accorder quelques jours. Soyez sûr que mon père sentira tout le prix d'un pareil sacrifice.

Gustave. Je n'ai pu résister au désir d'être témoin du bonheur de mon ami, du vôtre, mademoiselle. Puissiez-vous former une union fortunée! Puisse Frédéric ne jamais éprouver les tourments de la jalousie, ni la douleur de perdre votre tendresse!

Cécile. Et qui vous fait présumer que cela puisse arriver? Frédéric m'aime beaucoup, monsieur, il m'aime réellement.

Gustave. Eh! mademoiselle, est-ce donc une raison?

Cécile. Oui, sans doute, puisqu'il m'aime, il ne sera ni faux ni trompeur, il ne se fera point un jeu de trahir ses serments.

Gustave. Vous supposez alors qu'on ne sera avec lui ni

perfide ni coquette. Je le désire, mademoiselle, et lui souhaite de trouver une fidélité que pour moi je n'ai jamais su rencontrer.

Cécile. Que vous n'avez pas su rencontrer ?

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Mais Frédéric, vous l'ignorez peut-être,
De vous diffère trait pour trait,
Pour mieux vous le faire connaître,
Je puis vous tracer son portrait :
Il n'aime qu'une seule belle,
Il n'est ni défiant, ni jaloux,
Il est enfin tendre et fidèle,
Vous voyez qu'il n'a rien de vous.

Gustave.

Même air.

Ainsi que vous, je veux, mademoiselle,
Former un lien plus heureux,
Et désormais, aux pieds d'une autre belle,
Porter mon hommage et mes vœux.
(*Avec un dépit très-marqué.*)
Pour qu'à mon cœur rien ne vous retrace,
Exprès je veux même, entre nous,
Qu'elle soit sans attraits, sans grâce,
Enfin, qu'elle n'ait rien de vous.

Cécile. Et il ne vous en coûtera pas beaucoup, monsieur, pour l'aimer.

Gustave. Pas plus qu'à vous, mademoiselle, pour aimer Frédéric ; car ce n'est point à l'ordre d'un père qu'il doit votre main ; c'est à vous, à vous seule. Vous l'aimez, il me l'a dit lui-même.

Cécile. Comment ! il vous l'a dit ?

Gustave. Oui, mademoiselle, il en est convenu. Vous l'aimez, vous l'adorez, du moins, maintenant : j'ignore combien de temps il pourra jouir de cet avantage.

Cécile, (*avec dépit.*) Monsieur... (*Se reprenant.*) Eh bien ! oui, monsieur ; il vous a dit la vérité : je chéris l'époux que mon père m'a donné, que mon cœur a choisi ; et je ferai mon bonheur de lui appartenir. (*A part.*) On vient, ah ! tant mieux : car mes larmes trahiraient le trouble de mon cœur.

Scène XI.

Gustave, Dormeuil, Frédéric, Cécile, le Notaire ; parents et amis. (*Ils saluent Dormeuil, et lui font des compliments ; une partie des dames s'asseyent à gauche, et les hommes restent debout derrière elles.*)

Frédéric. Mon ami, tu vois le plus heureux des hommes !... mes cachemires ont produit un effet... Et toi, tu as été content de ma femme, n'est-il pas vrai ?... Un peu timide, un peu troublée ?... Mais un jour comme celui-ci... moi-même je

ne sais pas trop où j'en suis... Je te présente une partie de notre famille. (*Tout le monde salue.*) (*A part, à Gustave.*) Heim, qu'en dis-tu ?

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Voici ma tante la Jonchère,
Mon cousin le docteur en droit,
Mon autre cousin le notaire,
La forte tête de l'endroit.

(*A part.*)

Que t'en semble ? quelles tournures !
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures
Qu'on irait voir pour de l'argent.

Dormeuil, (*faisant avancer la table.*) Allons, mon cher cousin, mettez-vous là, et occupons-nous du contrat.

Frédéric. Sans doute ; signons, signons, c'est le point essentiel : parce que tant qu'on n'a pas signé, on ne sait pas ce qui peut arriver. (*A Gustave.*) Tu sais, moi surtout qui suis difficile à marier.

Le Notaire, (*à la table.*) Quels sont les témoins ?

Frédéric. Du côté de Cécile, ceux que vous avez inscrits, et du mien, M. Gustave de Mauléon, mon ami.

Le Notaire, (*le regardant attentivement.*) Ah ! c'est monsieur ?

Frédéric. Oui. Est-ce que sa physionomie ne produit pas sur vous un certain effet ?

Le Notaire. Mais non.

Frédéric. Eh bien ! vous êtes le premier : car mon beau-père, ma femme, toute la maison... Mais vous autres fonctionnaires publics, rien ne peut vous émouvoir : vous êtes impassibles comme la loi.

Le Notaire, (*avec emphase.*) C'est notre devoir.

Frédéric, (*traversant le théâtre et allant vers la table.*) Quand je te disais... le beau-père le premier, c'est trop juste... à moi, maintenant... Permettez donc... laissez-moi faire mon paraphe : le défaut de paraphe entraîne nullité, n'est-il pas vrai, cousin ? et je veux que rien n'y manque. (*A Cécile, en lui présentant la plume.*) Ma chère Cécile, c'est à vous ; mon bonheur maintenant dépend d'un seul mot.*

[Fragment du finale de l'Auberge de Bagnères, arrangé par M. Doche.]

Dormeuil.

Allons, Cécile, allons, ma fille, c'est à toi.

ENSEMBLE.

Cécile, (*traversant à son tour, et allant à la table.*)

Ah ! que mon âme est émue !
Oui, ma main tremble malgré moi.

* Il revient à sa première place.

Gustave.

Mon cœur palpite à sa vue.

Dormeuil.

Allons, rassure-toi.

(*Cécile prend la plume, s'arrête un instant, regarde Gustave, et signe vivement.*)

Frédéric.

Elle est à moi.

Gustave.

Elle a signé.

Frédéric, (*à Gustave.*)

C'est à ton tour, je crois.

Gustave, (*allant à son tour à la table, et affectant une grande joie.*)

Je signe, et jamais, sur mon âme,
Je n'ai signé de plus grand cœur ;
Car c'est l'acte de ton bonheur.
(*A Cécile.*)
Recevez donc mon compliment, madame,
Oui, madame ;
Le premier ici je veux
Vous donner ce titre heureux.
(*Il reprend sa place.*)

Frédéric.

Je suis, ainsi que ma femme,
Sensible à tant d'amitié.
Enfin... enfin... je suis donc marié.

Dormeuil, Frédéric, Le Chœur.

ENSEMBLE.

Ah ! que { mon / son } âme est émue !
Non, rien n'égale { mon / son } bonheur.

Cécile.

Ah ! que mon âme est émue !
Non, rien n'égale mon malheur.

Gustave.

Oui, pour jamais je l'ai perdue ;
Non, rien n'égale ma douleur.

(*Pendant ce premier ensemble, tous les parents ont signé, et Baptiste ainsi que plusieurs domestiques arrivent tenant des flambeaux.*)

Frédéric, (*à Dormeuil et à Gustave.*)

Mais vous ferez tantôt connaissance, j'espère,
Car mon ami reste avec nous, beau-père,
Il couche ici, je viens de l'engager.

Dormeuil.

Mais où veux-tu donc le loger ?

Frédéric.

Pour qu'il soit bien, moi j'ai pris mes mesures,
Il aime à voir les revenants de près,
C'est pour cela que je lui donne exprès
Le pavillon aux grandes aventures,
Celui du jardin.

Baptiste, (effrayé, bas à son maître)

Grands dieux !
Nous sommes perdus tous les deux

Chœur.

Bonsoir, monsieur, à demain

Dormeuil.

Demain, de grand matin,
La noce se fait à la ville ;
En attendant, chacun, je croi,
Peut se retirer chez soi.

Frédéric.

Il le faut bien ; chacun chez soi.
Mais demain, demain... Adieu, Cécile

(A Gustave.)

Tout est signé, vous est cette,
L'amour a couronné ma flamme :
Me voilà donc enfin marié sans contredit,
A moins que cette nuit
Le diable n'emporte ma femme.

Chœur.

Partons, bonne nuit, bonne nuit,

Ensemble.

Ah ! que mon âme est émue ! etc.

(Les domestiques, le flambeau à la main, conduisent les parents par les portes de droite et de gauche Cécile, Dormeuil et Marie sortent par le fond, ainsi que Frédéric et Gustave.)

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un pavillon demi-circulaire à colonnes, très-riche, fermé de tous les côtés. Au fond, une porte et deux croisées latérales, servant aussi de portes, toutes trois garnies de persiennes. A gauche du spectateur, une porte qui est censée donner dans un autre appartement du pavillon ; à droite et à gauche, des panneaux, sur lesquels sont peints différents sujets. Dans le fond, à droite, est un paravent ; entre le paravent et un des panneaux de la droite est un fauteuil. Il fait nuit. Au lever du rideau, Gustave écrit devant une table. Baptiste examine toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées.

Scène Première.

Gustave, Baptiste.

Baptiste, (appelant Gustave.) Monsieur ! monsieur ! trois heures du matin !

Gustave. Parbleu ! je le sais bien, puisque tu as eu soin de m'avertir à tous les quarts d'heure.

Baptiste. Est-ce que monsieur ne se couche pas ?

Gustave. Non ; mais nos lits sont dans la chambre à côté. Va dormir si cela te convient, et laisse-moi.

Baptiste. C'est que je n'aime pas à dormir seul, je m'ennuie, et puis, s'il arrivait quelque chose à monsieur, peut-être n'entendrais-je pas.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ils m'ont fait hier à l'office
Maint et maint conte sépulcral.

Gustave.

Poltron !

Baptiste.

Soit, je me rends justice ;
On ne s'en porte pas plus mal.
Oui, la bravoure a mon estime ;
Car je suis brave par penchant :
Mais je suis poltron par régime,
Afin de vivre longuement.

Et dans ce pavillon isolé, au milieu d'un jardin immense...

Gustave, (*sans l'écouter.*) Éloigne cette table.

Baptiste, (*lui parlant, et s'appuyant sur la table.*) Encore, si l'on pouvait attendre des secours du château. Autrefois, il existait une communication qui au moyen d'un ressort... Je ne sais plus comment ils m'ont expliqué cela ; mais on n'en a plus connaissance, et le hasard seul pourrait le faire retrouver. Alors, vous sentez bien qu'après tout ce qu'on raconte...

Gustave. Baptiste, je vais me fâcher.

Baptiste. Oh ! monsieur, cela me paraît prouvé ; car on l'a mis dans le journal du département, et avant huit jours ceux de Paris le répéteront : j'espère qu'alors vous ne pourrez plus en douter.

Gustave. Eh bien ! voyons, où en veux-tu venir ?

Baptiste. Eh bien ! monsieur, ils disent donc que chaque nuit le fantôme vient se reposer dans ce pavillon jusqu'au point du jour ; mais qu'aux premiers rayons du soleil, crac, il a l'air de s'abîmer dans la muraille : et hier, Thomas, le jardinier, l'a vu comme je vous vois, sinon qu'il a fermé les yeux, ce qui l'a empêché de distinguer.

Gustave. Ah çà ! j'espère que tu as fini... Arrange-toi comme tu voudras, dors ou ne dors pas ; mais tâche de te taire, ou demain je te chasse.

Baptiste. Ou demain je te chasse... (*Emportant la table, et la plaçant à la gauche du spectateur.*) Dieux ! que c'est insupportable qu'il y ait des gens qui soient les maîtres ! car sans les maîtres, il serait bien plus agréable d'être domestique.

Air de Julie.

Mais j'ai fermé porte et fenêtre ;
Partout j'ai fermé les verrous.
(S'arrangeant dans un fauteuil qui est à l'extrême gauche et près de la table)
Puisqu'il me faut obéir à mon maître,
Pour lui complaire, endormons-nous.
Si je pouvais, douce métamorphose,
Imiter tant de gens de bien,
Qui, comme moi, s'endorment n'étant rien,
Et qui s'éveillent quelque chose !...
. . . . Quelque chose...
(Il s'endort.)

Scène II.

Gustave, seul.

Encore quelques heures, et elle sera perdue pour moi ! Et je resterais demain au château ! Non ! le dessein en est pris,[1] j'enverrai cette lettre à mon ancien colonel, à mon ami, et demain je partirai sans voir Cécile.

Air : *Tendres échos errants dans ces vallons.*

Elle a trahi ses serments et sa foi,
Et pour jamais il faut que je l'oublie.
J'avais juré de vivre sous sa loi ;
Eh bien, j'irai mourir pour ma patrie.
Patrie, honneur ! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls au moins ne me trahirez pas.

Nouveaux serments vont bientôt m'engager,
Et si je fus quitté par une belle,
Sous les drapeaux, où je cours me ranger,
La gloire au moins me restera fidèle.
Patrie, honneur ! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls, hélas ! ne me trahirez pas.

(Il se jette sur une chaise, à droite du spectateur.)

(On entend une ritournelle.)

Ciel !... qu'entends-je !... Quel est ce bruit ?

Scène III.

Gustave, Cécile. Gustave se penche sur son fauteuil pour découvrir d'où vient le bruit. Derrière lui, à droite, un des panneaux du pavillon près du fauteuil s'ouvre tout à coup, et l'on voit paraître Cécile en robe blanche très-simple ; elle a les bras nus, et sur le cou un très-petit fichu élégamment brodé ; elle tient un flambeau à la main, et s'avance lentement. Le panneau se referme de lui-même. Arrivée à la table près de laquelle dort Baptiste, elle y pose son flambeau.

Gustave. Qu'ai-je vu ?... Cécile !...

Cécile. J'ai cru qu'ils me poursuivaient ; qu'ils voulaient encore me faire signer... Non, je ne veux plus, surtout s'il est là.

[1] C'est bien décidé.

ui peut causer, pendant son sommeil, l'agitation
je la vois ?
s air suppliant.) Mon père !... oui, vous avez
e est bien malheureuse ! C'est fini... je suis
rtant la main à sa tête comme pour sentir sa
c'est moi qui suis la mariée, car les voilà tous
ne complimenter. (*D'un air aimable et gracieux, répondant.*) Merci, merci, mes amis ; oui, des
on bonheur !... Ils ne me regardent plus... Si
.
rands dieux !
ardant autour d'elle.) Pourquoi m'a-t-on menée
n bal... Vous savez que je n'aime plus le bal ;
x plus y aller... (*Traversant le théâtre, et allant*
i, nous y voilà... (*Elle salue, et s'assoit*[1] *sur la*
pait Gustave.) Il y a tant de monde dans ce sa-
est pas ! (*Faisant un geste de surprise.*) C'est
perçu ! mais il se gardera[2] bien de me parler,
c moi : ce n'est qu'avec mademoiselle de Fier-

rement.) Mademoiselle de Fierville !...
mon Dieu ! comme mon cœur bat ! Il s'ap-
s... (*Froidement, et comme pour répondre à une*
vec plaisir, monsieur... (*Vivement.*) Il m'a in-
-t-il me dire, et que lui répondre ? Je suis fâchée
avoir accepté... Je voudrais que la contredanse
t jamais... Ah, mon Dieu ! je crois entendre...
prélude ! (*L'orchestre joue le commencement de*
que Cécile croit entendre. Elle se lève de des-
', et se met en place pour danser. Elle porte la
ts comme pour arranger ses gants, et présente la
un cavalier la lui tenait.[3])
h ! profitons de son erreur ! (*Il lui prend la*

main a pressé la mienne ! N'importe, soyons
. (*D'un air très-froid, et ayant l'air d'écouter.*)
nsieur ?... (*Ayant toujours l'air d'écouter.*) Ce-
l'il dit là est assez raisonnable... S'il savait quel

égant de dire : elle s'assied. Ce verbe est irrégulier, mais
lent le faire régulier.
, se défendra.
it le temps qu'est censée durer la contredanse, l'orchestre
et avec des sourdines, l'air de la contredanse de *Nina*.

bien il me fait !... Quoi ! monsieur, vous ne l'aimez [illegible] Ah ! j'ai bien envie de le croire... Que je vous réponde [illegible] Tout à l'heure... Vous voyez que c'est à moi de da[illegible] (*Elle danse toute une figure ; elle va en avant, traverse, et [illegible] droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur : [illegible] dernière reprise elle s'arrête brusquement. La musique et [illegible] la contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place, et [illegible] la révérence pour remercier son cavalier. Elle s'assoit toujo[illegible] sur la même chaise, arrange sa robe comme pour faire une p[illegible] à côté d'elle à Gustave ; puis a l'air de lui adresser la par[illegible] et de continuer une conversation déjà commencée.*) Vous [illegible] heureux... et moi donc !... Combien je suis contente que nou[illegible] soyons raccommodés !... Vous ne savez donc pas qu'on vou[illegible] lait me marier ? et bien malgré moi, encore... Mais, tenez, [illegible] voilà cet anneau que vous m'avez donné, et ce qui me faisa[illegible] le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

Gustave, (*douloureusement.*) Pauvre Cécile !

Cécile. Oui, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit : Reprenez-le ; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

Gustave. Ah ! malheureux que je suis !

Air : *Dormez donc, mes chères amours.*

Hélas ! à son dernier désir
Je saurai du moins obéir.
(*Il retire l'anneau du doigt de Cécile, et le met au sien.*)

Cécile.

Rien ne peut plus nous désunir.

Gustave.

Ah ! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe.

ENSEMBLE.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours.
Dormez donc, mes seules amours,
Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

Cécile.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours ;
Oui, mon cœur gardera toujours,
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

Cécile. Mon Dieu, la soirée est déjà finie ;... il faut déjà se séparer... Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon châle.... Sans doute la voiture est arrivée, et mon père m'attend. (*Baissant les épaules comme pour mettre un châle.*) Adieu, Gustave ; vous viendrez nous

Baptiste. On l'aurait à moins.

Frédéric. On va lui envoyer le petit docteur. Mais venais te faire part d'une idée charmante; moi, je n'en jamais d'autres; c'est de déjeuner tous dans ce pavill Eh bien! qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

Gustave. Si, vraiment... au contraire, je trouve ton pr Tu disais...

Frédéric. Que j'ai donné ordre de servir ici une tas thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoi cette nuit, ou tu en inventeras pour faire peur à ces d Gustave! eh bien! où es-tu donc?

Gustave. Oui, mon ami, oui... je l'ai toujours pensé... si nous faisions un tour de jardin. (*Il veut l'emmener.*)

Baptiste, (*se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.*) Messieurs, je ne vous quitte pas; je ne resterais pas seul ici pour un empire.

Frédéric. Que veux-tu dire? (*Regardant Gustave, qui fait à Baptiste des signes de se taire.*) Eh, mais! qu'as-tu donc aussi?... je n'avais pas remarqué d'abord; mais je te trouve aussi changé que Baptiste. (*En riant.*) Est-ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard?

Gustave, (*troublé.*) Allons donc, tu veux plaisanter. (*Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.*)

Frédéric. Parbleu! tu es bien heureux! et tu devrais me dire, par grâce, (*regardant Baptiste,*) comment il était, et de quel côté il a disparu. (*Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc; puis, élevant sa main au-dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée, et, montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.*) Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent. Voilà qui est mal... Mais il est impossible qu'on ne découvre pas ses traces en cherchant bien. (*Il se dirige vers le paravent.*)

Gustave, (*l'arrêtant par le bras.*) Frédéric!... au nom du ciel, daigne m'écouter!... et ne me condamne pas!... Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon honneur... mon amitié...

Baptiste. Oui, monsieur, ne vous y risquez pas... D'ailleurs, c'est inutile: voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

Frédéric. Eh! qu'importe? fût-ce le diable...

Gustave, (*voulant le retenir.*) Non; je ne le souffrirai pas.

Frédéric, (*se dégageant et se précipitant vers le paravent.*) Il le faudra bien.

Air final de l'Amant jaloux

Gustave.

Grands dieux !

Frédéric, (*ouvrant le paravent et regardant.*)

Eh bien !
Je ne vois rien.

Baptiste. Parbleu ! il sera parti par où il était venu. (*Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit fichu que portait Cécile.*)

ENSEMBLE.

Frédéric.

Quel est donc ce mystère ?
D'où venait ta frayeur ?

Gustave.

Ah ! tâchons de lui faire
Le trouble de mon cœur.

Baptiste.

Quel est donc ce mystère ?
Je tremble encor de peur.

Gustave, (*à Baptiste.*) Tais-toi, tais-toi.

ENSEMBLE.

Baptiste.

Quel est donc ce mystère ?
Je tremble encor de peur.

Gustave.

Ah ! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

Frédéric.

La plaisante aventure !
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc tous deux ?

ENSEMBLE.

Gustave.

Grands dieux ! quelle aventure !
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

Baptiste.

Grands dieux ! quelle aventure !
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux !

Frédéric. Allons, allons, tu as beau dire, il y a quelque chose, et ta tête... Écoute donc, jusqu'à ce jour, tu avais été trop sage, trop raisonnable : on finit par payer ça... Il ne faut d'excès en rien... Regarde-moi... Ah çà ! j'espère que

tu vas t'habiller ; tu vois que je suis déjà en costume de ville gueur... Je ne te donne que cinq minutes.

Gustave, (*très-ému.*) Sois sûr qu'on ne m'attendra pas. Baptiste, suis-moi... (*A part.*) Allons, il faut partir! (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

Scène VI.

Frédéric, (*seul, le regardant partir d'un air surpris.*) Ma foi... Eh bien! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier... Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien, absolument rien... (*Approchant du fauteuil, et apercevant le petit fichu que portait Cécile, et qu'elle y a laissé.*) Eh, mais! si fait... cependant... Je n'avais pas vu... (*Prenant le fichu, et étouffant un éclat de rire.*) C'est charmant! (*Déployant le fichu.*) Je devine maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

Air de la Sentinelle.

Tissu charmant ! voile mystérieux,
Dont contre nous la beauté s'environne !
Gage d'amour ! se peut-il, en ces lieux,
Que sans égards ainsi l'on t'abandonne ?
D'un hasard tel que celui-là
Sans peine on pénètre les causes !
Ici, celle qui t'oublia,
Je le devine, avait déjà
Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être? La petite baronne, ou la femme du notaire! (*Se reprenant.*) Oh! la femme d'un notaire!... cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations... ce sera délicieux. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont tous... Personne ne se lève donc aujourd'hui? Eh! voilà le beau-père.

Scène VII.

Frédéric, Dormeuil, tenant par la main Cécile, qui est en grande parure de mariée.

Frédéric. Allons donc, papa, allons donc.

Dormeuil. Ce n'est pas ma faute. Il y a une demi-heure que j'entre chez Cécile ; il faut lui rendre justice, elle était déjà levée : mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre... ; mais aussi, j'espère... Hein ! comment la trouvez-vous ?

Frédéric. Ah! que vous êtes heureux d'avoir des enfants comme ceux-là! Je ne parle pas de votre gendre ; mais c'est un beau rôle que celui de père : les gants blancs, l'air respectable. J'aurais aimé à être père, moi, pour marier mes

enfants, pour leur dire : Soyez heureux ! je vous unis. Enfin, vrai, si je n'étais pas moi, je voudrais être vous ; mais on ne peut pas cumuler. Ah çà ! les voitures sont-elles prêtes ?

Dormeuil. Pas encore.

Frédéric. Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? ça vous regarde. Vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner vos ordres pour faire servir ici le déjeuner ? (*Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le pavement et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin ; il fait grand jour.*) Moi, je cours réveiller tout le monde. J'ai tant d'affaires, que je ne sais en vérité... (*A Cécile.*) Ah ! dites-moi donc, une aventure charmante que je vais vous conter... Non, que je vous conterai demain. Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames, savez-vous à qui appartient cet élégant fichu ?

Cécile, (*le regardant.*) C'est à moi.

Frédéric. Comment ! c'est à vous ?

Cécile. Oui, j'en étais même en peine.[1] Où donc l'avez-vous trouvé ?

Frédéric, (*troublé et balbutiant.*) Où je l'ai trouvé ? Mais là-bas dans le salon ; parce que, peut-être ne savez-vous pas... (*A part.*) Parbleu ! Je rirais bien. Le fait est qu'il n'est pas impossible, moi surtout qui ai toujours eu du malheur.

Dormeuil. Eh bien ! venez-vous ?

Frédéric. Eh ! sans doute.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas ;
A ma voix il faut qu'on réponde :
Un jour de noce on ne dort pas.

(*A part.*)

Examinons avec prudence.
Tout voir et se taire est ma loi.
Je suis époux ; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

Dormeuil, Frédéric.

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons, etc.

Scène VIII.

Cécile, (*seule.*) Je suis encore si émue, si troublée ! je l'avais revu... nous étions raccommodés.

[1] J'en étais fort inquiète.

bien il me fait!... Quoi! monsieur, vous ne l'aimez pas? Ah! j'ai bien envie de le croire... Que je vous réponde?... Tout à l'heure... Vous voyez que c'est à moi de danser. (*Elle danse toute une figure; elle va en avant, traverse, et va à droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur: sur la dernière reprise elle s'arrête brusquement. La musique cesse: la contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place, et fait la révérence pour remercier son cavalier. Elle s'assoit toujours sur la même chaise, arrange sa robe comme pour faire une place à côté d'elle à Gustave; puis a l'air de lui adresser la parole, et de continuer une conversation déjà commencée.*) Vous êtes heureux... et moi donc!... Combien je suis contente que nous soyons raccommodés!... Vous ne savez donc pas qu'on voulait me marier? et bien malgré moi, encore... Mais, tenez, le voilà cet anneau que vous m'avez donné, et ce qui me faisait le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

Gustave, (*douloureusement.*) Pauvre Cécile!

Cécile. Oui, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit: Reprenez-le; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

Gustave. Ah! malheureux que je suis!

Air: *Dormez donc, mes chères amours.*

Hélas! à son dernier désir
Je saurai du moins obéir.
(*Il retire l'anneau du doigt de Cécile, et le met au sien.*)

Cécile.

Rien ne peut plus nous désunir.

Gustave.

Ah! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe.

ENSEMBLE.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours.
Dormez donc, mes seules amours,
Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

Cécile.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours;
Oui, mon cœur gardera toujours,
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

Cécile. Mon Dieu, la soirée est déjà finie;... il faut déjà se séparer... Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon châle.... Sans doute la voiture est arrivée, et mon père m'attend. (*Baissant les épaules comme pour mettre un châle.*) Adieu, Gustave; vous viendrez nous

voir demain. (*Croisant ses mains sur sa poitrine comme pour tenir son châle, et faisant en même temps le geste de tenir sa pelisse.*) Adieu. (*Elle fait quelques pas dans le fond, rencontre le fauteuil qui est entre le paravent et le panneau par lequel elle est entrée ; elle s'assied sur le fauteuil, et s'endort paisiblement. Musique. Baptiste, qui vers la fin de la scène précédente a déjà étendu les bras et s'est frotté les yeux, les ouvre dans le moment, et se trouve en face de Cécile, qu'il prend pour le fantôme. Tremblant de crainte, il tombe sur ses genoux, sans oser regarder.*)

Baptiste. Mons...ieur...eur...

Gustave. Tais-toi.

Scène IV.

Baptiste, étendu par terre ; Cécile, endormie sur le fauteuil Gustave, entre eux ; Frédéric, en dehors, frappant à la porte.

Frédéric. Gustave ! Gustave ! ouvre-moi.

Gustave. Grands dieux ! c'est la voix de Frédéric. (*A Baptiste.*) Sur ta tête, ne profère pas une seule parole, ou tu es mort.

Frédéric, (*toujours en dehors.*) Eh bien ! m'ouvriras-tu ?

Gustave. Oui ; mais, au nom du ciel, ne fais pas de bruit. (*A part.*) Quel parti prendre ? que devenir ?... Elle est perdue !... Ah ! ce paravent... (*Il entoure avec le paravent le fauteuil de Cécile, jusqu'à la muraille, de sorte que le panneau secret se trouve enfermé dans le paravent. A Baptiste, qui est toujours couché.*) Et toi, relève-toi donc, et songe à ma recommandation. (*Il va ouvrir à Frédéric.*)

Scène V.

Les Précédents ; Frédéric, en grande parure de marié. (*La porte du jardin reste ouverte, et l'on aperçoit un jardin éclairé par les premiers rayons du soleil.*)

Frédéric. Eh, mon Dieu ! faut-il tant de cérémonies ? Mon ami, je ne peux pas dormir... je ne peux pas, et me voilà.

Gustave. Je t'en prie, ne parle pas si haut.

Frédéric. Et pourquoi donc ?

Gustave. C'est que cet imbécile de Baptiste est gravement indisposé.

Frédéric. Qu'est-ce qu'il a donc ? Eh mais ! en effet, je lui trouve un air pâle, une physionomie renversée.

Baptiste. On l'aurait à moins.

Frédéric. On va lui envoyer le petit docteur. Mais je venais te faire part d'une idée charmante; moi, je n'en ai jamais d'autres; c'est de déjeuner tous dans ce pavillon... Eh bien! qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

Gustave. Si, vraiment... au contraire, je trouve ton projet... Tu disais...

Frédéric. Que j'ai donné ordre de servir ici une tasse de thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoires de cette nuit, ou tu en inventeras pour faire peur à ces dames. Gustave! eh bien! où es-tu donc?

Gustave. Oui, mon ami, oui... je l'ai toujours pensé... Mais si nous faisions un tour de jardin. (*Il veut l'emmener.*)

Baptiste, (*se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.*) Messieurs, je ne vous quitte pas; je ne resterais pas seul ici pour un empire.

Frédéric. Que veux-tu dire? (*Regardant Gustave, qui fait à Baptiste des signes de se taire.*) Eh, mais! qu'as-tu donc aussi?... je n'avais pas remarqué d'abord; mais je te trouve aussi changé que Baptiste. (*En riant.*) Est-ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard?

Gustave, (*troublé.*) Allons donc, tu veux plaisanter. (*Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.*)

Frédéric. Parbleu! tu es bien heureux! et tu devrais me dire, par grâce, (*regardant Baptiste,*) comment il était, et de quel côté il a disparu. (*Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc; puis, élevant sa main au-dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée, et, montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.*) Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent. Voilà qui est mal... Mais il est impossible qu'on ne découvre pas ses traces en cherchant bien. (*Il se dirige vers le paravent.*)

Gustave, (*l'arrêtant par le bras.*) Frédéric!... au nom du ciel, daigne m'écouter!... et ne me condamne pas!... Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon honneur... mon amitié...

Baptiste. Oui, monsieur, ne vous y risquez pas... D'ailleurs, c'est inutile: voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

Frédéric. Eh! qu'importe? fût-ce le diable...

Gustave, (*voulant le retenir.*) Non; je ne le souffrirai pas

Frédéric, *(se dégageant et se précipitant vers le paravent.)* Il le faudra bien.

Air final de l'Amant jaloux

Gustave.

Grands dieux !

Frédéric, *(ouvrant le paravent et regardant.)*

Eh bien !
Je ne vois rien.

Baptiste. Parbleu ! il sera parti par où il était venu. *(Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit fichu que portait Cécile.)*

ENSEMBLE.

Frédéric.

Quel est donc ce mystère ?
D'où venait ta frayeur ?

Gustave.

Ah ! tâchons de lui faire
Le trouble de mon cœur.

Baptiste.

Quel est donc ce mystère ?
Je tremble encor de peur.

Gustave, *(à Baptiste.)* Tais-toi, tais-toi.

ENSEMBLE.

Baptiste.

Quel est donc ce mystère ?
Je tremble encor de peur.

Gustave.

Ah ! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

Frédéric.

La plaisante aventure !
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc tous deux ?

ENSEMBLE.

Gustave.

Grands dieux ! quelle aventure !
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

Baptiste.

Grands dieux ! quelle aventure !
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux !

Frédéric. Allons, allons, tu as beau dire, il y a quelque chose, et ta tête... Écoute donc, jusqu'à ce jour, tu avais été trop sage, trop raisonnable : on finit par payer ça... Il ne faut d'excès en rien... Regarde-moi... Ah çà ! j'espère que

tu vas t'habiller ; tu vois que je suis déjà en costume de rigueur... Je ne te donne que cinq minutes.

Gustave, (*très-ému.*) Sois sûr qu'on ne m'attendra pas... Baptiste, suis-moi... (*A part.*) Allons, il faut partir! (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

Scène VI.

Frédéric, (*seul, le regardant partir d'un air surpris.*) Ma foi... Eh bien ! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier... Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien, absolument rien... (*Approchant du fauteuil, et apercevant le petit fichu que portait Cécile, et qu'elle y a laissé.*) Eh, mais ! si fait... cependant... Je n'avais pas vu... (*Prenant le fichu, et étouffant un éclat de rire.*) C'est charmant ! (*Déployant le fichu.*) Je devine maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

Air de la Sentinelle.

Tissu charmant ! voile mystérieux,
Dont contre nous la beauté s'environne !
Gage d'amour ! se peut-il, en ces lieux,
Que sans égards ainsi l'on t'abandonne ?
D'un hasard tel que celui-là
Sans peine on pénètre les causes !
Ici, celle qui t'oublia,
Je le devine, avait déjà
Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être ? La petite baronne, ou la femme du notaire ! (*Se reprenant.*) Oh ! la femme d'un notaire !... cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations... ce sera délicieux. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont tous... Personne ne se lève donc aujourd'hui ? Eh ! voilà le beau-père.

Scène VII.

Frédéric, Dormeuil, tenant par la main Cécile, qui est en grande parure de mariée.

Frédéric. Allons donc, papa, allons donc.

Dormeuil. Ce n'est pas ma faute. Il y a une demi-heure que j'entre chez Cécile ; il faut lui rendre justice, elle était déjà levée : mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre... ; mais aussi, j'espère... Hein ! comment la trouvez-vous ?

Frédéric. Ah ! que vous êtes heureux d'avoir des enfants comme ceux-là ! Je ne parle pas de votre gendre ; mais c'est un beau rôle que celui de père : les gants blancs, l'air respectable. J'aurais aimé à être père, moi, pour marier mes

enfants, pour leur dire : Soyez heureux ! je vous unis. Enfin, vrai, si je n'étais pas moi, je voudrais être vous ; mais on ne peut pas cumuler. Ah çà ! les voitures sont-elles prêtes ?

Dormeuil. Pas encore.

Frédéric. Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? ça vous regarde. Vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner vos ordres pour faire servir ici le déjeuner ? (*Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le paravent et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin ; il fait grand jour.*) Moi, je cours réveiller tout le monde. J'ai tant d'affaires, que je ne sais en vérité... (*A Cécile.*) Ah ! dites-moi donc, une aventure charmante que je vais vous conter... Non, que je vous conterai demain. Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames, savez-vous à qui appartient cet élégant fichu ?

Cécile, (*le regardant.*) C'est à moi.

Frédéric. Comment ! c'est à vous ?

Cécile. Oui, j'en étais même en peine.[1] Où donc l'avez-vous trouvé ?

Frédéric, (*troublé et balbutiant.*) Où je l'ai trouvé ? Mais là-bas dans le salon ; parce que, peut-être ne savez-vous pas... (*A part.*) Parbleu ! Je rirais bien. Le fait est qu'il n'est pas impossible, moi surtout qui ai toujours eu du malheur.

Dormeuil. Eh bien ! venez-vous ?

Frédéric. Eh ! sans doute.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas ;
A ma voix il faut qu'on réponde :
Un jour de noce on ne dort pas.

(*A part.*)

Examinons avec prudence.
Tout voir et se taire est ma loi.
Je suis époux ; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

Dormeuil, Frédéric.

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons, etc.

Scène VIII.

Cécile, (*seule.*) Je suis encore si émue, si troublée ! je l'avais revu... nous étions raccommodés.

[1] J'en étais fort inquiète.

Air : *Jeannot me délaisse, (de Jeannot et Colin.)*

Oui, je croyais l'entendre,
Ainsi qu'en nos beaux jours,
Lorsque sa voix si tendre
Jurait d'aimer toujours.
Tout n'était que mensonge :
Amour, constante ardeur,
Vous n'existez qu'en songe,
Hélas ! et dans mon cœur.

Même air.

Et pourtant tout s'apprête
Pour un lien si doux ;
Quel bonheur ! quelle fête !
C'est ce qu'ils disent tous.
Chacun vante les charmes
De cet hymen flatteur.
Allons, séchons nos larmes
Le jour de mon bonheur.

Scène IX.

Cécile, Gustave, sortant de l'appartement à gauche.

Gustave. C'est elle. (*Cécile le salue froidement.*) Ah! quelle différence! Mais non, c'est un secret que j'ai surpris et qui ne m'appartient pas. (*Haut.*) Hier, madame, je croyais avoir l'honneur d'assister...; mais des événements inattendus...

Cécile. Vous serait-il arrivé quelque chose ? Quel changement dans vos traits !

Gustave. Non, non, je vous remercie ; ce n'est rien, j'ai peu dormi.

Cécile, (*à part.*) Et moi !

Gustave. En vain je voulais vous éloigner, vous bannir de ma pensée. Partout je vous retrouvais, partout vous étiez avec moi... cette nuit même.

Cécile, (*troublée.*) Cette nuit !

Gustave.

Air : *Il reviendra, (de Romagnesi.)*

J'ai cru vous voir... oui, c'était celle
A qui je devais être uni :
Au bal j'étais placé près d'elle.

Cécile, cherchant à rappeler ses idées.

Mon rêve commençait ainsi.

Gustave.

Ce que j'éprouvais, je l'ignore :
Pourtant je croi,
Que, malgré moi, j'aimais encore.

Cécile, (*à part.*)

C'est comme moi.

Gustave. Il semblait que vous m'aviez pardonné ; car vous saviez la vérité : vous saviez que jamais mademoiselle de Fierville...

Cécile. Comme dans mon rêve !

Gustave. Et que c'est vous, Cécile, vous seule que j'ai toujours aimée, (*presque hors de lui,*) et que j'aime encore !

Cécile. Comme dans mon rêve !... (*Tendrement.*) Gustave !...

Gustave. Adieu ! adieu ! je sens, après un tel aveu, que je dois vous fuir pour jamais ; mais je conserverai toujours votre image et cet anneau que vous m'avez rendu.

Cécile, (*cherchant à son doigt.*) Que voulez-vous dire ?

Gustave. Ah ! ne cherchez point à savoir comment il est revenu entre mes mains ; vous ne pouviez plus le garder, et moi il ne me quittera de la vie !

Gustave.

Air : *Dormez donc, mes chères amours.*

Pour jamais, il me faut vous fuir !

Cécile.

Dieux ! qu'entends-je ! et quel souvenir !

Gustave.

En silence, il faut vous chérir.

Cécile.

À ma mémoire fidèle
Quels instants cette voix rappelle !

Gustave.

Adieu donc, adieu pour toujours !
Adieu donc, mes seules amours !

Ensemble.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours ;
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

Scène X.

Cécile, (*seule.*) Il s'éloigne ! il me quitte ! Gustave !... Je ne le reverrai plus ! (*Elle tombe sur le fauteuil qui est placé à gauche du spectateur et sur le devant de la scène.*)

Scène XI.

Cécile, Frédéric, Gustave, Baptiste, portant une valise ; Dormeuil, qui entre un instant après. Ils sont tous dans le fond.

Frédéric, (*tenant Gustave par le bras.*) Comment, morbleu ! qu'est-ce que ça signifie ? tu t'en allais ?

Gustave. Non, mon ami... non... certainement.

Frédéric. Et ces chevaux de poste que j'ai vus attelés ? Je t'en préviens, je ne te perds pas de vue.

Cécile, (*à demi-voix.*) Gustave ! Gustave !...

Frédéric. Qu'entends-je ?

Dormeuil, (*voulant aller vers elle.*) Ma fille !

Frédéric, (*l'arrêtant.*) Mais laissez donc, beau-père, ça devient au contraire fort intéressant.

Gustave, (*s'avançant.*) Mais, mon ami...

Frédéric, (*le prenant par la main, qu'il garde dans la sienne.*) Silence ! te dis-je, et écoutez tous ! (*Ils s'arrêtent tous dans le fond, en demi-cercle, autour du fauteuil de Cécile ; et dans ce moment Marie et plusieurs parents se montrent au fond, mais sans oser entrer.*)

Cécile. Il est parti !... Oh ! ce n'est plus là mon rêve !... Il me semblait entendre Frédéric ; il me pardonnait : il sentait comme moi que je ne pouvais pas donner deux fois mon cœur... Et mon père, il nous menait à l'autel... Gustave était là, et il me semblait entendre une voix qui nous disait...

Frédéric, (*qui n'a pas quitté la main de Gustave, saisit celle de Cécile, et les joint ensemble, en s'écriant :*) Mes enfants, je vous unis !

Cécile, (*regardant autour d'elle.*) Mon père !... Frédéric !... Gustave près de moi ! (*Fermant les yeux, et éloignant tout le monde de la main.*) Ah ! ne m'éveillez pas !

Frédéric. **Non, ma chère Cécile, non, ce n'est point un rêve. J'avais juré à votre père de faire votre bonheur ; n'ai-je pas tenu mon serment ? (*A M. Dormeuil.*) Vous ne m'en voulez pas,[1] beau-père, d'avoir usurpé vos fonctions ? Vous savez que j'ai toujours eu une vocation...**

Gustave. **Ah ! mon ami ! comment reconnaître jamais ce généreux sacrifice ?**

Frédéric. **Laisse donc ; comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mariage manqué. Et de cinq...[2]**

VAUDEVILLE.

Dormeuil.

Air du vaudeville de Gusman d'Alfarache.

Malgré nous, un destin tutélaire,
Tu le vois, nous protège en secret.
Par dépit, tu t'éloignais, ma chère,
D'un amant que ton cœur adorait !
Notre folie à tous est pareille ;
Ce bonheur, que l'on désire tant,
Pour l'avoir, on se fatigue, on veille,
Et souvent le bien vient en dormant !

Gustave.

Maint seigneur que le sort favorise,
Et qui brille à nos yeux éblouis,

---

[1] Vous n'êtes pas fâché contre moi.
[2] Celui-ci est le cinquième.

Chaque jour voit croître avec surprise,
Ses grandeurs, ainsi que ses ennuis.
Las des soins dont son rang l'embarrasse,
Un beau soir, malheureux et puissant,
Il s'endort et s'éveille sans place...
Quelquefois le bien vient en dormant.

Baptiste.

Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés du sublime Opéra,
Abonnés du Club Académique,
Abonnés de l'Opéra-Buffa,
Abonnés des Petites-Affiches,
Abonnés aux romans d'à présent,
Ah ! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant !

Frédéric.

Dans ses goûts, madame est un peu vive,
Et monsieur est un grave érudit.
Pour un bal, crac ! madame s'esquive,
Et monsieur va dormir dans son lit.
Madame revient fraîche et gentille,
Et monsieur voit en se réveillant,
Augmenter ses amis, sa famille,
Ah ! vraiment, le bien vient en dormant !

Cécile, (au public.)

Mon sommeil a fait mon mariage ;
J'ai déjà le droit de le bénir ;
Qu'il m'obtienne encor votre suffrage,
Et qu'ici je sois seule à dormir !
Sans crainte de blesser mon oreille,
Ah ! messieurs, applaudissez souvent ;
Et si quelque *bravo* me réveille,
Je dirai : Le bien vient en dormant !

L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU

ou

LA CHANSON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR E. SCRIBE.

PERSONNAGES.

M. de Valcour, chef de division.	Victor, jeune employé.
Eugénie, sa fille.	Belle-Main, vieil expéditionnaire
M. Dumont, chef de bureau.	Deux Garçons de Bureau.

La scène se passe dans un Ministère.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un bureau, dont le fond occupé par une grande tablette contenant des cartons et dossiers. A la droite du spectateur, dans le fond, la po d'entrée, qui est toujours ouverte, et qui laisse voir sur le m extérieur le mot Escalier, *écrit en gros caractères. A gau une croisée. Sur un plan plus avancé, à droite, une po au-dessus de laquelle on lit :* Première division, 3e bure M. Dumont, chef. *Sur le même plan, à gauche, une au porte, au-dessus de laquelle on lit :* Première division. cabinet du chef de division est à droite.

Une grande table au fond. A gauche une table. A droite une tre table, garnie de tout ce qui est nécessaire à un employé bureau : cartons, papiers, encrier, plumes, canif, grattoir. vieux fauteuil, près de cette table, etc. A côté, une pet manne d'osier pour mettre les vieux papiers.

Scène Première.

Victor, (*devant la table à gauche et écrivant.*)

Personne encore au ministère ! il est à peine huit heur et me voilà déjà à mon poste. Depuis trois jours mes c anciens s'établissent de si bon matin à ma porte, que je s forcé d'arriver au bureau au point du jour. Cela a bien s bon côté ; et si tous les employés étaient aussi exacts q

moi... Il faudra que je soumette cette idée-là à son excellence. (*Ecrivant.*) Recette pour faire arriver les commis de bonne heure: Vous prenez deux, trois créanciers, ou même plus, vous ne les payez pas, ce qui est toujours d'une exécution facile... Ma foi, ce plan me sourit, et il faut que je l'écrive, cela me fera toujours passer le temps; c'est plus amusant que la romance que j'avais commencée. D'ailleurs, moi, je ne connais que cela, quand on est au bureau, il faut s'occuper.

Air de la Robe et les Bottes.

Est-il des maux, divine poésie,
Que tes bienfaits ne fassent oublier!
Sans fortune dans cette vie,
Je suis par toi riche sur le papier.
O perspective aimable et séduisante!
Je suis seigneur de ce riant coteau,
Et, s'il le faut, la rime complaisante
Va, d'un seul vers, me donner un château.

Scène II.

Victor; Belle-Main, le parapluie et une liasse de papier sous le bras, culotte de nankin, bas chinés.

Victor. Eh! c'est monsieur Belle-Main, notre expéditionnaire!

Belle-Main, (*en entrant, accroche son chapeau à un portant.*) Est-ce que je serais en retard? (*Regardant sa montre.*) Non, c'est vous qui êtes en avance. Ah çà! monsieur Victor, vous avez donc été diminué?

Victor. Pourquoi?

Belle-Main. C'est que, comme d'ordinaire l'exactitude est en raison inverse des appointements, j'ai cru que depuis quelques jours les vôtres avaient essuyé une forte réduction.

Victor. Ce cher Belle-Main! et vous en étiez fâché?

Belle-Main. Certainement, parce que vous êtes un brave garçon. Mais, d'un autre côté, je me disais: "C'est peut-être là-dessus que M. le chef de division doit prendre les fonds de cette gratification[1] que l'on me promet depuis cinq ans;" et cela m'aidait à prendre votre chagrin en patience.

Victor. Je comprends; mais comment, vous, monsieur Belle-Main, qui avez une écriture superbe, qui êtes le plus ancien expéditionnaire de l'administration, ne demandez-vous pas quelque chose de mieux qu'une gratification? Une place de sous-chef, par exemple: cela vous est bien dû.

Belle-Main. M'en préserve le ciel! Tenez, jeune homme,

[1] La gratification est un don que l'on fait à un employé, ou à un domestique, quand on est content de lui.

vous voyez ce bureau et ce fauteuil : il y a aujourd'hui vingt ans que je m'y installai avec armes et bagages, je veux dire, mon canif, mes plumes, et mon parapluie ; il est là pour le dire, c'est toujours le même. Depuis ce temps, employés, sous-chefs, chefs et ministres, combien j'en ai vu entrer et sortir ; combien cette main a copié de lettres de diminutions, suppressions et réformes définitives ; tout a été changé, ou renversé, tout, excepté mon fauteuil, qui, malgré ses oscillations continuelles, est encore sur ses pieds, comme moi sur les miens. Il est toujours là, scellé dans le parquet, stationnaire, immobile, et je fais comme lui ; je n'avance pas, mais je reste en place, c'est toujours ça.[1]

Victor. Et jamais, malgré votre talent, vous n'avez été inquiété ?

Belle-Main. Jamais.

Air de Marianne.

Loin d'imiter maint camarade,
Qui voudrait être protégé,
Je tremble de monter en grade,
Voilà toute la peur que j'ai.
Commis hier,
L'un est tout fier
Du nouveau bref
Qui le nomme sous-chef.
Le lendemain,
Revers soudain
Qu'il eût bravé
Sans ce poste élevé.
Aussi je me dis, et pour cause,
Lorsque je vois les temps si durs,
Ne soyons rien, pour être sûrs
De rester quelque chose.

Par bonheur, il y a tant de gens qui pensent à eux qu'on ne pense jamais à moi.

Victor. Et vous trouvez qu'une gratification n'offre pas les mêmes inconvénients ?

Belle-Main. Sans doute : ce n'est pas un fixe, c'est accidentel, c'est de la main à la main, et puis je n'en abuse pas ; voilà cinq ans que l'on me remet toujours au prochain conseil d'administration ; le conseil s'assemble, la bonne volonté s'arrête, le rapport reste en chemin, la gratification languit, et cette pauvre mademoiselle Charlotte, ma future, fait comme la gratification.

Victor. Comment ! Belle-Main, il serait possible ! vous êtes amoureux ?

Belle-Main. Oui, monsieur, quand je ne suis pas au bureau s'entend, c'est-à-dire, depuis quatre heures du soir, jus-

[1] C'est toujours satisfaisant.

qu'à. . et les dimanches et fêtes. Vous saurez que j'ai cinquante-deux ans, et mademoiselle Charlotte trente-six ; mais quand on se marie, il y a toujours des frais extraordinaires, des frais d'installation, et si on prenait cela sur les appointements de l'année, on ne s'y retrouverait plus.[1] Aussi voilà cinq ans que nous attendons cette gratification.

Victor. Comment ! mon cher Belle-Main, vous n'avez pas autre chose à offrir à mademoiselle Charlotte ?

Belle-Main. Que voulez-vous ? en ma qualité d'expéditionnaire, je lui offre ma main, c'est tout ce que j'ai de mieux.

Victor. Eh bien, mon cher ! priez le ciel que je réussisse, que j'épouse celle que j'aime, et vous verrez comme je vous pousserai.

Belle-Main, (*vivement.*) Non pas.

Victor, (*montrant son fauteuil.*) Sur place, une gratification tous les ans ; je marie mademoiselle Charlotte, et je suis le parrain du premier enfant.

Belle-Main. Un instant, un instant ; comme vous y allez !

Victor. Vous avez raison, car je ne suis guère plus avancé que vous ; ce n'est pas avec cent louis de traitement, (*à part,*) et mille écus de dettes, (*haut,*) qu'on peut demander en mariage une jeune personne charmante, la fille d'un homme en place, vingt mille livres de rente.

Belle-Main. Peut-être.

Air de Préville et Taconnet.

Monsieur le chef vous trouve du mérite ;
Il vous salue, et d'un air amical,
A ses concerts souvent il vous invite,
Et chez lui vous allez au bal ;
Pour avancer c'est là le principal.
Trop heureux les commis ingambes !
Ah ! dans la place où je me vois,
J'aurais déjà fait mon chemin, je crois,
Si le destin avait mis dans mes jambes
L'agilité qu'il plaça dans mes doigts.

Cela me fait penser que j'ai là à vous un tas de minutes à expédier ; ces papiers que vous m'avez donnés hier...

Victor. C'est bien, c'est bien, je ne vous parle plus. (*Belle-Main va à son bureau, met à chacun de ses bras de petites manches de toile, prend ses plumes, et se dispose à écrire.*) Au fait, ce cher Belle-Main a raison, je ne vois pas pourquoi je n'aspirerais pas à la main d'Eugénie. Son père est notre chef de division ; mais il me reçoit avec plaisir ; je lui ai même lu quelquefois des vers auxquels il n'entend rien, mais qu'il me fait l'honneur de corriger, parce que, comme tant

[1] On ne pourrait pas joindre les deux bouts, il y aurait du mécompte.

d'autres, il est connaisseur. Par exemple, je ne lui ai pas montré ma dernière chanson, et je ne la montrerai à personne; c'est pour moi. (*Il fouille dans sa poche.*) Où l'ai-je donc mise? (*Il cherche encore.*) Il me semble que le dernier couplet est un peu fort; car, après tout, le ministre peut avoir été trompé comme un autre. (*Il cherche dans ses poches.*) Il me semble que je l'avais sur moi; non, je me rappelle très-bien maintenant que j'ai laissé ma chanson dans une feuille de papier à la *Tellière*. Ce sera comme l'autre jour; cet état de mes dettes que j'avais fourré dans une situation de la caisse. (*Feuilletant plusieurs papiers.*) Ah! (*avec joie,*) j'y suis; ces rapports que j'ai portés tout à l'heure au secrétariat...

Air: *Vers le temple de l'hymen.*

C'est là que sont mes couplets,
Ou du moins je le soupçonne;
Il n'a dû venir personne:
Courons et reprenons-les.
Dans cela mauvaise affaire;
Et le ministre en colère
Pourrait bien, d'un ton sévère,
Me dire, en me supprimant:
" Monsieur, ne vous en déplaise,
Vous chantiez, j'en suis fort aise;
Eh bien, sautez maintenant."
(*Il sort en courant.*)

Scène III.

Belle-Main, (*seul.*) Eh bien! eh bien! où va-t-il donc? il laisse là son travail; ces jeunes gens ont une tête. Hein! j'entends un équipage. (*Il se lève, et va regarder par la fenêtre.*) C'est sans doute celui du chef de division; oui, et en même temps le cabriolet du chef de bureau. C'est singulier, dans cette administration (*montrant son parapluie*) nous avons presque tous voiture; aussi, comme cela marche! (*Regardant par la porte qui est en face de la croisée.*) Eh mais! c'est M. de Valcour et sa fille. La fille du chef de division ici! dans les bureaux! Il faut qu'il y ait aujourd'hui de l'extraordinaire. (*Il retourne à son bureau.*)

Scène IV.

Belle-Main, à son bureau; De Valcour, suivi d'un garçon de bureau qui tient son portefeuille et des papiers; Eugénie.

De Valcour. Oui, ma chère Eugénie, la femme de son excellence désire te voir ce matin, et il est convenable que je t'y conduise moi-même. Elle a été ravie du goût exquis avec lequel tu as chanté cette romance, au concert où elle

t'a rencontrée. Le fait est que tu l'as phrasée comme un ange.

Eugénie. Le sujet servait un peu mes efforts.

De Valcour. C'est clair ; tu es la jeune personne malheureuse, M. Victor le troubadour adoré, et moi le père barbare qui contrarie ton inclination.

Eugénie. Est-ce juste, aussi ! Vous le recevez, vous lui faites accueil ; il conçoit des espérances, et maintenant...

De Valcour.

Air du vaudeville du Jaloux malade.

Tiens, Victor a trop de jeunesse

Eugénie.

Tant mieux, il pourra parvenir.

De Valcour.

Il n'a pas l'ombre de richesse.

Eugénie.

Tant mieux, il pourra s'enrichir.

De Valcour.

Il est léger, plein d'imprudence ;
Lorsqu'il travaille, c'est, je croi,
A tout autre chose qu'il pense.

Eugénie.

Ah ! tant mieux ; c'est qu'il pense à moi.

Enfin tout le monde convient que Victor est d'une excellente famille, qu'il a de l'esprit ; et vous, à qui l'on en accorde beaucoup...

De Valcour, (*la caressant.*) Tu crois que j'ai beaucoup d'esprit ?

Eugénie. Je l'entends dire à toutes les personnes qui viennent dîner chez nous.

De Valcour. Du goût, un peu de littérature, le tort d'avoir fait quelques vers qui ne sont pas mal tournés, voilà ce qui m'a valu cette réputation ; mais il ne faut pas parler ainsi, ma chère enfant, cela peut nuire à un chef de division.

Eugénie. Je ne vois pas que ce puisse jamais être un tort que d'être spirituel.

De Valcour. Si vraiment, c'en est un en administration. Ainsi, une fois pour toutes, en petit comité, je veux bien convenir que j'ai de l'esprit, mais ici je n'avoue que du talent. Au surplus, je prendrai sur la conduite de Victor des informations certaines ; car on prétend qu'il est très-léger, très-étourdi, et peu assidu. (*Apercevant Belle-Main.*) Et tiens, nous ne pourrions pas mieux nous adresser ; c'est un ancien

expéditionnaire de ce bureau, sans haine, sans envie, M. Belle-Main. (*Allant à lui.*) Bonjour, mon cher Belle-Main; voici des lettres à expédier pour aujourd'hui.

Belle-Main, (*quittant son fauteuil et allant recevoir les lettres des mains de De Valcour.*) Ce sera fait, monsieur, si on ne vient pas me bousculer comme à l'ordinaire.

De Valcour. Un moment; je voulais vous demander quelques détails sur le compte de M. Victor; je vois qu'il n'est pas encore venu.

Belle-Main. Si vraiment, il l'était avant moi; vous voyez son chapeau.

Air de Préville.

Depuis trois jours son ardeur est extrême,
C'est le modèle des commis;
Il est encor plus exact que moi-même,
Et vous savez pourtant si je le suis:
De la plus humble des demeures,
Fort ponctuel à m'exiler,
Vers mon bureau quand on me voit aller,
Chaque bourgeois se dit: voilà neuf heures,
Et prend sa montre afin de la régler.

De Valcour. Et Victor est de même?

Belle-Main. Pire encore; je crois qu'il passe les nuits au bureau.

Eugénie, (*à De Valcour.*) Vous l'entendez. (*A Belle-Main.*) Ah! mon Dieu, monsieur! que vous avez l'air d'un bien bon commis, et que mon père avait raison de dire que vous étiez un honnête homme!

Belle-Main. Comment! M. le chef de division a daigné vous dire officiellement?

Eugénie, (*à Belle-Main, avec timidité.*) Monsieur, nous donnons ce soir un bal dont je fais des honneurs; si j'osais vous prier...

De Valcour, (*bas, à sa fille.*) Aujourd'hui; y pensez-vous?

Belle-Main. Me prier, mademoiselle, de quoi?

Eugénie. De venir demain passer la soirée.

De Valcour. Oui, sans façon, nous n'aurons personne; j'ai, d'ailleurs, plusieurs lettres d'invitation, que je vous prierai de m'écrire comme les dernières, vous savez?

Belle-Main. Je vous demande pardon, mais je ne me rappelle pas.

De Valcour. Cependant vous les aviez copiées?

Belle-Main. Oui, monsieur; mais je ne les ai pas lues.

De Valcour. Adieu, mon cher Belle-Main; si vous voyez M. Dumont, le chef de bureau, priez-le de m'attendre ici, je

---

[1] Faire les honneurs, recevoir poliment les convives, les invités.

lui parlerai en sortant du cabinet du ministre. (*A sa fille.* Viens, ma chère Eugénie. (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

Eugénie, (*à Belle-Main.*) Adieu, monsieur, à demain.

Belle-Main. Certainement, mademoiselle. (*A part.*) Si je pouvais lui glisser quelques phrases de galanterie administrative. (*Haut et saluant Eugénie.*) Mademoiselle, agréez l'assurance des sentiments respectueux (*en ce moment, Eugénie, qui est près de la porte de l'appartement où son père est entré, entre aussi avant que Belle-Main ait fini sa phrase*) avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant... (*levant les yeux, et s'apercevant qu'Eugénie est entrée,*) et cætera; elle n'a pas entendu la fin, mais c'est égal.

Scène V.

Belle-Main, (*seul.*) Quel bonheur! aller passer demain la soirée chez le chef de division; depuis vingt ans, je n'ai jamais été aussi fort en faveur, et voilà une belle occasion pour toucher deux mots[1] de ma gratification; je crois maintenant que je l'aurai, et quand je pense à cela... Attaquons toujours cette pyramide de paperasses... (*Il prend une plume, qu'il taille et qu'il apprête tout en parlant.*) Un avantage de mon état, c'est que tout en écrivant on peut faire de petits châteaux en Espagne;[2] je rêve, et la plume va toujours; je m'amuse à dépenser la gratification que j'espère; je me promets la redingote de Louviers, le pantalon pareil: et je marchande déjà pour mademoiselle Charlotte la robe de mérinos.

Air de Lantara.

Sans aspirer à la corbeille,[3]
Vers le schall j'ose me lancer;
J'achète la boucle d'oreille,
Et quand je viens de tout dépenser,
Quatre heures sonnent... je m'éveille;
Mais plus heureux qu'on ne peut le penser,
Malgré le luxe de la veille,
Le lendemain je peux recommencer.
(*Il va s'asseoir au bureau.*)

Il est vrai que par ce moyen je ne retiens jamais un mot de ce que je copie; mais c'est un mérite de plus, et cela m'a donné dans l'administration une réputation *d'homme discret,* qui a son côté utile, (*montrant les papiers qui sont sur son bureau*) parce que tout le monde s'adresse à moi; il n'y a que

[1] Toucher deux mots, parler indifféremment.
[2] Faire des projets en l'air.
[3] Corbeille de mariage, bijoux et autres objets précieux donnés dans une corbeille à la mariée.

M. Dumont, mon chef de bureau, que je ne puis jamais con tenter : avec lui, il faut toujours mettre les points sur les I ; et s'il m'arrive de faire un pâté, de mettre un *S* pour un *T*, et réciproquement, il ne manque pas de me relever...[2] (*Il écrit, et lisant ce qu'il écrit, il continue.*)

" Et pour éviter mainte erreur
Dont la raison parfois s'indigne,
Nous proposons à monseigneur...

(*Interrompant son ouvrage.*) Nous proposons, nous proposons... tous leurs rapports finissent comme cela. (*Il continue d'écrire.*)

" Dont la raison parfois s'indigne,
Nous proposons à monseigneur
De lire les lettres qu'il signe."

(*Il écrit toujours en parlant.*) Ce n'est pas que M. Dumont ne soit un très-brave homme, intègre, délicat ; mais il n'est pas insensible à certaines politesses que je ne peux pas lui faire : j'ai remarqué, entre autres, qu'une invitation ne lui déplaisait pas, et qu'il s'en souvenait en temps et lieu. Ah ! mon Dieu, voilà une tache d'encre, quand j'en étais au dernier mot !

Scène VI.

Belle-Main, travaillant ; Dumont.

Dumont, (*encore sur l'escalier.*) C'est bon, c'est bon, dites que je n'y suis pas.

Belle-Main. J'entends, je crois, notre chef de bureau.

Dumont, (*entrant, et toujours à la cantonade.*) Cependant vous recevrez ce grand monsieur... (*A part.*) J'ai dîné hier chez lui, (*à la cantonade,*) et ce petit qui vient quelquefois... (*à part*) diable ! je dois dîner chez lui demain ; (*à la cantonade,*) du reste, je n'y suis pour personne. Si on ne savait pas choisir son monde et se débarrasser des importuns, on ne s'en tirerait jamais ; tout mon temps est véritablement gaspillé par les invitations et les dîners en ville ; pour faire un métier comme celui-là, il faut avoir un cœur de bronze et un estomac de fer ; voilà pourtant où en sont les gens en évidence.

Belle-Main. Monsieur...

Dumont. Qu'est-ce que c'est ?

Belle-Main. Monsieur le chef de division doit vous parler en sortant du travail, et vous prie de l'attendre.

---

[1] Il faut toujours faire attention aux plus petites choses

[2] Il ne manque pas de me critiquer.

Dumont. C'est bien ; tenez, voilà un rapport qu'il faut expédier d'urgence.

Belle-Main. Allons, il avait déjà peur que le tas ne diminuât. J'ai l'honneur de vous faire observer que tout ce que j'ai là est déjà urgent.

Dumont. Parce que vous n'avancez à rien, et que vous êtes d'une lenteur... Vous n'aurez donc jamais d'activité ?

Belle-Main. Ma foi, monsieur, j'en ai pour douze cents francs ; mais j'ose dire, en revanche, que la correction et le fini du dessin... (*prenant un papier sur le tas*) je vous prie seulement de regarder cette majuscule : comme c'est détaché ! Que diable ! pour m'apprécier il ne faut que des yeux ; (*à part,*) mais je tombe justement sur un chef qui a la vue basse !

Dumont, (*regardant.*) Oui, pas mal, c'est assez net ; mais quel est ce travail que vous venez de terminer ?

Belle-Main. Celui-là ? oh ! je ne veux pas que vous le voyiez, parce que vous, qui n'aimez pas les pâtés...[1]

Dumont, (*prenant le papier et lisant.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

Belle-Main. Je savais bien que vous ne seriez pas content ; ce n'est pas l'embarras, le plein est peut-être plus hardi, mais le délié n'est pas aussi subtil.

Dumont, (*à part.*) Est-il possible ! une chanson contre le ministre ! quelle indignité !

Air : *de Turenne.*

Qui le croirait ? malgré son air modeste,
C'est donc ainsi qu'il employait son temps.
(*A Belle-Main.*)
Je n'aurais jamais, je l'atteste,
Soupçonné de pareils talents.

Belle-Main.

Pourquoi pas ? Lorsque je calcule,
J'en ai plus d'un, en vérité.

Dumont, (*à part.*)

Lui, de l'esprit ! qui s'en serait douté ?
Depuis vingt ans qu'il dissimule.

J'en rendrai compte ; mais, en attendant votre réforme définitive, je vous suspens de vos fonctions ; vous pouvez vous retirer.

Belle-Main. Comment ! me suspendre ! Qu'est-ce qu'il dit donc là ? il faut absolument qu'il se trompe, et qu'il me prenne pour quelqu'un qui en vaille la peine. (*A Dumont.*) Je vous ferai observer, monsieur, que c'est moi, Belle-Main,

[1] Pâtés, taches d'encre.

expéditionnaire ; douze cents francs de traitement, ça ne se supprime jamais.

Dumont. Il y a commencement à tout, monsieur ; vous connaissez très-bien le motif.

Belle-Main. Moi, monsieur ?

Dumont. Il suffit, monsieur, on vous le fera alors connaître sous peu ; et, je vous le répète, vous pouvez vous retirer.

Belle-Main. Vous me permettrez bien, monsieur, de prendre mes effets, canifs, règles et grattoirs, et de faire un paquet de la totalité. J'ai, d'ailleurs, ici à côté, des papiers à mettre en règle, et ce n'est pas après vingt ans d'exactitude, que l'on veut sortir comme un brouillon. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort par la porte de l'escalier.*)

Scène VII.

Dumont, (*seul, lisant la chanson.*) Je ne reviens pas de ma surprise. Qui jamais se serait douté qu'un expéditionnaire ?... où diable l'esprit va-t-il se nicher ? Si cela gagne une fois les bureaux, nous voilà perdus ! et l'on ne peut pas réprimer trop sévèrement... (*Riant.*) Ah, ah ! c'est qu'elle est fort drôle, une âpreté, un mordant... Pour quelqu'un qui le connaît, c'est d'une vérité... Il y aurait de quoi faire proverbe, s'il n'était plus en place ! je voudrais, pour je ne sais quoi... Ah ! c'est monsieur le chef de division. (*Il cache sa chanson.*)

Scène VIII.

Dumont, De Valcour.

De Valcour. Ah ! c'est vous, mon cher Dumont, je vous cherchais partout.

Dumont. Comme vous voilà en grande tenue ![1]

De Valcour. Je viens de l'appartement du ministre, et vous savez combien, même le matin, il est sévère sur l'étiquette. Ignorez-vous la nouvelle ?

Dumont. Qu'avez-vous appris ?

De Valcour, (*mystérieusement.*) De grands événements. Le ministre a envoyé ce matin sa démission au roi.

Dumont, (*étonné.*) Est-il possible ?

De Valcour. Je le tiens de sa femme, et l'on désigne, pour son successeur, M. de Saint-Phar, notre ancien camarade ; rien n'est plus sûr.

Dumont, (*d'un air de doute.*) Sûr ! mais sûr ?

---

[1] Grande tenue, costume de rigueur.

De Valcour. Je viens d'envoyer ma carte chez Saint-Phar.

Dumont, (*d'un air de conviction.*) Je vous crois.

De Valcour. Et en même temps, une invitation pour lui et sa femme.

Dumont, (*à part.*) Plus de doute. (*Haut.*) C'est fort heureux pour nous, qui connaissons M. de Saint-Phar.

De Valcour. On ne pouvait faire un meilleur choix: de grandes vues, une tête vaste. Il a été deux fois directeur général et deux fois destitué, voilà des titres; et puis il est essentiellement administrateur.

Dumont. Certainement. Et, si vous voulez que je vous dise hardiment ma façon de penser, (*en confidence,*) je ne suis pas fâché de cette démission.

De Valcour, (*de même.*) Ni moi non plus.

Dumont. Exigeant pour le travail.

De Valcour. Voulant tout voir par ses yeux.

Dumont. Défiant.

De Valcour. Ombrageux.

Dumont. Puisque nous en sommes sur ce chapitre (*prenant la chanson qu'il avait mise dans sa poche*) on peut vous divertir.

De Valcour. Comment?

Dumont. Vous qui entendez la bonne plaisanterie, et qui êtes homme de goût et d'esprit.

De Valcour. Qu'est-ce que cela?

Dumont, (*souriant à l'oreille.*) Une chanson.

De Valcour, (*la prenant.*) Une chanson, sur notre ex-ministre.

Dumont, (*se frottant les mains.*) Sur notre ex-excellence.

De Valcour, (*la parcourant.*) Parfait, c'est une pièce délicieuse... Oh! mais, c'est lui: quel est cet air-là?

Dumont. Je l'essayais tout à l'heure sur celui de *Femmes, voulez-vous éprouver.*

De Valcour. Du tout, quelque chose de plus neuf, tra, la, la, la. (*Chantant.*)

* "Pour prévenir plus d'une erreur
Dont la raison parfois s'indigne,
Nous proposons à monseigneur
De lire les lettres qu'il signe.

(*Riant.*) C'est que c'est vrai, l'autre jour encore...

Dumont. Mais surtout, le suivant.

De Valcour. Oui, j'y suis.[1]

[1] Je comprends.

"Pour être admis auprès de lui,
Il faut être en grande tenue.

C'est ce que je vous disais tout à l'heure, vous voyez, l'habit à la française.

"Aussi dit-on qu'en son palais,
Se conformant à la coutume,
La vérité n'entre jamais,
Sans doute à cause du costume."

Celui-là est très-fin ! Vous comprenez, la vérité qui est nue, et qui n'entre pas à cause du costume. Allons, allons, je sais à quoi m'en tenir.[1] (*Le regardant.*) Mais, j'y pense, cette chanson-là, c'est vous qui l'avez faite ?

Dumont. Moi !

De Valcour. Vous-même.

Dumont. Allons donc.[2]

De Valcour. Pourquoi feindre ? hier cela pouvait avoir des conséquences, aujourd'hui le successeur en rira comme un fou.

Dumont. Vous croyez ?

De Valcour, (*riant.*) Et je suis tenté d'en donner l'exemple. (*Ils rient tous deux.*) Allons, convenez-en, que diable! avec moi...

Dumont. Mais je vous avoue que ces choses-là, on doit y attacher si peu d'importance.

De Valcour. Comment donc ! Saint-Phar aime beaucoup les chansons ; ce sont des titres...

Air du Piége.

Il les tourne fort joliment ;
Rappelez-vous que sa muse facile
Fit autrefois en déjeunant
Une moitié de vaudeville.

Dumont.

Mais vous savez que, malgré les efforts
Et des loges et du parterre,
La pièce est tombée... et qu'alors
Elle fut de son secrétaire.

De Valcour. C'est vrai ; mais c'est égal, je trouve votre chanson délicieuse, et j'en veux prendre une copie. (*Il tire son carnet, son crayon, et se met à écrire au bureau qui est à gauche.*)

Dumont. Comment ! vous daignez...

De Valcour. Laissez donc, des couplets inédits, c'est une bonne fortune.

---

[1] J'en connais les causes.

[2] Locution qui exprime l'impatience ; elle signifie ici : vous plaisantez.

Scène IX.

De Valcour, au bureau, écrivant ; Dumont ; Belle-Main, avec sa canne, son chapeau, son parapluie, un rouleau de papier, plusieurs paquets de plumes, et une grande règle.

Belle-Main. Me voilà ! Après vingt années de service, je sors de mon administration comme j'y suis entré, les mains nettes, la conscience légère, et la bourse idem.

Dumont, (*l'apercevant.*) Eh bien ! qu'est-ce donc que cet attirail ?

Belle-Main. Celui d'un employé, d'un expéditionnaire en disgrâce ; vous m'avez dit de m'en aller, et je m'en vais. Par exemple, c'est la première fois, depuis quinze ans, que je sors du bureau avant quatre heures.

Dumont, (*le regardant avec bonté.*) Ce pauvre Belle-Main !

Belle-Main. Certainement, je réclamerai, on me rendra justice, et peut-être même ma place.

Dumont, (*lui frappant sur l'épaule.*) Comment ! vraiment vous avez pris au sérieux ? Allons, allons, n'en parlons plus. Un mouvement d'impatience et d'humeur, cela peut arriver à tout le monde.

Belle-Main. Que dites-vous ?

Dumont. Avez-vous pu penser, mon cher Belle-Main, que vous, un ancien employé...

Belle-Main. C'est ce que je me disais, monsieur ; le doyen des expéditionnaires ne se renvoie pas comme cela.

Dumont, (*lui montrant ses effets.*) Croyez-moi, remettez tout cela en place, et qu'il n'en soit plus question.

Belle-Main. Il n'y a donc plus d'orage ? décidément le temps est revenu au beau, et on peut déposer le parapluie. Mais expliquez-moi au moins...

Dumont. Je ne le peux pas dans ce moment, je suis occupé là, avec monsieur le chef de division ; un travail...

De Valcour, (*écrivant toujours.*) Tenez, mon cher Dumont, voilà un vers que je me permets de changer.

Dumont. Oh ! je m'en rapporte à vous. (*A Belle-Main.*) Je parie, mon cher Belle-Main, que vous n'avez pas déjeuné ?

Belle-Main, (*montrant sa flûte,*[2] *qu'il se dispose à manger.*) Non, monsieur, et j'allais...

Dumont. Vous pouvez aujourd'hui descendre au café, et faire un meilleur repas. Nous penserons à la gratification.

---

[1] Je vous prends pour juge.

[2] Petit pain long.

Belle-Main. Vrai ?

Dumont. Je vous le promets.

Belle-Main. Je l'attends de votre équité. Allons porter cette bonne nouvelle à mademoiselle Charlotte. (*Il sort.*)

Scène X.

De Valcour, Dumont.

De Valcour, (*achevant d'écrire.*) Voilà qui est fini. Je vous atteste, mon cher Dumont, moi qui m'y connais un peu, qu'avec les deux ou trois changements que j'ai faits, votre chanson est un vrai chef-d'œuvre ; et puis, il n'y a rien à dire, vous ne faites grâce à personne, pas même à vous.

Dumont, (*surpris.*) Je ne comprends pas.

De Valcour. Ce vers charmant sur les dîners en ville... Allons, c'est très-bien, vous ne vous épargnez pas.

Dumont, (*riant à contre-cœur.*) Oui, oui. Moi, d'abord, j'y mets de la franchise. Il est inutile de vous recommander le secret ?

De Valcour. Cela va sans dire.[1] Ces chansons-là, personne ne les a jamais faites ; et, loin de vous compromettre, je la prendrais plutôt sur mon compte.

Dumont. Vous êtes trop bon ; mais je vous prie de croire qu'alors j'ignorais la disgrâce de son excellence ; sans cela...

De Valcour. Bien, mon ami ; de l'esprit, cela ne gâte rien ; mais de la délicatesse avant tout, et ces sentiments-là vous font honneur.

Dumont.

Air du Ménage de garçon.

Ah ! monsieur, quel plaisir j'éprouve ;
Pour moi, c'est bien un grand succès !
De voir qu'un si bon juge approuve
Et ma conduite et mes couplets.
Je vais, puisqu'ils ont votre estime,
Les lancer, mais avec pudeur,
Toujours en gardant l'anonyme,
Car je respecte le malheur.

(Il entre dans son bureau à droite.)

Scène XI.

De Valcour, seul.

L'idée de cette chanson n'est vraiment pas mal ; mais c'était écrit avec une négligence... ; cela avait grand besoin d'être retouché, d'autant que dans ces sortes d'ouvrages les

[1] C'est entendu.

pensées ne sont rien, c'est la manière de les présenter qui fait tout ; il faut là un point d'admiration, c'est de rigueur.

" Aussi dit-on qu'en son palais,
Se conformant à la coutume,

Ce n'est pas cela, c'est...

" Ne connaissant pas la coutume,
La vérité n'entre jamais."

Il n'y a pas de comparaison ; comme cela, ils sont bien, et j'en suis assez content, cela fera les délices de ma soirée. (*Il a l'air de corriger encore quelques mots.*)

Scène XII.

De Valcour, écrivant toujours ; Victor, dans le fond.

Victor. Allons, c'est comme un fait exprès, j'ai bouleversé tous les cartons, impossible de retrouver ces maudits couplets ; et s'ils parviennent jusqu'au ministre, quel sera son ressentiment ? quel sera surtout celui de M. de Valcour ? C'est pour le coup qu'il n'y aura plus de protection, plus de mariage à espérer.

De Valcour, (*l'apercevant.*) Eh ! c'est monsieur Victor, notre jeune poëte. Vous savez, mon cher, que nous donnons ce soir un bal, un petit concert ; nous vous y verrons, je l'espère !

Victor, (*s'inclinant.*) Certainement, monsieur.

De Valcour. Vous nous chanterez quelque chose, n'est-il pas vrai ? D'abord, nous chanterons tous, et moi-même j'ai là quelques couplets sur lesquels je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

Victor. C'est trop d'honneur. (*Prenant le carnet ; à part.*) Ciel ! ma chanson ! je suis perdu.

De Valcour. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

Victor, (*balbutiant.*) Elle est écrite de votre main.

De Valcour. Oui, assez mal, vous ne pouvez peut-être pas lire ; mais quand on compose...

Victor. Quoi ! vous seriez... ?

De Valcour. Voilà précisément ce que je ne voulais pas vous dire avant d'avoir votre avis.

Victor. Comment, monsieur, les couplets sont de vous ?

De Valcour. J'y ai travaillé, du moins ; ainsi donc, votre avis ?

Victor, (*à part.*) Je ne vois pas pourquoi je ferais aussi la modeste. (*Haut.*) Ma foi, monsieur, je les trouve charmants.

De Valcour, (*gaiement.*) Vrai ?

Victor. Ce n'est pas parce qu'ils sont de vous, mais je vous donne ma parole d'honneur que je les crois très-bons, voilà mon avis ; je me permettrai seulement une observation ; ces couplets sont très-piquants, mais en même temps très-hardis ; et ne craignez-vous pas... ?

De Valcour. Pourquoi donc craindre ? On doit aux gens en place la vérité tout entière. Et de qui l'apprendraient-ils si ce n'est de ceux qui les approchent tous les jours ? Allons, vous nous les chanterez ce soir. Eugénie vous accompagnera.

Victor. Monsieur, je n'oserai jamais.

De Valcour. Est-ce que vous auriez moins de courage que moi ?

Victor. Ma foi, je n'y conçois rien, et je ne le reconnais plus.

Scène XIII.

Les Précédents ; Eugénie.

Eugénie. En vérité, mon papa, vous n'êtes guère aimable. Depuis deux heures je suis dans le salon du ministre à tenir compagnie à sa femme, et j'attendais toujours que vous vinssiez me chercher, comme vous me l'aviez promis.

De Valcour. C'est vrai ; mais des affaires importantes...

Victor, (*gravement.*) Oui, des affaires d'administration...

De Valcour. Et puis je n'osais trop rentrer dans le salon ; il doit y avoir bien du changement dans ce moment, n'est-il pas vrai ?

Eugénie. Sans doute ; quand je suis arrivée, la figure de l'huissier était aussi lugubre que son habit ; le précepteur était dans un coin du salon, qui donnait leçon aux enfants ; jamais je ne l'ai vu si sévère ; je crois presque qu'il les a grondés. Quant à madame elle-même, elle était distraite, préoccupée, et, tout en causant avec moi de sa campagne et du bonheur d'y vivre tranquillement, elle regardait toujours par la croisée de la cour, comme si elle attendait quelque message.

De Valcour. Cette femme-là n'a pas l'ombre de philosophie ; elle se croit toujours destinée à être la moitié d'une excellence !

Eugénie. Tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrent avec fracas, et la scène change. On a refusé la démission.

De Valcour. Il serait possible !

Eugénie. Il est plus en pied que jamais ; on a même augmenté ses pouvoirs.

De Valcour, (*reprenant vivement le carnet des mains de Victor.*) Rendez-moi ces couplets.

Victor. Eh, mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

De Valcour, (*très-ému.*) Rien, rien ; je vous expliquerai tout à l'heure... (*A Eugénie.*) Eh bien ! après ?

Eugénie.

Air : *A soixante ans.*

Cette nouvelle a chassé la tristesse,
Le précepteur caresse les enfants ;
Soudain les cœurs s'ouvrent à l'allégresse,
Et l'antichambre aux courtisans ;
Même l'huissier que l'influence gagne
D'un ton plus fier les annonce déjà ;
Madame enfin, depuis ce moment-là,
N'a plus de goût pour la campagne,
Et va ce soir au bal de l'Opéra.

Victor, (*à part.*) Je devine à présent.

De Valcour. Mon cher Victor, vous comprenez, comme moi, de quelle importance est le secret que je vous ai confié, vous seul en êtes instruit ; mais à peine avez-vous parcouru ces couplets, et déjà sans doute vous les avez oubliés ?

Victor. Du tout ; il est des vers que l'on retient si aisément.

De Valcour. Quoi ! vous pourriez abuser...

Victor. Jamais, monsieur ; le père d'Eugénie peut être sûr de ma discrétion ; et, sans me vanter, j'y ai plus de mérite qu'un autre ; car je savais déjà les couplets par cœur ! je pourrais vous les réciter sans me tromper d'une syllabe.

De Valcour. Du tout, du tout, mon ami ; (*à part*) ah ! maudite mémoire ! (*Haut.*) Victor, ce sacrifice-là ne sera pas perdu, et je saurai reconnaître... Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut que je me présente chez son excellence. (*A Eugénie.*) Tu vas m'attendre dans mon cabinet... (*Eugénie entre dans le cabinet.*) Ah ! mon Dieu ! cette carte que j'ai mise chez Saint-Phar, cette invitation surtout, quelle imprudence ! si l'on allait mal interpréter... Mais le désinviter serait pire encore ; allons, une mesure générale. (*A Victor.*) Mon cher Victor, courez chez moi à l'instant même. Que l'on prévienne toutes les personnes invitées que ma soirée ne peut avoir lieu, qu'elle est remise. On dira que ma fille est malade ; croyez, mon cher Victor, que je reconnaîtrai un jour votre zèle, et surtout votre silence ; il est certaines espérances dont je me suis aperçu, et que je ne désapprouve pas entièrement.

Victor. Ah, monsieur! j'avais idée que cette chanson-là me porterait bonheur. (*Il sort.*)

Scène XIV.

De Valcour, (*seul, se promenant à grands pas avec beaucoup d'agitation.*) C'est une chose affreuse! cette maudite chanson... je n'y suis pour rien; mais jamais on ne soupçonnera cet épais Dumont; moi, c'est différent, je suis connu. J'ai le malheur d'avoir de l'esprit et de la verve satirique; il n'y a qu'un moyen, c'est d'agir franchement, de prendre l'initiative, et de porter moi-même cette chanson à son excellence!

Scène XV.

De Valcour; Dumont, sortant de son bureau et tenant à la main quelques copies de la chanson.

Dumont. J'ai fait tirer quelques copies de nos couplets; et s'il vous était agréable d'en avoir....

De Valcour, (*d'un air froid et sévère.*) Comment, monsieur, des copies?

Dumont. Oui, pour les répandre.

De Valcour. Y pensez-vous, monsieur? Est-ce là ce dont nous sommes convenus? Répandre des couplets que l'on peut tout au plus confier à la discrétion d'un ami, ou à l'oreille indulgente d'un chef?

Dumont. Mais, monsieur, vous disiez tout à l'heure...

De Valcour. Oui, entre nous, entre particuliers, j'ai pu approuver, littérairement parlant, des vers que je blâme comme homme public; et la preuve, c'est que je vous en avais demandé le secret.

Dumont. Non, monsieur, c'était moi.

De Valcour. Vous, moi, qu'importe? il n'en est pas moins vrai que vous aviez senti comme moi l'inconvenance d'un pareil procédé. Vous pouviez être sûr, pour ma part, que je n'en aurais jamais parlé, que j'aurais même fait semblant de ne pas les connaître; mais maintenant que, grâce à vous, cette chanson court le monde, qu'elle est connue, qu'elle est presque publique, je ne puis me taire, et j'ignore ce qui en arrivera. (*Il entre dans son cabinet à gauche.*)

Scène XVI.

Dumont, (*seul.*) Eh mais! Dieu me pardonne, je crois qu'il va faire un rapport contre moi, lui qui tout à l'heure était

enchanté de ces couplets. (*Il regarde par la croisée.*) Ah! mon Dieu, ces équipages dans la cour! et monsieur le chef de division qui, dans un pareil moment, va faire sa cour! J'y suis, la démission n'est pas acceptée, le ministre garde sa place, et dans ce moment-ci je ne suis pas trop sûr de conserver la mienne: aussi, je vous le demande... quelle idée m'a pris... à cinquante ans, et pour la première fois de ma vie... m'aviser d'aller faire de l'esprit... Est-on bête comme cela? Heureusement, on a des protecteurs, des amis que l'on peut faire agir. (*Il va s'asseoir auprès de la table, prend du papier et une plume, comme pour se disposer à écrire; puis, se levant tout à coup, il continue.*) Mais il y a une justice, et je réclamerai; parce qu'après tout, je suis chef de bureau, et je ne suis pas auteur; je n'ai pas fait cette chanson, je ne la connais pas, et la destitution, s'il y a lieu, doit tomber sur le vrai coupable... Ah! voici M. Belle-Main.

Scène XVII.

Dumont, Belle-Main.

Belle-Main, (*en entrant sans voir Dumont.*) Cette pauvre Charlotte, quelle a été sa joie! notre mariage est maintenant assuré. (*Apercevant Dumont.*) Mais voici notre bon et respectable chef.

Dumont. Monsieur, je vous attendais; tout à l'heure, je suis à vous. (*Il s'assied auprès de la table, et écrit quelques lettres sans faire attention à ce que dit Belle-Main.*)

Belle-Main. Je vous demande pardon, c'est qu'en venant je suis entré dans la boutique de M. Guillaume, le marchand de draps; j'ai fait mesurer et couper devant moi trois aunes de Louviers, seconde qualité, pour redingote et pantalon pareils.

Air: *Le choix que fait tout le village.*

Pour profiter de ma bonne fortune,
J'ai fait porter le drap chez le tailleur;
Pourquoi faut-il qu'une idée importune
Me trouble encor au sein de mon bonheur!

(*Touchant son habit râpé, et le regardant avec attendrissement.*)

Ce vieil habit, couvert de cicatrices,
Vient malgré moi réveiller ma pitié;
Il est cruel, après tant de services,
De réformer un ancien employé.

Pour chasser ces idées-là, je suis entré au café, où j'ai fait un petit *extra*... quarante-cinq sous, pour mon déjeuner; le carafon de Beaune, et le bifteck de la gratification. Dieu! m'en suis-je donné![1]

[1] Je me suis joliment régalé.

Dumont, (*sans se lever.*) Vous avez peut-être eu tort de vous presser...

Belle-Main, (*stupéfait.*) Pourquoi donc cela ?

Dumont, (*se levant, et allant à lui en pliant le papier qu'il vient d'écrire.*) Parce que l'usage n'est point de donner des gratifications à ceux qui ne font plus partie des bureaux, et que dès ce moment vous êtes dans ce cas-là.

Belle-Main. Hein ! qu'est-ce que vous me dites donc ?

Dumont. Il me semble que c'est assez clair ; je vous répète que vous n'êtes plus de l'administration. Mais quand on fait des vers comme ceux-là...

Belle-Main. Moi, des vers !

Dumont. Oui, vous connaissez peut-être cette chanson ?

Belle-Main. Des vers, des chansons !... Que je sois supprimé radicalement sans espoir de pension de retraite, si j'sais seulement ce que cela veut dire !

Dumont. Oh ! sans doute vous allez nier que vous en soyez l'auteur ; on ne convient jamais de ces choses-là, au risque de compromettre ses collègues ou ses chefs ; mais par bonheur nous avons des preuves, et dans peu vous recevrez votre suppression définitive.

Belle-Main. Moi, ma suppression ! au moment même où j'avais la certitude... Ah çà ! monsieur, est-ce que vous croyez qu'on peut vivre comme cela ? Je suis d'un tempérament calme et pacifique, et par mon état je suis habitué à rester en place ; mais si une fois je me révolutionne... Qu'est-ce que c'est donc que cela ? à chaque instant, des hauts, des bas, me pousser de ma place, m'y remettre, m'en ôter encore ; et à moins qu'on ne m'ait choisi pour une expérience du mouvement perpétuel...

Dumont. Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

Belle-Main, (*tout à fait hors de lui.*) Oui, monsieur, je ne connais plus rien ! mon mariage est arrêté avec mademoiselle Charlotte, j'ai commandé mon habit de noces, et pris un déjeuner à compte sur la gratification ; j'ai monté mes dépenses sur un pied de luxe inusité jusqu'à présent, et c'est dans ce moment que vous venez m'annoncer ma suppression définitive... Non, monsieur, non, elle n'aura pas lieu. (*S'asseyant.*) Je m'établis sur ce fauteuil, à cette table, où depuis vingt ans mes doigts assidus se sont noircis pour le service de l'administration, et nous verrons si l'on vient m'en arracher... Appelez vos garçons de bureau, appelez-les.

Dumont. Je ne prendrai point cette peine. Mais voici monsieur le chef de division.

Belle-Main. Je lui demanderai justice.

Dumont. Il va vous confirmer lui-même votre renvoi définitif.

Belle-Main. Et lui aussi ! il n'y a plus d'espoir. (*Prenant son parapluie.*) O Charlotte !...

Scène XVIII.

Les Précédents ; De Valcour.

De Valcour, (*entrant sur la scène d'un air rêveur.*) Je viens de voir le ministre, et je ne sais comment interpréter l'air froid avec lequel il m'a reçu... N'importe, j'ai fait mon devoir ; en arrivera maintenant ce qu'il pourra. Antoine ! (*Un garçon paraît.*) Prévenez ma fille, qui m'attend là, dans mon cabinet. (*A Victor, qui entre.*) Eh bien ! mon cher Victor ?

Scène XIX.

Les Précédents ; Victor, ensuite Eugénie.

Victor. Monsieur, vos ordres ont été exécutés.

De Valcour. C'est bien. (*A Eugénie, qui sort du cabinet.*) Allons, ma fille, partons. (*Il se dispose à sortir avec Eugénie : Belle-Main s'avance pour le saluer.*) Eh bien, mon cher Belle-Main, que me voulez-vous ?

Victor. En effet, quel air triste et malheureux ! et d'où vient cet équipage ?

Belle-Main. Vous me voyez avec le parapluie du départ ; on me donne mon congé définitif, et pourquoi ? pour des vers. Je vous demande à quoi cela rime ?

Victor. Des vers à ce pauvre Belle-Main !

De Valcour, (*le regardant.*) Allons donc, ce n'est pas possible.

Dumont. Si, monsieur. Cette chanson inconvenante et déplacée, qui a excité, ce matin, votre colère et la mienne, apprenez qu'elle est véritablement de lui.

Belle-Main. De moi ?

Dumont, (*tirant un papier de sa poche.*) Je l'ai là, écrite de sa main.

Victor. Comment ! c'est pour cela qu'on le renvoie ? Un instant, je ne le souffrirai pas ; j'en connais l'auteur, et ce n'est pas lui.

De Valcour, (*bas à Victor.*) Victor, de grâce, songez à votre promesse, (*montrant Eugénie,*) et à la mienne.

Victor. Je sais, monsieur, à quoi je m'expose en parlant ;

mais n'importe, je n'en dois pas moins hommage à la vérité, et je la dirai tout entière.

De Valcour. Vous ne la direz pas.

Victor. Je la dirai.

De Valcour. Vous ne la direz pas.

Victor, (*avec feu.*) Je la dirai, et je le puis, sans compromettre personne, car je suis le seul coupable. C'est moi qui l'ai faite.

Tous. Vous!

De Valcour, (*à part.*) Je respire. (*Bas, à Victor.*) Bien, bien, jeune homme; je reconnaîtrai une pareille générosité.

Victor. Non, monsieur, vous ne devez m'en savoir aucun gré, je vous le répète, cette chanson est véritablement de moi.

Belle-Main. Quoi! monsieur Victor, vous en êtes l'auteur?

Victor. Pourquoi pas? tout comme un autre, puisqu'ici tout le monde l'a faite; seulement, j'en suis l'auteur responsable.

Dumont. Tant pis pour vous, tant pis, jeune homme; cela peut avoir des suites graves; car, enfin, voilà monsieur qui a été obligé d'en rendre compte.

Victor, (*surpris, regardant De Valcour, qui baisse les yeux.*) Quoi! monsieur, c'est vous?

De Valcour, (*déconcerté.*) Que voulez-vous? ma position particulière... Le ministre l'aurait toujours appris: moi, j'ai présenté les choses du bon côté; et puis, je n'ai nommé personne.

Victor. Je le crois sans peine.

Scène XX.

Les Précédents; un Garçon de bureau.

Le garçon, (*à De Valcour, lui remettant une lettre.*) De la part de son excellence.

De Valcour, (*prenant la lettre.*) C'est la réponse à mon rapport... Maintenant je n'ose l'ouvrir.

Victor. Allez toujours.

De Valcour, (*lisant.*) "Monsieur, je viens de lire la chanson que vous m'avez adressée; et j'ai vu avec plaisir que j'étais seul attaqué. Je trouve les couplets charmants, quoiqu'un peu durs; mais quelque forme que prenne la vérité pour se présenter, elle doit toujours être accueillie *avec ou sans costume.*

Dumont. Je reconnais bien là monseigneur. Cet homme-là a un esprit!...

De Valcour. Oui, ce dernier trait-là est charmant. (*Continuant la lecture de la lettre.*)

"Je vous charge de découvrir l'auteur de cette chanson: il m'a rendu service en me signalant des abus; et quel qu'il soit, il mérite une récompense. Je vous prie donc de m'en proposer une pour lui, etc., etc."

Victor. Est-il possible!

Belle-Main. Est-il heureux! le voilà sûr de sa gratification.

Victor, (*lui donnant une poignée de main.*) Mon cher Belle-Main, vous savez ce que je vous ai dit; je ne vous oublierai pas.

Dumont. Du tout, c'est moi que cela regarde; et je lui ai déjà promis, avec l'autorisation de M. le chef de division, une gratification de trois cents francs, le quart de ses appointements.

De Valcour. Ce n'est pas assez, mon cher; on l'a injustement soupçonné, on lui doit une réparation. Je propose au directeur six cents francs de gratification.

Belle-Main, (*élevant au ciel ses mains, qui tiennent encore le parapluie.*) O mademoiselle Charlotte!

De Valcour, (*à Victor.*) Quant à vous, jeune homme, il s'agit à présent de justifier les bontés de son excellence; je ne vous perdrai pas de vue, et c'est à vous de mériter par votre assiduité et votre travail (*montrant Eugénie*) la récompense que je vous ai promise.

Victor. Avec un tel espoir, je frémis de la quantité de rapports et de circulaires que je vais abattre.

Belle-Main, (*faisant le geste d'écrire.*) Dieu! m'en voilà-t-il en perspective! je ne risque rien de tailler mes plumes.

Victor. Et quant à ma chanson, puisque je lui dois mon bonheur... combien je me félicite maintenant de l'avoir faite!

Dumont. Et moi, jeune homme, de l'avoir fait connaître!

De Valcour. Moi, de l'avoir corrigée!

Belle-Main. Et moi, de l'avoir copiée!

VAUDEVILLE.

Air: *T'en souviens-tu?*

Belle-Main, (*au public.*)

Ainsi que moi, Charlotte vous supplie
De confirmer l'hymen qui nous attend;
Car le bonheur dont on nous gratifie
De vous encor dépend en cet instant.
Sans vous, hélas! il est une disgrâce,
Chefs et commis, qui nous supprime tous;
Daignez, messieurs, pour que je reste en place,
Venir souvent en prendre une chez nous.

LE MARIAGE D'ARGENT

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR E. SCRIBE.

PERSONNAGES.

DORBEVAL, banquier.
MADAME DORBEVAL, sa femme.
HERMANCE, sa pupille.
DUBOIS, domestique de Dorbeval.
POLIGNI, } camarades de collége de
OLIVIER, } Dorbeval.
MADAME DE BRIENNE, jeune veuve, amie de madame Dorbeval.

La scène se passe à la Chaussée-d'Antin, dans l'hôtel de Dorbeval.

Le Théâtre représente un premier salon : porte au fond, et de chaque côté deux portes à deux battants. La première porte à droite conduit au cabinet de Dorbeval, la seconde à son salon de réception ; les deux portes à gauche conduisent aux appartements de madame Dorbeval. A droite, un guéridon ; à gauche, et sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur un plan plus éloigné, une riche cheminée et une pendule.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dubois, Olivier.

Olivier. Personne dans le salon, personne dans les antichambres, qui d'ordinaire sont encombrés de parasites et de solliciteurs ! Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur à mon ami Dorbeval ? Non, non ; voilà un valet, l'hôtel est encore habité. (*A Dubois.*) Monsieur Dorbeval ?

Dubois, (*à moitié endormi, et sans le regarder.*) Il est sorti, monsieur.

Olivier. Sorti à neuf heures du matin ! à qui croyez-vous parler ? Apprenez que je suis un ami, un camarade de col-

lége qui le visite rarement ; mais quand je viens, je vous prie de vous arranger pour qu'il y soit.[1]

Dubois. C'est différent, monsieur ; il y est.

Olivier. À la bonne heure.

Dubois. Je demande pardon à monsieur ; il y a tant de gens de la Bourse qui viennent tous les matins demander les ordres de monsieur.

Olivier. Vraiment ; il y a du plaisir à être un des premiers banquiers de Paris : c'est un bel état.

Dubois. Oui, monsieur, pour les domestiques ; aussi j'ai refusé deux ministères et une place de suisse au faubourg Saint-Germain. Je vais voir si monsieur est levé.

Olivier. À l'heure qu'il est !

Dubois. Vous ne savez donc pas que la nuit a duré jusqu'à ce matin. Nous avions hier un bal, une fête, et un monde ! ce qu'il y a de mieux en France : des Anglais, des Russes, des Autrichiens ; tous ambassadeurs. Je vais réveiller monsieur.

Olivier. Eh non ; s'il en est ainsi, garde-t'en bien : il y aurait conscience ;[2] viens seulement m'avertir quand il fera jour chez lui, j'attendrai.

Dubois. Monsieur va peut-être s'ennuyer.

Olivier. Ça me regarde.

Dubois. Comme monsieur voudra. (*Il sort.*)

Scène II.

Olivier, (*seul.*) M'ennuyer ! Ah bien oui ! c'est bon pour un millionnaire ; mais un artiste ne donne pas dans ce luxe-là ! il n'en a pas le temps, surtout s'il a de l'imagination et s'il est amoureux. C'est agréable d'être amoureux : on n'est jamais seul ; car dès que je suis seul, je suis avec elle. Ma protectrice, mon ange tutélaire, toi dont je n'ose prononcer le nom, viens avec moi, viens me tenir compagnie ! Ce sont, par exemple, les seuls rendez-vous, les seuls tête-à-tête que j'aie encore obtenus ; mais c'est égal. (*Se retournant.*) Hein ! qui vient nous déranger ? On a déjà peur que je ne sois trop heureux. Que vois-je ? c'est Poligni !

---

[1] Pour qu'il soit à la maison.

[2] Ce serait un cas de conscience, je me reprocherais de l'avoir fait.

Scène III.

Olivier, Poligni.

Poligni. Cher Olivier, c'est toi que je rencontre chez Dorbeval !

Olivier. Et je m'en félicite ; car nous ne nous apercevons maintenant que par hasard, et nos entrevues ont toujours l'air d'une reconnaissance.

Poligni. C'est vrai, je me le reproche souvent ; car nous nous aimons toujours.

Olivier. Mais nous ne nous voyons plus, et c'est mal.

Poligni. Que veux-tu ? les affaires, les occupations.

Olivier. Les miennes, je le conçois : un peintre, un artiste qui a son état à faire ! mais toi, qui n'as d'autre occupation que de t'amuser.

Poligni. C'est justement pour cela. Si tu savais combien les plaisirs vous donnent d'affaires ! et puis, tu demeures si loin : au haut de la rue Saint-Jacques.

Olivier. Puisque tu as équipage... Tiens, convenons-en franchement : si, au lieu d'habiter cette rue Saint-Jacques que tu me reproches, ce modeste quartier où s'éleva notre enfance, je possédais, comme notre camarade Dorbeval, un bel hôtel à la Chaussée-d'Antin, tes occupations te laisseraient quelques moments pour me voir.

Poligni. Quelle idée ! tu pourrais le supposer ?

Olivier. Je ne t'en fais point de reproches ; je n'accuse point ton amitié, sur laquelle je compte, et que je trouverai toujours au besoin, je le sais ; mais c'est la faute de ton caractère, qui a toujours été ainsi : tu aimes tout ce qui brille, tout ce qui éblouit les yeux. Ainsi, en sortant du collége, tu t'es fait militaire, parce qu'alors c'était l'état à la mode, l'état sur lequel tous les regards étaient fixés. En vain je te représentais les dangers que tu allais courir, un avenir incertain : tu ne voyais rien que l'épaulette en perspective, et les factionnaires qui te porteraient les armes quand tu entrerais aux Tuileries. C'est pour un pareil motif que vingt fois tu as exposé ta vie, sans penser aux amis qui auraient pleuré ta perte. Depuis, la scène a changé : aux prestiges de la gloire ont succédé ceux de la fortune. Les altesses financières brillent maintenant au premier rang ; les gens riches sont de puissances, et leur éclat n'a pas manqué de te séduire. Ne pouvant être comme eux, tu cherches du moins à t'en rapprocher ; tu ne te plais que dans leur société ; tu es fier de les

connaître ; et souvent, je l'ai remarqué, quand nous nous promenions ensemble, un ami à pied qui te donnait une poignée de main te faisait moins de plaisir qu'un indifférent qui te saluait en voiture.

Poligni. Voilà, par exemple, ce dont je ne conviendrai jamais. Permis à toi de douter de tout, excepté de mon cœur ; à cela près,[1] j'avouerai mes faiblesses, mes ridicules, ce désir de fortune qui me poursuit sans cesse ; non que je sois avide, car j'aimerais mieux donner que recevoir, et je n'ambitionne dans les richesses que le bonheur de les dépenser ; mais ces torts ne sont pas les miens, ce sont ceux du temps où nous vivons. Dans ce siècle d'argent, ceux qui en ont sont les heureux du siècle, et, sans aller plus loin, je te citerai notre ami Dorbeval, que j'aime de tout mon cœur, mais qui au collége n'a jamais été un génie, qui était même le moins fort de nous trois.

Olivier. Tu t'abuses sur son compte ; Dorbeval est très-fin, très-adroit, et ne manque, quand il le faut, ni de talent ni d'éloquence ; c'est plus que de l'esprit, c'est celui des affaires, et tu vois où en sont les siennes.

Poligni. Aussi, et c'est où j'en voulais venir,[2] tu vois l'estime dont il jouit, les hommages qui l'environnent ! À qui les doit-il ? À son opulence ; c'est de droit, c'est l'usage ; et, dans les sociétés brillantes où je passe ma vie, je suis tellement persuadé que la différence des fortunes doit en mettre dans les égards et la considération, que, par fierté, je m'arrange, sinon pour être, du moins pour paraître leur égal.

Olivier. Et voilà, il faut en convenir, une fierté bien placée. Autrefois, tu t'en souviens, nous faisions bourse commune, et je connais ton budget. Tu as huit mille livres de rentes, et tu as équipage. Aussi, victime de ton opulence et de ta manie de briller, tu te gênes, tu te prives de tout. Chez toi, le superflu envahit le nécessaire : tu as un appartement de cinq cents francs et une écurie de cinquante louis. Selon toi, c'est presque une honte d'être pauvre ; tu en rougis, tu t'en caches ; moi, je m'en vante et je le dis tout haut. Orphelin et sans ressources, je dois tout aux bontés du meilleur des hommes, d'un brave et ancien militaire, monsieur de Brienne, qui m'avait fait obtenir une bourse au collége.[3] Grâce à lui et à l'éducation que j'ai reçue, j'ai l'honneur d'être artiste, pas autre chose, et je ne vois pas pour cela que

[1] Excepté cela. [2] Et c'est ce dont je voulais parler.
[3] Place gratuite dans un collége.

dans les salons où je te rencontre je suis moins bien accueilli. Je ne joue pas, c'est vrai; mais tandis que vous perdez à l'écarté, je gagne, moi, une réputation d'homme du monde. Je fais ma cour aux dames, je danse avec les demoiselles, et cette année, en l'absence des gens aimables, j'ai eu des succès dont ma modestie s'effrayait. Oui, mon ami, l'autre jour encore; à Auteuil, une maison de campagne délicieuse où nous jouions la comédie, je faisais répéter à une jeune demoiselle le rôle de Fanchette, dans le Mariage de Figaro... D'abord, mon élève était fort jolie, et puis cette pièce-là, je ne sais pas pourquoi, cela donne toujours des idées.

Poligni, (*riant.*) Vraiment!... Eh bien?

Olivier. Eh bien! c'était fort amusant, parce que ce rôle de Fanchette est une ingénuité, et que ma jeune écolière me semble appelée, par goût, à jouer les grandes coquettes.

Poligni. Je comprends, et nouveau professeur d'une nouvelle Héloïse...[1]

Olivier. O ciel! peux-tu avoir de pareilles idées! Une jeune personne du grand monde, une riche héritière!

Poligni. Elle est à marier! c'est charmant! Quelle perspective pour le futur! Mais dis-moi, je t'en prie, le nom de ta passion d'Auteuil; car cette jeune Fanchette, cette coquette de village, j'ai idée que je la connais.

Olivier. Peut-être bien, et c'est pour cela maintenant que je suis fâché de t'avoir parlé de mes succès comme professeur, parce que tu as tout de suite une manière d'interpréter, et qu'en voulant faire une plaisanterie, j'ai l'air d'avoir fait une indiscrétion.

Poligni. Avec moi?

Olivier. Avec toi, comme avec tout autre, je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu faire du tort à une femme qui le mériterait; ainsi, à plus forte raison... Mais tiens, je t'en prie, ne parlons plus de cela. Apprends-moi plutôt qui t'amène de si bonne heure chez notre ami Dorbeval.

Poligni, (*soupirant.*) Ah! j'en aurais trop à te dire! En d'autres lieux, dans un autre moment, je t'ouvrirai mon cœur! Qu'il te suffise de savoir qu'il est des espérances, bien éloignées sans doute, mais qui, un jour enfin, peuvent se réaliser; qu'il est au monde une personne à qui est attachée ma destinée; et si j'ai désiré la fortune, c'était pour la lui offrir, c'était pour la partager avec elle. Voilà pourquoi j'ai sollicité une place brillante qui chaque jour m'était promise, et qui

[1] Allusion à Héloïse qui devint amoureuse de son maître, Abeilard.

m'échappait toujours ; voilà pourquoi j'ai fréquenté ces hautes sociétés où j'espérais trouver des protecteurs, et où je n'ai trouvé que des occasions de dissipation et de dépense. Ce faste, cet éclat, ces salons dorés qu'ils habitent, ce luxe qui les environne, et auquel peu à peu je me suis habitué, tout cela est devenu pour moi un tel besoin que je ne puis plus m'en passer ;[1] c'est mon être, c'est ma vie ; je suis là chez moi ; et le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je me crois en pays étranger. Aussi le lendemain, j'en sors à la hâte pour briller de nouveau et pour souffrir, pour haïr les gens plus riches que moi et pour tâcher de les imiter. Voilà mon existence ; et malgré les privations intérieures que je m'impose, malgré l'ordre et l'économie qui règlent ma conduite, je ne peux pas m'empêcher souvent d'être arriéré.[2] Tiens, c'est ce qui m'arrive en ce moment, et ne voulant point entamer mes capitaux, je venais prier Dorbeval de me prêter cinq ou six mille francs dont j'ai besoin.

Olivier. Il se pourrait ! Eh bien, mon ami, je viens ici pour un motif tout opposé. J'ai fait des économies, et, par prudence, je venais les placer chez notre ancien camarade.

Poligni. Toi, des économies !...

Olivier. Eh oui, vraiment ! Un peintre, cela t'étonne ! Je sais que ce n'est pas la mode, et qu'autrefois les financiers, les spéculateurs, et les sots de toutes les classes, se croyaient le privilége exclusif de faire fortune, et nous laissaient toujours dans leurs bonnes plaisanteries l'hôpital en perspective. Mais depuis quelque temps les beaux-arts se révoltent, et sont décidés à ne plus se laisser mourir de faim. Girodet et tant d'autres se sont enrichis par leurs pinceaux. Nous avons des confrères qui sont barons ; nous en avons qui ont équipage, qui ont des hôtels, et j'en suis fier pour eux. Trop longtemps la peinture a habité les mansardes ; dans ce siècle-ci, elle descend au premier,[3] et elle fait bien. Je n'en suis pas encore là : je ne suis qu'au troisième, j'y ai mon atelier, et si tu y venais quelquefois, tu verrais quelle gaieté, quelle franchise, quelle ardeur y président : tu sentirais le bonheur d'être chez soi ; tu comprendrais quelles sources de jouissances on trouve dans l'amitié, la jeunesse et les arts ; tu me verrais enfin le plus heureux des hommes, car je dois à mon tra-

[1] *Se passer de*, tour idiomatique très-usité, qui signifie : supporter le besoin, la privation...

[2] Être arriéré, ne pouvoir payer tout ce que l'on doit

[3] Au premier étage d'une maison.

vaiſ mon aisance, ma liberté, et plus encore, le plaisir d'obl ger un ami. (*Tirant un portefeuille.*) Tiens, voilà mes fonds c'est chez toi que je les place.

Poligni. Que fais-tu ?

Olivier. Ne venais-tu pas t'adresser à un ami ? Me voilà Il te fallait six mille francs : il y en a huit dans ce port feuille. Accepte-les, ou je me fâcherai. Il me semble qu l'argent d'un artiste vaut bien celui d'un banquier.

Poligni. Oui, certainement. Mais je crains que cela ne t gêne.

Olivier. Je te répète que je venais les placer ; et si j'aim mieux qu'ils soient chez toi qu'à la banque, tu ne peux pa m'empêcher d'avoir confiance. Tu me les rendras le jou de mon mariage, si je me marie jamais !

Poligni. Je ne sais comment te remercier. Mais Dorbe val...

Olivier. Je lui aurai enlevé le plaisir de te rendre service Pourquoi se lève-t-il si tard ? cela lui apprendra... Eh ! l voilà ce cher Crésus. Arrive donc !

Scène IV.

Olivier, Dorbeval, Poligni.

Dorbeval. Bonjour donc, mes chers et anciens camarades Bonjour, Poligni ! suis-je heureux de te rencontrer ! j'allai envoyer chez toi ; mais si je m'étais douté d'une pareille sur prise, je me serais bien gardé de vous faire attendre.

Olivier. Est-ce que tu étais éveillé ?

Dorbeval. Toujours. Est-ce que je repose jamais ? est ce que j'ai le temps ? je travaille même pendant mon som meil. J'ai souvent fait des spéculations en rêve ; et la for tune, comme on dit, me vient en dormant. C'est drôle n'est-ce pas ?

Olivier. Sans contredit.

Dorbeval, (leur prenant la main.) Y a-t-il longtemps qu nous ne nous étions trouvés tous trois réunis en tête-à-tête !

Poligni. Cela ne nous est pas arrivé, je crois, depuis l collége !

Dorbeval. C'est vrai ; et avec quel plaisir je me rappell ce temps-là ! Quel beau collége que celui de Sainte Barbe Y ai-je reçu des coups de poing ! C'était toujours Polign qui me défendait, parce qu'il a toujours été brave... Moi, j'a ais de l'esprit naturel, mais je n'étais pas fort : j'étais tou le dernier. Il est vrai que depuis j'ai pris ma revanche

Et te rappelles-tu, Olivier, quand tu me dictais mes versions grecques ? parce que moi, le grec, je ne l'ai jamais aimé, quoique maintenant je sois un philhellène. Du reste, toujours ensemble, toujours unis, nous mettions en tiers les peines et les plaisirs. On nous appelait les inséparables, et pour parler en financier, notre amitié offrait l'emblème du tiers consolidé.[1] (*Riant.*) C'est joli !

Olivier. Oui, si tu veux. Mais je te trouve ce matin d'une gaieté !...

Dorbeval. C'est vrai. Le matin quelquefois ; mais si tu m'entendais ici le soir ; j'ai bien plus d'esprit encore.

Olivier. Je crois bien : le soir, dans ton salon, tu es sûr de ta majorité.

Dorbeval. Il est vrai que mon salon... (*Avec volubilité.*) Il est magnifique mon salon ; je l'ai fait arranger : il me coûte quarante mille écus.[2] C'est un goût exquis : de la dorure du haut en bas !... Demande à Poligni, car toi, il est impossible de t'avoir ; je réunis souvent cinq ou six cents amis, et j'ai beau t'inviter, tu ne viens jamais. Moi, je te le dis franchement, cela me fait de la peine, surtout depuis quelque temps. Sais-tu que tu commences à percer, à avoir de la réputation ? On se dit déjà dans le monde : Ce petit Olivier ne va pas mal, ce gaillard-là aura un beau talent ; et moi je réponds : Je crois bien, c'est mon camarade de collége ; je l'attends ce soir, vous le verrez... ; et puis tu ne viens pas ! C'est très-désagréable, cela m'ôte même de ma considération : j'ai l'air de ne pas aimer les arts.

Olivier. Pardon, mon cher, je suis un ingrat. Je te remercie, toi et tes amis, de la bonne opinion que vous avez de moi ; mais je pense que les artistes, s'ils sont sages, doivent fuir le grand monde, dans l'intérêt même de leur réputation. Pour te parler à mon tour en style des beaux-arts, ils sont comme ces peintures à fresque qui gagnent toujours à être vues de loin. Quand on les regarde de trop près, on se dit : Comment, ce n'est que cela ?... et c'est par amour-propre que je reste chez moi : j'aime mieux qu'on me voie par mes ouvrages.

Dorbeval. Tu as tort : tu y perds des protecteurs.

Olivier. Des protecteurs !... Grâce au ciel, nous ne sommes plus dans ces temps où le talent ne pouvait se produire que sous quelque riche patronage ; où le génie, dans une

[1] Tiers consolidé, rente sur l'état, réduite et garantie.

[2] Dans cette manière de supputer on sous-entend toujours l'écu de trois francs, quoiqu'il soit très-rare depuis l'introduction du système décimal.

humble dédicace, demandait à un sot la permission de passer à la postérité à l'ombre de son nom. Les artistes d'à présent, pour acquérir de la considération et de la fortune, n'ont pas besoin de recourir à de pareils moyens: les vrais artistes, j'entends, ils restent chez eux, ils travaillent; et le public est là qui les juge et les récompense.

Dorbeval. Dans le public, au moins, tu comprends tes amis de collége, tes anciens camarades?

Olivier. Oui, mes amis, il n'y a que ceux-là sur lesquels on puisse compter.

Dorbeval, (*lui prenant la main.*) Et tu as bien raison!... Si je vous racontais, à propos d'amitié de collége, ce qui m'est arrivé à moi-même, hier, au café de Paris, sans que j'y fusse.

Poligni, (*à part.*) Comment sait-il déjà cela?

Olivier. Qu'est-ce donc?

Dorbeval. Un monsieur qui, sans doute, ne me connaissait pas, et qui s'est permis de me traiter de fat... moi! Heureusement c'était en présence d'un de nos anciens camarades, qui a pris si vivement ma défense, que la discussion a fini par un soufflet et par un coup d'épée... Voilà ce que j'ai appris ce matin; et ce généreux protecteur, ce vaillant chevalier qui, se rappelant le temps heureux des coups de poing du collége, se croyait encore obligé de me défendre, c'était Poligni.

Olivier. Il se pourrait!

Dorbeval. Lui-même.

Poligni. N'en parlons plus. Ce n'était pas toi, c'est moi seul que cela regardait. Insulter un ami absent! cela devient une injure personnelle.

Olivier, (*allant à lui, et lui prenant la main.*) Je te reconnais là.[1]

Dorbeval. Et me l'avoir laissé ignorer!... Je n'ai plus qu'un désir, c'est de m'acquitter avec toi; et j'en trouverai les moyens. Oui, mes amis, oui, quoi qu'on en dise, la fortune n'a point gâté mon cœur; je suis toujours avec vous ce que j'étais autrefois: un bon enfant, et pas autre chose. Si avec d'autres, parfois, je suis un peu orgueilleux, un peu... fat, puisque l'épithète est connue, c'est que dans ma position il est bien difficile de résister au contentement de soi-même. On peut s'aveugler sur son esprit, mais non sur ses écus. Ils sont là dans ma caisse: un mérite bien en règle, dont j'ai la clef; et quand on peut soi-même évaluer ce qu'on vaut à un

[1] Je reconnais ton caractère à ce trait.

centime près, ce n'est plus de l'orgueil, c'est de l'arithmétique.

Poligni, (*riant.*) Il a raison ; il faut de l'indulgence.

Dorbeval. C'est ce que je dis tous les jours : il faut bien nous passer quelque chose à nous autres pauvres riches. Mais il y a des gens intolérants : ceux surtout qui n'ont rien ; ils ont tort.

Olivier. Très-grand tort ! Il faudrait pour bien faire que tout le monde fût millionnaire.

Dorbeval. Voilà comme j'entends l'égalité. Ah çà ! qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui ! Je vous tiens, je ne vous quitte pas : nous passons la journée ensemble.

Poligni. Je ne demande pas mieux.

Olivier. Impossible ! Il faut que je rentre chez moi.

Poligni. Et pourquoi donc ? Le salon a ouvert cette semaine, (*à Dorbeval,*) et il paraît qu'Olivier a exposé un tableau magnifique, un sujet tiré d'Ivanhoe, la scène de Rebecca et du Templier, le moment où la belle Juive va se précipiter du haut de la tour.

Olivier, (*vivement.*) Tu l'as vu ?

Poligni. Non, pas encore, mais allons-y aujourd'hui.

Dorbeval, (*à Olivier.*) À merveille ! Tu nous y mèneras, parce que, moi, j'ai le sentiment des beaux-arts, mais j'ai besoin de quelqu'un qui me fasse comprendre les beautés. Auparavant nous irons au bois avec ces dames, ma femme et Hermance, ma pupille : une cavalcade magnifique ! De là nous déjeunerons au pavillon d'Armenonville, ou chez Leiter, ou chez Véry ; enfin ce que nous autres, bonne compagnie, appelons aller au cabaret. Et puis ce soir à l'Opéra... Poligni, tu prendras une loge.

Poligni. Volontiers ! ce sera charmant.

Olivier, (*à voix basse.*) Y penses-tu ? voilà encore une journée à te ruiner.

Poligni, (*de même.*) Une fois par hasard... (*Haut.*) Et, tu as beau dire, tu viendras.

Dorbeval. Oui, oui, c'est décidé.

Olivier. Non, vraiment : vous me proposez là une journée d'agent de change,[1] et je ne suis qu'un artiste. Plus tard j'irai peut-être au salon ; mais dans ce moment, je vous l'ai dit, il faut que je vous quitte.

Poligni. Et quel soin si important ?... que vas-tu donc faire ?

[1] Les agents de change sont ordinairement très-riches.

Olivier. Je vais travailler! Adieu, mes amis; allez au bois de Boulogne, je retourne, moi, à mon atelier. (*Il sort.*)

Scène V.

Poligni, Dorbeval.

Dorbeval, (*le regardant sortir.*) Ce pauvre Olivier! ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah çà! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre; maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles; je comptais sur le neveu du ministre, monsieur de Nangis, un charmant jeune homme, qui est l'ami de la maison; mais depuis quelques jours on ne le voit plus, je ne sais ce qu'il devient; et cette préfecture que nous sollicitions...

Poligni. Eh bien?

Dorbeval. Eh bien! nous ne l'aurons pas.

Poligni. Ah, mon Dieu!

Dorbeval. J'ai du crédit à la banque, mais peu au ministère; et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

Poligni. Vraiment!

Dorbeval. Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrière administrative? rien de certain, rien de positif: des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent pas ruiné pour cela: au contraire; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est?

Poligni. C'est vrai; mais quel parti prendre?

Dorbeval. Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu; mais maintenant à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer. Le premier, c'est de faire valoir tes fonds,[1] et je m'en charge.

Poligni, (*avec embarras.*) Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

Dorbeval. Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas des millions! Mais tu es riche, tu es à ton aise, tu mènes dans le monde une belle existence, et quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus! Qu'est-ce qui n'a pas cent mille écus?

---

[1] C'est de placer ton argent à intérêt.

Poligni, (*embarrassé.*) Mais moi... par exemple.

Dorbeval. Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs ?

Poligni, (*à part.*) Quelle humiliation ! (*Haut.*) Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi, qui es mon ami et qui ne me trahira pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs.

Dorbeval, (*d'un air de compassion.*) Pas même deux cent mille francs ! Ce pauvre Poligni ! (*Lui prenant la main.*) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr ! Mais alors il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

Poligni. Y penses-tu ? des charges dont le prix est énorme !

Dorbeval. Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup ; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baisseront encore.

Poligni. Mais comment veux-tu... ?

Dorbeval. Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt ta procuration bien en règle ; et moi, qui suis à même de savoir tout ce qui se passe, je saisirai la première occasion. Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

Poligni. Mais réfléchis donc ! huit cent mille francs ! Comment veux-tu que je les paye ?

Dorbeval. Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comme on achète une charge : celles d'avoué, de notaire, ne se payent pas autrement, et je n'aurais rien fait pour toi si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses, et que cela reviendrait au même ; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

Poligni. J'entends : elle est laide à faire peur.

Dorbeval. Du tout ! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

Poligni. Comment ?

Dorbeval. Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pupille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts, et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un qui n'a rien ; mais je peux la donner à un agent de change : vois si tu veux le devenir.

Poligni. Je suis confus de tant de bonté, de tant de générosité ; mais d'abord je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelquefois chez ta femme, à tes soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contredanses.

Dorbeval. Eh bien ! l'entrevue est faite. La contredanse de rigueur ! l'usage n'en veut qu'une, vous êtes donc en avance. Du reste, si dans ces mariages-là tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé ; on demande aux parents : Combien a-t-elle ? je te l'ai dit ; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs ?

Poligni. Si, mon ami ; mais je te ferai observer que son caractère... Non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

Dorbeval. Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris ;[1] malgré cela, il n'est pas impossible... Il y a de bons hasards, des naturels qui résistent ; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs.

Poligni. J'ai bien entendu ; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

Dorbeval. C'est possible ! Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est qu'elle a...

Poligni, (*avec impatience.*) Eh ! j'en suis bien persuadé.

Dorbeval. Eh bien ! alors, pourquoi hésites-tu ? car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas qui ait apparence de raison.

Poligni. C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable : j'aime quelqu'un.

Dorbeval. Toi ! C'est différent : si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais ? agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune ; mais si tu préfères un mariage d'inclination, je ne prétends pas te tyranniser, et je ne dis plus rien ; d'autant que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente : j'avais de la fortune ; j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé ; car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est

[1] Dorbeval a l'air de dire que les pensionnats de Paris gâtent le bon naturel des jeunes filles ; mais il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'il dit.

obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer ; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'a pas même deux cent mille francs !...

Poligni. Et qu'importe ? Plût au ciel que je fusse le maître de n'écouter que mon cœur ! plût au ciel qu'elle fût libre ! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède.

Dorbeval. Comment ! elle est mariée ?

Poligni. Hélas ! oui ! Sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, monsieur de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

Dorbeval. Elle est mariée ! elle est en Russie ! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe ! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas ; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple ; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche, d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé ? tu n'hésites plus ?

Poligni. Nous en reparlerons ; nous verrons.

Dorbeval. Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

Poligni. Dorbeval, de grâce !

Dorbeval. Il faut te prononcer : oui ou non.

Poligni. Eh, morbleu ! laisse-moi ! fais ce que tu voudras.

Dorbeval. Enfin !... Ce n'est pas sans peine. Voici ma femme et ma jeune pupille.

Scène VI.

Les Précédents ; Madame Dorbeval, Hermance. (Elles arrivent de l'appartement de Dorbeval, à droite du fond.)

Dorbeval. Arrivez, mesdames, nous avons de grands projets pour ce matin ; venez donner votre voix, car nous délibérons.

Madame Dorbeval, (saluant.) Monsieur Poligni !

Hermance, (de même.) Mon danseur d'hier au soir !

Dorbeval. Quand je dis que nous délibérons,... c'est-à-dire que j'ai décidé. Nous irons au salon[1]... C'est aujourd'hui samedi, un jour comme il faut : le jour où tout le monde y va,... pour éviter la foule. De là, nous irons au bois. Ces

[1] Au salon d'exposition.

dames essayeront ma nouvelle calèche, et nous, mes chevaux anglais; car Poligni nous reste, il nous accompagne.

Hermance. L'aimable tuteur! il n'annonce jamais que bonnes nouvelles. Cela se trouve d'autant mieux que j un nouveau chapeau de Céliane; oui, ma cousine, j'ai qui votre marchande de modes; avec elle rien de surprena rien d'inattendu: pas une pensée originale.

Poligni, (*riant.*) Il est si difficile de trouver des idé neuves!

Hermance. Surtout en chapeaux!

Dorbeval, (*à sa femme.*) Vous voyez, chère amie, que vo n'êtes pas prête; tâchez de ne pas nous faire attendre, surtout, je vous en prie, de ne pas affecter comme hier ce simplicité de mise et de toilette qui me fait tort. Je ne vo refuse rien pour vos dépenses; mais ayez au moins la bo d'en faire. Faites-moi le plaisir d'être heureuse: si ce n' pour vous, que ce soit pour moi!

Madame Dorbeval, (*doucement.*) Aujourd'hui, monsie vous ne vous plaindrez pas de moi: je vous demanderai permission de ne pas vous accompagner...

Dorbeval. Y pensez-vous?

Madame Dorbeval. Par goût, j'aime mieux rester.

Dorbeval. J'en suis bien fâché, chère amie; mais je vo ai acheté une calèche de six mille francs, je veux qu'on voie.

Madame Dorbeval. J'avais des motifs qui me faisaient d sirer de rester chez moi; mais puisque vous l'exigez...

Poligni. L'exiger!... Ah! ce n'est pas, j'en suis sûr, l'i tention de Dorbeval.

Dorbeval. Non, sans doute. (*A sa femme.*) N'allez-vo pas, aux yeux de mes amis, me faire passer pour un despo un tyran? Vous savez bien que je n'exige jamais, et q vous êtes la maîtresse.

Hermance, (*allant à la table de droite et feuilletant un albu* Monsieur Poligni, venez donc voir.

Dorbeval, (*appelant.*) Dubois! mes gants, mon chapea et qu'on attelle à l'instant. Nous n'irons qu'au salon, ce est fort désagréable... (*S'approchant de madame Dorbeval p dant que Poligni et Hermance causent à voix basse à l'au extrémité du salon.*) Mais puis-je savoir, au moins, sans discrétion ni jalousie, quel est le motif si important qui vo retient ici?

Madame Dorbeval. Une amie intime, une amie d'enfan qui était en pays étranger, et qui, après trois ans d'absen

revient demain à Paris ; voilà pourquoi je désirais me trouver ici à son arrivée.

Dorbeval, (*mettant ses gants.*) C'est juste ! Je ne dis plus rien, surtout si elle est jolie, parce que la sensibilité,... l'amitié,... nous connaissons cela, n'est-ce pas, Poligni ? Eh bien ! Hermance ! est-ce qu'ils ne m'entendent pas ? (*Il va près d'eux.*)

Hermance, (*sortant de sa conversation avec Poligni.*) Pardon ! nous causions de beaux-arts, de peinture ; et en me parlant du salon, monsieur me l'avait fait oublier.

Poligni, (*vivement.*) Quoi ! je serais assez heureux... !

Dorbeval. Assez heureux !... je te dis que tu l'es trop. Allons, donne-lui la main, et partons ; moi, je suis le surveillant, le tuteur, c'est mon emploi ! (*A madame Dorbeval.*) Adieu, chère amie, je vous laisse dans les expansions du sentiment. Je vais au salon, de là à la Bourse, m'occuper de mes intérêts et de ceux de Poligni, et j'aurai mené de front, dans ce jour, les affaires, les plaisirs, l'argent et l'amitié. (*Poligni, Hermance et Dorbeval sortent par la porte du fond ; madame Dorbeval rentre à gauche dans son appartement.*)

ACTE DEUXIÈME.

Scène Première.

Madame Dorbeval, madame de Brienne. (*Elles entrent du fond.*)

Madame Dorbeval. Je te revois enfin ! embrassons-nous encore ! Que c'est bien à toi d'être venue aussi vite ![1]

Madame de Brienne. J'ai cru que je n'arriverais jamais, et cependant nous allions jour et nuit.

Madame Dorbeval. Tu dois être accablée de fatigue ?

Madame de Brienne. Oui, il y a quelques jours, en Allemagne, je m'en plaignais un peu ; mais depuis la frontière, je ne m'en aperçois plus : c'est si bon de revoir la France ! Qu'elle m'a paru belle ! et à mesure que nous approchions de Paris, comme mon cœur battait, et comme les postillons allaient lentement ! Mais quand je me suis vue dans ces murs, quand j'ai reconnu mes rues, mes boulevards, mes physionomies parisiennes, je ne puis te dire ce que j'ai éprouvé. Ce bruit, ce tumulte de la capitale, cette foule qui se jetait sur

[1] Que tu as bien fait de venir aussi vite !

mes pas, jusqu'aux embarras qui arrêtaient notre voiture, tou me semblait beau, admirable. J'étais si heureuse !

Madame Dorbeval. C'est moi qui le suis maintenant !

Madame de Brienne. Chère Élise ! j'ai tant de choses à t dire, tu en as tant à me raconter ! car je t'ai quittée demoi selle, et te voilà mariée ! On trouve tant de changement quand on revient de Russie !.... Et moi donc, si tu savais... Mais par où commencer ? voilà le difficile !

Madame Dorbeval. Parlons de toi d'abord ; car je n sais rien : tu ne me disais pas où je pourrais t'écrire, et toi même ne m'adressais jamais que quelques lignes sur ta santé

Madame de Brienne. Que veux-tu ? il n'aimait pas qu'o m'écrivît, encore moins que j'écrivisse... même à mes amie intimes.

Madame Dorbeval. J'entends : il, c'est ton mari.

Madame de Brienne. Et qui serait-ce donc ? Je savai même qu'en lui montrant mes lettres je lui faisais plaisir, e il les lisait toutes : voilà pourquoi ma correspondance ne con tenait jamais que des nouvelles officielles.

Madame Dorbeval. Je comprends ; mais c'est toujours for mal.

Madame de Brienne. Non ; n'ayant que mon amitié, i était naturel qu'il en fût jaloux ; d'ailleurs mon devoir étai de tout lui sacrifier, même mes plus chères affections ; et c devoir, je l'ai rempli jusqu'à ses derniers moments.

Madame Dorbeval. O ciel ! tu serais veuve ?

Madame de Brienne. Eh, mon Dieu, oui ! depuis long temps ; je me suis trouvée seule, abandonnée, à quinze ou seize cents lieues d'ici, à l'autre extrémité de la Russie, dan un pays inconnu, où nous avaient appelés les intérêts de mon sieur de Brienne. Je croyais ne plus vous revoir.

Madame Dorbeval. Mais c'est qu'aussi personne n'avait pu comprendre un pareil mariage ! épouser un homme de soix ante ans, sans fortune !

Madame de Brienne. Il en avait ; c'est ce mariage qui l lui a fait perdre : voilà ce que le monde ne savait pas, voilà c que le devoir le plus sacré m'empêchait même de t'apprendre Monsieur de Brienne était un ancien ami de ma famille ; c'é tait par lui que mon père avait obtenu cette place de receveu général dont il était si fier ; M. de Brienne m'avait vue naître me portait la plus grande amitié, mais jamais il ne m'étai venu à l'idée qu'il dût être mon mari. Bien loin de cela tu le sais, un autre avenir, d'autres espérances souriaient à mon cœur. Tu te rappelles ces premiers sentiments, ce

impressions que rien ne peut effacer, car alors tu me donnais des conseils, tu recevais mes confidences. On est si heureuse d'un amour qu'on peut avouer! il est si doux d'en parler! et cela nous arrivait quelquefois.

Madame Dorbeval. Oui, le matin, le soir, toute la journée! Et son nom, crois-tu que je l'aie oublié? ce pauvre Poligni!

Madame de Brienne, (lui mettant la main sur la bouche.) Tais-toi! il y a si longtemps que je n'ai osé le prononcer.

Madame Dorbeval. C'est un ami de mon mari, nous le voyons assez souvent; il est libre, et j'ai lieu de croire qu'il est toujours fidèle.

Madame de Brienne. Vraiment. Je ne te le demandais pas; car enfin je n'avais le droit de rien exiger; mais autrefois, élevés ensemble, nous aimant dès l'enfance, rien ne semblait s'opposer à notre union. C'était pour obtenir le consentement de ma famille qu'il venait d'embrasser l'état militaire, source alors de gloire et de fortune. "Tout ce que je vous demande, me dit-il en partant, c'est de m'attendre! Ou vous apprendrez ma mort, ou je reviendrai colonel." Déjà, tu le sais, les journaux avaient retenti de son nom, sa conduite lui avait mérité l'estime de ses chefs. Encore quelques mois, et la paix le ramenait auprès de nous, lorsqu'un jour, mon père, que je croyais à l'abri de tous les événements, ou que du moins les fonds publics dont il était dépositaire devaient éloigner de toute spéculation hasardeuse, mon père se présente à mes yeux, pâle et tremblant. "Je suis perdu, me dit-il, je suis déshonoré! Ma honte est encore un secret, mais ce soir elle sera connue, et je n'y survivrai pas. Ma fille, c'est toi seule que j'implore! Monsieur de Brienne, mon ami, sacrifie sa fortune pour me sauver l'honneur; mais je ne puis accepter ce bienfait que de la main d'un gendre. Prononce sur mon sort." Hélas! mon père était à mes genoux, je ne vis que lui. Je consentis, car j'espérais mourir; et quelques jours après mon mariage, j'étais chez moi, j'étais seule,... tu devines à qui je pensais,... quand tout à coup je le vois paraître devant moi. Ses traits étaient altérés par la souffrance, et, me montrant de la main les riches épaulettes dont il était décoré... "J'ai tenu mes promesses, me dit-il, je les ai tenues au prix de mon sang; mais vous, madame, vous!..." Ah! je ne pus y tenir. Je confiai à son honneur le secret de mon père; je le suppliai de me pardonner et de me plaindre, et je me trouvai moins malheureuse quand il sut à quel point je l'étais. Il partit, en me jurant un amour éternel, et depuis je ne l'ai point revu.

Madame Dorbeval. Jamais ? Vous deviez cependant temps en temps vous rencontrer de loin dans le monde ?

Madame de Brienne. Cela revenait au même : je n'osais le regarder. Quelquefois seulement nous recevions Olivi un artiste, un jeune peintre qui devait à mon mari son édu tion, ses talents ; et monsieur de Brienne avait eu bien rais de le protéger. Olivier était si bon, si aimable ! Il me pa lait toujours de Poligni, son camarade de collége ; je ne r pondais pas, mais j'écoutais. Ce pauvre Olivier, depuis temps-là je l'ai pris en amitié. Résignée à mon sort, je t chais d'être heureuse, du moins quand mon père me rega dait, et il est mort en me bénissant. Mais quand je l'a perdu, quand il fallut quitter la France, tous mes amis, to mes souvenirs ; ah ! que je fus malheureuse ! que j'ai souffe pendant ces trois années ! Me reprochant jusqu'aux tou ments que j'éprouvais, je cherchais à les expier en redoubla de soins, de tendresse pour un vieil époux, que j'aurais vou aimer autant qu'il m'adorait. Mais ce n'était pas ma faut ce n'était pas possible ; mon cœur était resté ici, près de vou En quittant ma patrie, j'y avais laissé le bonheur, et en revoyant j'ai tout retrouvé.

Madame Dorbeval. Chère Amélie ! il n'a pas dépendu moi que nous ne fussions plus tôt réunies ; depuis quelq temps je sollicitais, mieux que cela, j'espérais obtenir po monsieur de Brienne une place, une pension qui lui perm de revenir en France, et ce que je demandais pour lui, je réclamerai pour sa veuve.

Madame de Brienne. Je te remercie, je n'ai besoin de rie

Madame Dorbeval. Tu es donc bien riche ! Et tu ne n parlais pas de ta situation, de ta fortune, de tes espérances

Madame de Brienne. Ma situation,... la plus belle monde ! je suis libre et maîtresse de moi. Ma fortune, je n'ai rien, presque rien : ce qu'il faut pour vivre ; c'e bien assez. Et quant à mes espérances,... ai-je besoin de les dire ?

Madame Dorbeval, (*souriant.*) Non, je crois les deviner.

Scène II.

Les Précédents ; Hermance.

Hermance, (*à Madame Dorbeval.*) Ah, ma cousine ! q vous avez perdu en ne venant pas au salon ! c'était cha mant : des bonnets d'un genre tout nouveau ! j'ai surtout r marqué des robes du matin, des négligés magnifiques. Vo

avez bien madame Despériers, cette dame qui est comtesse et qui danse si mal...

Madame Dorbeval, (*à Madame de Brienne.*) C'est une jeune parente, une pupille de mon mari. (*A Hermance.*) Ma chère Hermance, voici une intime amie, dont je vous ai souvent parlé, madame de Brienne.

Hermance, (*saluant et la regardant.*) Ah, mon Dieu! c'est étonnant!

Madame Dorbeval. Qu'as-tu donc?

Hermance. Je n'avais jamais vu madame, et pourtant je connais ses traits. Vraiment oui, tout à l'heure, au salon, ce tableau du Templier, cette figure de la belle Juive que tout le monde admirait... C'est frappant de ressemblance!

Madame de Brienne, (*souriant.*) C'est difficile à croire, car j'arrive de Russie, et on ne se ressemble pas de si loin.

Madame Dorbeval. Et de qui donc est ce tableau?

Hermance. D'Olivier, un jeune peintre.

Madame de Brienne. Olivier! notre ancien ami?

Hermance. Vous le connaissez?

Madame de Brienne. Oui, et c'est avec grand plaisir que j'apprends ses succès, car c'est un digne et estimable jeune homme.

Hermance. N'est-ce pas, madame! Et puis il joue très-bien la comédie, car nous l'avons jouée ensemble, et il est si gai, si aimable! C'est un charmant artiste, du feu, de l'imagination! En l'entendant on croit lire un roman; et moi j'aime beaucoup les romans.

Madame de Brienne, (*riant.*) Vraiment!

Hermance. Pour la lecture, seulement, pour s'amuser; car au fond qu'est-ce que cela prouve? Aussi vous sentez bien qu'un peintre, on ne peut pas y penser, on ne peut pas épouser cela;[1] d'autant que mon tuteur a des vues sérieuses: car tout à l'heure, au salon, il m'a parlé d'un de ses amis, d'un agent de change: à la bonne heure au moins.

Madame Dorbeval. Tu le connais?

Hermance. Non, mais un agent de change, c'est tout dire; cela signifie une maison, un équipage, mille écus par mois pour sa toilette; il me tarde tant d'être mariée! ne fût-ce que pour porter des diamants et pour aller aux bals masqués. Mais je suis là à causer, et ne pense pas à ma parure de ce

[1] *Cela* est ici employé pour *un peintre.* Cette manière de parler indique le mépris, ou le dédain de cette jeune coquette pour les peintres, ou les gens sans fortune.

soir ; cependant nous avons du monde, et beaucoup, que mon cousin vient d'inviter.

Madame Dorbeval. Quelle contrariété ! (*A Madame de Brienne.*) J'espérais que nous serions seules ; mais tant pis pour toi, tu resteras.

Madame de Brienne. Non, non : les voyageuses ont des priviléges, et je les réclame.

Madame Dorbeval, (*à Hermance.*) Et qui avons-nous ? le sais-tu ?

Hermance. D'abord M. Poligni, qui nous accompagnait au salon.

Madame de Brienne, (*vivement.*) Poligni ! (*A Madame Dorbeval.*) Si tu le veux absolument, il faut bien s'immoler pour ses amis.

Madame Dorbeval. Que tu es généreuse ! (*A Hermance.*) Et puis encore ?

Hermance. Je ne connais pas tout le monde, mais il y a ce joli cavalier qui, au dernier bal, ne vous a pas quittée de toute la soirée.

Madame Dorbeval. Moi !

Hermance. Oui, ce jeune homme que toutes les dames trouvent si aimable, et les messieurs aussi ; le neveu du ministre.

Madame Dorbeval, (*vivement.*) Monsieur de Nangis... Il vient aujourd'hui ?

Hermance. Non, non, je me trompe. Mon tuteur l'a invité ; il a hésité, et puis il a fini par refuser.

Madame Dorbeval. Ah ! il a refusé.

Madame de Brienne. Qu'as-tu donc ?

Madame Dorbeval. Rien.

Hermance, (*passant au milieu.*) Adieu, ma cousine ; adieu madame. Vous n'avez pas de temps à perdre, car la matinée s'avance, et je vous préviens qu'on dîne toujours à sept heures très-précises. (*Elle rentre dans l'appartement de Dorbeval.*)

Scène III.

Madame Dorbeval, Madame de Brienne.

Madame de Brienne, (*allant à madame Dorbeval, qui est restée plongée dans ses réflexions.*) Élise !

Madame Dorbeval, (*revenant à elle et affectant un air gai.*) Eh bien ! tu me disais donc ?

Madame de Brienne. Moi ! je ne te disais rien ; mais je m'inquiétais de l'émotion où je te vois.

Madame Dorbeval. De l'émotion! je n'en ai aucune, je t'assure; mais n'aurais-je pas quelque droit de me plaindre de l'esclavage continuel où je suis? N'avoir pas un moment à soi ou à ses amis! recevoir chaque jour des indifférents, des gens que l'on connaît à peine!

Madame de Brienne. C'est très-fâcheux; mais je ne sais pourquoi, j'ai idée que ceux qui te contrarient le plus ne sont pas ceux qui viennent: ce sont ceux qui...

Madame Dorbeval. Que dis-tu?

Madame de Brienne. Je désire me tromper; mais il me semblait que monsieur de Nangis... Allons, décidément il y a des noms malheureux, car voilà que tu rougis encore.

Madame Dorbeval. Je ne sais pourquoi; car en conscience je n'ai rien à t'apprendre. Ne t'ai-je pas dit que j'espérais pour ton mari une place, une pension? et monsieur de Nangis, proche parent du ministre, était par son crédit, par sa position à la cour, une protection à ménager; je n'avais pas d'autre idée, d'autres motifs, je te le jure. Mais bientôt monsieur de Nangis est devenu un protecteur si dévoué, que je n'ose plus rien lui demander. Craignant même que ses assiduités ne finissent par être remarquées, je l'ai prié, autant que possible, d'éviter ma présence; et tu vois quel pouvoir j'ai sur lui, tu vois quelle est sa soumission: aujourd'hui mon mari l'invite, et il s'empresse de refuser...

Madame de Brienne. Eh mais! serais-tu fâchée d'être obéie?

Madame Dorbeval. Moi! tu me connais bien mal! Qu'il vienne ou ne vienne pas, peu m'importe; tout m'est indifférent. Condamnée à ne rien aimer, je subis mon arrêt, je me résigne à mon sort, à ce sort brillant que chacun envie. S'ils le connaissaient, il leur ferait pitié.[1]

Madame de Brienne. Que me dis-tu?

Madame Dorbeval. Est-ce ma faute, cependant? Jeune, sans expérience, je voyais tous mes parents enchantés, éblouis: Tu n'as rien, disaient-ils, et il est riche,... immensément riche; épouse-le. Eh bien! ils doivent être satisfaits: je suis bien riche et bien malheureuse.

Madame de Brienne. Toi, grand Dieu!

Madame Dorbeval. Oui, je l'épousai sans l'aimer; du

[1] Madame Dorbeval, à la sollicitation de sa famille, a fait un mariage d'argent, dont elle n'a pas lieu de se réjouir, puisqu'elle ne peut aimer son mari. La conscience de son devoir et les sages conseils de madame de Brienne, l'empêchent de succomber à une passion qu'elle peut à peine maîtriser.

moins, je n'en aimais pas d'autre ; et, au premier coup d'œil, l'opulence ressemble tant au bonheur ! Mais l'espèce d'enivrement qu'elle nous procure est de si courte durée ! on s'y habitue si vite ! et quand on rentre en soi-même ; quand effrayée du vide et de la solitude qui nous entoure, on cherche un cœur qui puisse répondre au vôtre, et qu'on ne trouve que sécheresse et indifférence ; et quand, chaque jour, ce cœur est froissé par le mépris, par l'orgueil, par le souvenir des bienfaits qu'on lui reproche ; lorsqu'en un mot on le condamne à la reconnaissance pour l'avoir voué au malheur ! ah ! c'est acheter bien cher la fortune, et ses trésors ne payeront jamais les larmes qu'elle vous coûte.

Madame de Brienne. Pauvre Élise !

Madame Dorbeval. Et si, plus tard, vous rencontrez dans le monde un ami qui vous devine, qui vous plaigne, qui vous console, celui peut-être que, libre encore, vous auriez choisi, il faut le fuir, l'éviter ; sa présence vous est interdite ; penser à lui est un crime ! Je ne dis pas cela pour moi ; car, grâce au ciel, je ne pense à rien, je n'aime rien ; mais enfin cela pourrait arriver !

Madame de Brienne. Oui ;... mais, je l'espère pour toi cela n'arrivera pas. Peut-être, après cela, es-tu injuste envers ton mari. Ton indifférence a pu causer la sienne : essaye d'être aimable, pour qu'il le devienne à son tour, et quand même il ne le serait pas...

Madame Dorbeval. Tais-toi ! c'est lui.

Scène IV.

Les Précédents ; Dorbeval.

Dorbeval, (*entrant du fond en rêvant, et tenant un carnet à sa main.*) La spéculation est superbe ; elle est sûre. Si nous avons quelques centimes de hausse,... soixante-quinze, vingt-cinq,... cela nous fait... (*Il écrit sur son carnet.*)

Madame de Brienne, (*bas, à madame Dorbeval.*) Est-ce qu'il compose ?

Madame Dorbeval, (*de même.*) Du tout, il revient de la Bourse.

Dorbeval, (*toujours à part et tenant son crayon.*) Cette loi d'indemnité ouvre un vaste champ aux spéculations ; et c'est justement dans ce moment que ce Lajaunais va nous embrouiller notre fin de mois ! Si je pouvais arranger cette affaire-là avec celle de Poligni ! Oui, il le faut : ce serait un coup de maître...

Madame de Brienne. Tâche donc qu'il nous aperçoive! Est-ce que les banquiers ne regardent personne?

Madame Dorbeval, (*à son mari.*) Monsieur.

Dorbeval. Qu'est-ce encore? Vous voyez que je travaille.

Madame Dorbeval. Cette amie que je vous ai annoncée ce matin, et que je voulais vous présenter...

Dorbeval, (*saluant Madame de Brienne.*) Mille pardons, belle dame! Une amie de ma chère Élise, et mieux encore une femme charmante! Madame nous donne-t-elle quelques jours?

Madame Dorbeval. Oui, sans doute; elle a bien voulu accepter l'appartement que je lui offrais, et j'espère que madame de Brienne...

Dorbeval, (*virement.*) Madame de Brienne... Ah, mon Dieu!

Madame Dorbeval. Qu'est-ce donc?

Dorbeval, (*de même.*) Cette amie d'enfance qui depuis trois ans était en pays étranger, en Russie, peut-être?

Madame de Brienne. Précisément.

Dorbeval. Et son mari, monsieur de Brienne, un ancien militaire?

Madame de Brienne. Je l'ai perdu, monsieur.

Dorbeval. O ciel! vous êtes veuve! (*A part.*) Il ne manquait plus que cela!

Madame de Brienne. Je suis bien sensible, monsieur, à l'intérêt que vous daignez prendre...

Madame Dorbeval. D'autant que nous aurons besoin de vos avis; car la mort de monsieur de Brienne la laisse dans une situation...

Madame de Brienne, (*lui imposant silence.*) Élise!

Dorbeval, (*avec froideur.*) Oui, sans doute,... nous verrons,... nous en causerons... Moi, j'ai fort peu de protection, je n'aime pas à demander; je ne dis pas cependant que si l'occasion se présente... Voici une nouvelle loi, une loi d'indemnités, qui, peut-être, vous concerne, ou, du moins, monsieur de Brienne: c'est à vous de voir cela...

Madame de Brienne. Non, monsieur; mon mari était le dernier enfant d'une famille nombreuse; et comme il n'avait rien avant la révolution, comme il n'y a rien perdu, il n'a rien à réclamer.

Dorbeval. Qu'importe? on réclame toujours; cela ne coûte rien de se plaindre, et quelquefois ça rapporte...! Mais pardon, belle dame, je vous demanderai la permission de vous quitter: des affaires importantes... Il est si difficile d'être aimable quand on a des occupations!

femme peut faire manquer! Non, vra
raisonnable: il ne peut pas hésiter, il
fait, cela lui est fort avantageux; et p
Lajaunais va manquer, j'en suis sûr.
monde et des affaires pour en douter
cheter un attelage superbe, des diama
nonce un grand bal... Cette nuit, pet
Bruxelles! On ne peut pas d'avance le
le monde en est là; c'est détruire la
un mauvais exemple... D'un autre côt
de perdre les cent mille écus qu'il me
revenir à ma première idée, qui arra
tout, et qui assure à la fois mes capita
ami. (*Apercevant Poligni.*) Ah, le voilà

Scène VI.

Dorbeval, Poligni, entrant

Dorbeval. Arrive donc; une affaire ac
d'apprendre tout à l'heure à la Bours
m'eusses donné ta procuration, je n'ai
te consulter.

Poligni. À quoi bon, puisque je m'en

Dorbeval. Cela ne suffit pas; il faut
et cela te conviendra, j'en suis sûr.. Il
qui ne se

suis son créancier ; je lui ai prêté des fonds considérables, qu'il lui est impossible de me rembourser ; et comme je peux le forcer à vendre, nous aurons peut-être pour cinq ou six cent mille francs une charge qui, dans un autre moment, vaudrait près d'un million.

Poligni. Mais, comme tu le disais, c'est une circonstance admirable, une affaire excellente pour moi.

Dorbeval. Mieux que cela, pour nous deux ! car je ne te cache pas qu'en t'enrichissant je me rends service.

Poligni. Que dis-tu ?

Dorbeval. Cela me fait rentrer dans mes fonds, dans une somme de cent mille écus dont la liquidation est au moins incertaine, et que par ce moyen je retiendrai sur le prix de la charge ; mais ce n'est là qu'une considération secondaire, qui ne doit influer en rien sur ta résolution.

Poligni. Si j'hésitais encore, cela seul me déterminerait ; obliger un ami à qui je dois tant !

Dorbeval. Non, mon cher, je te le répète, la reconnaissance n'est là qu'un accessoire ; le principal, c'est que te voilà agent de change, que tu l'es presque pour rien et dans les circonstances les plus favorables ; la nouvelle loi qui vient de passer va donner à la Bourse un essor, une activité inconnue ; nous avons des projets auxquels nous t'associons.

Poligni. Il serait possible ! Ah ! je te devrai ma fortune ! je vois tous mes rêves réalisés !

Dorbeval. Es-tu fâché maintenant d'avoir écouté mes conseils, d'avoir renoncé à tes idées romanesques ? en as-tu des regrets ?

Poligni. Ah ! ne me demande rien : je ne veux voir que mon bonheur !

Dorbeval. Et surtout t'en rendre digne ; et comme je vois que tu y es décidé, je ne crains pas de t'apprendre une nouvelle à laquelle tu ne t'attends pas ; c'est qu'il paraît que madame de Brienne est de retour en France.

Poligni, (avec effroi.) Que dis-tu ? (*Se reprenant.*) Non, mon ami, rassure-toi ; tu te trompes, je l'espère.

Dorbeval. Elle est à Paris d'aujourd'hui même ; je viens de la voir, de lui parler.

Poligni. Ô ciel ! est-il une situation pareille à la mienne ! J'y étais résolu ; j'avais fait mes réflexions, ou plutôt j'avais eu le bonheur de les oublier toutes : par quelle fatalité faut-il qu'elle revienne aujourd'hui pour me rendre mes remords, pour empoisonner ma joie, pour bouleverser toutes mes idées ! Cette femme est née pour mon malheur !

Dorbeval. Si au moins le mariage était déjà fait.

Poligni. Ce serait pire encore! mais du moins ce serait irrévocable.

Dorbeval. Eh bien, alors! que t'importe sa présence, puisque tu es décidé, puisque tu l'es depuis ce matin et fort heureusement pour toi; car si tu n'avais pas pris avant son retour un parti ferme et courageux, vois, mon cher, où tu en serais maintenant; vois dans quelle situation fausse tu te trouverais. Je viens d'apprendre tout à l'heure qu'elle était libre.

Poligni. Grand Dieu! que m'as-tu dit?

Dorbeval. Oui, mon ami, elle a perdu son mari, qui ne lui a rien laissé que des dettes ou des affaires fort embrouillées; car elle m'a prié de demander, de solliciter pour elle. Et toi, qui n'es guère plus riche...

Poligni. Madame de Brienne est sans fortune, et c'est dans un pareil moment que je pourrais l'abandonner!

Dorbeval. Me préserve le ciel de te donner un tel conseil! c'est au contraire pour la protéger, pour l'aider de ton crédit que je veux que tu t'enrichisses; et dès que son bonheur est ton unique but, qu'importent les moyens? En attendant, je cours chez Lajaunais; j'ai ta procuration, et tout ce que je te demande, c'est de me laisser faire ta fortune, et de ne pas te ruiner toi-même. Tiens, voici madame de Brienne,... elle vient de ce côté.

Poligni, (*tremblant.*) Ô mon Dieu!

Dorbeval. Allons, du caractère! Si tu hésites, c'est que tu ne l'aimes pas.

Poligni, (*prenant sa résolution.*) Oui... oui. Je sens comme toi qu'il le faut, et tu seras content de moi. (*Dorbeval sort par la porte du fond.*)

Scène VII.

Poligni; madame de Brienne, entrant par la porte de droite.

Poligni, (*à part.*) Ah! je n'ose la regarder!

Madame de Brienne, (*à la cantonade.*) Ne t'occupe pas de moi; liberté entière! Je vais me retirer dans mon appartement. (*Se retournant, et apercevant Poligni.*) Ah! qu'ai-je vu? c'est lui! (*Faisant quelques pas à sa rencontre.*) Poligni! (*Poligni la salue respectueusement et sans oser lui répondre.*) Quoi! vous n'êtes pas étonné de mon arrivée?

Poligni, (*froidement.*) Je venais de l'apprendre à l'instant,

madame, et croyez que, de tous vos amis, aucun n'a pris plus de part que moi à votre heureux retour.

Madame de Brienne. J'en suis persuadée ; mais d'où vient votre émotion ? d'où vient que vos yeux semblent éviter les miens ? Ah ! je le vois, vous ignorez encore... Poligni, cette réserve que l'honneur vous imposait, cette froideur, ce respect dont j'ai tant de fois gémi, et dont je vous remerciais, eh bien ! maintenant,... je ne sais comment vous l'apprendre ; mais je suis près de vous, je vous regarde, je vous parle, non sans trouble, mais du moins sans remords... Ah ! ne m'entendez-vous pas ?

Poligni, (*à part.*) Grand Dieu !

Madame de Brienne. Oui, mon sort, mon existence, tout est changé ;... mon cœur seul ne l'est pas.

Poligni. Quoi ! vous m'aimez encore ?

Madame de Brienne. Pas plus qu'autrefois ; mais aujourd'hui du moins je puis vous le dire.

Poligni, (*avec tendresse.*) Amélie !... (*A part.*) Et c'est dans un pareil moment que je pourrais...

Madame de Brienne, (*le regardant.*) Mais ! qu'avez-vous ?

Poligni. Ah ! vous ne pouvez le savoir ; je ne puis, je n'ose vous apprendre ce qui se passe en moi, ni quelles idées viennent troubler mon bonheur... Non que je sois sans reproches... Mais vous-même, madame...

Madame de Brienne. En auriez-vous à m'adresser ?

Poligni, (*vivement.*) Oui... oui, sans doute !

Madame de Brienne. Tant mieux ! il me sera si aisé de me justifier, de vous rendre le calme, le bonheur. Parlez vite, dépêchez-vous de m'accuser ; car il doit vous tarder de m'absoudre. Eh bien, mon ami !... eh bien ! mon juge ! voyons, qu'ai-je fait ? de quoi suis-je coupable ?

Poligni. Vous me le demandez !... Quand depuis trois ans, séparés l'un de l'autre, pas une lettre n'est venue me consoler ni ranimer mon courage ! Ah ! qui sait si un mot de vous, si la vue seule de votre écriture n'eût pas dissipé, n'eût pas chassé loin de moi ces idées qui font aujourd'hui mon malheur.

Madame de Brienne. Poligni, j'étais mariée ; vous écrire eût été manquer à mes devoirs. Cette conduite que vous blâmez aujourd'hui, vous m'en remercierez un jour, en m'estimant davantage. (*En riant.*) D'ailleurs, êtes-vous de ces gens défiants et soupçonneux à qui il faut toujours des écrits ? Que vous aurait appris cette lettre ? que je vous aimais... Eh bien, monsieur ! je vous le dis : ma parole vaut bien ma signature.

Poligni, (*fait un geste pour se jeter à ses pieds ; il s'arrête, et reprend froidement.*) Maintenant, oui, sans doute ; mais convenez qu'alors d'autres soins, d'autres hommages...

Madame de Brienne, (*le regardant en souriant.*) Eh mais ! voilà un défaut que je ne vous connaissais pas ? Seriez-vous jaloux, par hasard ?

Poligni. Moi !

Madame de Brienne. Ah ! ne vous en défendez pas ; j'aime tous vos défauts pour que vous aimiez les miens. Mais calmez-vous : pendant ces trois années, je vous le jure, pas la moindre coquetterie, pas une seule déclaration. C'est comme je vous le dis ! cela même m'effrayait... pour vous, et je craignais... Dans ce moment seulement vos yeux me rassurent un peu, et puisque vous vous taisez, puisque vous ne m'accusez plus, c'est à moi de le faire, c'est à moi de vous apprendre tous mes torts. Oui, monsieur, lorsque tout devait nous séparer, le temps, la distance, et plus encore, le devoir,... eh bien ! je ne vous ai pas quitté d'un moment : partout mes souvenirs vous suivaient. Ces lettres mêmes que vous réclamiez, je ne suis pas bien sûre de ne pas les avoir écrites,... (*vivement*) mais vous ne les verrez jamais ! Et quand il était question de ma patrie, quand mon mari lui-même me parlait de la France, c'était à vous que je pensais. N'était-ce pas bien mal ? n'était-ce pas horrible ? Voilà, monsieur, voilà des torts véritables, et ceux-là cependant vous ne me les reprochez pas !

Poligni. Ah ! je n'en ai plus la force, je n'en ai plus le courage ! C'est à moi maintenant à me justifier à vos yeux. Oui, je vous aime, et plus que jamais.

Madame de Brienne. À la bonne heure au moins ! Pas un mot de plus,... celui-là suffit ; tout est pardonné...

Poligni. Ah ! tant de vertus, tant d'amour, méritaient un meilleur sort ; et si vous saviez celui que je veux vous offrir ! il est si peu digne de vous ! Voilà la cause de mes tourments, voilà ce qui me rend le plus malheureux des hommes.

Madame de Brienne, (*souriant.*) Il serait possible ! Un autre défaut encore : vous avez de l'ambition.

Poligni. Oui, j'avais celle de vous rendre heureuse ; il est si doux d'enrichir ce qu'on aime ! Mais vous voir éclipsée par des femmes orgueilleuses, qui sont si loin de vous, et qui ne vous valent pas ! c'est là ce qui me froisse et m'humilie. Mon bonheur eût été de prévenir tous vos vœux, de voler au-devant de vos moindres désirs ; au lieu de cela, lorsque je verrai vos yeux attachés sur quelques brillantes parures, je

serai donc obligé de vous dire : Ne les regardez pas ; je ne puis vous les donner.

Madame de Brienne. Eh bien, mon ami ! je ne les regarderai pas ; je ne regarderai que vous. Ces parures dont vous me parlez, certainement je les aimerais assez, c'est si naturel ! quelle est la femme qui n'y tient pas un peu ? Moi, j'y tiendrais pour vous plaire ; et si je vous plais sans cela, qu'aurais-je à regretter ? Quand nous verrons passer des femmes élégantes dans un riche équipage, je serai modestement à pied, il est vrai, mais je serai près de vous, je m'appuierai sur votre bras ; et si elles pouvaient lire dans mon cœur, ce seraient elles peut-être qui me porteraient envie.

Poligni. Chère Amélie !

Madame de Brienne. Quand on s'aime, les privations coûtent si peu ! elles deviennent des plaisirs : et si vous n'avez pas d'autres tourments, j'espère vous prouver que votre chagrin n'a pas le sens commun. Monsieur de Brienne m'a bien laissé par testament tout ce qu'il pouvait posséder ; mais la succession réglée, il ne reste rien que ma dot ; trois ou quatre mille livres de rentes en fonds de terre, voilà ma fortune. Et la vôtre ?

Poligni. Hélas ! à peu près sept ou huit mille francs sur l'État.

Madame de Brienne. Vraiment ! nous aurons douze mille francs de rentes ! Mais nous sommes millionnaires ou peu s'en faut ![1]

Poligni. Vous trouvez ; c'est bien peu cependant.

Madame de Brienne. Et que vous faut-il de plus ? que nous manquera-t-il ? À Paris, nous serions peut-être un peu ignorés, et vous avez de l'ambition, vous tenez à paraître ; mais en province nous serons riches, nous serons considérés, nous serons même les premiers de l'endroit : cela dépendra de celui que nous choisirons.

Poligni. Quoi ! vous voudriez...

Madame de Brienne. Oui, monsieur ; quoi qu'en ait dit un auteur fort spirituel, il existe encore dans les petites villes des sociétés très-aimables, des gens instruits, des gens de mérite ; il y a de l'esprit en province, maintenant il y en a partout ; et là comme ailleurs on trouve le bonheur quand on le porte avec soi. Il nous y suivra ; car l'unique soin de ma vie sera d'embellir la vôtre, d'éloigner de vous les chagrins. J'ai été bonne avec un vieux mari que je n'aimais pas, ju-

[1] Peu s'en faut, il en manque peu.

gez donc avec vous combien votre bonheur me sera fa
je n'y aurai pas de mérite. Ainsi, monsieur, un intér
agréable, de bons amis, une bonne femme qui vous a
voilà ce qu'on n'a pas souvent avec cent mille franc
rentes, et voilà ce que vous aurez ! Êtes-vous pauvre, m
tenant ?

Poligni. Non, je suis le plus riche et le plus heureux
hommes. Vous l'emportez, vous triomphez de toutes
résolutions ; avec vous, la pauvreté, le malheur ne peu
exister !

Madame de Brienne. C'est ce que je me dis toujours q
je pense à vous : et puis enfin, nous ne devons rien, et q
on ne doit rien..

Scène VIII.

Les Précédents ; Dubois ; il entre du fond.

Dubois, (*remettant une lettre à Poligni.*) De la part de
sieur Dorbeval.

Poligni. Qu'est-ce donc ? (*A madame de Brienne.*)
permettez ? (*Lisant.*) " J'espère que ma lettre te trouver
core chez moi. Victoire ! mon ami, la charge est ach
en ton nom, et presque pour rien !" Ô ciel !... (*Continu*
" Nous avons terminé et signé à six cent mille francs."
cent mille francs !...

Madame de Brienne. Qu'avez-vous ?

Poligni. Rien, je vous jure !

Madame de Brienne. Que vous apprend cette lettre ?

Poligni. Ce n'est pas moi qu'elle concerne, mais un
qui est dans la peine, dans l'embarras ;... et je voulais...

Madame de Brienne. Il faut y courir !

Poligni. Mais vous quitter aussi vite !...

Madame de Brienne. Tantôt nous nous reverrons ;
ainsi que vous, je dîne ici, et je vais tâcher de vous par
jolie. Oui, monsieur, je renonce à être coquette avec to
monde, mais non pas avec vous ! (*Elle sort par la pre
porte à gauche.*)

Scène IX.

Poligni, seul.

Six cent mille francs ! une dette aussi énorme, que ne
erait pas le travail de ma vie entière ! Et ne pouvoir n
quitter qu'en renonçant à Amélie ! Jamais ! à quelque
que ce soit, je veux rompre ce marché ; allons trouver
beval.

Scène X.

Poligni ; Olivier, venant du fond.

Olivier, (*s'arrêtant.*) Où vas-tu donc ? laisse-moi te faire mon compliment.

Poligni. À moi ?

Olivier. Oui ; je quitte à l'instant Dorbeval.

Poligni. Où est-il ? où l'as-tu laissé ?

Olivier. Dans son cabriolet. Il est maintenant bien loin, et ne reviendra pas avant deux ou trois heures.

Poligni. Ô ciel ! attendre jusque-là !

Olivier. Peut-être davantage. Il court chez tous les banquiers de Paris pour une opération de trois pour cent où je n'ai rien compris, et dans laquelle il veut te mettre pour commencer ta fortune ; car il m'a tout raconté : je sais ta nouvelle dignité, et je suis tout fier de pouvoir tutoyer un agent de change. Mais c'est un autre sujet qui m'amène, un motif bien plus important.

Poligni. Qu'est-ce donc ? comme tu es ému !

Olivier. Est-il vrai, comme me l'a assuré M. Dorbeval, que madame de Brienne soit de retour à Paris, et qu'elle soit ici, dans cet hôtel ?

Poligni. Oui, sans doute.

Olivier. J'osais à peine y croire. Elle est libre ?

Poligni. Certainement.

Olivier. Ah, mon ami ! je suis le plus heureux des hommes !

Poligni. Ô ciel ! tu l'aimerais !

Olivier. Depuis cinq ans je ne fais pas autre chose.

Poligni. Et tu ne m'en avais rien dit.

Olivier. Ni à elle non plus ; j'aurais voulu me le cacher à moi-même... La femme de mon bienfaiteur, de celui à qui je devais tout !... Mais aujourd'hui elle est libre, je peux parler ; malheureusement, je n'ose pas, je n'oserai jamais si tu ne m'aides un peu.

Poligni. Moi ?

Olivier. Oui ; j'avais compté sur toi. Je sais que vous avez été élevés ensemble, que tu as son estime, sa confiance ; si tu veux parler pour moi... Mon ami, je t'en prie, rends-moi ce service.

Poligni, (*à part.*) Il ne me manquait plus que ce malheur-là !... Et Dorbeval, qui ne revient pas, qui me fait mourir... Mais pourquoi l'attendre ?... Si j'allais moi-même chez ce

Comment ! depuis qu'il a fait fortune, il d'être mon ami ! Voyez un peu comme gent les hommes ! Allons, allons, quoi qu ferai désormais mes affaires moi-même. (*conde porte à gauche du spectateur, appartem*

ACTE TROISIÈME.

Scène Première.

Madame de Brienne, sortant de l'appartement Olivier, entrant par la porte du fo

Madame de Brienne, (*tenant à la main une* Serait-il déjà parti ? Comment, Olivier, c'es faites une visite de cérémonie, une visite par

Olivier. Pardon, madame, je savais bien qu car je sors de chez madame Dorbeval, qui a m'engager à dîner. Mais de crainte de vous mais mieux attendre à ce soir.

Madame de Brienne. Un ami est-il jamais

Olivier. Non, sans doute. Mais vous don temps d'arriver, se présenter ainsi à l'improvi

Madame de Brienne. Nullement, je vous s *riant, et d'un air de reproche*

Madame de Brienne, (*vivement.*) Et pourquoi ?

Olivier. La crainte que vous ne fussiez changée pour nous... Trois années d'absence, c'est terrible ! Et puis (*hésitant*) ma visite n'était pas tout à fait désintéressée, j'avais quelque chose à vous demander.

Madame de Brienne. Je pourrais vous être utile ! Ah, combien je vous remercie ! je ne croyais pas qu'un pareil plaisir me fût réservé ; car j'ai entendu parler de vos succès.

Olivier. Il serait vrai !...

Madame de Brienne. En arrivant ici, votre nom est le premier qui ait frappé mon oreille ; et jugez de mon bonheur, moi, une étrangère ; j'étais toute fière de connaître un homme célèbre ; je me suis hâtée de le dire, car votre gloire appartient à vos amis, et il est naturel qu'ils s'en vantent.

Olivier. Ah ! s'il est vrai que j'aie quelques talents, si quelques succès ont couronné mes efforts, vous savez à qui je les dois. Orphelin et sans ressources, je serais mort de misère et de faim, ou, traînant une pénible existence, je serais maintenant un artisan, un soldat ignoré, si monsieur de Brienne n'avait daigné me recueillir et me protéger. Ah ! que n'a-t-il pu jouir de ses bienfaits ! que n'a-t-il été témoin de mes premiers triomphes ! Vous veniez de quitter notre patrie, et je me rappelle encore ce jour solennel, cet asile des arts, où siégeaient tous les talents dont s'honore la France, où la récompense du mérite est décernée par le mérite lui-même. Hélas ! dans cette nombreuse et brillante assemblée, je cherchais monsieur de Brienne, je vous cherchais, madame, et quand mon nom fut proclamé, quand ce prix de peinture, ce premier prix me fut accordé, nul regard ne cherchait les miens pour me féliciter ; nulle sœur, nulle amie n'était là pour partager mon triomphe ou comprendre mon bonheur. Comme étranger, comme abandonné au milieu de la foule, je rentrai chez moi la mort dans l'âme, et triste de ma joie solitaire, je cachai en pleurant cette couronne que je venais d'obtenir, et que je réservais à mon bienfaiteur. Ah ! je ne croyais pas alors devoir la déposer sur sa tombe. Mais pardon de renouveler vos douleurs, de vous rappeler de pareils souvenirs !

Madame de Brienne. Ah ! ne le craignez pas ; mon cœur se les retrace souvent. Mais en me parlant de monsieur de Brienne et des services qu'il vous rendit, je vous reprocherai d'oublier celui que vous attendiez de moi.

Olivier. Oui, madame ! oui, vous avez raison ; mais c'est qu'au moment de vous en parler, cela devient plus difficile

Madame de Brienne. Mon ami, je
Olivier. Je le crois bien, car je ne
comprendre moi-même. Aussi, pru
gence.

Madame de Brienne. Eh, mon Dieu

Olivier. C'est vrai ; et si je m'en s
premier effet que produisit sur moi v
rappelez-vous ce jour où, quelque tem
monsieur de Brienne nous présenta à
Jusque-là, étranger au monde et à ses
société des femmes ; mon caractère âpr
vait s'accommoder de ces soins empres
croyais indispensables pour leur plaire
aspect m'effrayait. Quel fut mon étonn
vous la simplicité unie à la franchise, ce
inspire et promet l'amitié ! Aussi, quand
vous celle que je portais à monsieur de B
sédiez déjà ainsi que lui. Ah ! bien n
vertus commandaient ma confiance ; vot
la mienne. Mes idées, mes projets, je l
à vous, jamais ; vous les saviez avant moi
vinés. Je pouvais causer avec lui, je pen
si vous vous rappelez quelles sombres idé
mon âme ! honteux de ma misère et d
croyais que le monde devait à jamais n
sein ; c'est vous qui m'avez rendu le c
c'est vous qui m'avez dit : "Tous l
sont ouverts

m'était indifférent, mais pour les apporter à vos pieds, pour les offrir à celle que j'adorais !

Madame de Brienne. Ô ciel !

Olivier. Oui, voilà mon secret, voilà ma vie.

Madame de Brienne. Olivier !...

Olivier. Ah ! ne me répondez pas encore, ne me condamnez pas au silence ; laissez-moi un instant de bonheur, laissez-moi vous parler d'un amour que votre vue seule a fait naître. Depuis ce jour fatal, dévorant mes chagrins, vous savez si la femme de mon bienfaiteur me fut sacrée ! Commandant à ma bouche, à mes regards, l'instant où vous auriez soupçonné mon amour aurait été le dernier de ma vie ; mais quels tourments, quel supplice continuel ! quelle contrainte affreuse ! À votre départ au moins je fus libre... d'être malheureux ! Je pouvais sans crainte m'occuper de vous ; vous étiez sans cesse présente à mes yeux, et dans ce jour encore je vous dois le plus doux des triomphes. À mon dernier ouvrage, je rêvais une beauté noble et touchante, une grâce enchanteresse, idéale ; je croyais créer, je copiais ! Vos traits venaient d'eux-mêmes se placer sous mes pinceaux, et tout à l'heure, au salon, j'ai vu la foule arrêtée devant mon tableau. Quelle tête admirable ! disaient-ils, que c'est beau ! que c'est sublime !... Et moi, je disais : Ah ! que c'est ressemblant !... De riches étrangers m'entouraient, m'en offraient des trésors : leur vendre mon tableau, mon bien, mon bonheur ! Dussent-ils le couvrir d'or, jamais ! Mais du moins mes rêves sont réalisés ; ce peu de gloire et d'honneur que je désirais, je l'ai obtenu, et je viens vous l'offrir. (*Avec passion.*) Mon guide, mon appui, mon ange tutélaire, seul arbitre de ma vie, prononcez maintenant !

Madame de Brienne. Olivier ! ce n'est pas avec un cœur tel que le vôtre que je puis feindre plus longtemps. Je vous dois ma confiance, toute mon amitié, et je vous crois même assez généreux pour me pardonner le chagrin que je vais vous faire.

Olivier. Ô ciel !

Madame de Brienne. Ah ! j'en souffre autant que vous, car je vous plains, mon ami, je vous aime autant qu'une amie peut aimer ; ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner davantage !

Olivier. Que dites-vous ?

Madame de Brienne. Que ce cœur qui vous estime et vous admire... d'aujourd'hui, je vous le jure, serait à vous si déjà il n'appartenait à un autre.

... de votre enfance !... C'est
Olivier. Grand Dieu ! mon malheur
ceux que j'aime ! Vous m'avez porté
mais vous n'entendrez de moi ni pla
Adieu, madame.

Madame de Brienne. Olivier, vous me

***Olivier revient, s'approche d'elle, et, apr
lence, lui dit douloureusement :*** Vous l'aim

Madame de Brienne. Hélas, oui !

Olivier. Et beaucoup ?

Madame de Brienne. Plus que je ne p
l'aimais avant de vous connaître. Comm
bien à plaindre, comme vous nous avons se
rez tout ; je ne veux plus avoir de secret
mon ami, mon meilleur ami, dites que vou
pas, ou je serai bien malheureuse !

Olivier. Vous, malheureuse ! jamais ! M
c'est mon sort ; grâce à vous, je suis habitu
suis fait ; cela ne me coûtera rien.

Madame de Brienne. Ne vous verrai-je d

Olivier. Qu'avez-vous besoin de moi ? vo
Mais si jamais les chagrins pouvaient vous
reviendrai. Jusque-là, adieu ! (***Il sort par***

Scène II.

Madame de Brienne, seule.

Ah ! que je le plains ! car celui-ci aimait

Madame Dorbeval. J'ai besoin de ton appui, de tes conseils, ou c'est fait de moi.[1] Tout à l'heure Cécile, ma femme de chambre, vient de me donner cette lettre.

Madame de Brienne. Et de qui ?

Madame Dorbeval. Ne le devines-tu pas, au trouble où je suis ?

Madame de Brienne. De monsieur de Nangis ?

Madame Dorbeval. Oui, il est au désespoir, il veut mourir.

Madame de Brienne. Calme-toi. Il me semble qu'il te doit être indifférent ?

Madame Dorbeval. Et s'il ne l'était pas ?

Madame de Brienne. Que dis-tu, malheureuse ?

Madame Dorbeval. Ah ! ne me trahis pas ! (*A voix basse, et regardant autour d'elle.*) Eh bien, oui ! j'ai voulu le fuir, je l'ai banni de ma présence ; je peux tout supporter, hormis sa douleur et son désespoir. Tiens, lis toi-même.

Madame de Brienne, (*prenant la lettre et lisant.*) " La plus aimée, la plus adorée des femmes." (*S'interrompant.*) Ah ! je n'ai pas besoin d'achever ; je comprends tes tourments, car je les ai éprouvés.

Madame Dorbeval. Ah ! que tu devais souffrir !

Madame de Brienne, (*lui prenant la main, et la regardant un instant en silence.*) Oui, tu es bien malheureuse, je le vois ; mais tu le serais bien plus encore si tu étais coupable. Le malheur réel, c'est l'oubli de ses devoirs... Me préserve le ciel de m'ériger ici en moraliste, moi, ton amie, moi, qui suis femme et faible comme toi ; d'autres s'armeront des maximes les plus sévères, je te parle, moi, de ton intérêt, de ton repos, de ton bonheur.

Madame Dorbeval. Mais ce sacrifice que tu me demandes, ce n'est pas moi seule qui dois en souffrir. Lis seulement les dernières lignes, elles te concernent.

Madame de Brienne. Oui, ici, au bas de la quatrième page. (*Lisant.*) " J'apprends l'arrivée de madame de Brienne, de cette amie qui vous est si chère ; je sais dans ce moment les moyens de lui être utile, mais pour cela il faut que je vous parle à vous seule. Il y va de son sort, de sa fortune."[2]

Madame Dorbeval. Eh bien ?

Madame de Brienne, (*souriant.*) Si j'avais pu hésiter, voilà qui me déciderait sur-le-champ.

Madame Dorbeval. Que dis-tu ?

---

[1] Ou je suis perdue, anéantie.

[2] Sa fortune en dépend.

Madame Dorbeval. Monsieur de
Madame de Brienne. C'est son sy
réussir. Cet amant que vous aperce
n'a que le temps d'être aimable et
tre jamais que sous son beau côté ;
nous voyons toute la journée, se m
qu'ils sont, distraits, ennuyés, de m
dissimulent rien. Juge alors ce q
raison ! Mais ces rivaux qu'on le
passionnés, n'ont pas plus tôt usurpé
en prennent les manières ; tant qu'
ils sont furieux, désespérés ; (*montra*
ils écrivent quatre pages, ils sont pr
rent, ma chère ! Plus tard, calmes, t
plus écrire, et se portent à merveille.
sont là, et monsieur de Nangis sera c
Madame Dorbeval. Tu pourrais su
Madame de Brienne. Je veux croir
mais en t'aimant, il ne songe qu'à lu
amour ; peu lui importe ton intérêt
lettre qu'il t'envoie ainsi ne pouvait-el
Madame Dorbeval. Non : point d'a
Madame de Brienne. Mais Cécile, i
sède son secret, peut-être le tien ; u
compromise aux yeux du monde
s'appuie

Madame Dorbeval. Tu le veux ; mais comment faire ? mais que lui dire ? Ah ! que j'aurais besoin de conseils !

Scène IV.

Les Précédents ; Dorbeval.

Dorbeval, (*entrant vivement.*) Un conseil, madame ? me voilà ! je suis à vos ordres !

Madame Dorbeval. Dieu ! mon mari !

Dorbeval. Eh mais ! qu'avez-vous donc toutes deux ? et d'où vient cet effroi ? Cette lettre en serait-elle cause ? (*Il prend la lettre que sa femme tient encore à la main.*)

Madame Dorbeval, (*doucement.*) Monsieur... de grâce !

Dorbeval. Non pas ! c'est dans les affaires importantes que vous devez me consulter.

Madame Dorbeval, (*à part.*) Oh, mon Dieu ! elle avait raison : le châtiment ne s'est pas fait attendre !

Dorbeval, (*qui a déployé la lettre.*) Voyons un peu... (*Lisant.*) "La plus aimée, la plus adorée des femmes..."

Madame Dorbeval. Monsieur, n'achevez pas !

Dorbeval. Et pourquoi donc, madame ? (*Lisant.*) "Depuis trop longtemps je suis séparé de vous ! je ne puis vivre ainsi..."

Madame de Brienne, (*s'élançant vers lui.*) Arrêtez, et n'allez pas plus loin, monsieur : ce billet est pour moi.

Madame Dorbeval. Ô ciel !

Madame de Brienne. Vous avez mon secret, (*montrant madame Dorbeval*) un secret que l'amitié seule devait connaître, mais je vous crois trop galant homme...

Dorbeval, (*repliant la lettre et la lui rendant.*) Pardon, pardon, madame.

Madame de Brienne, (*hésitant.*) Cette lettre est de quelqu'un qui m'est fort indifférent, et à qui, certainement, je n'accorde aucune préférence.

Dorbeval. Je n'en doute pas.

Madame de Brienne. Je ne pouvais l'empêcher de m'écrire ; mais je puis au moins me dispenser de lui répondre ; et quand vous êtes entré, je priais votre femme, qui est mon amie, qui possède tous mes secrets, je la priais de vouloir bien se charger de ce soin. (*Passant près de madame Dorbeval.*) Oui, chère Élise, je t'en supplie, rends-moi ce service : ôte-lui tout espoir ; tu vois déjà les craintes, les inquiétudes que je prévoyais. On peut se trouver compromise... ·

Dorbeval, (*d'un ton de reproche.*) Ah ! madame !

Dorbeval, (*riant.*) L'aventure c
viens pas ; ni toi non plus, car tu
Mais, maintenant que nous sommes
de la lettre.

Madame Dorbeval, (*vivement.*) Y

Dorbeval. Puisque je suis du secre
c'est pour voir seulement si j'ai re
l'écriture j'ai cru deviner...

Madame Dorbeval, (*avec trouble.*)

Dorbeval. Ce n'était pas bien dif
ravant je venais de recevoir un pet
Nangis.

Madame Dorbeval. Ô ciel !

Dorbeval. Qui, désolé de ne pas dîn
çait qu'il viendrait passer la soirée.
gré de son empressement ! moi qui cr
moi ! Comme quelquefois nous son
madame de Brienne, une femme a
prude !

Madame Dorbeval. Monsieur, je l
que c'est la vertu même.

Dorbeval. Je le veux bien ; mais u
pareilles lettres est une vertu qui d
commentaires.

Madame Dorbeval. Quoi, monsieur! vous pourriez supposer?

Dorbeval. Moi, je ne suppose rien; je l'ai lu. D'ailleurs, si je me trompe, dis-lui de nous montrer cette lettre.

Madame Dorbeval. Non, monsieur; mais pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, je vais, comme elle m'en a priée, répondre en son nom et le bannir à jamais.

Dorbeval. À la bonne heure. Veux-tu que nous composions cette lettre ensemble?

Madame Dorbeval, (*avec émotion.*) Ensemble?... Volontiers. (*Elle se met à la table, et écrit.*)

Dorbeval, (*par-dessus l'épaule de sa femme.*) "L'honneur vous fait un devoir d'oublier celle que vous aimez..." Je mettrais là un point d'admiration. "Si son repos, si son bonheur vous sont chers, elle vous supplie de ne plus paraître à ses yeux, ni ce soir ni jamais." Voilà ce que je craignais, une lettre qui n'a pas le sens commun, et qui va le désespérer.

Madame Dorbeval, (*vivement.*) Vous croyez... (*Froidement.*) Cependant je n'y changerai rien, et je vais envoyer.

Dorbeval, (*la lui prenant des mains.*) Y pensez-vous? Je vous en épargnerai la peine. (*Appelant.*) Dubois, cette lettre à l'instant chez monsieur de Nangis, dont l'hôtel est voisin du nôtre.

Dubois. Oui, monsieur. Mais monsieur Poligni est là qui vous demande. Il est déjà venu s'informer deux fois si monsieur était de retour.

Dorbeval. C'est juste: qu'il entre. (*A sa femme.*) Eh bien! vous nous quittez?

Madame Dorbeval. Oui, oui; nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne.

Dorbeval. C'est différent.

Madame Dorbeval, (*suivant des yeux la lettre que tient Dubois.*) Allons, j'ai fait mon devoir. (*Elle sort par la porte à droite, et en même temps Poligni entre par le fond, précédé par Dubois, qui l'introduit et se retire.*)

Scène VI.

Dorbeval; Poligni, entrant du fond.

Dorbeval. Eh bien, mon cher ami! eh bien, monsieur l'agent de change! que devenez-vous donc? Je ne t'ai pas vu depuis ta nouvelle dignité.[1]

[1] Les amis intimes se tutoient ordinairement; mais, ils se disent vous, lorsqu'ils veulent élever la voix et donner de la dignité à leur langage.

Poligni, (*avec agitation.*) Ne pouvant te rejoindre, j'ai couru chez Lajaunais.

Dorbeval. Et pourquoi faire ?

Poligni, (*de même.*) Pour lui rendre sa parole, pour rompre notre marché. Il refuse, ou il veut des dédommagements énormes ; il parle de cent mille francs.

Dorbeval. Ah çà ! je t'écoute et ne puis te comprendre : rompre le marché le plus avantageux ! et au moment où je viens déjà de t'employer dans une affaire superbe ! À qui en as-tu ?[1] pour quelle raison ?

Poligni. Ah, mon ami ! je l'ai vue ! et un seul mot d'elle a changé toutes mes résolutions. Je renonce à la fortune et à ses vaines promesses : madame de Brienne est tout pour moi.

Dorbeval. Il serait possible ! Et tu es bien sûr au moins que celle à qui tu t'immoles ainsi mérite un pareil sacrifice ?

Poligni. Elle n'a jamais aimé que moi ; et pendant ces trois années d'absence, nul autre souvenir, nul autre hommage...

Dorbeval. Tu en es bien sûr ?

Poligni. Elle me l'a dit.

Dorbeval. Et si je te disais, moi... Mais au fait cela ne me regarde pas : fais comme tu le voudras.

Poligni, (avec inquiétude.) Quoi ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que cela signifie ?

Dorbeval. Rien,... rien, mon ami ; d'ailleurs, je ne puis, c'est un secret qui m'a été confié.

Poligni. En as-tu donc pour moi, pour un ami ?

Dorbeval. Si tu étais raisonnable, si j'étais sûr de ta discrétion... Mais je te connais ; tu ne sais jamais prendre les choses modérément, ni d'une manière philosophique.

Poligni. Je me tairai, je te le jure.

Dorbeval, (à demi-voix.) Eh bien, mon ami ! madame de Brienne avait une liaison en Russie.

Poligni. Quelle indigne calomnie ! qui oserait le soutenir ?

Dorbeval. Te voilà déjà ! ne vas-tu pas te battre avec moi, parce que je veux te rendre service ? Si tu le prends ainsi, je ne te dirai rien.

Poligni, (se modérant.) Non, mon ami, je te remercie... Mais, comment sais-tu ? où as-tu vu ?

Dorbeval. Je le sais par ma femme, qui est son ancienne amie et sa confidente. Je l'ai vu par une lettre, que j'ai lue

---

[1] De qui as-tu à te plaindre ?

de mes propres yeux, ici, tout à l'heure, et qui est encore entre ses mains; est-ce clair? Une lettre adressée à madame de Brienne par monsieur de Nangis.

Poligni, (*furieux.*) Monsieur de Nangis!

Dorbeval. Oui, mon cher, une inclination commencée en Russie sous le règne du premier mari; et tu veux être le second, tu veux lui succéder!

Poligni. Adieu!

Dorbeval, (*le retenant.*) Où vas-tu?

Poligni. Chez monsieur de Nangis.

Dorbeval. Y penses-tu? la compromettre par un éclat quand tu lui dois des remerciements et de la reconnaissance! Tu allais te sacrifier pour elle, te ruiner à jamais, et elle t'offre les moyens de rompre; elle te rend ta liberté, ta fortune; je voudrais bien être à ta place: tu es trop heureux d'être trahi

Poligni. Oui, oui, je suis trop heureux! mais je suis furieux, et elle saura du moins...

Dorbeval. Et voilà ce qu'il ne faut pas. Dans la bonne société, un galant homme qu'on trahit ne se plaint jamais; sans cela, ce serait un bruit, on ne s'entendrait pas! D'ailleurs, tu m'as promis... La voici... Du silence! et songe à ta parole.

Scène VII.

Poligni, Dorbeval; madame Dorbeval, madame de Brienne, arrivant du grand salon: elles sont prêtes à sortir.

Poligni, (*se contraignant, et toujours retenu par Dorbeval, qui lui fait signe de se taire.*) Il paraît que ces dames se disposent à sortir?

Madame de Brienne. Oui, je ne connais plus Paris, et je m'apprête à admirer.

Poligni. Il vous paraîtra peut-être moins agréable que Saint-Pétersbourg.

Madame de Brienne. J'en doute, (*le regardant*) car je ne trouverais pas à Saint-Pétersbourg ce que je peux voir ici. Monsieur est-il assez aimable pour nous accompagner?

Poligni, (*à madame de Brienne.*) Tout autre cavalier vous plairait peut-être davantage; mais en son absence, je suis trop heureux de pouvoir m'offrir.

Dorbeval, (*bas, à Poligni.*) Prends donc garde!

Madame de Brienne, (*souriant.*) De qui voulez-vous parler? je n'y suis pas.[1]

[1] Je ne comprends pas.

Poligni, (*avec agitation.*) Ne pouvant te rejoindre, j'ai couru chez Lajaunais.

Dorbeval. Et pourquoi faire ?

Poligni, (*de même.*) Pour lui rendre sa parole, pour rompre notre marché. Il refuse, ou il veut des dédommagements énormes ; il parle de cent mille francs.

Dorbeval. Ah çà ! je t'écoute et ne puis te comprendre : rompre le marché le plus avantageux ! et au moment où je viens déjà de t'employer dans une affaire superbe ! À qui en as-tu ?[1] pour quelle raison ?

Poligni. Ah, mon ami ! je l'ai vue ! et un seul mot d'elle a changé toutes mes résolutions. Je renonce à la fortune et à ses vaines promesses : madame de Brienne est tout pour moi.

Dorbeval. Il serait possible ! Et tu es bien sûr au moins que celle à qui tu t'immoles ainsi mérite un pareil sacrifice ?

Poligni. Elle n'a jamais aimé que moi ; et pendant ces trois années d'absence, nul autre souvenir, nul autre hommage...

Dorbeval. Tu en es bien sûr ?

Poligni. Elle me l'a dit.

Dorbeval. Et si je te disais, moi... Mais au fait cela ne me regarde pas : fais comme tu le voudras.

Poligni, (*avec inquiétude.*) Quoi ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que cela signifie ?

Dorbeval. Rien,... rien, mon ami ; d'ailleurs, je ne puis, c'est un secret qui m'a été confié.

Poligni. En as-tu donc pour moi, pour un ami ?

Dorbeval. Si tu étais raisonnable, si j'étais sûr de ta discrétion... Mais je te connais ; tu ne sais jamais prendre les choses modérément, ni d'une manière philosophique.

Poligni. Je me tairai, je te le jure.

Dorbeval, (*à demi-voix.*) Eh bien, mon ami ! madame de Brienne avait une liaison en Russie.

Poligni. Quelle indigne calomnie ! qui oserait le soutenir ?

Dorbeval. Te voilà déjà ! ne vas-tu pas te battre avec moi, parce que je veux te rendre service ? Si tu le prends ainsi, je ne te dirai rien.

Poligni, (*se modérant.*) Non, mon ami, je te remercie... Mais, comment sais-tu ? où as-tu vu ?

Dorbeval. Je le sais par ma femme, qui est son ancienne amie et sa confidente. Je l'ai vu par une lettre, que j'ai lue

---

[1] De qui as-tu à te plaindre ?

de mes propres yeux, ici, tout à l'heure, et qui est encore entre ses mains ; est-ce clair ? Une lettre adressée à madame de Brienne par monsieur de Nangis.

Poligni, (*furieux.*) Monsieur de Nangis !

Dorbeval. Oui, mon cher, une inclination commencée en Russie sous le règne du premier mari ; et tu veux être le second, tu veux lui succéder !

Poligni. Adieu !

Dorbeval, (*le retenant.*) Où vas-tu ?

Poligni. Chez monsieur de Nangis.

Dorbeval. Y penses-tu ? la compromettre par un éclat quand tu lui dois des remerciements et de la reconnaissance ! Tu allais te sacrifier pour elle, te ruiner à jamais, et elle t'offre les moyens de rompre ; elle te rend ta liberté, ta fortune ; je voudrais bien être à ta place : tu es trop heureux d'être trahi

Poligni. Oui, oui, je suis trop heureux ! mais je suis furieux, et elle saura du moins...

Dorbeval. Et voilà ce qu'il ne faut pas. Dans la bonne société, un galant homme qu'on trahit ne se plaint jamais ; sans cela, ce serait un bruit, on ne s'entendrait pas ! D'ailleurs, tu m'as promis... La voici... Du silence ! et songe à ta parole.

Scène VII.

Poligni, Dorbeval ; madame Dorbeval, madame de Brienne, arrivant du grand salon : elles sont prêtes à sortir.

Poligni, (*se contraignant, et toujours retenu par Dorbeval, qui lui fait signe de se taire.*) Il paraît que ces dames se disposent à sortir ?

Madame de Brienne. Oui, je ne connais plus Paris, et je m'apprête à admirer.

Poligni. Il vous paraîtra peut-être moins agréable que Saint-Pétersbourg.

Madame de Brienne. J'en doute, (*le regardant*) car je ne trouverais pas à Saint-Pétersbourg ce que je peux voir ici. Monsieur est-il assez aimable pour nous accompagner ?

Poligni, (*à madame de Brienne.*) Tout autre cavalier vous plairait peut-être davantage ; mais en son absence, je suis trop heureux de pouvoir m'offrir.

Dorbeval, (*bas, à Poligni.*) Prends donc garde !

Madame de Brienne, (*souriant.*) De qui voulez-vous parler ? je n'y suis pas.[1]

[1] Je ne comprends pas.

Poligni. Vous m'entendriez mieux, sans doute ; si m sieur de Nangis était ici.

Madame de Brienne, (*étonnée.*) Monsieur de Nangis !

Madame Dorbeval, (*à part.*) O ciel !

Dorbeval, (*bas.*) Tu vas me compromettre.

Poligni, (*de même.*) Eh, non ! morbleu ! ne crains rien. (*Haut.*) Oui, madame, des personnes dignes de foi, et qu'i est inutile de vous nommer, m'ont assuré que vous, madame qui, depuis trois ans, prétendiez avoir dédaigné tous les vœux tous les hommages, vous n'aviez pas été insensible à ceux d monsieur de Nangis ; que vous lui aviez même permis d vous écrire.

Madame Dorbeval, (*vivement.*) Lui ! jamais ! Qui a p vous abuser ainsi ?

Madame de Brienne, (*la retenant.*) Y penses-tu ?

Dorbeval. C'est étonnant comme les femmes se soutiennen entre elles ! c'est même effrayant !

Poligni. Je ne prétends point récuser le témoignage d madame ; mais il est des gens qui, aujourd'hui même, assu rent avoir vu entre vos mains...

Dorbeval, (*voulant l'arrêter.*) Poligni !

Poligni, (*hors de lui.*) Et pourquoi feindre plus longtemps Eh bien, oui ! je sais tout, il m'a tout appris. Il faut qu mon sort se décide, et il va dépendre d'un mot. Cette lettre qui était-elle adressée ?

Madame Dorbeval, (*prête à se trahir.*) À qui ?

Madame de Brienne, (*l'arrêtant et s'adressant à Poligni.* À moi, monsieur.

Poligni. Vous l'avouez enfin !

Madame de Brienne. Et quand monsieur de Nangis m'au rait écrit, quand il m'aimerait, est-ce à dire pour cela que j partage ses sentiments, que je suis obligée d'y répondre Y a-t-il rien qui puisse justifier cet éclat, ces emportement auxquels j'étais loin de m'attendre, et dont je rougis pou vous ?

Poligni. J'ai tort, j'en conviens ; mais il est un moyen bie simple de détruire mes soupçons, et de me réduire au silence Ne puis-je voir cette lettre ?

Madame Dorbeval, (*à part.*) Grand Dieu !

Dorbeval. Oui, sans doute, voilà qui conciiie tout ; ca puisque malgré moi on m'a mis en jeu dans cette affaire, j ne suis pas fâché d'en être le médiateur. (*A madame d Brienne.*) Voyons, vous pouvez bien nous confier cet écri à moi du moins ?

Madame de Brienne. Ni à lui, ni à vous. Il n'existe plus ; je l'ai déchiré.

Poligni. Et vous croyez que je me contenterai d'une pareille excuse ? N'est-ce pas me dire, n'est-ce pas m'avouer clairement... ?

Madame de Brienne. Permis à vous de l'interpréter ainsi. Aussi bien mon cœur est froissé de ces débats ; je suis humiliée de ce qui se passe, de ce que j'entends ici ; il semble que vous désiriez, que vous souhaitiez ardemment me trouver coupable ! Je vous le répète, monsieur, je n'ai point vu monsieur de Nangis, je ne le verrai jamais. Après cela, pensez de moi tout ce que vous voudrez ; il ne m'importe même plus de me justifier.

Scène VIII.

Les Précédents ; Hermance.

Hermance, (*accourant du grand salon.*) Ma cousine ! ma cousine ! la singulière aventure ! Vous ne devineriez jamais qui je viens de rencontrer dans votre salon ?

Madame Dorbeval. Eh ! dis-nous-le tout de suite.

Hermance. Monsieur de Nangis.

Tous, (*avec une expression différente.*) Monsieur de Nangis !

Hermance, (*les regardant.*) Eh bien ! qu'avez-vous donc ? Ce n'est pas là l'étonnant, car il vient souvent. Mais voilà qui va bien vous surprendre.

Poligni. Parlez vite.

Hermance. Il se promenait à grands pas, d'un air agité ; et tenant un petit billet, qu'il froissait entre ses mains, il répétait : Je saurai ce que cela signifie... Je la verrai, il faut que je la voie.

Poligni. Eh ! qui donc ?

Hermance. Je n'en sais rien ;... car, quoi que je fusse en grande toilette, il ne s'était pas même aperçu de mon entrée. Il me regardait, mais sans me voir. J'étais d'une colère ! Aussi, je suis sortie, et l'ai laissé immobile à la même place, où il est encore. Est-ce étonnant !

Dorbeval, (*regardant sa femme.*) Eh non ! c'est tout simple.

Madame Dorbeval. Comment, monsieur !

Dorbeval. Après la lettre que madame vous a priée de lui écrire...

Poligni. Quoi ! madame !

Dorbeval. Je vous disais bien que cette lettre produirait le

plus mauvais effet ; vous n'avez pas voulu me croire. En tout cas, ce n'est pas ma faute, et je vais lui expliquer...

Madame Dorbeval, (*l'arrêtant.*) Monsieur, vous voulez...

Dorbeval. Oui, madame, lui faire des excuses en votre nom. (*Regardant madame de Brienne.*) N'en déplaise à certaines personnes, je n'entends pas me brouiller avec un homme que j'estime. (*Appelant.*) Dubois! dites à monsieur de Nangis que nous serons charmés de le recevoir.

Poligni. Oui ! qu'il entre !

Madame Dorbeval, (*bas, à madame de Brienne.*) C'est fait de moi !

Madame de Brienne, (*de même.*) Du courage !

Madame Dorbeval, (*de même.*) La moindre explication me perd !

Madame de Brienne, (*de même.*) Je saurai l'empêcher. Dubois, arrêtez. (*Faisant signe à Dubois, qui est près de la porte, de s'arrêter ; et, s'adressant à Dorbeval.*) C'est à moi que monsieur de Nangis désirait parler, je vais le recevoir.

Poligni, (*à demi-voix, à madame de Brienne.*) Vous, madame ! Et vos promesses de tout à l'heure ! Vous ne deviez jamais le voir, disiez-vous ; et si vous quittez ces lieux, songez-y bien, tout est fini entre nous.

Madame de Brienne, (*avec indignation.*) Ah, monsieur !... (*Elle s'arrête, le regarde douloureusement.*) Ah ! que je vous plains ! (*Elle serre la main de madame Dorbeval, jette un dernier regard sur Poligni.*) Adieu !... (*Elle sort par la porte à droite. Madame Dorbeval sort par la porte à gauche, emmenant Hermance, qui pendant la fin de cette scène est restée devant la psyché à arranger les boucles de ses cheveux, et sans prendre part à ce qui se passait.*)

Poligni. C'en est fait, tous nos liens sont rompus ! (*A Dorbeval.*) Mon ami, je ferai ce que tu voudras, je ne te quitte plus, je m'abandonne à toi.

Dorbeval. Et à la fortune ! et tu verras qu'elle n'est pas plus inconstante qu'une autre. (*Ils sortent par la porte du fond.*)

ACTE QUATRIÈME.

Scène Première.

Madame Dorbeval ; Hermance, entrant du fond.

Hermance. Oui, ma cousine, c'est comme je vous le dis, c'est votre mari, c'est mon tuteur lui-même qui vient de me l'annoncer : je vais me marier.

Madame Dorbeval. Je t'avoue que je ne m'y attendais pas.

Hermance. Ni moi non plus. Aussi cela produit un singulier effet.

Madame Dorbeval. Tu as donc commencé enfin à réfléchir ?

Hermance. J'ai commencé par être enchantée. Jugez donc : moi, qui ai à peine dix-huit ans, c'est charmant ; je serai mariée avant Victorine et Louise, mes amies de pension, qui sont presque majeures et qui ont de plus belles dots que moi ! Aussi, vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

Madame Dorbeval. Et tu sais quelle est la personne...

Hermance. Oh, oui ! je l'ai demandé tout de suite après.

Madame Dorbeval. Tu connais son esprit, son humeur, son caractère ?

Hermance. Oui, ma cousine : il est agent de change ; il vient d'acheter la charge de monsieur Lajaunais, celui qui donnait de si beaux bals.

Madame Dorbeval. Monsieur Lajaunais ?

Hermance. Je sens bien que, d'abord, nous ne pourrons pas faire comme lui ; car nous n'aurons que trente ou quarante mille francs par an. C'est exister, mais il faut être bien raisonnable. Je ne donnerai que trois bals dans l'hiver, et nous n'aurons point de loges aux Bouffes[1] la première année. Que voulez-vous ? on vit de privations, quitte à s'en dédommager plus tard.

Madame Dorbeval. Et ton futur ?

Hermance. Oh ! si vous saviez comme cela se rencontre ! c'est un bonheur admirable ! Moi je voulais un établissement, ce qu'on appelle un mari ; et il se trouve que j'épouse quelqu'un qui me convient très-bien, un homme charmant, très-aimable.

Madame Dorbeval. J'entends : c'est déjà une inclination !

Hermance. Une inclination ! oh non ! Ce n'est peut-être pas celui-là que j'aurais préféré. Mais il ne faut pas y penser ; on ne peut pas tout avoir.

Madame Dorbeval. Tu as raison, et pourvu qu'il te rende heureuse...

Hermance. S'il me rendra heureuse ! Mais j'y compte bien. Savez-vous que j'ai cinq cent mille francs de dot, et qu'il n'a rien que sa charge ; ce qui est un grand avantage, parce qu'il n'aura rien à me refuser ; il sera obligé de faire

[1] Spectacle italien.

toutes mes volontés, ou, sans cela, dans le monde on crierait aux mauvais procédés, n'est-il pas vrai ? Moi, d'abord, je le dirais partout.

Madame Dorbeval. Voilà déjà un commencement de bon ménage ! Et le nom du jeune homme, tu ne me l'as pas encore dit ; est-ce que tu ne le saurais pas, par hasard ?

Hermance. Si vraiment... C'est que mon tuteur m'avait défendu de vous en parler encore ; mais c'est égal.

Madame Dorbeval. Je te remercie de cette marque de confiance.

Hermance. Oh oui ! parce qu'il faut que ce soit vous qui vous chargiez de la corbeille ; je vous dirai ce que je veux, pour que vous vous entendiez avec lui.

Madame Dorbeval, (*avec impatience.*) Et le futur ? et son nom ?

Hermance. C'est vrai ; je n'y pensais plus, je l'avais oublié ; mais vous ne connaissez que cela, un ami de la maison, un ami de votre mari, monsieur Poligni.

Madame Dorbeval. Poligni !... Que dis-tu ?

Hermance. Qu'avez-vous donc ?

Madame Dorbeval. Ce n'est pas possible ! ce n'est pas lui, tu te trompes !

Hermance. Eh bien, par exemple ! est-ce qu'on peut se tromper de mari ?

Dubois, (*annonçant.*) Monsieur Poligni.

Hermance. Et tenez, tenez, je suis sûre, ma cousine, qu'il vient vous faire la demande.

Scène II.

Les Précédents ; Poligni, habillé en noir, entrant du fond.

Poligni, (*après avoir salué profondément d'un ton froid et solennel.*) Mesdames, l'objet de ma visite va sans doute vous surprendre, et de moi-même je n'aurais peut-être pas eu la hardiesse de me permettre une pareille démarche, si je n'y avais été encouragé et presque autorisé par Dorbeval, mon meilleur et mon plus ancien ami.

Hermance, (*à madame Dorbeval.*) Vous l'entendez ! (*Elle va pour sortir.*)

Poligni. De grâce, mademoiselle, daignez rester. Vous pouvez, en présence de votre cousine, de votre tutrice, assister à une conversation dont vous êtes l'objet.

Hermance, (*baissant les yeux.*) Monsieur, je ne comprends pas.

Poligni, (*gravement.*) Je venais, mademoiselle, demander votre main.

Hermance, (*jouant la surprise.*) Ô ciel ! que dites-vous ?

Madame Dorbeval. Il est donc vrai ! vous, monsieur !

Poligni, (*froidement.*) Oui, madame, j'ai l'honneur... d'aimer mademoiselle, et de vous la demander en mariage. (*Un instant de silence.*)

Hermance, (*bas, à madame Dorbeval.*) Mais, ma cousine, répondez donc !

Madame Dorbeval, (*regardant alternativement Poligni et Hermance.*) Je vous avoue, monsieur, que je suis très-surprise, je veux dire très-flattée de votre recherche ; mais elle me semble un peu prompte. D'ailleurs l'âge d'Hermance, qui a à peine dix-huit ans...

Hermance, (*bas.*) Et demi,... ma cousine.

Madame Dorbeval. Enfin, je pensais qu'on ne pouvait mettre trop de réflexion...

Poligni. Toutes les miennes sont faites, madame ; il ne nous manque plus que l'aveu de mademoiselle ; et s'il est vrai que ses sentiments...

Hermance, (*baissant les yeux.*) Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma famille que cela regarde, et ma cousine vous dira...

Madame Dorbeval, (*vivement.*) De ce côté-là, monsieur, je vous atteste que ses sentiments sont conformes aux vôtres, et que tout ce que vous éprouvez elle le partage.

Poligni, (*froidement.*) Alors rien n'égale mon bonheur ; et j'aurai l'honneur de venir prendre jour avec madame, si toutefois cette alliance a aussi l'avantage de lui convenir.

Madame Dorbeval, (*avec ironie.*) À moi, monsieur ! Comment ne me plairait-elle pas ? Je connais depuis longtemps les brillantes qualités que l'on estime en vous. On me parlait aujourd'hui encore de votre franchise, de votre loyauté ; une de mes amies, madame de Brienne...

Poligni. Madame de Brienne !

Hermance. Cette dame à qui monsieur de Nangis voulait parler, et qui a eu avec lui cette longue conférence...

Poligni, (*vivement.*) Ah ! il est resté longtemps ici ?

Hermance. Plus de trois quarts d'heure, lui qui n'avait pas trouvé un seul mot à m'adresser, et il paraît qu'il n'avait pas tout dit, car vingt-cinq minutes après son départ un domestique à sa livrée a rapporté ici une lettre.

Poligni. Une lettre ! En êtes-vous bien sûre ?

Hermance. Qu'est-ce que je dis une lettre ? il y en avait deux : une pour madame de Brienne, et l'autre pour ma cou-

sine. Vous savez, je vous les ai remises tout à l'heure, et vous les avez encore.

Poligni, (*avec ironie.*) Il suffit. En remettant à madame de Brienne celle qui lui est adressée, je vous prie, madame, de vouloir bien lui faire part de mon mariage avec mademoiselle.

Madame Dorbeval. Je n'y manquerai pas, monsieur. (*Bas à Hermance.*) Hermance, laissez-nous un instant.

Hermance, (*de même.*) Est-ce que vous allez lui parler de la corbeille ?

Madame Dorbeval, (*de même.*) Oui, sans doute.

Hermance, (*de même.*) Je voudrais bien rester.

Madame Dorbeval, (*de même.*) Du tout, ce n'est pas convenable.

Hermance. C'est cependant moi que cela regarde.

Madame Dorbeval. Laisse-nous, te dis-je, je le veux.

Hermance, (*à part.*) Je le veux ! toujours je le veux ! Ah ! le vilain mot ! qu'il me tarde d'être mariée pour l'employer à mon tour ! (*Elle fait à Poligni une grande révérence, et sort par le grand salon.*)

Scène III.

Madame Dorbeval, Poligni.

Madame Dorbeval. Rien ne peut-il donc changer votre résolution ? et ce mariage, monsieur, est-il définitivement arrêté ?

Poligni. Ce n'est pas moi, c'est votre mari qui en a eu l'idée : il a ma parole, j'ai la sienne, sans vous parler ici d'autres engagements que maintenant rien ne peut rompre ; car ce soir après le dîner nous signons le contrat. Dorbeval, que j'attends, doit tout à l'heure m'en apporter les articles.

Madame Dorbeval. Ô ciel ! Mais, monsieur, de bonne foi, est-ce que vous aimez Hermance ?

Poligni. Non, madame ; vous savez mieux que personne qu'il n'y avait au monde qu'une seule femme que je pusse aimer, mais ce bonheur que je m'étais promis, il faut y renoncer.

Madame Dorbeval. Et si vous étiez dans l'erreur, si vous vous abusiez ?

Poligni. M'abuser ! moi ! D'après ce que je viens d'entendre, ce serait lui faire injure que de douter de ses propres aveux ! Et monsieur de Nangis...

Madame Dorbeval. Eh bien, monsieur ! puisque je ne puis

la justifier qu'en m'exposant moi-même, j'aurai le courage de faire pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Vous êtes l'ami de mon mari, je le sais; mais avant tout vous êtes un honnête homme, et quelque idée que vous ayez de moi, vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir manqué à la reconnaissance, d'avoir sacrifié à mon repos le bonheur d'une amie.

Poligni. Que dites-vous?

Madame Dorbeval. Que vous m'obligez à un aveu bien cruel; que vous me forcez à m'abaisser, à m'humilier à mes propres yeux: eh bien, j'accepte cette honte, cette humiliation; qu'elle soit la première punition de mes torts. Cette lettre de monsieur de Nangis, surprise par mon mari, elle était pour moi; elle m'était adressée.

Poligni. Ô ciel!

Madame Dorbeval. C'est pour me sauver que madame de Brienne s'est avouée coupable; et si vous en doutez encore, tenez, monsieur, voici cette lettre dont Hermance vous parlait tout à l'heure.

Poligni, (*refusant de la prendre.*) Ah, madame!

Madame Dorbeval. Non, monsieur, lisez. Il faut que vous connaissiez celle que vous avez soupçonnée.

Poligni, (*lisant.*) "Je vous aime, et pourtant je m'éloigne: c'est madame de Brienne, c'est votre généreuse amie, qui pour votre bonheur, qui au nom même de mon amour, exige ce départ... Adieu donc! j'accepte une mission importante que j'avais d'abord refusée."

Madame Dorbeval, (*à part, et laissant échapper un soupir.*) Ah!

Poligni. Qu'avez-vous?

Madame Dorbeval. Rien, monsieur, continuez.

Poligni. "Si jamais je peux oublier mon amour, je demanderai à vous et à madame de Brienne de m'admettre en tiers dans votre noble amitié. En attendant, donnez-lui cette lettre, qui lui prouvera que je me suis occupé de ses intérêts, et qu'avant de réclamer le titre de son ami, j'ai voulu d'abord en acquérir les droits.—ADOLPHE DE NANGIS."

Ah! que je suis coupable! Comment implorer mon pardon? comment oser me présenter à ses yeux? Madame, je n'ai plus d'espoir qu'en vous; suppliez-la de m'accorder un instant d'entretien: surtout ne lui parlez pas de ces projets, que j'abandonne, de ce mariage que je déteste et que je vais rompre.

Madame Dorbeval. Ah! qu'elle l'ignore à jamais! Vous ne savez pas comme moi de quelle fierté, de quelle énergie

son âme est capable ! L'honneur, le devoir,... voilà les seules règles de sa conduite ; elle leur sacrifierait tout, et perdre son estime, ce serait perdre son amour.

Poligni. Ah ! ne tardez plus ; partez, courez près d'elle : Je vous confie mes plus chers intérêts... (*A part.*) Et moi, à tout prix, je vais rompre avec Dorbeval. (*Il sort par la porte du fond.*)

Scène IV.

Madame Dorbeval, puis madame de Brienne, entrant par la porte à gauche.

Madame Dorbeval. Oui, oui ! c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait... (*Apercevant madame de Brienne.*) Ah, te voilà ! viens donc vite. J'ai une grâce à te demander,... la grâce d'un coupable.

Madame de Brienne, (*d'un air de reproche.*) Comment ! tu lui as tout dit ?

Madame Dorbeval. Oui, tu te laisseras fléchir, tu lui pardonneras !

Madame de Brienne. C'est possible ! mais dans bien longtemps.

Madame Dorbeval. Non, aujourd'hui même, et sur-le-champ ; car tu en as autant d'envie que lui !

Madame de Brienne, (*souriant.*) Qui te l'a dit ?

Madame Dorbeval. C'est que j'en ferais autant, et que je ne pourrais laisser attendre une grâce que je serais décidée à accorder.

Madame de Brienne. C'est bien ce que je me disais : c'est plus noble, plus généreux ! Il y a cependant un certain plaisir à s'entendre appeler cruelle, inexorable, à se laisser prier, là, à genoux ! C'est bien le moins qu'il prenne cette peine-là, et nous verrons. Je ne réponds de rien quand il y sera.

Madame Dorbeval. À la bonne heure.

Madame de Brienne. Mais tu es bien sûre au moins qu'il revient de lui-même, qu'il ne me croit plus coupable ? C'était si mal à lui de m'avoir soupçonnée. Il est vrai que quand on aime bien ;... et puis la présomption était si forte ! Je lui soutenais moi-même que j'étais infidèle, et malgré cela, j'aurais désiré qu'il me soutînt le contraire, qu'il me le prouvât. En pareil cas, on n'est pas fâché d'avoir tort.

Madame Dorbeval. Eh, mon Dieu ! pour une femme en colère, je te trouve bien gaie !

Madame de Brienne. C'est vrai, je ne m'en défends pas, et

j'ai peine à me taire ; le bonheur est diffus, il cause beaucoup, si tu savais !

Madame Dorbeval, (*avec intérêt.*) Qu'y a-t-il donc ?

Madame de Brienne. Un grand secret ! c'est-à-dire non : c'est connu de tout le monde ; mais un événement inattendu pour moi, un incident de roman, qui vient du ministère ! Ces indemnités dont ton mari parlait ce matin, cela me regarde, j'y suis comprise, non pas moi, mais monsieur de Brienne, dont je suis l'unique héritière.

Madame Dorbeval. Il serait possible ! lui qui n'avait rien !

Madame de Brienne. Comment rien ? Il avait un frère aîné et deux oncles qui avaient eu le malheur,... non, je veux dire l'avantage de tout perdre à la révolution, et depuis leur décès, tous leurs biens, ou du moins la perte de ces biens appartient à mon mari, qui ne l'avait jamais réclamée, tu devines pourquoi ? Mais aujourd'hui que cela rapporte, c'est bien différent ! on a eu des malheurs, on les fait valoir. Moi, je n'y aurais jamais songé ; mais monsieur de Nangis pense à tout : il me donne avant de partir les renseignements, les instructions nécessaires, il s'est déjà entendu avec le premier commis, et je n'ose te dire à combien ils évaluent ce qui doit me revenir.

Madame Dorbeval. Qu'est-ce donc ?

Madame de Brienne. Huit ou neuf cent mille francs.

Madame Dorbeval. Une pareille fortune ! quel bonheur !

Madame de Brienne. Oui, tu as raison : quel bonheur de la lui offrir !

Scène V.

Les Précédents ; Poligni, qui entre en rêvant.

Madame Dorbeval. Tais-toi, le voilà !

Madame de Brienne. Crois-tu que je ne l'aie pas vu ?

Madame Dorbeval, (*bas.*) Ne lui fais pas acheter trop cher son pardon ; il a l'air si repentant, si malheureux !

Madame de Brienne, (*voulant courir à lui, et s'arrêtant.*) Malheureux ! tu crois ?

Madame Dorbeval. Je vois que ma présence pourrait gêner ta sévérité ; je vous laisse.

Madame de Brienne. Ah ! tu t'en vas ? (*Lui serrant la main.*) Je te remercie. (*Madame Dorbeval sort.*)

... de la ruine. Mais comment av...
que je ne la crois plus coupable, et
à elle... pour un mariage qui est ...
un mariage d'argent!... Non, plutô...
ses yeux... Il ne me reste plus qu'...
solu... Dieu! c'est elle!...

Madame de Brienne, (*à part, le* ...
n'ose m'aborder... Élise a raison, i...
Allons à son secours. (*Timidement.*)

Poligni, (*troublé et cherchant à se re*...
madame!

Madame de Brienne. Oui, monsieur...
plaindre de vous, et c'est pour cela q...
pas. (*Après un instant de silence allan*...
main.) Mon ami, croyez-vous encore ...

Poligni. Moi, conserver une pareill...
pardonnerai jamais d'avoir pu vous sou...
Je sais tout: madame Dorbeval m'a to...

Madame de Brienne, (*avec douleur.*...
vous a fallu son témoignage? ce n'e...
Et cet entretien que vous m'avez dema...

Poligni. Il était nécessaire pour u...
matin je n'ose vous faire, et qu'il ne ...
différer.

Madame de Brienne. ...
mir. ...

Poligni, (*hésitant.*) Oui, madame.

Madame de Brienne, (*prête à se trouver mal.*) Ah! je me meurs!

Poligni, (*courant à elle pour la soutenir.*) Amélie!

Madame de Brienne, (*revenant à elle.*) Qu'avez-vous? Je ne me plains pas, je ne vous en veux pas; est-ce moi qui vous accuse?

Poligni. Ah! c'est moi-même, c'est mon propre cœur qui vous chérit encore plus que je n'ose le dire!

Madame de Brienne. Je le crois,... (*avec tendresse*) moi, je vous aimais tant! (*Froidement.*) Mais pendant mon absence, une autre a su vous plaire, cela ne dépendait pas de vous; vous n'avez pas voulu me tromper, vous avez agi en honnête homme, et je vous en remercie.

Poligni, (*prêt à se trahir.*) Ah! si vous saviez!

Madame de Brienne. Plus tard peut-être je pourrai vous entendre; mais dans ce moment, je ne veux rien savoir,... rien... que son nom; par pitié, dites-le moi.

Poligni. C'est une personne... qu'ici même, je crois, vous avez déjà vue: la pupille de Dorbeval.

Madame de Brienne. Ô ciel! c'est Hermance! Un pareil choix... Pardon, j'ai tellement l'habitude de m'occuper de vous, qu'il me semble que votre bonheur m'appartient encore, et je pensais que son caractère...

Poligni. Il se peut, en effet, que son caractère;... mais je l'aime.

Madame de Brienne. Ah! vous dites vrai, voilà qui répond à tout! On ne raisonne pas avec son cœur, et ce matin encore, pour vous, j'ai rendu bien malheureux un honnête homme qui, plus que vous, méritait mon amour. Pauvre Olivier! le voilà vengé de mon injustice! Mais je ne croyais pas que ce fût à vous de m'en punir.

Poligni. Amélie!

Madame de Brienne. Épousez-la, soyez heureux! Et surtout que mes chagrins ne troublent point votre bonheur: je vous les pardonne; ce que je n'aurais jamais pardonné, c'eût été de me tromper.

Poligni. Ô ciel!

Madame de Brienne. Maintenant, laissez-moi! Plus tard, je l'espère, je vous reverrai; ainsi qu'Hermance, ainsi que... votre femme. Je sais ce que me prescrivent l'honneur et le devoir; mais j'ai besoin de tout mon courage, et votre présence me l'ôte. Par pitié, par amitié, laissez-moi!

Poligni. Ô fortune! que je t'aurai payée cher! (*Il sort.*)

Madame de Brienne ; Olivier, entr
tenir madame de Brienne, q

Olivier. Qu'avez-vous ?

Madame de Brienne, (***poussant u***

Olivier. Je partais, je venais pre
vous souffrez, je reste... Je réclam
vos chagrins ; parlez : qu'avez-vous

Madame de Brienne, (***avec désespoir***

Olivier, (***stupéfait.***) Lui ! Poligni !..
ce n'est pas possible !

Madame de Brienne, (***de même.***) Il

Olivier. L'épouser ! et qui donc ?

Madame de Brienne. La pupille de

Olivier. Hermance ! qui vous l'a dit

Madame de Brienne. Lui-même.

Olivier. Rassurez-vous ! ce mariage

Madame de Brienne. Que dites-vo
qui pourrait l'empêcher ?

Olivier, (***avec chaleur.***) Moi, qui sui
le devoir est de vous consoler, de v
veux votre bonheur aux dépens même

Madame de Brienne. Olivier !

Olivier. Il ne s'agit pas
pre cet hym

ACTE CINQUIÈME.

Scène Première.

Dorbeval, Poligni ; ils arrivent du grand salon.

Dorbeval. La bonne chose qu'un dîner ! surtout ceux d'à présent ! et quelle sublime, quelle admirable invention que celle du vin de Champagne !

Poligni, (*froidement.*) Oui, cela égaye, cela étourdit, cela fait tout oublier.

Dorbeval. Mais j'ai des compliments à te faire : tu étais charmant auprès d'Hermance ; tendre, galant, empressé. Est-ce que, par hasard, tu en serais amoureux ?

Poligni. Eh, morbleu ! il le faut bien, j'y suis forcé. Veux-tu que l'on croie que je ne l'épouse que pour sa dot ? Dans la position où je suis, aux yeux du monde, il n'y a qu'une grande passion qui puisse me justifier, et je m'essayais. Aussi j'avais besoin de respirer ; si tu savais comme c'est terrible un amour d'obligation !

Dorbeval. Eh, mon Dieu ! tu t'y feras ; le mariage en lui-même n'est pas autre chose, et ce n'est pas parce que ta femme est riche que tu feras plus mauvais ménage. Il y a dans le monde une foule de préjugés bourgeois contre la fortune et même contre la beauté ! Une jeune personne est-elle riche ? ah ! elle aura un mauvais caractère ; est-elle jolie ? elle sera coquette. Eh bien, moi, je connais des femmes laides qui n'avaient rien, et qui font enrager leurs maris ; qui ne leur apportent dans leur ménage que des chagrins. Si elles avaient apporté une dot, la dot serait là ; c'est une indemnité, car la fortune ne gâte rien et répare bien des choses. Je t'engage donc à prendre la tienne en patience, à t'y résigner, et à continuer ton système de passion, si cela te convient, si cela t'arrange.

Poligni. Oui, certainement. Il faut que mes amis, il faut que tout le monde me croie heureux ; il y va de mon honneur. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce soir, dans ton salon, ce contrat de mariage. Quand devant tout le monde on en lira les articles, quand on connaîtra mon peu de fortune et la dot d'Hermance, qu'est-ce qu'on va dire ? Et puis, je crains qu'elle n'y soit.

Dorbeval. Qui donc ?

Poligni. Madame de Brienne ! Grâce au ciel, elle a refusé d'assister à ce dîner ; aussi, tu as vu comme j'y étais bien,

comme j'étais à mon aise ! Mais elle doit venir ce soir, et sa vue seule... Devant elle, je ne pourrai jamais signer.

Dorbeval. Quel enfantillage ! Mais il faut avoir pitié de ta faiblesse. Cette signature était fixée pour onze heures au salon : eh bien, je vais trouver le notaire, et, sans en prévenir le reste de la compagnie, je l'emmène là (*montrant la première porte à droite*), dans mon cabinet, ainsi que ta future et nos témoins : nous y lirons, nous y signerons ce contrat, qui t'effraye, et d'ici à une demi-heure, tout sera terminé entre nous, et en comité secret. Es-tu content ?

Poligni. À la bonne heure.

Dorbeval. Pour les autres signatures, qui ne sont que de luxe, les donnera après qui voudra. Mais afin de procéder par ordre, voici d'abord des papiers qui désormais t'appartiennent ; c'est la dot de ta femme, qu'en bon et fidèle tuteur je remets entre les mains de l'époux de son choix.

Poligni. Eh quoi ! déjà ?

Dorbeval. Puisqu'en signant tu vas reconnaître les avoir reçus, il faut que je te les donne, et tu conviendras que c'est un beau moment que celui où l'on touche la dot ! C'est peut-être même le plus... (*S'interrompant.*) Malheureusement tu n'en jouiras pas longtemps, car là-dessus tu as des dettes à payer. Lajaunais, qui ce soir est des nôtres,[1] compte sur son argent.

Poligni. Oui, mon ami, je sais que de mes mains ce portefeuille va passer dans les siennes.

Dorbeval. Pas tout à fait ; prends bien garde : tu ne lui donneras que deux cent mille francs.

Poligni. Eh pourquoi ?

Dorbeval. Parce que les cent mille écus qu'il me doit, c'est à moi que tu les remettras ; c'est convenu.

Poligni, (*riant.*) Ah, c'est à toi ! Mais alors tu pouvais les garder.

Dorbeval. Non, mon cher, parce qu'en affaires la règle, l'exactitude... Mais quand j'y pense, ce Lajaunais que malgré lui je force à être honnête et à payer ses dettes !... (*Riant.*) C'est très-gai.

Poligni. Oui, sans doute !

Dorbeval, (*riant.*) Tu n'en ris pas assez.

Poligni. Si vraiment, c'est très-drôle. (*Ils rient tous les deux.*)

---

[1] Est des nôtres, fait partie de notre société.

Scène II.

Les Précédents ; Olivier.

Olivier. Eh, mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? quels éclats de rire ! on vous entend du salon.

Dorbeval, (*continuant de rire.*) C'est ce Poligni qui est d'une folie, d'une gaieté !

Olivier. Quoi ! même avant le mariage ?

Dorbeval. Et quand veux-tu donc que l'on rie, si ce n'est dans ce moment-là ? On jouit de son reste.

Poligni, (*cherchant à s'échauffer.*) Oui, vraiment, je suis si heureux aujourd'hui ! de bons amis, une femme charmante, un dîner... un dîner de ministre !... car tu y étais, Olivier ; mais tu n'as pas fait honneur comme nous au Champagne qu'il nous a prodigué. Ce cher Dorbeval, cet excellent ami ! je serais bien ingrat si je ne l'aimais pas !

Dorbeval. Et moi donc !... Mais un bon dîner ne doit jamais nuire aux affaires ; au contraire, et je vais penser aux nôtres. Olivier, est-ce que tu ne prends pas de café ?

Olivier. Non.

Dorbeval. Et toi, Poligni ? Cela fait bien, cela dissipe les fumées.

Poligni, (*vivement.*) Non, non, Dieu m'en garde ! je suis si bien ainsi !

Dorbeval. Alors, je vais prendre le mien. (*A Poligni.*) Tu sais que dans une demi-heure je t'attendrai là dans mon cabinet. (*Il sort.*)

Poligni. Oui, mon ami, oui, je n'y manquerai pas.

Scène III.

Olivier, Poligni.

Olivier. Ton mariage a donc toujours lieu ?

Poligni, (*affectant une grande gaieté.*) Oui, mon ami, oui, sans doute ; pourquoi me fais-tu cette question ?

Olivier. Oh ! pour rien. (*A part.*) Allons, madame de Brienne ne lui a pas encore parlé ; mais c'est elle que cela regarde.

Poligni, (*de même.*) Et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple, tu ferais comme moi un bon mariage, un mariage d'inclination ; juge donc quelle brillante perspective ! une grande fortune qui, chaque jour, peut s'augmenter encore ; de la considération, du crédit, le bonheur de recevoir mes

amis, car vous viendrez tous! Quelle ivresse! quelle suite de plaisirs! Nous n'aurons pas le temps de réfléchir, et déjà, d'avance, je ne puis te dire à quel point je suis heureux!

Olivier. C'est singulier, cela n'en a pas l'air; le bonheur a un aspect plus tranquille. Mais cet amour pour Hermance t'est donc venu bien subitement?

Poligni. Non, mon ami; je l'aimais et depuis longtemps, mais sans oser l'avouer à personne, parce que la disproportion de nos fortunes... Mais du reste une jeune personne charmante, qui joint aux traits les plus séduisants le caractère le plus heureux!

Olivier. Le caractère! le caractère! Il y a quelque temps, cependant, tu me parlais de sa légèreté, de sa coquetterie.

Poligni. Sa coquetterie! Eh mais! pas tant; je ne vois pas cela. Je te jure, mon ami, que tu t'abuses sur son compte, ou que tu as des préventions contre elle.

Olivier. M'en préserve le ciel! Moi, ce que j'en dis, c'est pour toi; et quand les avis, les conseils d'un ami peuvent nous éclairer...

Poligni. Des avis, des conseils! Je n'en veux pas, je ne veux rien écouter. Si quelque illusion, si quelque erreur m'abuse, qu'on se garde de la dissiper, qu'on me la laisse tout entière, je m'y plais, je veux y rester.

Olivier. Mais si l'on te prouvait à toi-même que ce mariage ne te convient pas.

Poligni, (*hors de lui.*) Ce mariage! rien ne peut le rompre; il faut qu'il ait lieu. Sais-tu que maintenant c'est mon seul espoir? sais-tu que s'il venait à manquer, ce serait fait de moi, de mon honneur, de ma vie, et que je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle?

Olivier. Y penses-tu? C'est du délire, de la passion; tu l'aimes donc avec excès?

Poligni, (*avec un sourire amer.*) L'aimer!... moi, l'aimer! Crois-tu donc que la fatalité qui me poursuit m'ait ôté le sens, le jugement; ait assez fasciné mes yeux pour me cacher la nullité de son esprit, la sécheresse de son cœur, la vanité, seul mobile de ses actions? Crois-tu que, tout à l'heure encore, je ne l'aie pas vue, dans le salon, entourée d'une foule de jeunes fats, dont son sourire sollicitait les hommages?

Olivier. Et tu l'as souffert?

Poligni. Et que m'importe à moi?

Olivier. Qu'entends-je?

Poligni. J'en ai trop dit pour te rien cacher. Aussi bien, je suis trop malheureux, et j'ai besoin d'un ami à qui confier

mes peines. Oui, sans ce mariage, je suis perdu, déshonoré, obligé de fuir; à toi-même, je t'enlève le fruit de tes travaux!

Olivier. Qu'importe! sois heureux.

Poligni. Je ne le puis; je dois six cent mille francs!

Olivier. Grand Dieu!

Poligni. Et je ne te parle pas de mes inquiétudes, de mes craintes, de mes tourments; voilà ce qui m'en coûte pour être agent de change.

Olivier. Où en était la nécessité? toi qui avais une fortune honorable et indépendante, huit mille livres de rentes? qui te forçait à les compromettre?

Poligni. Qui m'y forçait? L'ambition, la vanité, le désir des richesses, le désir de briller.

Olivier. Eh bien! tu es encore maître de ton sort, il ne dépend que de toi; plus d'égards, de vains ménagements, il faut tout rompre.

Poligni. Rompre! Y penses-tu? et dans quel moment? Quand toute une famille est réunie pour signer ce contrat, quand il y a dans ce salon plus de deux cents personnes qui seraient témoins d'un pareil éclat! Et de quel droit déshonorer une jeune fille qui n'a d'autres torts envers moi que de me sauver moi-même du déshonneur, de faire ma fortune, et à qui je ne peux pas même reprocher ses défauts, car je les connais, je les accepte; c'est à moi au contraire à la protéger, à la défendre; j'y suis engagé d'honneur, je suis lié par ses bienfaits. (*A voix basse.*) Car déjà j'ai reçu sa dot; elle est là, j'en ai disposé d'avance, je l'ai presque employée. Je sais comme toi que j'y puis renoncer encore, je sais même qu'en vendant tout ce que je possède, je retrouve ma liberté au prix de l'indigence; mais te l'avouerais-je enfin? cette fortune dont j'ai déjà fait l'essai, cette fortune qu'on ne goûte pas impunément, est devenue pour moi le premier des biens. Plutôt mourir que de déchoir à tous les yeux! Et je sacrifierai à cette idée mon avenir, mon amour, madame de Brienne, et moi-même s'il le faut.

Olivier. Ô ciel! madame de Brienne! tu l'aimerais encore!

Poligni. Plus que jamais!

Olivier. Et cependant, tu lui as dit...

Poligni. Oui, parce que je tenais à son estime, parce que je veux bien rougir à tes yeux, mais non pas aux siens; et que, connaissant son âme noble et désintéressée, j'ai pensé qu'elle me pardonnerait mon inconstance plus aisément que

ma fortune. Mais ce secret que je confie à toi seul, ne le trahis jamais ; tu me le promets, tu me le jures ; je suis méprisable à ses yeux, si je ne suis infidèle.

Olivier. Ah ! ne crains pas que je te trahisse ; tu sais que moi-même...

Poligni. Oui, je me rends justice. Tu la mérites mieux que moi, tu es plus digne de tant de vertus. Qu'elle soit heureuse, qu'elle m'oublie, qu'elle t'aime ! c'est ce que je veux, c'est ce que je désire, et cependant... Adieu, adieu, plains-moi, et si je te suis cher, garde bien mon secret. (*Il entre dans le cabinet à droite.*)

Scène IV.

Olivier, seul.

Et ce matin, je me croyais malheureux ! Il l'est cent fois plus que moi. Il aime, il est aimé ; elle peut faire son bonheur, et il renonce à elle parce qu'elle ne peut faire sa fortune. Ah ! il avait raison ; pour son honneur, gardons bien son secret !

Scène V.

Olivier, Madame de Brienne.

Olivier. C'est vous, madame ? vous sortez du salon ?

Madame de Brienne. Oui, j'avais promis d'y paraître, j'y suis descendue un instant. Il y avait un monde, un bruit ; ils parlaient tous de ce contrat ; grâce au ciel, je n'ai rien entendu. (*Avec inquiétude.*) Il paraît que c'est ce soir à onze heures ?

Olivier. Oui, madame.

Madame de Brienne. Tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison, madame Dorbeval pouvait à peine approcher de moi ou me parler ; perdue au milieu de la foule, je n'apercevais ni ce que je désirais, ni ce que je craignais de rencontrer, car je ne voyais ni vous ni Poligni ; et, fatiguée de tout ce monde, je quittais le salon, je rentrais chez moi.

Olivier. Sans parler à Poligni ?

Madame de Brienne, (*avec insouciance.*) Je ne l'ai pas vu ; d'ailleurs, je n'avais rien à lui dire, j'y étais décidée.

Olivier. Vraiment !

Madame de Brienne. Depuis que vous m'avez quittée, j'ai réfléchi à ce que votre amitié, votre générosité m'avait confié, et j'ai trouvé indigne de moi d'en profiter. Oui, il ne m'est pas permis de compromettre une jeune personne, à la-

quelle, après tout, on ne peut reprocher que de l'imprudence, de l'étourderie ; et nous avons toutes si besoin d'indulgence ! Et puis cela empêcherait-il qu'il n'eût été infidèle ? Il ne m'aime plus, il l'aime, il me l'a dit !

Olivier, (*à part.*) Grand Dieu !

Madame de Brienne. Et si je les séparais, ils s'aimeraient davantage. (*Vivement.*) Non, non, n'y pensons plus ! Je ne suis plus telle que vous m'avez vue ce matin, sans énergie, sans force, sans courage. Ma raison est revenue, et avec elle ma fierté et l'estime de moi-même. (*Avec fermeté.*) Je n'ai point mérité mon sort, je n'ai rien à me reprocher ; je perds celui que j'aime, mais je m'immole à son bonheur, mais je fais des vœux pour lui, je le force à me plaindre, à m'estimer, à me regretter. (*Mettant la main sur son cœur.*) Je souffre encore, il est vrai ; mais je suis sans remords, et il en aura peut-être !

Olivier. Combien je vous admire !

Madame de Brienne. Vous, restez à ce contrat ; moi, je ne puis. Mais je vous verrai demain, n'est-il pas vrai ? Vous avez voulu mon amitié, elle va vous imposer bien des obligations, vous être bien à charge.

Olivier. Ah, madame !

Madame de Brienne. Non, je ne le pense pas. Je vous dirai ce que j'attends de vous : quelques visites, quelques démarches indispensables, car vous n'ignorez pas ce qui m'arrive aujourd'hui ; je n'ai pas eu le temps de vous le dire : je suis riche.

Olivier, (*avec effroi.*) Ô Ciel !

Madame de Brienne. Oui, je suis comprise dans ces indemnités ; je m'en doutais déjà, mais tout à l'heure, au salon, monsieur Dubreuil, un commis des finances, me l'a confirmé hautement ; et si vous saviez comme les compliments, les félicitations m'ont sur-le-champ accablée, et combien je me suis trouvé d'amis que je ne soupçonnais pas ! Je ne savais que répondre, je n'y étais plus ; c'est un mauvais moment pour être heureuse.

Olivier, (*troublé, et l'interrogeant en tremblant.*) Mais cette fortune, je l'espère,... je veux dire, je le pense, n'est pas une fortune bien grande ?

Madame de Brienne, (*négligemment.*) Si vraiment ; plus que je ne peux vous dire.

Olivier, (*de même.*) Cependant ce n'est pas aussi considérable, par exemple, que la dot d'Hermance ?

Madame de Brienne. Près du double.

mieux m'accabler, et pour renverse
Apprenez que maintenant rien ne s
à votre union ; vous pouvez épouser

Madame de Brienne. Y pensez-v

Olivier. Plût au ciel ! mais il n'a
il vous aime encore.

Madame de Brienne, (*avec joie.*) Il

Olivier. Ah ! vous pouvez m'en
seul au monde qui possède son secret
fier... pour mon malheur !

Madame de Brienne. Pourquoi alor
mance ?

Olivier. Ce mariage faisait son dé
forcé. Cette charge qu'il vient d'ach
avenir, et pour acquitter les six cent
il lui fallait une dot considérable, une
tenant il trouve tout réuni dans celle q

Madame de Brienne, (*à part, et le*
d'entendre ? il m'aimait, il m'aime en
une autre ! Il m'abandonne pour une
d'argent ! (*Avec un sentiment de mépris.*
tête dans ses mains, et reste quelque te
réflexions ; elle se relève, et dit à Ol
qu'il vous a confié, vous seul e

Olivier. Adieu, vous que j'ai tant aimée, et que je perds à jamais! j'ai eu la force de tout immoler à votre bonheur, mais je n'ai pas celle d'en être le témoin. Adieu pour toujours!

Madame de Brienne. Olivier, de grâce...

Olivier. Non, madame, je ne puis.

Madame de Brienne. J'ai pourtant un service à vous demander. Ah! vous restez; j'en étais sûre.

Olivier. Que me voulez-vous?

Madame de Brienne. Cette lettre doit être remise à Poligni à l'instant; oui, à l'instant même, car il faut que sur-le-champ il puisse y répondre. Dieu! le voici.

SCÈNE VI.

Les Précédents; Poligni, sortant du cabinet à droite.

Poligni, (*à madame de Brienne, qui veut s'éloigner.*) Ah, madame! ne me fuyez pas; que je puisse au moins vous voir... pour la dernière fois!

Madame de Brienne. Je le voulais,... je ne le puis... Mais cette lettre vous était destinée, je vous la laisse. (*Elle lui donne la lettre.*)

Poligni. Un instant encore; d'après ce que je viens d'entendre, j'y dois une réponse.

Madame de Brienne. Eh bien, monsieur, lisez.

Olivier. Ah! tout est fini pour moi.

Poligni, (*lisant.*) "Je sais que vous m'aimez encore; je sais les motifs qui vous forcent à épouser Hermance." (*A Olivier.*) Ah! tu m'as trahi!

Olivier. Oui, pour ton bonheur!

Poligni, (*continuant.*) "Ce mariage vous rendrait à jamais malheureux, et je dois l'empêcher, non pour moi, car l'amour est éteint dans mon cœur, je vous le jure, et vous savez si l'on doit croire mes serments; mais mon amitié, qui vous reste, s'effraye de votre avenir, et je sais un moyen de sauver votre réputation sans compromettre votre bonheur: je suis riche, j'ai huit cent mille francs, disposez-en. Olivier m'aimera bien sans cela, et vous pouvez les accepter sans rougir de la femme de votre ami."

Olivier, (*poussant un cri, et se jetant aux pieds de madame de Brienne.*) Ah! que viens-je d'entendre!

Madame de Brienne. Olivier, levez-vous.

Poligni, (*se cachant la tête dans ses mains.*) Ah, malheureux!

Madame de Brienne, (*à Poligni.*) Eh bien! vous ne répondez pas? Qui vous empêche d'accepter?

... mais ; madame Dorb
tenant Hermance

Dorbeval. Eh bien ! où donc es
de tous les côtés, et c'est moi qui
Hermance. Eh, mon Dieu, oui.
vient vous chercher.
Poligni, (***prenant un air riant.***)
fort aimable ! c'est charmant ! je s
Dorbeval. Oh ! ce n'est rien en
vient de se mettre au piano, et nou
promptu.
Poligni, (***affectant une grande joie.***
délicieux ! tous les plaisirs à la fois !
mance.) Ma chère Hermance, venez,
mes amis. D'abord, à Olivier, mon
Hermance. Oh ! je connais déjà
passé cet été quelques jours ensemble
Poligni. À... Auteuil !
Hermance. Nous y avons joué la
Poligni, (***vivement.***) Le Mariage de
Hermance. Justement ! je jouais F
Poligni, (***s'efforçant de rire.***) Fano
c'est très-gai !
Dorbeval, (***à madame de Brienne.***)
dame, permettez-moi de vous
prendre votre

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

DE PIRON.

[Alexis Piron naquit à Dijon en 1689. Il a écrit des opéras, des tragédies et un assez grand nombre de poésies légères qu'on ne lit guère maintenant; mais son chef-d'œuvre, la Métromanie, est une comédie remplie d'incidents heureux et de fort beaux vers, qu'on ne se lassera jamais de lire. Il mourut à Paris en 1773.]

PERSONNAGES.

Francaleu, père de Lucile.
Baliveau, capitoul, oncle de Damis.
Damis, poète.
Dorante, amant de Lucile.
Lucile, fille de Francaleu.
Lisette, suivante de Lucile.
Mondor, valet de Damis.

La Scène est chez M. de Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance aux portes de Paris.

ACTE PREMIER.

Scène Première.

Mondor, Lisette.

Mondor. Cette maison des champs me paraît un bon gîte.
Je voudrais bien ne pas en décamper si vite,
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui,[1] pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.
Lisette. Tu l'appelles?
Mon. Damis. Le connais-tu?
Lis. Non.
Mon. Adieu donc.
Lis. Adieu.
Mon., (*revenant.*) On m'a pourtant bien dit: chez monsieur Francaleu.

[1] *De qui* n'a rapport qu'aux personnes, mais ici *avec tes yeux fripons*, veut dire *avec toi friponne.*

Lis. C'est ici.
Mon. Vous jouez chez vous la comédie ?
Lis. Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.
Mon. Le patron n'a-t-il pas une fille unique ?
Lis. Oui.
Mon. Et qui sort du couvent depuis peu ?
Lis. D'aujourd'hui.
Mon. Vivement recherchée ?
Lis. Et très-digne de l'être.
Mon. Et vous avez grand monde ?
Lis. À ne pas nous connaître.
Mon. Illuminations, bal, concert ?
Lis. Tout cela.
Mon. Un beau feu d'artifice ?
Lis. Il est vrai.
Mon. M'y voilà.[1]
Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en serait, il faut que je l'y trouve.
Lis. Sa mine ? Ses habits ? Son état ? Sa façon ?
Mon. Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non ;
Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'alonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé, qui vit en volontaire ;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin[2] ni militaire :
Qui va, vient, veille, sue, et, se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien ;
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne,
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne :
Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrait.... ce dernier-ci le désigne le mieux ;
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,[3]
S'approchant, pas à pas, d'un haha qui l'attend,[4]
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.
Lis. Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes ?

[1] *C'est cela même.*
[2] *Robin*, homme de robe. Terme populaire.
[3] Regarder en l'air niaisement.
[4] *Haha*, ouverture au mur d'un parc, avec un fossé en dehors. Cela était pratiqué pour chasser le gibier.

Mon. Oui.
Lis. Nous en avons un.
Mon. C'est lui.
Lis. Peut-être bien.
Mon. Quoi donc ?
Lis. Le personnage en tout ressemble au tien ;
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.[1]
Mon. Contente-moi, n'importe, et montre-moi cet homme.
Lis. Cherche : il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient ; et je crains les caquets.

Scène II.

Dorante, Lisette.

Lis. Dorante ici ! Dorante !
Dorante. Ah, Lisette ! ah, ma belle !
Que je t'embrasse ! Eh bien, dis-moi donc la nouvelle !
Félicite-moi donc ! Quel plaisir ! L'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour !
De la chose, avant moi, tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais... que je puis... conçois-tu... Baise-moi.
Lis. Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.
Dor. Pourquoi ?
Lis. Si monsieur vous trouvait ? Songez donc où vous êtes.
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...
Dor. Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près !
Je vois le parc ouvert : j'entre.
Lis. Vous le dirai-je ?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manége,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.
Dor. Oh ! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfant : je suis opiniâtre :
Je le veux ; qu'il le veuille : autrement (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je meurs.
Lis. Mais si le grand procès qu'il a....
Dor. Qu'il y renonce.
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.
Lis. Mais si votre père ose en appeler ?
Dor. Jamais.

[1] On doit éviter cette lettre euphonique avant un autre *l*.

Lis. Mais si...
Dor. Finis de grâce ; et laisse-là tes mais.
Lis. Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un père ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?
Dor. Je l'espère.
Lis. Moi, je l'espère peu.
Dor. Sois en paix là-dessus.
Lis. Le vieillard est entier.
Dor. Le jeune homme encor plus.
Lis. Lucile est un parti...
Dor. Je suis bon pour Lucile.
Lis. Elle a cent mille écus.
Dor. J'en aurai deux cent mille.
Lis. Mais vous aimera-t-elle ?
Dor. Ah ! laisse là ta peur !
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.
Lis. Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement,
Une idole du nord, une froide femelle,
Qui voudrait qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime ? Elle, avoir une intrigue !
Y songez-vous, monsieur ? Fi donc ; cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.
Dor. Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.
Lis. Elle aime éperdument ces vers passionnés
Que votre ami compose et que vous nous donnez ;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour elle.
Dor. Qu'ils sont de moi ! mais c'est mentir effrontément.
Lis. Eh bien ! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.
Dor. Lucile en est encor à savoir que je l'aime !
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvait m'y faire aisément reconnaître ;
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.
Lis. Eh non ! vous dis-je, non ! Vous auriez tout gâté.
L'indifférence incline à la sévérité.

Il fallait bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir ;
Surtout quand un amour, qui n'est plus guère en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Ou, tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,
Et, couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

Dor. C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se lève exprès, chez vous, avant l'aurore.

Lis. Damis ?

Dor. L'auteur des riens dont on fait tant de cas ;
Et sa rencontre ici, tout franc,[1] ne me plaît pas.

Lis. Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée ?

Dor. Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère et presque autant que moi.

Lis. Laissons-là son églogue.

Dor. Ah ! soit : je m'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

Lis. Monsieur de Francaleu ne vous connaît pas ?

Dor. Non.

Lis. Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille.
Le père qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

Dor. Il peut me demander la raison qui m'attire ?

Lis. Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Désirez de jouer avec nous. Justement,
Quelques acteurs nous font faux bond,[2] en ce moment.

Dor. Oui-dà, je les remplace, et je m'offre à tout faire.

---

[1] *Tout franc*, pour *franchement*.
[2] *Faire faux bond*, manquer à une promesse.

Dor. Tout à l'heure, mon c
Dam., (*sans l'écouter.*)
Non ! jamais si beau feu ne m'
Ma foi, j'ai fait pour vous bien
Mais je donne ma voix et la pal
Dor. Il s'agit...
Dam., (*interrompant continuelle*
De vous faire
Dor. Eh ! n'allons pas si vite !
Dam.
Dor. Je le crois...
Dam.
Au bon coin
Dor. D'accord...
Dam.
Et je le donne
Dor. Laissons ; je vous demande
Dam.
O
Dor. (*perdant patience.*)
Non ! du tranquille.
Dam., (*tirant ses tablettes.*)
Aussi, vous en a
Dor. Eh ! j'en jugerais mal !
Dam.
Mieux
Dor. Je suis sourd.
Dam.
Dor. Je crierai.
Dam.
Vaine
Dor. Quelle rage !

Dam., (*avec emphase.*)
« Écho, que je retrouve en ce bocage épais...
Dor., (*d'une voix éclatante.*)
Paix! dit l'Écho. Paix; dis-je; une bonne fois: Paix!
Sinon...
Dam. Comment, monsieur, quand pour vous je compose...
Dor. Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.
Dam., (*reprenant sa volubilité.*)
Ode? épître? cantate?
Dor. Ahie!
Dam. Élégie?
Dor. Eh bien!
Dam. Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?
Dor. Rien.
Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.
Dam., (*resserrant ses tablettes.*)
C'est autre chose: alors ces vers seront pour moi.
Dor. Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,[1]
La bonté que ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.
Dam. Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.
Dor., (*avec émotion.*)
Ah! vous aimez?
Dam. Qui donc aimerait, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.
Dor. (*à part.*)
Je le crois mon rival. (*Haut.*) Quelle est votre bergère?
Dam. De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.
Dor. Et votre sort, monsieur, sans doute...
Dam. Est des plus doux.
Dor. Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.
Dam. Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.
Dor. Ce jour?
Dam. Est un grand jour.
Dor., (*à part.*) Ah! c'est Lucile. (*Haut.*) Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

[1] *Doi*, pour *dois*.

Dam. Je le voudrais.
Dor. À qui tient-il ?[1] (*à part.*) Son froid me tue.
Dam. Je ne le puis.
Dor. Pourquoi ?
Dam. Je ne l'ai jamais vue.
Dor., (*à part.*)
C'est elle. (*Haut.*) Expliquez-vous.
Dam. Mes termes sont fort clairs.
Dor. D'où naîtraient donc vos feux ?
Dam. De son goût pour les vers.
Dor. De son goût pour les vers ! (*Bas.*) Mon infortune est sûre :
Mais n'importe ; feignons, et poussons l'aventure.
Dam. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant d'*à-parté* ?[2]
Dor. De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.
Dam. Parlez ; me voilà prêt, que faut-il entreprendre ?
Dor. Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent ; et je voudrais un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.
Dam. Venez.
Dor. Mon nom pourrait me nuire.
Dam. Il faut le taire.
Vous êtes mon ami ; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père ;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours, par quelque faible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve :
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve ;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et, malheureusement, ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde :
Tout le premier lui-même, il en raille, il en rit.
Grimace ! l'auteur perce ; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire ;[3] et pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,

---

[1] De qui cela dépend-il ?
[2] *A-parté*, paroles dites à part soi, entendues des spectateurs seulement.
[3] *Fassent*, pour *font*.

Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement
Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.
Dor. Oh, je suis patient! Je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme!
Dam. Pour moi je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.
Dor. Qui vous retient chez lui!
Dam. Des raisons que je tais.
Et je m'y plairais fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

Scène IV.

Francaleu, Dorante, Damis.

Franc. Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.
Dam. Comment donc?
Franc. Trois acteurs: l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé; l'autre, aux eaux; l'autre, mort.
C'est bien prendre son temps!
Dam. Le dernier a grand tort.
Franc. Je croyais célébrer le retour de ma fille.
À grands frais, je convoque amis, parents, famille;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant,
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant?
Dam., (*froidement.*)
Certes les trois sujets étaient bons; c'est dommage.
Franc. Quelle sérénité! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi!
Dam. C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers-venus le rempliront sans peine.
Franc. Et l'amant?
Dam., (*présentant Dorante.*) Mon ami s'en acquitte à ravir.
Dor., (*à Francaleu.*)
Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.
Franc., (*à Dam.*) Il a d'un amoureux tout à fait l'encolure.
Dam. Le jeu bien au-dessus encor de la figure.
Franc. Mais il s'agit ici d'un amant maltraité;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été.

Dam. Je le voudrais.
Dor. À qui tient-il ?[1] (*à part.*) Son froid me tue.
Dam. Je ne le puis.
Dor. Pourquoi ?
Dam. Je ne l'ai jamais vue.
Dor., (*à part.*)
C'est elle. (*Haut.*) Expliquez-vous.
Dam. Mes termes sont fort clairs.
Dor. D'où naîtraient donc vos feux ?
Dam. De son goût pour les vers.
Dor. De son goût pour les vers ! (*Bas.*) Mon infortune est sûre :
Mais n'importe ; feignons, et poussons l'aventure.
Dam. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant d'*à-parté* ?[2]
Dor. De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.
Dam. Parlez ; me voilà prêt, que faut-il entreprendre ?
Dor. Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent ; et je voudrais un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.
Dam. Venez.
Dor. Mon nom pourrait me nuire.
Dam. Il faut le taire.
Vous êtes mon ami ; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père ;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours, par quelque faible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve :
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve ;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et, malheureusement, ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde :
Tout le premier lui-même, il en raille, il en rit.
Grimace ! l'auteur perce ; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire ;[3] et pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,

---

[1] De qui cela dépend-il ?
[2] *À-parté*, paroles dites à part soi, entendues des spectateurs seulement.
[3] *Fassent*, pour *font*.

Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement
Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.
Dor. Oh, je suis patient ! Je veux lasser votre homme ;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme !
Dam. Pour moi je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.
Dor. Qui vous retient chez lui !
Dam. Des raisons que je tais.
Et je m'y plairais fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion !
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

Scène IV.

Francaleu, Dorante, Damis.

Franc. Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.
Dam. Comment donc ?
Franc. Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé ; l'autre, aux eaux ; l'autre, mort.
C'est bien prendre son temps !
Dam. Le dernier a grand tort.
Franc. Je croyais célébrer le retour de ma fille.
À grands frais, je convoque amis, parents, famille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant,
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant ?
Dam., (*froidement.*)
Certes les trois sujets étaient bons ; c'est dommage.
Franc. Quelle sérénité ! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi !
Dam. C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers-venus le rempliront sans peine.
Franc. Et l'amant ?
Dam., (*présentant Dorante.*) Mon ami s'en acquitte à ravir.
Dor., (*à Francaleu.*)
Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.
Franc., (*à Dam.*) Il a d'un amoureux tout à fait l'encolure.
Dam. Le jeu bien au-dessus encor de la figure.
Franc. Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été.

...son qu'il en est encore à s'av...
Quand peut-être quelqu'autre est t...
Dor., (*outré.*) Ma situation sans ...
Et je sens en effet toute mon infortu...
Franc. Bon ! tant mieux ! vous v...
Venez ; et, croyez-moi, vous aurez ...

Dam., (*seul.*)
J'ai beau le voir parti ; je ne m'en cr...
Mais, grâce à l'embarras qui l'occupe...
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mo...
Franc., (*revenant.*)
Attendez-vous à voir quelque chose de...
J'achève de brocher une pièce en six a...
La rime et la raison n'y sont pas trop e...
Mais j'en apprête mieux à rire à mes d...

Scène V.

Damis.

Et je n'armerais pas contre ce guet-ape...
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa c...
Ou me vienne chercher au fond de la F...
L'amour m'y tend les bras. Mon cœu...
C'est un nœud que de loin l'esprit a co...
Il est temps que la vue et l'achève et l...
Partons.

Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Clou.[1]
Dam., (*resserrant la lettre qu'il a lue.*)
Oh, oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde!
Mon. Écoutez donc, monsieur: ma foi, prenez-y garde!
Un beau jour...
Dam. Un beau jour, ne te tairas-tu point?
Mon. À votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connaître;
Et dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquais encor, si vous n'eussiez paru.
Dam. De mes admirateurs tout cet enclos fourmille: Ouais!
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?
Mon. Sans doute. Comment donc aurais-je interrogé?
Dam. Je n'ai plus ce nom-là.
Mon. Vous en avez changé?
Dam. Oui; j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères;
Et, parmi ces messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.
Mon. Votre nom maintenant, c'est donc?
Dam. De l'Empirée,
Et j'en oserais bien garantir la durée.
Mon. De l'Empirée! Oui-dà! n'ayant sur l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien,
L'espace est vaste: aussi s'y promène-t-il bien.
Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici-bas, souffre qu'on l'accompagne.
Dam. Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche, et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles.
Tout le monde voudrait nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connaissais peu.
C'est lui qui me présente; et dupe du manége,
Je sers de passeport au fat qui me protége.
On tenait table encore. On se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.

[1] *Les filets de Saint-Clou*, lieu où l'on repêche les noyés.

Je la sens : j'entre en verve ; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres :
J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les cieux :
Et c'est là qu'à grands cris, je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives...
Mon. Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.
Dam. Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante, et bois : le tout, par complaisance.
Mon. Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas ?
Dam. Et quoi !
Mon. Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...
Dam. Heim ?
Mon. Votre oncle de Toulouse...
Dam. Après.
Mon. Est à Paris.
Dam. Qu'il y reste.
Mon. Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.
Dam. Pourquoi donc me le dire ?
Mon. Ah ! quelle indifférence
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?
Un oncle riche et vieux dont votre sort dépend ;
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent ;
Prétendant, sur son goût, régler votre génie ;
De vos diables de vers détestant la manie ;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici !
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.[1]
Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,
Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, licences poétiques.
Ah ! monsieur, redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.
Dam., (*lui donnant un papier.*)
Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

[1] *Où vous en êtes*, dans quelle situation vous vous trouvez.

Mon., (*refusant de le prendre.*)
Beau fruit de mon sermon !
Dam. Digne du sermonneur.
Mon. Et que doit nous valoir ce papier ?
Dam. De l'honneur.
Mon., (*secouant la tête.*)
Bon ! de l'honneur !
Dam. Tu crois que je dis des sornettes ?
Mon. C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très-mal.
Dam. Qu'un valet raisonneur est un sot animal !
Eh ! fais ce qu'on te dit.
Mon. Aussi, ne vous déplaise,[1]
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs, et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie,
De vous céler, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir,
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste,
Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste ;
Tirez-vous-en vous seul ; et voyons une fois...
Dam., (*lui tendant le même papier.*)
Tu me rapporteras le Mercure du mois ;
Entends-tu ?
Mon., (*le prenant.*) Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.
Dam. Amène.
Mon. Vous pensez rire ?
Dam. Non.
Mon. Vous verrez.
Dam. Je t'attends.
Mon., (*sortant.*)
Oh bien ! vous en allez avoir le passe-temps.
Dam. Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.
Mon., (*revenant.*)
Les paierez-vous ?

[1] Quoique cela vous déplaise, je dis que, &c

... son chapeau.) Trente
Dam. À la lingère ? À l'hôte ?
Mon.
Dam. Au tailleur ?
Mon. **Quatre-vingts.**
Dam.
Mon.
Dam. **À toi ?**
Mon., **(*faisant d'humbles révéren*** Monsieur...
Dam **Combien ?**
Mon. **Mo**
Dam.
Mon.
Dam. **De ma patience !**
Mon. **Oui ; je vou**
Il est vrai que... le zèle... a manqué d
Mais le passé rendait l'avenir très-sus
Dam. **Cent écus, supposons. Plus**
Çà, partageons les prix que dans peu j
Mon. **Les prix ?**
Dam. **Oui ; de l'argent, de l**
La France distribue à qui fait mieux
À Paris, à Rouen, à Toulouse, à Mars
J'ai concouru partout : partout j'ai fai
Mon. **Ah ! Si bien**

Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas ;
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas !
Autre espoir...
Mon. Chimérique.
Dam. Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...
Mon. De cette incomparable, après, qu'espérez-vous ?
Dam. Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc, Mondor ?
Mon. Chercher un maître.
Dam. Et pourquoi, tout à coup, suis-je indigne de l'être ?
Mon. C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.
Dam. Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?
Mon. Nullement.
Dam. Ma foi, tu n'es pas sage. Eh quoi ! tu te révoltes !
À la veille, que dis-je ? au moment des récoltes !
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons en un point de précision sûre
L'état de ma fortune, et présente et future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir une partie ; et l'autre après-demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente !
Vois naître tour à tour, de nos feux triomphants,
Des pièces de théâtre, et de rares enfants !
Les aiglons généreux, et dignes de leurs races,
À peine encore éclos, voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant,[1] donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi poème, elle que son roman :
Vers nous, de tous côtés nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule ;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

---

[1] *Travailler à l'envi l'un de l'autre*, travailler à qui fera le mieux.

...quoi, sans doute, avoir l'es
Mon. Dites un héritage, et bien d

ACTE DEUXIÈ

Scène Premièr

Baliveau, Francal

Bal. L'heureux tempérament ! Ma
Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours
Franc. C'est que je vous revois. Ou
Embrassons-nous encore ; et que, tout
De l'ancienne amitié ce témoignage éc
La séparation n'est pas de fraîche date ;
Convenez-en ; pendant l'intervalle écou
La parque, à la sourdine, a diablement
En auriez-vous l'humeur moins gaillar
Pour moi, je suis de tout ; joueur, amar
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs
J'en fais même comme eux.
Bal. Comme eux
Franc.
Bal.

Bal., (*à part.*) Il est devenu fou.
Franc. Lisez-vous le Mercure ?
Bal. Jamais.
Franc. Tant pis, morbleu, tant pis, bonne lecture !
Lisez celui du mois ; vous y verrez encor,
Comme, aux dépens d'un fou, je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est ; mais le benêt s'abuse,
Jusques-là qu'il me nomme une dixième muse,
Et qu'il me veut, pour femme, avoir absolument.
Moi j'ai, par un sonnet, riposté galamment.
Je goûte, à ce commerce, un plaisir incroyable !
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?
Bal. Ma foi je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poète ! hé ! bon Dieu, depuis quand ? Vous !
Franc. Moi-même.
Je ne saurais vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva ;
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin, je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance, et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurais fixer le temps ni les désirs.
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente ;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre *l'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.
Bal. Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête
Qui ne ferait chez vous, de moi qu'un trouble-fête.
Franc. Et quelle affaire encore ?
Bal. Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit-feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avais conçu la plus haute espérance ;
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel :
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit, (n'est-ce-pas une honte ?)
Il est, depuis cinq ans, à Paris, de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
Ne connaissant personne, et vous sachant ici,
Je venais...

Bal. Soit. Mais...
Franc. Vous en avez l
Bal.
Franc. **Assez l'humeur.**
Bal. **Que trop.**
Franc. **E**
Bal. **Avec raison.**
Franc. **Et puis le rôle n**
Bal. **Quel qu'il soit, j'y répugne.**
Franc. **Il f**
Bal. **Eh fi ! que dirait-on ?**
Franc. **Que voul**
Bal. **Un capitoul !'**
Franc. **Eh bien ?**
Bal. **La gravi**
Franc.
Bal. **Ma noblesse d'ailleurs !**
Franc. **Vous n'**
Bal. **D'accord.**
***Franc.*, (*lui faisant prendre le rôle.*)**
Tenez, tenez.
Bal. **Quoi !**
Franc. **Pour recevoir ensemble et re**
Bal. **Je vois bien qu'il faudra qu'à la**
Mon cousin paiera.

Adieu ; car il est temps de vous mettre à l'étude.
Bal. Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant et braillant tout le soû,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

Scène II.

Francaleu, Lisette.

Franc. Moi, je fais l'oncle ; et toi, Lisette, es-tu contente ?
Tu voulais un beau rôle ; et tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux.
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modèle est parfait.
Lis. N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille ; j'aurai son geste et son maintien :
Enfin je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnaisse à la fadeur du rôle ;
Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, monsieur, excusez ; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.
Franc. L'indolence en effet laisse tout ignorer,
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer ?
Le danger vole autour de la simple colombe ;
Et, sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe !
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connaître, applaudir, condamner ;
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé :
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente ;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur,
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
Qu'elle s'explique, enfin, là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble, exprès, une belle jeunesse ;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte personne.
Lis. Pas même le poète ?
Franc. Au contraire, c'est lui

Franc. Le quel ?
Lis. C'est que son choix
Sur tel, qui sur une autre aurait fixé
Et pour lors il serait moins aisé qu'or
De ramener son cœur à de l'indifféren

Scène III.

Francaleu ; Dorante, écoutant sans être vu de cette.

Franc. Tu parles juste. Aussi j'ai
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu
Lis. Et celle du jeune homme à qui
La savez-vous ? (*Dorante re*
Franc. On dit, à propos, que le
Lis. Je vous en avertis, il est fort am
Pour ne pas nous jeter dans un cas dang
Très-positivement, songez donc à l'exclu
Franc. J'y cours tout de ce pas ; tu
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme

Scène IV.

Dorante, Lisette.

Dor., (*se présentant devant Lisette.*)
Je ne t'interromps point.
Lis.

Lis. Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserais-je les yeux ?
Dor. Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?
Lis. Eh ! c'est le coup de maître.
Dor. Il est bon là !
Lis. Sans doute.
Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.
Dor. De grâce, fais-moi voir...
Lis. Oh ! qui va rondement,
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.
Dor. Je n'en demande plus. Ma perte était jurée.
Je trouve en mon chemin, monsieur de l'Empirée.
Il aime ; il a su plaire : oui, je le tiens de lui.
J'ignorais seulement quel était son appui.
Mais, sans voir ta maîtresse, il osait tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osais rien dire ;
Et ta bouche infidèle ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntais le déclarait l'auteur.
Lis. Vous croyez que je sers le poète ?
Dor. Oui, perfide.
Lis. Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ?
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
Et quand, enfin... allez ! Je ne sais qui me tient...
Dor. Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?
Lis. Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.
Dor. Encore ? À quoi d'heureux peut-elle préparer ?
Lis. À vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.
Dor. Mais si cet ascendant se taisait chez Lucile ?
Lis. Oh, que non ! L'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde en duègne sévère.
Dor. Eh bien ! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.
Lis. Défense encor d'oser lui parler avant moi.
Dor. Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.
Lis. Dans un quart-d'heure au plus, je vous livre audience.

Dor. Dans un quart-d'heure ?
Lis. Au plus. Promenez-vous là-bas.
Tenez ; dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici ; partez donc. Laissez-nous.
Dor., (*hésitant.*) Quel supplice !
Lis. Désirez-vous, ou non, qu'on vous rende service ?
Dor. L'éviter !
Lis. Ou tout perdre.
Dor. Ah ! que c'est à regret !
(*Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer, au moment qu'il paraissait tenté d'aborder.*)

Scène V.

Lisette, Lucile.

Lis. Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.
Luc. J'y prends peu garde.
Lis. Aimable, autant qu'on le peut être.
Luc. Tu le dis, je le crois.
Lis. Vous semblez le connaître.
Luc. Je l'ai vu quelquefois au parloir.
Lis. Sans plaisir ?
Luc. Ni chagrin.
Lis. Si j'avais, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, aurait la préférence.
Luc. La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galants le concours importun ;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.
Lis. Quoi ! sans yeux pour eux tous ? On vous fera dédire.
Luc. Si j'en ai, ce sera pour un seul.
Lis. C'est-à-dire,
Qu'en faveur de ce seul vôtre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait ?
Luc. Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connais même.
Mon père le désigne ; il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.
Lis. Oh ! non.
Luc. Mais devait-on, sachant mon caractere,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère ?
Lis. En effet.
Luc. Exiger par-delà ma froideur ;

Et de l'obéissance, où m'eût suffi l'humeur ?
Lis. Cela pique.
Luc. Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber,
Et sur lui seul, enfin, mes regards vont tomber.
Lis. On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?
Luc. C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.
Lis. C'est celui qui jouera...
Luc. Quel air d'austérité !
Lis. Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.
Luc. Qu'est-ce à dire ?
Lis. Oubliez ce que je vous ai dit.
Luc. Quoi ?
Lis. Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence était un fort mauvais précepte.
Luc. Que me dis-tu ? C'est là celui que l'on excepte ?
Lis. Lui-même. Rendez-grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connaître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et, sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.
Luc. Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.
Lis. Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.
Luc. Quoi ? ces vers que je lis, que je relis sans cesse..
Lis. Sont les siens.
Luc. Quel esprit ! Quelle délicatesse !
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant !
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant !
L'auteur veut plaire, et plaît sans doute à quelque belle,
À qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.
Lis. C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre ! Mais j'y songe ; et s'il était la vôtre ?
Vous riez ! Et moi, non, c'est au plus sérieux.
Les vers étaient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnais, traits pour traits, dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

Mon. Lisette, ai-je un rival ici ? C
Lis. S'il me plaît.
Mon. Plaise ou non ; tu n
Lis. Comment ?
Mon. Tu m'appartiens.
Lis. Et
Mon. Lucile est à Damis ; donc Lis
Lis. Lucile est à ton maître ? Ah ! to
Mon. Il ne lui manque plus que l'av
Celui du père est sûr, à tout ce que j'en
Lis., (*s'en allant.*)
La belle avance !
Mon., (*courant après.*) Écoute !
Lis. Oh ! je

Scène VII.

Damis, seul, le Mercure à l

Oui, divine inconnue ! Oui, céleste Bre
Possédez seule un cœur que je vous aba
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un
Je désertais ces lieux, et volais où vous ê

Dam., (*se croyant toujours seul.*)
Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut. L'univers le saura.
(*Il donne à Mondor du livre par le nez.*)
Mon. Ouf!
Dam. Qui te savait là ? Dis.
Mon. Maugrebleu du geste !
Dam. Tu m'écoutais ? Eh bien ! raille, blâme, conteste,
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois ! Je suis heureux !
Mon. Plus que sage.
Dam. À t'ouïr,
Je ne me repaissais que de vaines chimères.
Mon. Votre bonheur, tout franc, ne se devinait guères.
Dam. Par un sot comme toi.
Mon. Mon Dieu ! pas tant d'orgueil !
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.
Dam. De pas une autre aussi je ne me soucierais.
Celle-ci seule a tout ce que je désirais.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.
Mon. Il faudrait en avoir pour en prendre congé.
Dam. Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.
Mon. Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être !
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,[1]
Comme à l'observatoire un savant sait les cieux ;
Et vous même, monsieur, ne vous savez pas mieux.
Dam. Pas tant d'orgueil, toi-même, ami ! Va, tu t'abuses.
En fait d'amour,[2] le cœur d'un favori des Muses
Est un astre, vers qui l'entendement humain
Dresserait d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence,
L'illusion nous frappe autant que l'existence ;
Et, par le sentiment, suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage ;
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une image.

On dit ordinairement : *il connaît son maître, je me connais.*
[2] *En fait de*, lorsqu'il s'agit de.

Dam. Aussi ma flamme
Mon. Mais je n'ai jamais vu cet ob
Dam. Parbleu ! je le crois bien, pu
Mon. **Et vous l'aimiez ?**
Dam. **Très-fort.**
Mon. **D**
Dam.
Mon. **Une maîtresse en l'air, et qui**
Dam. **Oui, je l'aimais avec autant**
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisant
Sous une même forme elle se représen
Mais une Iris en l'air en prend mille e
La mienne était bergère et nymphe tou
Brune ou blonde, coquette ou prude, fil
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute
Mon. **Monsieur, parlez plus bas.**
Dam. **Et p**
Mon. **C'est qu'on pourrait vous mettr**
Dam. **Cet amour, il est vrai, me par**
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épri
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uran
Ah ! que j'ai bien pour elle

Pourrait prendre son vol bien par-delà l'altesse.[1]
Dam. N'en doute pas ; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs :
À ce que nous sentons que fait ce que nous sommes ?
L'astre du jour se lève, et luit pour tous les hommes.
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la beauté.
Mon. J'entends. Tout vous est bon ; rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
À ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux ![2] À l'autre.
Dam. Hélas ! En ce moment encore,
Je revois son image, et mon esprit l'adore :
Pour la dernière fois, tu me fais soupirer,
Divinité chérie ! Il faut nous séparer.
Plus de commerce ? Adieu. Nous rompons.
Mon. Quel dommage !
L'union était belle. Et que répond l'image ?
Dam. De mon cœur attendri pour jamais elle sort ;
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.
Mon. D'un poste mal acquis l'équité la dépose,
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.
Dam. Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit !
Mon. C'est qu'elle aime les vers ; et cela vous suffit.
Dam. C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.
Mon. Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.
Dam. Les ducats ?
Mon. C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort : mais qu'à cela ne tienne,
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.
Dam. Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?
Mon. Le bon homme, du moins, ne veut pas l'épargner.
Dam. Le bon homme ?
Mon. Oui, monsieur ; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.
Dam. Extravagues-tu ?

---

[1] ***Par-de là l'altesse***, signifie ici : *jusque dans les nues.*
[2] ***Et deux***, en voilà deux.

D une fille à laquelle est uni mon de
Mon. Où diantre est cette fille ?
Dam. À
Mon. À Quimp....
Dam. Oh ! ce n'est pa
Celui-ci ! L'espérance est saine et bi
La Bretonne adorable a pris goût à m
Douze fois l'an, sa plume en instruit l
Elle a, douze fois l'an, réponse de la r
Et nous nous encensons, tous les mois,
Mon. Où vous êtes-vous vus ?
Dam. Nulle
Mon. Et vous l'épouseriez ?
Dam. Sans do
Mon. Et si c'était un monstre ?
Dam. Oh ! ta
Les personnes d'esprit sont-elles jamais
Mon. Oui ; mais répondra-t-elle à vo
Dam. Je suis assez instruit par notre
Mon. Et quel est l'intriguant d'une t
Dam. Le messager des dieux. Lui-
Mon. Oh, oh ! bel entrepôt vraiment,
Dam. Tiens, lis dans celui-ci que tu
Mon., (*lit.*) SONNET *de mademoiselle de Quimper en Bretagne, à monsieur cin*
Dam. Ton esprit aisément perce à tr
Et voit bien que c'est moi qui suis les c
Oui ! qu'à

Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant.
Dam. J'entends.
Mon. Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez, en elle la Bretonne...
Dam. C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.
Mon. Molière, avec raison, consultait sa servante.
Dam. On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.
Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà, dans mon cerveau, roule une épithalame,
Que, devant[1] qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure, en paiement du sonnet.
Muse, évertuons-nous! Ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse!
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.
Mon., (seul.) (*Il va s'asseoir à l'écart.*)
Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

Scène IX.

Dorante, Lucile, Damis, à l'écart, et sans être vu.

Dor. À cet aveu si tendre, à de tels sentiments
Que je viens d'appuyer du plus saint des serments;
À tout ce que j'ai craint, madame; à tout ce que j'ose
À vos charmes, enfin, plus qu'à tout autre chose,
Reconnaissez qui j'aime; et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit, que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

[1] *Devant*, pour *avant*. On est *devant* le juge, on arrive *avant* quelqu'un.

Je l'avoue, et pour lui me voilà déc
Dor., (*apercevant Damis.*)
On nous écoute !
Luc. Eh ! c'est monsieu
Lisons-les-lui, ces vers, il en sera ch
Dor., (*à part.*)
Est-ce lui, juste ciel ! ou moi qu'elle
Luc., (*à Damis.*)
Venez, monsieur, venez, pour qu'en
Nous discutions un fait de votre com
Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque i
Et vous nous en direz votre avis, s'il
Dor. Madame, on fait grand tort à
Quand on les interrompt dans leurs d
Laissons donc celui-ci rêver en liberté
Et détournons nos pas de cet autre côt
Dam. Le plus grand tort, monsieur
faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui pe
Peut-on penser si bien, étant seul en c
Qu'étant avec madame, on ne pense e
Madame, je vous prête une oreille atte
Rien ne me plaira tant. Lisez ; et s'
Quelques distractions dont je ne répon
Vous ne l'imputerez qu'à vos divin

ACTE TROISIÈME.

Scène Première.

Dorante, ramassant des tablettes.

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
À ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds. (*Il les ouvre.*)
Epithalame. Ah! Ah! J'en reconnais le maître.
J'y pourrais bien aussi développer un traître...
Lisons.

Scène II.

Dorante, Lisette.

Lis. Suis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! Quelle nouvelle? En êtes-vous content?
Dor. Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimais, l'adorais, l'idolâtrais; mais rien
N'exprime mon état, depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle.
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur,
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.
Lis. La dédaigneuse, enfin, s'est-elle humanisée?
Je l'avais, ce me semble, assez bien disposée.
Dor. Tu me vois dans un trouble...
Lis. Eh! vivez en repos.
Dor. Ses grâces m'ont charmé, mais non pas ses propos.
Lis. A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?
Dor. Non. Mais j'aurais voulu qu'elle en eût tenu d'autres.
Lis. Quoi? Qu'elle eût dit: *Monsieur, je suis folle de vous.*
Je voudrais que déjà vous fussiez mon époux.
Mais oui; c'est avoir l'âme assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.
Dor. Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu;
Comme je témoignais la plus ardente envie,
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,

Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur ?)
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
À ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.
Lis. C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.
Dor. Je ne sais;
Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence.
C'était me démasquer. Sous cape, il en riait,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifiait !
Le serais-je en effet ? Serait-ce lui qu'on aime ?
Me joueraient-ils tous deux ? me jouerais-tu toi-même ?
Lis. Les honnêtes soupçons ! Rendez grâce, entre nous
Au cas particulier que je fais des jaloux,
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se ferait bien justice.
Dor. L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,
Dit-elle ! Encore un coup, je n'en suis point l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie ;
Où donc est encor là le grand sujet de joie ?
Je jouis d'une erreur, et j'aurais souhaité
Une source plus pure à ma félicité !
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime ;
Et je me sens jaloux d'un autre, dans moi-même !
Lis. Que la délicatesse est folle en ses excès !
Eh ! Monsieur, y faut-il regarder de si près ?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?
Dor. Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poète était encor douteux ;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
À l'estime du père il a le plus de part.
Seule, avec son valet je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étaient vos complots ? D'où vient paraître émue ?
Réponds.
Lis. Tout[1] bellement ! vous prenez trop de soin.
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.
Dor. Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.

[1] Tout doucement.

Cependant allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

Scène III.

Lisette.

M'épier! doucement! ce serait une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah c'est peu d'être injuste; il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

Scène IV.

Francaleu, Lisette.

Franc. Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé, que pour être avec toi?
Lis. De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.
Franc. Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.
Lis. Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous,
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.
Franc. Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?
Lis. Monsieur de l'Empirée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat, joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers, en pliant les épaules.[1]
Franc. J'en croirais quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh! bien, bien, double joie, en ce cas, pour le nôtre!
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre:
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout à fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.
Lis. Vous me déferez-là d'un terrible importun!
Franc. Va donc me le chercher.
Lis. Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.

[1] *Plier les épaules*, recevoir une chose fâcheuse avec soumission.

Il faut que je m'habille.
Franc. Et pourquoi donc si tôt ?
Lis. Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.
Franc. C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi.

Scène V.

Francaleu, Baliveau.

Franc. Ah ! c'est vous ! Comment va la mémoire ?
Bal. Ma
Quelques raisonnements que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose :
Pour s'y résoudre, il faut, à cet original,
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire ?
Franc. Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai. Débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment ;
De vos talents, à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses,
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles ;
Nos palais devenir des salles de spectacles ;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.
Bal. Je ne le cache pas, malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance,
C'est le parfait rapport, qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent :
Je représente un père austère et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton :
Et je me réjouis de lui donner le ton.
Franc. Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du mon
Car nous ne jouons bien, qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venait répéter avec vous ?
Bal. Je voudrais que ce fût déjà fait.
Franc., (*appelant ses valets.*) Holà ! hée ![1]

[1] *Hée*, pour *hé*

Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.
(*A Baliveau.*) Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paraîtra.
Faites comme l'on fait, aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberait des nues ;[1]
Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort, ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie ;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable ; et j'espère...

Scène VI.

Francaleu, Baliveau, Damis.

Franc., (*à Damis.*) Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle, allons, concertez-vous un peu :
Et, tout en vous voyant commencez votre jeu.
(*A Baliveau, voyant son profond étonnement.*)
Comment diable ! à merveille ! à miracle ! courage !
Personne ne jouera mieux que vous, du visage.
(*A Damis.*) Vous avez joué, vous, la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.
Bal. Je sens qu'ainsi que lui, votre aspect me démonte.
Dam., (*à Francaleu.*)
C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.
Franc. Adieu donc ; aussi-bien je fais languir quelqu'un.
(*A Damis.*)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.
(*A Baliveau.*) Bravo ! bravo ! bravo !

Scène VII.

Baliveau, Damis.

Bal., (*à part.*) Le sot événement !
Dam. Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous ? Et vous êtes des nôtres ?
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint !

[1] *Tomber des nues*, être fort surpris.

Dieu-il, dans ton état, d'aller ain
Dans quelle compagnie, à quelle
Dam. Dans la vôtre, mon oncl
Imitez-moi. Voyez si je romps i
Sur mille questions, qu'en vous ti
Peut-être, suis-je en droit d'oser v
Mais c'est que notre rôle est notre
Et que de nos débats le public n'a
Bal., (*levant sa canne.*)
Coquin ! tu te prévaux du contrete
Dam. Monsieur, ce geste-là vou
Nous sommes, vous et moi, membre
Notre corps n'admet point la métho
De s'arroger ainsi la pleine autorité
Et l'on ne connaît point, chez nous,
Bal., (*à part.*) C'est à moi de pli
Dam., (*gaîment.*)
Répétons donc en paix. Voyons, m
Je suis un fils...
Bal., (*à part.*) J'ai ri, me voilà d
Dam. Et vous, un père...
Bal. Eh oui, bo
Je n'ai que trop pour toi des entraill
Et ce fut le seul bien que te laissa r
Quel usage en fais-tu ? O...
Dam.

Où la nécessité de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil se repaît de fumée.
Eh malheureux ! crois-moi : fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise ;
Qui te distingue, et non qui te singularise ;
Où le génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

Dam. Le barreau !

Bal. Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable, on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire et le gain, établir sa maison ;
Et ne devoir qu'à soi la fortune et son nom.

Dam. Ce mélange de gloire et ce gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres, autrefois, à produire un grand homme,
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune :
J'y monte : et mes talents voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor, voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant si tôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse, anoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la Fortune donc me soit mère ou marâtre ;
C'en est fait : pour barreau, je choisis le théâtre :
Pour client la vertu : pour lois, la vérité ;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

Bal. Eh bien, porte plus haut ton espoir et tes vues,
A ces beaux sentiments, les dignités sont dues.
La moitié de mon bien remise en ton pouvoir,

...ier mérite est sans doute
Mais presque tout consiste au mépri
Et de servir son roi la glorieuse env
L'espérance, l'exemple, un je ne sai
L'horreur du mépris même inspire c
Mais avoir à braver le sourire ou les
D'une sollicitеuse aimable et sous les
Tout sensible, tout homme enfin que
Sans oser être ému, la voir presque à
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcism
Je ne me sens point fait pour un tel hé
De tous nos magistrats la vertu nous c
Et je ne conçois pas comment ces mess
La mienne, donc, se borne au mépris d
À chanter des héros de toutes les espèc
À sauver, s'il se peut, par mes travaux
Et leurs noms et le mien, des injures d
Infortuné ! Je touche à mon cinquième
Sans avoir publié rien qui me rende illu
On m'ignore, et je rampe encore à l'âg
Où Racine et Corneille étaient déjà fi
Bal. Quelle étrange manie ! et dis-m
À de si grands esprits te crois-tu compa
Et ne sais-tu pas bien, qu'au métier qu
Il faut, ou les atteindre, ou rampe[illegible]
Dam. Eh bien !

Ils nous ont dérobés ; dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
À tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

Bal. Va, malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
À qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'était préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avais tiré.[1]
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques ;
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer !
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
À je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordants sur les quais sont semés !
Déjà, dans les cafés, tes projets se répandent ;
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu sur leur scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli !

Dam. Que peut, contre le roc, une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée ?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Ethna.
Zoïle, contre Homère, en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît, et s'élève encore au sommet du Parnasse.

Bal. Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
Hé bien, tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ;
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle !
Que de ton vivant même on admire tes vers ;
Tremble ! et vois sous tes pas mille abîmes ouverts !
L'imprudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
À qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

Dam. À ses mœurs.

---

[1] *Dont* n'exprime que le rapport. Il fallait d'où, qui exprime l'origine.

. aisement ma lyre sur ce
Sur la scène, aujourd'hui, mon coup
Je suis un malheureux, mon oncle !
Je me tais ; mais l'erreur est sujette
J'espère triompher avant la fin du jo
Et peut-être la chance alors tournera
Bal. Quoi ! vous seriez l'auteur d
Que ce soir, aux Français, l'on doit r
Dam. Soyez donc le premier à m'é
Bal. Puisque vous le voulez, je vou
Dam. J'en augure une heureuse et
Bal. Cependant, gardez-vous de dir
Que de son bon ami vous êtes le neveu
Dam. Tout comme il vous plaira : n
Que vous ne vouliez pas que je vous ap
Bal. J'ai de bonnes raisons pour en
Dam. J'obéirai, monsieur.
Bal. J'y compte
Dam.
Daignant de même entrer dans l'esprit
Laissez-moi, quelque temps, jouir de l'i
Pour goûter du succès les plaisirs plus
Et m'entendre louer, sans rougir.
Bal. Volon
(*à part.*) À demain, scélérat ! Si
Ce ne sera. marbl

J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes ?
La perte, pour le coup, serait des plus complètes.
Tout à l'heure, à la main, je les avais encor.
Ah! je suis ruiné ! J'ai perdu mon trésor !
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains !
Que j'ai regret, surtout, à mon épithalame !
Hélas, ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venait de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher ?

Scène IX.

Dorante, Damis.

Dam. Ah ! monsieur ; secourez les muses attristées !
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi ! cherchons-les ! aidons-nous !
Dor., (*les lui rendant.*) Les voilà.
Dam. Je ne puis exprimer le plaisir...
Dor. Brisons là.
Dam. Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.
Dor. Mon dessein n'est pas tel ; car je vous signifie
Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer ;
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.
Dam. L'étrange alternative ! un ami la propose !
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause ?
Dor. Eh fi ! l'air ingénu sied mal à votre front ;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.
Dam. C'est la pure franchise. En vérité, j'ignore...
Dor. Quoi, monsieur ? Que Lucile est celle que j'adore ?
Dam. Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...
Dor. Vous m'avez insulté ; c'est de quoi je me plains.
Dam. En quoi donc ?
Dor. Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.
Dam. Moi ?
Dor. Vous. Plus je souffrais, plus je vous voyais rire...
Dam. De ce qu'innocemment, la belle, malgré vous,
Révélait un secret dont vous étiez jaloux.
Dor. Non. Mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.

Vous voulez ici
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la
Dam. Opposons quelque flegme
La valeur n'est valeur qu'autant qu
Et je vois...
Dor. Oh ! je vois qu'un versi
Entend l'art de rimer mieux que le
Dam. C'en est trop. À vous-mêm
rendre ;
Je ne le dirais plus, voulussiez-vous l
C'est moi qui maintenant vous deman
Cependant on pourrait nous voir de la
La place, pour nous battre, ici près es
Marchons.

Scène X.

Francaleu, Dorante, D

Franc., (*prenant Dorante par le bras*
Eh ! venez donc, monsieur
Je vous cherche partout, pour vous lire
Dor. À moi, monsieur ?
Franc. À vous.
Dam., (*à part.*) Autr
Franc. Vous désirez, dit-on, ce petit
Dor. Et qui m'a, près de vous, rend
Franc. C'est Lisette
Dam.

Songez, si vous voulez, à faire votre cour.
Franc. On me voudrait pourtant assurer du contraire.
Dam. Lisez, et qu'il admire ; il ne saurait mieux faire.
Dor., (*bas.*)
Tu crois m'échapper ? Mais...
Dam., (*à Francaleu.*) D'autant plus que monsieur[1]
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.
Franc., (*tirant un gros cahier de sa poche.*)
Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;
Et pour cela d'abord, je lis ma tragédie. . .
Dam. Rien ne pouvait pour lui venir plus à propos.
Franc. Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.
Dam., (*bas à Dorante.*)
Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.
Je vous attends. Adieu.
Franc., (*à Damis.*) Vous n'en voulez pas être ?
Dor., (*au même, s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.*)
Je ne vous quitte point.
Dam., (*à Francaleu.*) Monsieur, excusez-moi,
J'aime : et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place. (*Il s'en va.*)
Dor., (*voulant courir après lui.*)
Par la même raison...

Scène IX.

Francaleu, Dorante.

Franc., (*le retenant ferme.*) Laissez, laissez, de grâce !
Il en veut à ma fille ; et je serais charmé
Qu'il parvint à lui plaire, et qu'il en fut aimé.
Dor. Oh parbleu, qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages !
Franc. Comme si nous avions besoin de ses suffrages !
Dor. Le mien mérite peu que vous vous y teniez.
Franc. Je serai trop heureux que vous me le donniez.
Dor. Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles !
Franc. Moins l'assemblée est grande et plus elle a d'oreilles.
Dor. Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment ?
Franc. Non ; qui satisfait tôt, satisfait doublement.
(*Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade et Francaleu continue, sans s'en apercevoir.*)
Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

[1] On ne prononce pas le *r* dans *monsieur ;* mais Damis peut le faire par affectation.

SCÈNE PREMII

Mondor, Lisette, habillées pour jouer
elle d'un air inq

Mon. À quoi bon, dans le parc, ai
Pirouetter, courir, voltiger ?
Lis.
Mon. Mondor
Lis. Tu ne vòyais pas ?
Mon. Quoi ?
Lis. Qu'on
Mon. Le voilà bien sot !
Lis. Qui ?
Mon. Quel ? Le trait
Lis. Quel, qu'est-ce, quoi, qua
Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser
Dorante.
Mon. Eh bien ! Dorante ?
Lis.
Ainsi que tu [illegible] Il nous a vu

Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferais encor pis, si je pouvais pis faire.
De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux !
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.
Mon. Oh parbleu ! ce n'est pas le faible de mon maître !
Au contraire, il se livre aux gens sans les connaître ;
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire ?
Lis. Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenait en brave cavalier ;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.[1]
Mon. Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure.
Le bel esprit, en nous, n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs ne dit-on pas, telles gens, tel patron ;
Et dès que je le sers, peut-il être un poltron ?
Lis. Voilà donc cet amour dont j'étais ignorante ?
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?
Mon. Mon maître ne dit mot, mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas mon adresse a tout fait.
Lis. Ton adresse ?
Mon. Oui ; j'ai, de sa conquête, honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchait ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paraît qu'il n'a pas négligé mes avis.
Lis. Il se repentirait de les avoir suivis.
Envers et contre tous, je protège Dorante.
Mon. Gageons que malgré toi, mon maître le supplante.
Car étant né poète au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,

[1] *Franc du collier*, qui agit de bon cœur.

... Lucile, au récit du
D'une tendre frayeur le cœur e...
Lucile s'est émue, et c'est pour l...
Il a visiblement tout l'honneur du
Depuis, ils se sont même entreten...
Et s'étaient séparés, l'un de l'autr...
Lorsque, dans cet esprit soupçonn...
Ma présence équivoque a ramené l...
Mais le calme ne tient qu'à l'éclai...
Qui coulera ton maître à fond dans

Mon. Je réponds de la barque, e...
Songe donc qu'elle porte un poète c...
Telle gloire le peut couronner aujo...
Qui mettrait père et fille à genoux d...
De ce coup décisif l'instant fatal app...
L'amour m'arrache un temps que l'h...
Adieu. Que devant nous, tout s'aba...
Et que tous nos rivaux tremblent à n...

Scène II.

Lisette.

Telle gloire le peut couronner... J'ai b...
Dorante pourrait bien avoir ici du pi...
Faisons la guerre à l'œil ;[2] et metton...
De ce coup qui doit faire un si terrib...

Tout net! entendez-vous, ma fille?...
Lis., (*se retournant, et faisant la révérence.*)
Oui, mon père.
Franc. Ah!
C'est toi, Lisette?
Lis. Eh bien! c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez? Jouerai-je bien son rôle?
L'œil du père s'y trompe; et je conclus d'ici
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.
Franc., (*à Damis.*)
Admirez, en effet, comme elle lui ressemble!
Lis. Quand commencera-t-on?
Franc. Tout à l'heure: on s'assemble.
Cependant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgrâcier Dorante.

Scène IV.

Francaleu, Damis.

Franc. La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?
Dam. Sur un malentendu: pour une bagatelle.
Franc. Ce procédé l'exclut du rang de vos amis.
Dam. Quelque ressentiment pourrait m'être permis;
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.
Franc. Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.
Dam. Quoi donc?
Franc. Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est point garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans les temps, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurais été poète onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?
Dam. Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,

... au m
... me choque, en un mot, c
Que chez moi, sans ma pièce
Mais il le faut avoir, si je veu
Et voilà trop de fois que mon
À propos, ce bonhomme avec
Plaît-il ? Que vous en semble
Dam. Admirable !
Franc. A-t-il l'ai
Hem ! Comme sa surprise a par
Dam. Attendez à juger de ce
Que vous en ayez vu ce que je
Il est original en ces sortes de ró
Franc. Pour un mois, avec no
Dam. De l'humeur dont il est,
Qu'il daigne se prêter à nous pou
Franc. C'est que je l'ai flatté d
Tirons-en donc parti, tandis qu'à n
Et qu'à nous ménager il a quelque
Dam. La troupe ne saurait faire
Franc. Si vous le souhaitez, c'est
Dam. Personne, plus que moi, mo
Franc. Et personne, monsieur, n'y
Dam. Que moi ?
Franc. Que vous.
Dam.
Franc.

On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :
Ou si, vers l'agréable, on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserais vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

Franc. Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée ;
Car je comptais sur vous quand je l'ai hasardée.

Dam. Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

Franc. Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que[1] ce qu'on veut qu'il fasse.

Dam., (*vivement.*) Oh, je le servirai, si ce n'est que cela ;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

Franc., (*voulant rentrer.*)
Non, non, laissez ! Parbleu, j'admire ma sottise !

Dam., (*l'arrêtant.*)
Quoi donc ?

Franc. J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

Dam. Ah ! gardez-vous en bien, s'il vous plaît.

Franc. Et pourquoi ?

Dam. Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

Franc. C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

Dam. Je serais très-fâché qu'il en eût le mérite.

Franc. Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.[2]

Dam. Mon Dieu ! laissez-moi faire ! Ayez cette indulgence.

Franc. Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

Dam. Plus grande encore.

Franc. Oh non !

Dam. Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce soir, ce soir même, est content ?

Franc. Ce soir ! Ah, sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire ?

Dam. Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

Franc. Vous promettez pourtant beaucoup.

Dam. Vous allez voir.
Mais, monsieur, on dirait à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.[3]

---

[1] *Rien moins que*, nullement.
[2] Ordre cacheté du roi pour faire arrêter.
[3] *En vouloir à quelqu'un*, lui vouloir du mal.

. . ordre du roi, pour le
Devrait faire enfermer, avec
Tel chez qui l'on saura qu'il
Vous riez ; mais je parle en p

Scène

Francaleu, Da

Franc. Que viens-tu m'annon
Lis.
Franc. Quoi ! la pièce...
Lis. Est
Franc. Faute d'acteurs ?
Lis. Tantôt,
Mais, ma foi, maintenant c'est bie
Franc. Quoi donc ?
Lis. Vous n'avez pl
Franc. Que dis-tu ?
Lis. Tout défile,
Franc. Désertion totale !
Lis. Oui, p
Que, ce soir, on y joue une pièce
Dont le titre les pique et les met
Franc. Ah ! j'en suis !
Lis. L'h
Comptant

De soins très-sérieux remplira ma soirée.
Franc. Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à monsieur Boliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le décole :
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.
Dam., (*à part.*)
Oui dà, c'est bien s'y prendre.

Scène VI.

Damis, Lisette.

Lis., (*à part.*) Un peu de hardiesse !
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce !
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.
(*Haut.*) Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnait juste ; et votre attente est vaine ;
Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.
Dam. Certaine ?
Lis. Oui ; cet arrêt dût-il vous chagriner.
Dam. Mademoiselle a donc le don de deviner ?
Lis. Non ; mais c'est ce que mande un connaisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.
Dam. Et ce grand connaisseur dont le goût est si fin...
Lis. Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.
Dam. Je voudrais bien savoir sur quelle conjecture ?
Lis. Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.
Dam. Chez lui ! L'auteur ! Hier !
Lis. Oui. Qu'a donc ce discours...
Dam. Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.
Lis., (*à part.*) Je le tiens.
Dam. C'est Alcippe ! oh ! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne, au hasard, de nous et de nos vers,
Et pour, ou contre nous, prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes ;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit :

Et l'événement seul toujours le contredit.
(*A Lisette.*) Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur ?
Lis. Non, monsieur ; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je mentais ; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de m'en voir éclaircie. (*Elle veut sortir.*)
Dam., (*la retenant.*) Lisette !
Lis. Hé bien ?
Dam. De grâce... Étourdi que je suis !
Lis. Que voulez-vous de moi ?
Dam. Du secret.
Lis. Je ne puis.
Dam. Quelques jours seulement !
Lis. Cela n'est pas possible.
Dam. Hé ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.
Lis. J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.
Dam. Et je n'en veux pas plus ; car je réussirai.
Lis. Oh bien, en ce cas-là, monsieur, je me tairai.
(*Dorante, du fond du théâtre, les voit et les écoute.*)
Dam., (*baisant les mains de Lisette.*)
Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

Scène VII.

Dorante, Lisette.

Lis., (*bas, apercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*) Le jaloux nous surprend ; le voilà furieux ;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.
Dor., (*se tenant à trois pas derrière elle.*)
Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse et m'en vais le plus content du monde.
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle était la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on aurait de la peine à comprendre,

C'est que cette promesse, et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, madame, adieu ! Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimé autant que je vous hais !

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

Lis., (*bas.*) Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
Car il va revenir.

(*Elle s'assied à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.*)

Dor., (*croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, et sans s'avancer.*)

Monstre de perfidie !
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Les mains de la nature à ce comble de l'art !
T'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
T'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre !
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi, d'un vain espoir, y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
Me dire, en paraissant prête à verser des larmes :
Dorante ! ou je fléchis mon père, ou de mes jours,
A l'asile où j'étais, je consacre le cours !
Quels étaient vos desseins ? Répondez-moi, cruelle ?
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre un ?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !
Mais, hélas ! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-temps, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé :
Et quand vous me disiez que j'en étais la cause,
Quand vous me promettiez bien plus que l'amour n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole ; on ne l'a tantôt que différée,
Et ma rage, à vos yeux, l'aurait déjà tirée ;
J'attaquais devant vous le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche.
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé,

Et redemande-moi toute ma cor
Un regard, un seul mot n'a qu'à
Mon cœur vous aidera lui-même
Ah ! Lucile ! ai-je pu si tôt perdr
Vous me haïssez !

Lis., (*tendrement.*) Non.

Dor. Vous e

Lis. Eh, non !

Dor. Vous m'aimez don

Lis.

Dor.

Lis.

Dor. Eh bien, je n'en veux plus d
Que l'infidélité, surtout dans la jeune
Souvent est moins un crime au fond q
Qui peut servir ensuite à vous en dét
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous par
(*Il s'approche enfin d'elle tout trans*
Je vous pardonne donc, et même vou
Lisette est contre moi ; Lisette vous
Ce sont ici des coups qu'elle seule a c
C'est elle qui me met dans l'état où je

Lis., (*sans mettre bas encore l'évent*
Il est vrai.

Dor., (*se jetant à*

nous voyez deux que votre faute irrite.
ncevez-vous combien vous vous trompiez ?
Je croyais en effet, madame, être à vos pieds.
t m'a fait faire une lourde bévue.
Madame, vous plaît-il que je vous restitue
ettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
· me débitait, croyant parler à vous ?
laise à l'amour si doux dans ses peintures,
restituerais un beau torrent d'injures.
Eh ! quel autre, à ma place, eût pu se contenir ?
e vous devais cela, monsieur, pour vous punir.
Eh quoi ! Dorante, après mille et mille assurances,
à l'heure encor, passaient vos espérances,
che et l'injure aigrissaient vos discours ;
ton plaintif on vous trouve toujours ?
Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
savez, madame, à quel point je vous aime,
qu'on vous instruise : après quoi décidez
oupçons jaloux n'étaient pas bien fondés.
ends mon rival...

Oui, j'ai tort de me plaindre !
ma faiblesse autorise à tout craindre ;
i que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
défiance a mérité l'affront.
s trouverez bon qu'en me faisant justice,
tice même aussi nous désunisse ;
, entre nous deux, un nœud mal assorti,
ais on ne s'est assez tôt repenti.
Entendons-nous, de grâce ! encore un coup, madame,
qu'en tout ceci, je mérite aucun blâme,
i j'eusse pu ne me pas alarmer,
e serais pas digne de vous aimer.
voir en paix...

Depuis quand, je vous prie,
digne d'aimer, qu'autant qu'on se défie ?
mour jamais doit n'être satisfait ;
s soupçonneux est donc le plus parfait ?
m'en avaient fait toute une autre peinture.
et, pour moi, de crainte et de rupture !
op mon repos, pour le perdre à ce prix,
erai plus des gens par leurs écrits.
Mais ayez la bonté...

Ma bonté m'a trahie ;
iez, je le vois, le malheur de ma vie.

sans mon innocence. Ap
Lucile ; retenez ces précieux
C'est mon injuste amour qui l
C'est lui qui, toutefois, pour m
L'amour est défiant, quand l'a
Luc. S'il se faut quelquefois
C'est de tout ce qui peut, dans
Soulever des soupçons contre l'o
Je tiens, vous le savez, cette sag
De ces vers qui vous ont mérité
De votre propre idylle, ouvrage a
Où votre esprit se montre, et non
Dor. Ni l'un ni l'autre. Il fau
Madame, et que je cède au remord
Du moins, vous concevrez, après t
Pourquoi tout mon bonheur me ra
C'est que je n'en jouis qu'à titre il
C'est que tous ces écrits, source de
Vous venaient par mes soins, mais
Luc. Ils ne sont pas de vous !
Dor. N
Lis.
Luc.
Dor. Laissant lire, il est vrai, d
J'inspirais le poète en l
Que son

·. Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
us établissez la paix et le bonheur,
i commence enfin d'en goûter la douceur!
. Trêve de beaux discours! il est temps que j'y pense.
r monsieur, expresse et nouvelle défense
uffrir que jamais vous osiez nous parler.
·. Il aura su mon nom!
:. Ah! tu me fais trembler!
. Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
ez-vous; rentrez, madame, je vous prie.
allons concerter un projet important.
r. Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
jà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.
:. De vos rivaux, du moins, vous n'avez rien à craindre.
ère pourra bien, en ce commun danger,
prouver mon choix, mais jamais le changer.

Scène IX.

Dorante, Lisette.

r. Quelqu'un m'a desservi près de lui je parie.
. Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
'au brusque mépris dont vous avez heurté
ge qu'il avait, tantôt, d'être écouté.
r. Oui, j'ai tort, je l'avoue: à present il peut lire;
coute: ou plutôt, sans cela, je l'admire;
'offre, en trouvant beau tout ce qu'il lui plaira,
e couper la gorge avec qui le niera.
·. Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
z à profiter d'un avis salutaire.
iez-vous nous trouver de ces perturbateurs
pos du parterre et des pauvres auteurs,
e les nouveautés signalant leurs prouesses,
faisant un jeu de la chute des pièces?
r. Que diable en veux-tu faire? Oui; pour un j'en sais trois.
·. Courez les ameuter, pour aller aux François,[1]
e qui s'y jouera faire éclater l'orage.
ièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.

---

[1] *François*, pour *théâtre français*. Il est probable qu'autrefois on prononçait indifféremment françois, ou français. Ce qui autorise à le croire, c'est que Boileau a fait rimer le même mot avec *lois*. Cette rime ne serait tolérée actuellement.

puissants intérêts pour balan
Une pièce tombée, il en renaît m
Mais Lucile perdue, où sera votr
Monsieur de Francaleu, vous dis-
Il n'a déjà que trop ce bel auteur
S'il le voit triompher, c'est fait ; r
Il lui donne sa fille, et croirait auj
S'allier à la gloire, en s'alliant à l
Dor. Ah ! tu me fais frémir, et
Me livrent en aveugle à ce que tu

Scène X.

Lisette.

Ah ! ah ! monsieur l'auteur, avec vo
Vous endormez les gens ; vous écriv
Vous avez du manége, et votre esprit
Croit déjà, sous le pied, nous avoir co
Un beau coup de sifflet va vous être
Et vous savez alors quel est notre m

ACTE CINQUI

Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie,
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur,
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !
Je sèche, je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait, je péris, si je tombe.
Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
Quelle égide opposer aux traits de la satire ?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire !
De quel front, à quel titre oserais-je m'offrir ?
Moi, misérable auteur, qu'on viendrait de flétrir ?
(*Après quelques moments de silence et d'agitation.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse,
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrège, au moins d'un an, le nombre de mes jours.

Scène II.

Francaleu, Baliveau, Damis.

Franc., (*à Damis.*)
Eh bien ! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur ? J'avais donc tort tantôt de vous prêcher
Que, lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher ?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté... flambée !
Dam., (*à part.*)
Et mon sort décidé ! Je respire. (*Haut.*) Tombée ?
Franc. Tout à plat !
Dam. Tout à plat !
Bal. Oh ! tout à plat.
Dam., (*froidement.*) Tant pis.
(*A part.*) C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

[illegible] tintamarre affreux qu'au p
Ah! nous avons bien vu des m
Mais jamais il n'en fut, ni n'en
La pièce était vendue aux sifflet
De tous les étourneaux des cafés
Il en est venu fondre un essaim,
Cependant à travers les brocards
Le carillon des toux, des nez, des
J'ai trouvé...

Bal. Ma foi, moi, j'ai tro

Franc. On en peut mieux juge
Morbleu, je le maintiens ; j'ai trou
(*A Damis qui l'écoutait attentiveme*
Oui ; telle rime digne elle seule, à
De relever l'auteur que l'on a dén

Bal. Tout ce que peut de mieu
Ce sera, s'il m'en croit, de garder
Et de n'exercer plus un talent sub
Dont les productions lui font si peu

Dam. C'est, s'il eût réussi, qu'il
Et demeurer oisif, au sein de la vi
De peur qu'une démarche à de no
Ne portât quelque atteinte à l'éclat
Mais contre ses rivaux, et leur noi
Le parti qui lui reste est de rent
Sans que [illegible]

Scène III.

Baliveau, Francaleu, Damis, Mondor.

Dam., (*à Mondor qui le veut tirer à part.*)
Eh bien ?
Mon., (*bas et sanglottant.*) Je vous annonce...
Dam. Je sais, je sais. Ma lettre ?
Mon. En voilà la réponse.
Dam. Laisse-nous, je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre : et, laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

Scène IV.

Baliveau, Francaleu.

Bal. Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.
Franc. Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là...
Bal. C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.
Franc. C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.
Bal. Belle prérogative !
Franc. *Une lice ! Un nocher !*
Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher !
Plaît-il ? Vous l'entendiez ?
Bal. Moi ? non ; j'avais en tête
La lettre de cachet qui, dites-vous, est prête.
Franc. Ce jeune homme n'est pas du commun des humains.
Peste ! les grands seigneurs se l'arrachent des mains.
Bal. J'enrage ! Revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez, tantôt, flatté pendant la pièce.
Franc. Vous parlez d'une pièce ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets ;
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.
Bal., (*s'emportant.*)
Parlez ! aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?
Franc. Eh, tranquillisez-vous ! soyez sûr de l'avoir.
Oui ; vous serez content, ce soir même, ce soir !
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerais bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.
Bal. Qu'il ouvre maintenant ! qui ?
Franc. Celui qui nous quitte.

...e admirateur, autant que l'
Il veut vous enrôler pour un mois,
Moi, le voyant d'humeur à tout fai
J'ai dû le mettre au fait de ce qui v
Et des égarements de votre enfant p
Il a, sur cette affaire, obligeamment
Comme si c'eût été la sienne propre.

Bal.

Franc., (*l'arrêtant.*) Comment don

Bal. Vous a

Franc. Monsieur le Capitoul, vous a

Bal. Eh ! c'est vous qui, plutôt que
Mériteriez... Je suis le moins sensé de
Serviteur !

Franc. Mais encore ! entre amis, l'
Ne pourrait-on savoir quelle mouche vo
Quoi ! lorsque nous tenons...

Bal. Non, nou
Puisqu'il faut vous le dire ; et cet hom
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

Franc. Est-il p

Bal. Le voilà ! Maintenant, soyez é
Du jeu, de la surprise où j'ai tantôt bri
Si j'eusse vu le diable, elle [illegible]

Franc. Je [illegible]

Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui ?
Il versifiera donc ! le beau genre de vie !
Se rendre fameux, qu'à force de folie !
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands !
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher ;
Mais, en bonne police, on devrait l'étouffer.
Oui ! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'état, pour les leurs, pour eux-mêmes ?
De la société véritables frelons,
Chacun les y méprise, on craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable ;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
À la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire.

Franc. Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous à trop honoré !
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps, gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat,
Anoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenez...

Bal. Apprenez de moi, qu'on ne voit guère
Les honneurs, en ce siècle, accueillir la misère :
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces ;
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses :
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait, on veut que je le voie ?
Soit ! à vos visions, je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins,
Sur ceux, qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse ! il est libre. Adieu.

Franc. Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête ;
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.

...quelqu'un !... Vous-même
(*A un Valet.*) Que l'on cherche
(*A part.*) Aussi-bien elle hésite,
(*A Bal.*) Qu'est-ce ? Vous molli
Vous paraissez ému ?

Bal. Je le suis e
Vous êtes un ami bien rare et bien
Un procédé si noble est-il imaginat
Ne me trouvez donc pas, au fond, s
Nous perçons l'avenir ainsi que nou
Et sur le train des mœurs du siècle
Quand, à faire des vers, un jeune es
Même en l'applaudissant, je vois qu'
Damis, de ce côté, se porte avec chal
Et je ne lui pouvais pardonner son m
Mais, dès que d'un tel choix votre bo

SCÈNE V.

Baliveau, Francaleu,

Franc., (*à Damis.*)
Venez, venez, monsieur ! Une autre
Vous serez à la cour notre solliciteur
Vous vous flattiez, ce soir, de content
Dam., (*à Bal.*) M'avez-vous
Bal.

Dam., (*d'un air embarrassé.*)
Mon oncle...
Bal. Eh bien ?
Dam. Je suis...
Franc. Quoi ?
Dam. L'humble adorateur
Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile ;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments ;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.
Franc. Ha !
Bal., (*à Franc.*) Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui, tout à l'heure était un phénix, un trésor !
Eh bien, de ces beaux noms le nommez-vous encor ?
Va ! Maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton père !

Scène VI.

Francaleu, Damis.

Franc. Monsieur, la poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets ;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.
Dam. Les inclinations ne sauraient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
À la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.
Franc. Comment ! La connaîtrais-je ?
Dam. Oui ; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.
Franc. Quoi ! ce serait... Quoi ! C'est... la muse originale
Qui, de ses impromptus, tous les mois nous régale !
Dam. Je ne m'en cache plus.
Franc. Ce bel esprit sans pair !
Dam. Eh, oui !
Franc. Mériadec... De Kersic... de Quimper...
Dam. En Bretagne. Elle-même ! Il faut être équitable :
Avouez maintenant ; rien est-il plus sortable ?

Franc., (*éclatant de rire.*)
Embrassez-moi !
Dam. De quoi riez-vous donc si haut ?
Franc. Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt ;
Mais nous l'appaiserons : rien n'est gâté.
Dam. Sans doute.
Il sortira d'erreur pour peu qu'il nous écoute.
Franc. Oh, c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.
Dam. Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage ?
Franc. Que vous comptez en vain faire ce mariage.
Dam. Ah ! Vous aurez beau dire !
Franc. Et vous, beau protester !
Dam. Je l'ai mis dans ma tête.
Franc. Il faudra l'en ôter.
Dam. Parbleu non !
Franc. Parbleu si ! Parions.
Dam. Bagatelle !
Franc. La personne pourrait, par exemple, être telle...
Dam. Telle qu'il vous plaira ! Suffit qu'elle ait un nom.
Franc. Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non !
Dam. Rien ! Rien !
Franc. Sans la chercher si loin...
Dam. J'irais à Rome.
Franc. Quoi faire ?
Dam. L'épouser. Je l'ai promis.
Franc. Quel homme
Dam. Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.
Franc. Oh ! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser !
À m'épouser, vous dis-je. Oui, moi ! Moi ! C'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.
Dam. Vous ne plaisantez point ?
Franc. Non ; mais, en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté ;
Quand, sous le masque heureux qui vous donnait le change,[1]
Je vous faisais chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà, laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.

[1] ***Donner le change***, tromper.

Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi ;
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime ?
Dam., (*à part.*) Ah ! Lisette la suit ! malheur à l'anonyme !

Scène VII.

Francaleu, Damis, Lucile, Lisette.

Franc. Mignone, venez-çà ! Vous voyez, devant vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talents...
Lis. Ses talents ! c'est où je vous arrête...
Franc. Qu'on se taise !
Lis. Apprenez...
Franc. Ne me romps pas la tête,
Coquine ! Tu crois donc que je sois à sentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir ?
Dam., (*bas à Francaleu.*)
Faites qu'elle nous laisse un moment, et pour cause.
Franc. Va-t'en.
Lis. Q'auparavant je vous dise une chose.
Franc. Je ne veux rien entendre.
Lis. Et moi je veux parler.
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.
Dam., (*à Francaleu.*)
Maintenant, elle peut rester.
Franc. L'impertinente !
Dam. A dit vrai.
Lis., (*bas à Lucile.*) Tenez bon ; je vais chercher Dorante.
(*Elle sort.*)

Scène VIII.

Francaleu, Damis, Lucile.

Franc. Elle a dit vrai !
Dam. Très-vrai.
Franc. La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma première estime :
Loin de là ; votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

Luc. Mon père ..
Dam. Permettez, belle et jeune Lucile...
Luc. Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler,
D'un père, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime ;
Mais, de ce droit, jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor, vous vouliez, disiez-vous,
Que, par mon propre choix, je me rendisse heureuse ;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse :
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré ;
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.
Franc., (*bas.*) Au fait ! J'augure mal de cet avant-propos.
Luc. Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...
Franc. Ah ! fort bien !
Luc. Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.
Franc. Vous penchiez pour quelqu'un ? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?
Luc. C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.
Franc. Quoi ! Quand j'ai mes raisons...
Luc. Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, était selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre ;
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore : et de moi, près de vous secondé...
Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !
Eh bien ! j'ai mérité toute votre colère :
Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands efforts ;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin c'est à quoi je serais condamnée,
S'il fallait, à tout autre, unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père ! Accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde, à qui j'étais rendue !
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !
Franc. La sotte chose en nous que l'amour paternelle !

Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle ?
Dam. Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur ! ayez pitié d'elle et de son amant,
Je ne vous rejoignais, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante à qui Lucile est due.
Laissez-là ma fortune, et ne songez qu'à lui.
Franc. Votre ennemi mortel ! qui voulait aujourd'hui...
Dam. Souffrez que ma vengeance à cela se termine.
Franc. Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine...
Dam., (*lui remettant une lettre ouverte.*)
Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

Scène IX.

Dorante, Francaleu, Damis, Lucile, Lisette.

Dor., (*se jetant aux genoux de Francaleu.*)
Écoutez-moi, monsieur ; ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide !
Il est temps que je rompe une silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez, et souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon père.
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement ;
Le procès finirait par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds, comme aux vôtres,
Faire, à vos intérêts, immoler tous les nôtres.
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir !
(*à Damis.*) D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire, à Paris, contre moi.
Dam. Enfin l'on s'entendra, malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse ; et peut lire tout haut.
Franc., (*lit.*) *Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,*
Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.[1]
Par son médiateur, il est des mieux servis ;
Et vous plaidez sa cause en orateur habile.

[1] *Fils*, se prononce par les uns *fi*, par les autres, et le plus grand nombre, *fis*.

Jure, aujourd'hui, termin
Et que le don d'un fils qu'un tel
Entre votre hôte et moi, renouvel
La vieille amitié de co

Maîtresse, amis, parens, puisque
Aimez donc bien Lucile, et soye
Dor. Ah! monsieur! Ô mon
vous possède.
Dam. Sans en moins estimer l'
Dor. Cher Damis! vous devez
Et vous voyez un homme...
Dam. Heure
Dor.
Je suis un monstre!
Dam. Non; mais, en
Amoureux et français: voilà ce qu
Dor., (*aux autres.*)
Un furieux! qui, plein d'un ridicul
Tandis qu'il agissait si noblement p
Impitoyablement ai fait siffler sa pi
Dam. Quoi?... Mais je m'en pr
traîtresse
Qui vous a confié que j'en étais l'a
Je suis bien consolé, j'ai fait votre l
Dor. J'ai demain, pour ma part,
Et veux, après-demain, vous faire
Dam. Non!

LE MISANTHROPE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR MOLIÈRE.

[Jean Baptiste Pocquelin de Molière, né à Paris en 1620. Peintre de la nature et fléau du ridicule, Molière a surpassé en finesse, en esprit et en gaîté tous les poëtes comiques anciens, et aucun des modernes ne l'a égalé. L'Avare, l'École des maris, le Tartufe, le Misanthrope, les Femmes Savantes, sont des chefs-d'œuvre qui feront éternellement la gloire de la scène comique en France ; et ses autres pièces, quoique moins parfaites, suffiraient à faire un nom à quiconque aurait eu le génie d'en être l'auteur. Il mourut à Paris en 1673.]

PERSONNAGES.

Alceste, amant de Célimène.
Philinte, ami d'Alceste.
Oronte, amant de Célimène.
Célimène, amante d'Alceste.
Eliante, cousine de Célimène.
Arsinoé, amie de Célimène.
Acaste, } marquis.
Clitandre, }
Basque, valet de Célimène.
Un garde de la maréchaussée de France.
Dubois, valet d'Alceste.

La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.

ACTE PREMIER.

Scène Première.

Philinte, Alceste.

Phil. Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?
Alc., (*assis.*) Laissez-moi, je vous prie.
Phil. Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...
Alc. Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.[1]
Phil. Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.
Alc. Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.
Phil. Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;

---

[1] *Courez vous cacher*, pour *allez vous promener*, allez-vous-en.

Alc. Allez, vous devriez
Une telle action ne saurait s
Et tout homme d'honneur s'
Je vous vois accabler un hom
Et témoigner pour lui les den
De protestations, d'offres et de
Vous chargez la fureur de vos
Et quand je vous demande apr
À peine pouvez-vous dire comm
Votre chaleur pour lui tombe en
Et vous me le traitez, à moi, d'i
Morbleu ! c'est une chose indign
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir
Et si, par un malheur, j'en avais
Je m'irais, de regret, pendre tout
Phil. Je ne vois pas, pour moi
Et je vous supplierai d'avoir pou
Que je me fasse un peu grâce su
Et ne me pende pas pour cela, s'
Alc. Que la plaisanterie est de
Phil. Mais, sérieusement, que
Alc. Je veux qu'on soit sincère
On ne lâche aucun mot qui ne p
Phil. Lorsqu'un homme vous
Il faut bien le payer
Répo

ui de civilités avec tous font combat,[1]
t traitent du même air l'honnête homme e. le fat[2]
uel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
ous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
t vous fasse de vous un éloge éclatant,
orsqu'au premier faquin il court en faire autant?
on, non, il n'est point d'âme un peu bien située
ui veuille d'une estime ainsi prostituée;
t la plus glorieuse a des régals peu chers,
ès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
ur quelque préférence une estime se fonde,
t c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
uisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
e refuse d'un cœur la vaste complaisance
ui ne fait de mérite aucune différence;
e veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.[3]

Phil. Mais quand on est du monde[4] il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

Alc. Non, vous dis-je; on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

Phil. Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
Et, par fois, n'en déplaise à[5] votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

Alc. Oui.

Phil. Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,

---

[1] *Combat*, pour *assaut*. Faire assaut de civilités, lutter à qui en montrera le plus.

[2] Le *t* se prononce toujours dans *fat*.

[3] *N'est point mon fait*, n'est pas ce qui me convient, ce que j'estime.

[4] Quand on est dans le monde.

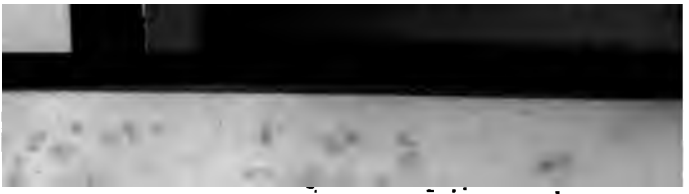
[5] *N'en déplaise à*, quoique cela déplaise à.

Et je vais m'épargner per
Mes yeux sont trop blessé
Ne m'offrent rien qu'objet
J'entre en une humeur noi
Quand je vois vivre entre
Je ne trouve partout que lâ
Qu'injustice, intérêt, trahis
Je n'y puis plus tenir, j'enra
Est de rompre en visière à
Phil. Ce chagrin philosopl
Je ris des noirs accès où je v
Et crois voir en nous deux, s
Ces deux frères que peint l'Éc
Dont...
Alc. Mon Dieu ! laissons-là
Phil. Non : tout de bon qui
Le monde par vos soins ne se
Et puisque la franchise a pour
Je vous dirai tout franc que ce
Partout où vous allez donne la
Et qu'un si grand courroux co
Vous tourne en ridicule auprè
Alc. Tant mieux, morbleu !
demande :
Ce m'est un fort
Tous

qu'ils sont méchants et malfaisants ;
our être aux méchants complaisants,
our eux ces haines vigoureuses
le vice aux âmes vertueuses.
issance on voit l'injuste excès
élérat avec qui j'ai procès.
on masque on voit à plein le traître,
nnu pour tout ce qu'il peut-être ;
ts d'yeux et son ton radouci,
des gens qui ne sont point d'ici.
pied-plat,[1] digne qu'on le confonde,
plois s'est poussé dans le monde ;
son sort, de splendeur revêtu,
mérite et rougir la vertu.
honteux qu'en tous lieux on lui donne,
onneur ne voit pour lui personne :
be, infâme, et scélérat maudit,
on convient, et nul n'y contredit.
imace est partout bien venue :
on lui rit, partout il s'insinue ;
. brigue un rang à disputer,
ête homme on le voit l'emporter.[2]
ne sont de mortelles blessures
le vice on garde des mesures :
prend des mouvements soudains
désert l'approche des humains.
eu ! des mœurs du temps mettons-nous moins
ne,
u grâce à la nature humaine :
point dans la grande rigueur,
fauts avec quelque douceur.
monde une vertu traitable ;
se on peut-être blâmable :
on fuit toute extrémité,
soit sage avec sobriété.
deur des vertus des vieux âges
e siècle et les communs usages ;
ortels trop de perfection :
temps sans obstination ;
e, à nulle autre seconde,

---

plat, homme méprisable.
porter, avoir l'avantage, le dessus.
Dieu, interjection peu usitée.



De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

Alc. Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut par hasard qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

Phil. Oui: je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

Alc. Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

Phil. Ma foi, vous feriez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

Alc. Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

Phil. Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

Alc. Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

Phil. Aucun juge par vous ne sera visité?

Alc. Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

Phil. J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse
Et...

Alc. Non, j'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

Phil. Ne vous y fiez pas.

Alc. Je ne remuerai point.

Phil. Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

Alc. Il n'importe.

Phil. Vous vous tromperez.

Alc. Soit. J'en veux voir le succès

Phil. Mais...

Alc. J'aurai le plaisir de perdre mon procès.
Phil. Mais enfin...
Alc. Je verrai dans cette plaiderie[1]
es hommes auront assez d'effronterie,
ont assez méchants, scélérats et pervers,
ır me faire injustice aux yeux de l'univers.
Phil. Quel homme!
Alc. Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
ır la beauté du fait, avoir perdu ma cause.
Phil. On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
'on vous entendait parler de la façon.
Alc. Tant pis pour qui rirait.
Phil. Mais cette rectitude
e vous voulez en tout avec exactitude,
te pleine droiture où vous vous renfermez,
trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
us et le genre humain si fort brouillés ensemble,
lgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
us ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
ce qui me surprend encore davantage,
st cet étrange choix où votre cœur s'engage.
sincère Eliante a du penchant pour vous,
prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
pendant à leurs vœux votre âme se refuse,
ndis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
mblent si fort donner dans les mœurs d'à-présent.
'où vient que, leur portant une haine mortelle,
ous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
e sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
e les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?
Alc. Non: l'amour que je sens pour cette jeune veuve
e ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;[2]
t je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
e premier à les voir, comme à les condamner;
fais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
e confesse mon faible; elle a l'art de me plaire;
'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
n dépit qu'on en ait, elle se fait aimer.

[1] *Plaiderie*, n'est point usité. On dit: *plaidoierie*.
[2] *Treuve*, pour: *trouve*. Molière et La Fontaine se sont servis du verbe *treuver*, qui n'est plus usité.

Alc. C'est qu'un cœur bien
Et je ne viens ici qu'à dessein
Tout ce que là-dessus ma pa
Phil. Pour moi, si je n'ava
Sa cousine Eliante aurait tou
Son cœur, qui vous estime, es
Et ce choix plus conforme étai
Alc. Il est vrai ; ma raison
Mais la raison n'est pas ce qui
Phil. Je crains fort pour vos
Pourrait...

SCÈNE

Oronte, Alceste

Or., (*à Alceste.*) J'ai su là-bas q
Eliante est sortie, et Célimène au
Mais, comme l'on m'a dit que vo
J'ai monté pour vous dire, et d'u
Que j'ai conçu pour vous une est
Et que depuis long-temps cette e
Dans un ardent désir d'être de vo
Oui, mon cœur au mérite aime à
Et je brûle qu'un nœud d'amitié
Je crois qu'un ami chaud, et de
N'est pas assu

Or. L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.
Alc. Monsieur...
Or. L'état n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.
Alc. Monsieur...
Or. Oui, de ma part je vous tiens préférable
À tout ce que j'y vois de plus considérable.
Alc. Monsieur...
Or. Sois-je[1] du ciel écrasé si je mens!
Et pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?
Alc. Monsieur...
Or. Quoi! vous y resistez?
Alc. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire:
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître.
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.
Or. Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage:
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux.
Mais cependant je m'offre entièrement à vous:
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.[2]
Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.
Alc. Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

---

[1] *Sois-je*, pour *que je sois*.
[2] *Avecque*, pour *avec*, seul usité maintenant.

Alc. C'est qu'un cœur bie
Et je ne viens ici qu'à dessei
Tout ce que là-dessus ma pa
Phil. Pour moi, si je n'ava
Sa cousine Eliante aurait tou
Son cœur, qui vous estime, es
Et ce choix plus conforme étai
Alc. Il est vrai ; ma raison
Mais la raison n'est pas ce qui
Phil. Je crains fort pour vos
Pourrait...

SCÈNE

Oronte, Alceste

Or., (*à Alceste.*) J'ai su là-bas q
Eliante est sortie, et Célimène au
Mais, comme l'on m'a dit que vo
J'ai monté pour vous dire, et d'u
Que j'ai conçu pour vous une est
Et que depuis long-temps cette e
Dans un ardent désir d'être de vo
Oui, mon cœur au mérite aime à
Et je brûle qu'un nœud d'amitié
Je crois qu'un ami chaud, et de
N'est pas assu

estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
t l'univers vous la pouvez prétendre.
[onsieur...
L'état n'a rien qui ne soit au-dessous
e éclatant que l'on découvre en vous.
[onsieur...
Oui, de ma part je vous tiens préférable
que j'y vois de plus considérable.
[onsieur...
Sois-je[1] du ciel écrasé si je mens!
ous confirmer ici mes sentiments,
ju'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
votre amitié je vous demande place.
là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
itié?
Monsieur...
Quoi! vous y resistez?
[onsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez
faire:
iitié demande un peu plus de mystère;
ıssurément en profaner le nom
ouloir le mettre à toute occasion.
ıière et choix cette union veut naître.
ıe nous lier, il faut nous mieux connaître;
ıourrions avoir telles complexions,
deux du marché nous nous repentirions.
ırbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
s en estime encore davantage:
donc que le temps forme des nœuds si doux.
endant je m'offre entièrement à vous:
faire à la cour pour vous quelque ouverture,
u'auprès du roi je fais quelque figure;
ıte, et dans tout il en use, ma foi,
ıonnêtement du monde avecque moi.[2]
suis à vous de toutes les manières;
e votre esprit a de grandes lumières,
pour commencer entre nous ce beau nœud,
ntrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
s'il est bon qu'au public je l'expose.
[onsieur, je suis mal propre à décider la chose.
m'en dispenser.

---

[1] *Sois-je*, pour *que je sois*.
[2] *Avecque*, pour *avec*, seul usité maintenant.

Or. Pourquoi ?
Alc. J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.
Or. C'est ce que je demande ; et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.
Alc. Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.
Or. Sonnet. C'est un sonnet. *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.
Alc. Nous verrons bien.
Or. *L'espoir*... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.
Alc. Nous allons voir, monsieur.
Or. Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.
Alc. Voyons, monsieur ; le temps ne fait rien à l'affaire.

Oronte, (lit.)

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui :
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

Phil. Je suis déjà charmé de ce petit morceau.
Alc., (bas, à Philinte.)
Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

Oronte.

Vous êtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

Phil. Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !
Alc., (bas, à Philinte.)
Hé quoi ! vil complaisant, vous louez des sottises !

Oronte.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Phil. La chute en est jolie, amoureuse, admirable.
Alc., (bas, à part.)
La peste de ta chute ! empoisonneur, au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !
Phil. Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

Alc., (*bas, à part.*)
Morbleu !
Or., (*à Phil.*) Vous me flattez, et vous croyez peut-être...
Phil. Non, je ne flatte point.
Alc., (*bas, à part.*) Hé ! que fais-tu donc, traître ?
Or., (*à Alceste.*)
Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité ;
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.
Alc. Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.
Or. Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...
Alc. Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme ;
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme ;
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.
Or. Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?[1]
Alc. Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme dans notre temps
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.
Or. Est-ce que j'écris mal ? et leur ressemblerais-je ?
Alc. Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

[1] *Trouver à redire*, censurer.

Or. Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre,
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...
Alc. Franchement, il est bon à mettre au cabinet.
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, nous berce un temps notre ennui ?
Et que, rien ne marche après lui !
Que, ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir ?
Et que, Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré dont on fait vanité
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur ;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

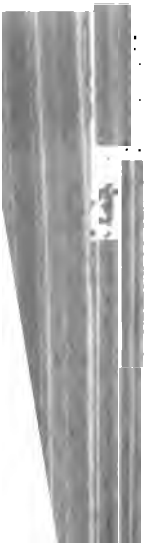
Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(*A Philinte qui rit.*)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.
Or. Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bo
Alc. Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons :
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.
Or. Il me suffit de voir que d'autres en font cas.
Alc. C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai

Or. Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?
Alc. Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.
Or. Je me passerai fort que vous les approuviez.
Alc. Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.
Or. Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière
Vous en composassiez sur la même matière.
Alc. J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants ;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.
Or. Vous me parlez bien ferme ; et cette suffisance...
Alc. Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.
Or. Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.
Alc. Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.
Phil., (*se mettant entre deux.*)
Hé ! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.
Or. Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.
Alc. Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

Scène III.

Philinte, Alceste.

Phil. Hé bien ! vous le voyez : pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...
Alc. Ne me parlez pas.
Phil. Mais...
Alc. Plus de société.
Phil. C'est trop.
Alc. Laissez-moi là.
Phil. Si je...
Alc. Point de langage.
Phil. Mais quoi !...
Alc. Je n'entends rien.
Phil. Mais...
Alc. Encore !
Phil. On outrage...
Alc. Ah ! parbleu ! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.
Phil. Vous vous moquez de moi ; je ne vous quitte pas.



De vos façons d'agir je suis m
Contre elles dans mon cœur tr
Et je sens qu'il faudra que nou
Oui, je vous tromperais de parl
Tôt ou tard nous romprons indu
Et je vous promettrais mille fois
Que je ne serais pas en pouvoir
Cél. C'est pour me quereller c
Que vous avez voulu me ramene
Alc. Je ne querelle point. Ma
Ouvre au premier venu trop d'acc
Vous avez trop d'amants qu'on voi
Et mon cœur de cela ne peut s'acc
Cél. Des amants que je fais me
Puis-je empêcher les gens de me tr
Et lorsque pour me voir ils font de
Dois-je prendre un bâton pours les
Alc. Non, ce n'est pas, madame, u
Mais un cœur à leurs vœux moins
Je sais que vos appas vous suivent
Mais votre accueil retient ceux qu'
Et sa douceur, offerte à qui vous re
Achève sur les cœurs l'ouvrage de
Le trop riant espoir que vous leur
Attache autour de
Et

ont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?
'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?
st-ce par les appas de sa vaste rhingrave[1]
u'il a gagné votre âme en faisant votre esclave ?
)u sa façon de rire et son ton de fausset
)nt-ils de vous toucher su trouver le secret ?

Cél. Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !
Ie savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
:t que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
l peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

Alc. Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

Cél. Mais de tout l'univers vous devenez jaloux !

Alc. C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

Cél. C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée,
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

Alc. Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie ?

Cél. Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

Alc. Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé ?

Cél. Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

Alc. Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant ?

Cél. Certes, pour un amant la fleurette est mignone,[2]
Et vous me traitez là de gentille personne !
Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,
Je tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

Alc. Morbleu ! faut-il que je vous aime !
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

Cél. Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

Alc. Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.

[1] *Rhingrave*, espèce de culotte.
[2] *Fleurette*, galanterie.

Mon amour ne se peut concevoir ; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.
Cél. En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.
Alc. Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
À tous nos démêlés coupons chemin, de grâce ;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

Scène II.

Célimène, Alceste, Basque.

Cél. Qu'est-ce ?
Bas. Acaste est là-bas.
Cél. Hé bien ! faites monter.

Scène III.

Célimène, Alceste.

Alc. Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête !
À recevoir le monde on vous voit toujours prête !
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous !
Cél. Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?
Alc. Vous avez des égards qui ne sauraient me plaire.
Cél. C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.
Alc. Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...
Cél. Mon Dieu ! de ses pareils la bienveillance importe ;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire :
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire ;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.
Alc. Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde ;
Et les précautions de votre jugement...

Scène IV.

Alceste, Célimène, Basque.

Bas. Voici Clitandre encor, madame.
Alc. Justement.

Cél. Où courez-vous ?
Alc. Je sors.
Cél. Demeurez.
Alc. Pour quoi faire ?
Cél. Demeurez.
Alc. Je ne puis.
Cél. Je le veux.
Alc. Point d'affaire :
Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.
Cél. Je le veux, je le veux.
Alc. Non, il m'est impossible.
Cél. Hé bien ! allez, sortez, il vous est tout loisible.

Scène V.

Eliante, Philinte, Acaste, Clitandre, Alceste, Célimène, Basque.

Eli., (*à Cél.*) Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire ?
Cél. Oui. (*à Basque.*) Des siéges pour tous.
(*Basque donne des siéges, et sort.*)
(*à Alceste.*) Vous n'êtes pas sorti ?
Alc. Non ; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.
Cél. Taisez-vous.
Alc. Aujourd'hui, vous vous expliquerez.
Cél. Vous perdez le sens.
Alc. Point. Vous vous déclarerez.
Cél. Ah !
Alc. Vous prendrez parti.
Cél. Vous vous moquez, je pense.
Alc. Non : mais vous choisirez. C'est trop de patience.
Clit. Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléante, au levé,[1]
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût sur ses manières
Un charitable avis lui prêter les lumières ?
Cél. Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort :
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.
Ac. Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants ;

[1] *Levé*, pour : lever. L'heure où le roi se lève.

Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure au grand soleil tenu hors de ma chaise.[1]
Cél. C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours:
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte:
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.
Eli., (*à Philinte.*)
Ce début n'est pas mal; et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.
Clit. Timanthe encor, madame, est un bon caractère.
Cél. C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup-d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façon il assomme le monde;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.
Ac. Et Géralde, madame?
Cél. Ô l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens:
Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,[2]
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.
Clit. On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.
Cél. Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre:
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable;
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,

[1] *Tenu hors de ma chaise*, c'est à dire: qui m'a tenu debout.
[2] *Etage*, pour *rang*.

s'émeut autant qu'une pièce de bois.
Que vous semble d'Adraste ?
Ah ! quel orgueil extrême !
homme gonflé de l'amour de soi-même :
ite jamais n'est content de la cour ;
lle il fait métier de pester chaque jour ;
ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
it ce qu'il se croit on ne fasse injustice.
Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
s honnêtes gens, que dites-vous de lui ?
Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
c'est à sa table à qui l'on rend visite.
l prend soin d'y servir des mets fort délicats.
Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas :
fort méchant plat que sa sotte personne,
âte, à mon goût, tous les repas qu'il donne !
On fait assez de cas de son oncle Damis ;
ites-vous, madame ?
Il est de mes amis.
Je lo trouve honnête homme, et d'un air assez sage.
Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
indé sans cesse ; et dans tous ses propos,
qu'il se travaille à dire de bons mots.
que dans la tête il s'est mis d'être habile,
touche son goût, tant il est difficile !
oir des défauts à tout ce qu'on écrit,
que louer n'est pas d'un bel esprit,
st être savant que trouver à redire,
appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
n'approuvant rien des ouvrages du temps
t au-dessus de tous les autres gens.
nversations même il trouve à reprendre :
propos trop bas pour y daigner descendre ;
eux bras croisés, du haut de son esprit
le en pitié tout ce que chacun dit.
Dieu me damne ! voilà son portrait véritable.
(*à Célimène.*)
n peindre les gens vous êtes admirable.
Allons, ferme ; poussez, mes bons amis de cour.
en épargnez point, et chacun a son tour ;
nt aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
e vous voie en hâte aller à sa rencontre,
senter la main, et d'un baiser flatteur
r les serments d'être son serviteur.

Clit. Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.
Alc. Non, morbleu! c'est à vous; et vos flatteurs complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satyrique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre[1]
Des vices où l'on voit les humains se répandre.
Phil. Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?
Cél. Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?
À la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penserait paraître un homme du commun
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.
Alc. Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satyre.
Phil. Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.
Alc. C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison;
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.
Cél. Mais...
Alc. Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.
Clit. Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

[1] *Se prendre*, pour *s'en prendre, en imputer le mal.*

Ac. De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.
Alc. Ils frappent tous la mienne ; et loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte :
À ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tout propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.
Cél. Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent[1] les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
À bien injurier les personnes qu'on aime.
Eli. L'amour pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté ;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.
Alc. Et moi, je soutiens, moi...
Cél. Brisons-là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi ? vous vous en allez, messieurs ?
Clit. et Ac. Non pas, madame.
Alc. La peur de leur départ occupe fort votre âme !
Sortez quand vous voudrez, messieurs ; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

[1] *S'en rapporter à*, prendre pour arbitre.

Alceste, Célimène, Eliante, Acaste,

***Bas.*, (*à Alceste.*)**
Monsieur, un homme est là, qui v
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut r
Alc. Dis-lui que je n'ai point d'
Bas. Il porte une jaquette à gra
Avec du d'or dessus.[2]
***Cél.*, (*à Alceste.*)** Allez voir ce
Ou bien faites-le entrer.

SCÈNE VII.

Alceste, Célimène, Eliante, Acaste, Garde de la maréch

***Alc.*, (*allant au-devant du garde.*)**
Qu'est-ce do
Venez, monsieur.
Le Garde. Monsieur, j'ai deu
Alc. Vous pouvez parler haut, n
struire.
Le Garde. Messieurs les maréchau
ment,
Vous mandent

Alc. Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.
Phil. Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.
Alc. Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
À trouver bons les vers qui font notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.
Phil. Mais, d'un plus doux esprit...
Alc. Je n'en démordrai point ; les vers sont exécrables.
Phil. Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.
Alc. J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.
Phil. Allons vous faire voir.
Alc. Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.
(*A Clitandre et Acaste, qui rient.*)
Par la sambleu[1] ! messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis.
Cél. Allez vîte paraître
Où vous devez.
Alc. J'y vais, madame ; et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

ACTE TROISIÈME.

Scène Premièrе.

Clitandre, Acaste.

Clit. Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite ;
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paraître joyeux ?
Ac. Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,

[1] *Par la sambleu*, peu usité. On dit : parbleu.

. . . . aux nouveautés, dont j
Figure de savant sur les bancs
Y décider en chef, et faire du f
À tous les beaux endroits qui m
Je suis assez adroit ; j'ai bon ai
Les dents belles surtout, et la ta
Quant à se mettre bien, je crois,
Qu'on serait mal venu de me le
Je me vois dans l'estime autant q
Fort aimé du beau sexe, et bien a
Je crois qu'avec cela, mon cher n
Qu'on peut par tout pays être cont
Clit. Oui. Mais, trouvant aille
Pourquoi pousser ici des soupirs in
Ac. Moi ? Parbleu ! je ne suis d
À pouvoir d'une belle essuyer la fr
C'est aux gens mal tournés, aux mé
À brûler constamment pour des bea
À languir à leurs pieds et souffrir l
À chercher le secours des soupirs e
Et tâcher par des soins d'une très-l
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu d
Mais les gens de mon air, marquis,
Pour aimer à crédit,[2] et faire tous le
Quelque rare que soit le mérite des
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut so
Que, pour se faire honneur d'un
Ce n'est pas la rai

Il est vrai, je me flatte, et m'aveugle en effet.
Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?
Je me flatte.
Sur quoi fonder tes conjectures ?
Je m'aveugle.
En as-tu des preuves qui soient sûres ?
Je m'abuse, te dis-je.
Est-ce que de ses vœux
ne t'a fait quelques secrets aveux ?
Non, je suis maltraité.
Réponds-moi, je te prie.
Je n'ai que des rebuts.
Laissons la raillerie,
dis quel espoir on peut t'avoir donné.
Je suis le misérable, et toi le fortuné :
our ma personne une aversion grande,
elqu'un de ces jours, il faut que je me pende.
Oh, çà, veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,
ous tombions d'accord d'une chose tous deux ?
ui pourra montrer une marque certaine
r meilleure part au cœur de Célimène,
e ici fera place au vainqueur prétendu,
élivrera d'un rival assidu ?
Ah ! parbleu ! tu me plais avec un tel langage,
bon de mon cœur, à cela je m'engage.
chut.

Scène II.

Célimène, Acaste, Clitandre.

Encore ici !
L'amour retient nos pas.
Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.
vous qui c'est ?
Non.

Scène III.

Célimène, Acaste, Clitandre, Basque.

Arsinoé, madame,
ici pour vous voir.
Que me veut cette femme ?
. Eliante là-bas est à l'entretenir.
. De quoi s'avise-t-elle ? et qui la fait venir ?
. Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;

[illegible]
[illegible]
[illegible] voit d'a
Et, pour sauver l'honneur d
Elle attache du crime au po
Cependant un amant plairait
Et même, pour Alceste, elle
Ce qu'il me rend de soins outr
Elle veut que ce soit un vol qu
Et son jaloux dépit, qu'avec pe
En tous endroits, sous main, co
Enfin, je n'ai rien vu de si sot,
Elle est impertinente au suprêm
Et...

Scène I

Arsinoé, *Célimène*, *Cl*

Cél. Ah! quel heureux sort e
Madame, sans mentir, j'étais de
Ars. Je viens pour quelque av
Cél. Ah! mon Dieu! que je s
(*Clitandr*

Scène

t là, votre conduite, avec ses grands éclats,
adame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
ette foule de gens dont vous souffrez visite,
otre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
rouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
t bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
ous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;
e fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ;
e vous excusai fort sur votre intention,
t voulus de votre âme être la caution.
ais vous savez qu'il est des choses dans la vie
u'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
t je me vis contrainte à demeurer d'accord
ue l'air dont vous viviez vous faisait un peu tort,
u'il prenait dans le monde une méchante face,
u'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
t que, si vous vouliez, tous vos départements[1]
ourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
on que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :
e préserve le ciel d'en avoir la pensée !
ais aux ombres du crime on prête aisément foi,
t ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
adame, je vous crois l'âme trop raisonnable
our ne pas prendre bien cet avis profitable,
t pour l'attribuer qu'aux[2] mouvements secrets
'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

Cél. Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.
n tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,
'en prétends reconnaître à l'instant la faveur
ar un avis aussi qui touche votre honneur ;
t comme je vous vois vous montrer mon amie
n m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
e veux suivre à mon tour un exemple si doux
n vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
e trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
ui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
irent tomber sur vous, madame, l'entretien.
à, votre pruderie et vos éclats de zèle
e furent pas cités comme un fort bon modèle ;
ette affectation d'un grave extérieur,

[1] *Départements*, pour : *écarts*.
[2] *Et pour l'attribuer qu'aux*, pour : *et pour ne l'attribuer*.

Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures ;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
" À quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors, que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier[1] exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point,
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc, et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités."
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance :
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long-temps
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
À ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

Ars. À quoi qu'en reprenant on soit assujettie,[2]
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame ; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

Cél. Au contraire, madame ; et, si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage.
On détruirait par là, traitant de bonne foi,

---

[1] *Bien prier*, pour : *bien prendre*.

[2] Le sens est : à quoi que ce soit qu'on soit assujettie quand on re quand on censure.

Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous[1] qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

Ars. Ah ! madame, de vous je ne puis rien entendre ;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

Cél. Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout ;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti.
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
L'âge amenera tout ; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

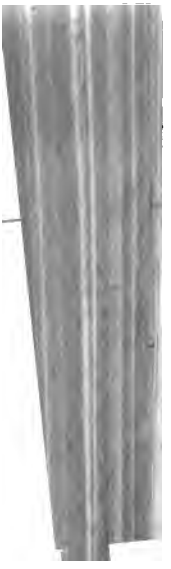
Ars. Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourrait avoir
N'est pas un si grand cas, pour s'en tant prévaloir ;
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

Cél. Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi[2]
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre ?
Et puis-je mais[3] des soins qu'on ne va pas vous rendre ?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute ;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

Ars. Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
À quel prix aujourd'hui l'on peut les engager ?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule,
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,

---

[1] *Il ne tiendra qu'à vous*, il dépendra de vous.
[2] *Je ne sais pas aussi*, pour *je ne sais pas non plus*.
[3] *Et puis-je mais*. Le sens est : et suis-je coupable.



Qu'aucun, pour nos beaux ye
Et qu'il faut acheter tous les
Ne vous enflez donc point d'u
Pour les petits brillants d'une
Et corrigez un peu l'orgueil d
De traiter pour cela les gens d
Si nos yeux enviaient les conq
Je pense qu'on pourrait faire c
Ne se point ménager, et vous fi
Que l'on a des amants quand o

Cél. Ayez-en donc, madame,
Par ce rare secret efforcez-vous
Et sans...

Ars. Brisons, madame, un p
Il pousserait trop loin votre espri
Et j'aurais pris déjà le congé qu
Si mon carrosse encor ne m'obli

Cél. Autant qu'il vous plaira
Madame, et là-dessus rien ne doi
Mais, sans vous fatiguer de ma c
Je m'en vais vous donner meille
Et monsieur, qu'à propos le hasa
Remplira mieux ma place à vou

Attendant un moment que mon carrosse vienne ;
Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrais que la cour, par un regard propice,
À ce que vous valez rendit plus de justice :
Vous avez à vous plaindre ; et je suis en courroux
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

Alc. Moi, madame ? Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre ?
Quel service à l'état est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ?

Ars. Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services ;
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir.
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devrait...

Alc. Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce ;
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

Ars. Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

Alc. Hé ! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par-là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué ;
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué.
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet-de-chambre est mis dans la gazette.

Ars. Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montre mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines ;
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

Alc. Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse ?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse ;

Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir et faire mes affaires :
Être franc et sincère est mon plus grand talent :
Je ne sais point jouer les hommes en parlant ;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui :
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages ;
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels ;
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
À donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.[1]

Ars. Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour :
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour ;
Et pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez sans doute un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

Alc. Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie ?

Ars. Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus long-temps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

Alc. C'est me montrer, madame, un tendre mouvement ;
Et de pareils avis obligent un amant.

Ars. Oui, toute mon amie, elle est, et je la nomme,
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme ;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

Alc. Cela se peut, madame ; on ne voit pas les cœurs :
Mais votre charité se serait bien passée[2]
De jeter dans le mien une telle pensée.

Ars. Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire ; il est assez aisé.

Alc. Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose,
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fît savoir

---

[1] ***Essuyer la cervelle***, supporter l'esprit, les extravagances.
[2] ***Se passer de***, s'abstenir de.

Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.
Ars. Hé bien! c'est assez dit: et, sur cette matière,
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi:
Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

ACTE QUATRIÈME.

Scène Première.

Eliante, Philinte.

Phil. Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure!
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces messieurs occupé la prudence.
"Non, messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme, et faire mal des vers:
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse:
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur;[1]
Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie."
Enfin toute la grâce et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,

[1] Employé ironiquement, est un terme de refus.

C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
" Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
Et, pour l'amour de vous, je voudrais, de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur."
Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

Eli. Dans ses façons d'agir il est fort singulier :
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier ;
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

Phil. Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne,
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer ;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

Eli. Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs ;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.

Phil. Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir ?

Eli. C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même ;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, par fois, qu'il n'en est rien.

Phil. Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;
Et, s'il avait mon cœur, à dire vérité,
Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté ;
Et, par un choix plus juste, on le verrait, madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

Eli. Pour moi, je n'en fais point de façon ; et je crois
Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse :
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse ;
Et si c'était qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime on me verrait unir.
Mais si, dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvait quelque destin contraire,
S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,

Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux ;
Et le refus souffert en pareille occurrence
Ne m'y ferait trouver aucune répugnance.
Phil. Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas ;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
Mais, si par un hymen qui les joindrait eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente :
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvait sur moi, madame, retomber !
Eli. Vous vous divertissez, Philinte.
Phil. Non, madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

Scène II.

Alceste, Eliante, Philinte.

Alc. Ah ! faites-moi raison, madame d'une offense,
Qui vient de triompher de toute ma constance.
Eli. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir ?
Alc. J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir ;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurais parler.
Eli. Que votre esprit, un peu, tâche à se rappeler.
Alc. Ô juste ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses !
Eli. Mais encor, qui vous peut...
Alc. Ah ! tout est ruiné ;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné !
Célimène... eût-on pu croire cette nouvelle ?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.
Eli. Avez-vous, pour le croire, un juste fondement ?
Phil. Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement ?
Et votre esprit jaloux prend, par fois, des chimères...
Alc. Ah ! morbleu ! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.
(*A Eliante.*) C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.

Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
Et que de mes rivaux je redoutais le moins!
Phil. Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense,
Alc. Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.
Eli. Vous devez modérer vos transports; et l'outrage...
Alc. Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage:
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.
Eli. Moi, vous venger! comment?
Alc. En recevant mon cœur.
Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle;
C'est par-là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.
Eli. Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas:
On a beau[1] voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente:
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.
Alc. Non, non, madame, non; l'offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, et je romps avec elle;
Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirais de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter, après,
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

[1] *On a beau*, on fait des efforts inutiles.

Scène III.

Célimène, Alceste.

Alc., (*à part.*)
Ô ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?
Cél., (*à part.*)
Ouais ! (*à Alc.*) Quel est donc le trouble où je vous vois paraître,
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?
Alc. Que toutes les horreurs dont une âme est capable
À vos déloyautés n'ont rien de comparable :
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.
Cél. Voilà certainement des douceurs que j'admire.
Alc. Ah ! ne plaisantez point ; il n'est pas temps de rire :
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme :
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme.
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux :
Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur :
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie.
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments ;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage ;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage ;
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés ;
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

Cél. D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?
Alc. Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.
Cél. De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?
Alc. Ah! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.
Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin, on n'a rien à répondre.
Cél. Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit!
Alc. Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?
Cél. Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?
Alc. Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing?
Cél. Pourquoi désavouer un billet de ma main?
Alc. Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont, vers moi, son style vous accuse!
Cél. Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant!
Alc. Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?
Cél. Oronte! qui vous dit que la lettre est pour lui?
Alc. Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?
Cél. Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?
Alc. Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable!
Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà par-là convaincu tout à fait:
Osez-vous recourir à des ruses grossières?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...
Cél. Il ne me plaît pas, moi.

Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.
Alc. Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.
Cél. Non, je n'en veux rien faire ; et dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.
Alc. De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.
Cél. Non, il est pour Oronte ; et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.
Alc., (*à part.*) Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoi ! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle !
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout ;
On me laisse tout croire ; on fait gloire de tout :
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !
(*A Cél.*) Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;
À vous prêter les mains[1] ma tendresse consent :
Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.
Cél. Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
À descendre pour vous aux bassesses de feindre.
Et pourquoi, si mon cœur penchait d'autre côté,
Je ne le dirais pas avec sincérité !
Quoi ! de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense !

[1] *Prêter les mains, ou la main*, secourir, aider.

Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas
À ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté ;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

Alc. Ah ! traîtresse, mon faible est étrange pour vous ;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux.
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée ;
À votre foi mon âme est toute abandonnée ;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

Cél. Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

Alc. Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable :
Que vous fussiez réduite en un sort misérable :
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien,
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien ;
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

Cél. C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
Me préserve le ciel que vous ayez matière... !
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré...

Scène IV.

Célimène, Alceste, Dubois.

Alc. Que veut cet équipage et cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

Monsieur...

Hé bien ?

Voici bien des mystères.

. Qu'est-ce ?

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

. Quoi ?

Parlerai-je haut ?

Oui, parle, et promptement.

N'est-il point là quelqu'un ?

Ah ! que d'amusement ![1]

tu parler ?

Monsieur, il faut faire retraite.

. Comment ?

Il faut d'ici déloger sans trompette.[2]

. Et pourquoi ?

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

. La cause ?

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

. Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

. Ah ! je te casserai la tête assurément

ıe veux, maraud, t'expliquer autrement.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine

nu nous laisser, jusques dans la cuisine,

pier griffonné d'une telle façon,

faudrait pour le lire être pis qu'un démon.

le votre procès, je n'en fais aucun doute ;

e diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.

. Hé bien ! quoi ? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,

e, avec le départ dont tu viens me parler ?

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite

mme qui souvent vous vient rendre visite

ınu vous chercher avec empressement,

vous trouvant pas, m'a chargé doucement,

nt que je vous sers avec beaucoup de zèle,

us dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle ?[3]

. Laisse-là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.

dit que d'ici votre péril vous chasse,

ɜ d'être arrêté le sort vous y menace.

---

[1] *Amusement*, pour *lenteur*.

[2] Sans faire de bruit.

[3] Pour *comment s'appelle-t-il ?*

Alc. Mais quoi ! n'a-t-il voulu te rien spécifier ?
Du. Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot,[1] où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.
Alc. Donne-le donc.
Cél. Que peut envelopper ceci ?
Alc. Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent, au diable ?
Du., (*après avoir cherché long-temps le billet.*)
Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.
Alc. Je ne sais qui me tient...
Cél. Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.
Alc. Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne :
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

ACTE CINQUIÈME.

Scène Première.

Alceste, Philinte.

Alc. La résolution en est prise, vous dis-je.
Phil. Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...
Alc. Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner ;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi ! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès !
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,

[1] *Fait un mot*, pour : *vous a écrit un mot.*

Renverse le bon droit, et tourne la justice!
Il fait par un arrêt couronner son forfait!
Et non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable;
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Lui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire;
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge,
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

Phil. Je trouve un peu bien prompt[1] le dessein où vous êtes;
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

Alc. Lui! de semblables tours il ne craint point l'éclat;
Il a permission d'être franc scélérat;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

Phil. Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre:
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,

[1] *Un peu bien prompt.* *Bien* est inutile, et ne se trouve ici que pour la mesure.

Il vous est en justice aisé de revenir,
Et contre cet arrêt...
Alc. Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.
Phil. Mais enfin...
Alc. Mais enfin vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus ?
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?
Phil. Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie ;
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu :
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...
Alc. Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde ;
En beaux raisonnements vous abondez toujours :
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ;
De ce que je dirais je ne répondrais pas ;
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène :
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi ;
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

Phil. Montons chez Eliante, attendant sa venue.
Alc. Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.
Phil. C'est une compagnie étrange pour attendre ;
Et je vais obliger Eliante à descendre.

Scène II.

Célimène, Oronte, Alceste.

Or. Oui, c'est à vous de voir, si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance ;
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende ;
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.
Cél. Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?
Or. Madame, il ne faut point ces éclaircissements ;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre ;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.
Alc., (*sortant du coin où il était.*)
Oui, monsieur a raison ; madame, il faut choisir ;
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène ;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine :
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur.
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.
Or. Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.
Alc. Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.
Or. Si votre amour au mien lui semble préférable...
Alc. Si du moindre penchant elle est pour vous capable...
Or. Je jure de n'y rien prétendre désormais.
Alc. Je jure hautement de ne la voir jamais.
Or. Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.
Alc. Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.
Or. Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

De la méchanceté des hom
Ce sont vingt mille francs qu
Mais pour vingt mille francs
Contre l'iniquité de la nature
Et de nourrir pour elle une i
Phil. Mais enfin...
Alc. Mais enf
Que pouvez-vous, monsieur, n
Aurez-vous bien le front de m
Excuser les horreurs de tout c
Phil. Non, je tombe d'accor
Tout marche par cabale et par
Ce n'est plus que la ruse aujou
Et les hommes devraient être fa
Mais est-ce une raison que leur
Pour vouloir se tirer de leur soci
Tous ces défauts humains nous
Des moyens d'exercer notre phil
C'est le plus bel emploi que trou
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs,
La plupart des vertus nous serai
Puisqu'on en met l'usage à pouv
Supporter dans nos droits l'injus
Et de même qu'un cœur d'une
Alc. Je sais que vous parlez, n
En beaux raisonnements
Mais

Phil. Montons chez Eliante, attendant sa venue.
Alc. Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.
Phil. C'est une compagnie étrange pour attendre ;
Et je vais obliger Eliante à descendre.

Scène II.

Célimène, Oronte, Alceste.

Or. Oui, c'est à vous de voir, si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance ;
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende ;
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.
Cél. Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?
Or. Madame, il ne faut point ces éclaircissements ;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre ;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.
Alc., (*sortant du coin où il était.*)
Oui, monsieur a raison ; madame, il faut choisir ;
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène ;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine :
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur.
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.
Or. Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.
Alc. Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.
Or. Si votre amour au mien lui semble préférable...
Alc. Si du moindre penchant elle est pour vous capable...
Or. Je jure de n'y rien prétendre désormais.
Alc. Je jure hautement de ne la voir jamais.
Or. Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.
Alc. Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.
Or. Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

... est point suspendu, sans d
Et rien n'est plus fait que le c
Mais je souffre, à vrai dire, un
À prononcer en face un aveu d
Je trouve que ces mots, qui son
Ne se doivent point dire en prés
Qu'un cœur de son penchant do
Sans qu'on nous fasse aller jusqu
Et qu'il suffit enfin que de plus d
Instruisent un amant du malheur

Or. Non, non, un franc aveu n
J'y consens pour ma part.

Alc. Et moi, j
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose c
Et je ne prétends point vous voir ri
Conserver tout le monde est votre g
Mais plus d'amusement, et plus d'ir
Il faut vous expliquer nettement là.
Ou bien pour un arrêt je prends vo
Je saurai, de ma part, expliquer ce
Et me tiendrai pour dit tout le mal

Or. Je vous sais fort bon gré, m
Et je lui dis ici même chose que vo

Cél. Que vous me fatiguez avec
Ce que vous demandez [illegible]
Et ne vous [illegible]

Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

Eli. N'allez point là-dessus me consulter ici :
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

Or. Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

Alc. Tous vos détours ici seront mal secondés.

Or. Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

Alc. Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

Or. Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

Alc. Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

Scène IV.

Arsinoé, Célimène, Eliante, Alceste, Philinte, Acaste, Clitandre, Oronte.

Ac., (*à Célimène.*)
Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

Clit., (*à Oronte et à Alceste.*)
Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici ;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

Ars., (*à Cél.*) Madame, vous serez surprise de ma vue,
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime ;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

Ac. Oui, madame, voyons d'un esprit adouci
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrité à Clitandre.

Clit. Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

Ac., (*à Oronte et à Alceste.*)
Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
À connaître sa main n'ait trop su vous instruire.
Mais ceci vaut assez la peine de le lire :

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste : et si vous ne venez bien vite me demander

pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de vicomte...

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne saurait me revenir[1] ; et, depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier long-temps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne, et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

(*A Alceste.*) À vous le dé, monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru ; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au sonnet...

(*A Oronte.*) Voici votre paquet.

Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jeté dans le bel esprit, et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit ; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez ; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrais, dans toutes les parties où l'on m'entraîne ; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

Clit. Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens ; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre en tous lieux

---

[1] *Me revenir*, me plaire.

[illegible] de votre cœur le portrait glorieux.
Ac. J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière ;
[illegible]ais je ne vous tiens pas digne de ma colère ;
[illegible]t je vous ferai voir que les petits marquis
[illegible]nt, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

Scène V.

Célimène, Eliante, Arsinoé, Alceste, Oronte, Philinte.

Or. Quoi ! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire !
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
À tout le genre humain se promet tour à tour !
Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être ;
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître ;
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(*A Alc.*) Monsieur je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

Scène VI.

Célimène, Eliante, Arsinoé, Alceste, Philinte.

Ars., (*à Cél.*) Certes, voilà le trait du monde le plus noir :
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres ;
(*montrant Alceste.*)
Mais, monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il...
Alc. Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus ;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus ;
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je cherche à me venger.
Ars. Hé ! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise

Alc., (*à Cél.*) Hé bien ! je m
Et j'ai laissé parler tout le mon
Ai-je pris sur moi-même un ass
Et puis-je maintenant... ?
Cél. Oui, v
Vous en êtes en droit, lorsque vo
Et de me reprocher tout ce que v
J'ai tort, je le confesse, et mon â
Ne cherche à vous payer d'aucun
J'ai des autres ici méprisé le cour
Mais je tombe d'accord de mon cr
Votre ressentiment, sans doute, est
Je sais combien je dois vous paraît
Que toute chose dit que j'ai pu vou
Et qu'enfin vous avez sujet de me
Faites-le, j'y consens.
Alc. Hé ! le puis-
Puis-je ainsi triompher de toute ma
Et, quoiqu'avec ardeur je veuille v
Trouvé-je un cœur en moi tout pré
(*A Eliante et à Philinte.*)
Vous voyez ce que peut une indigr
Et je vous fais tous deux témoi
Mais, à

'est par-là seulement que, dans tous les esprits,
ous pouvez réparer le mal de vos écrits,
t qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre
peut m'être permis de vous aimer encore.

Cél. Moi, renoncer au monde avant que de vieillir!
:t dans votre désert aller m'ensevelir!

Alc. Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
ue vous doit importer tout le reste du monde?
os désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

Cél. La solitude effraie une âme de vingt ans.
e ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
our me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
i le don de ma main peut contenter vos vœux,
e pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds,
:t l'hymen...

Alc. Non, mon cœur à présent vous déteste,
:t ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
'uisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
'our trouver tout en moi comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

Scène VIII.

Eliante, Alceste, Philinte.

Alc., (*à Eliante.*) Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis long-temps, je fais un cas extrême:
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même;
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers:
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avait point fait naître,
Que ce serait pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas;
Et qu'enfin...

Eli. Vous pouvez suivre cette pensée;
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

Phil. Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

Alc. Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Phil. Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

Le seize ... le vingt et trois Decembre
... huit cent

MÉROPE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR VOLTAIRE.

[Marie François Arouet de Voltaire, né à Châtenay près Paris en 94, est un des plus beaux génies qu'ait produits la France. Son style t toujours clair, vigoureux et précis. Dans ses poésies légères, où il n'a s d'égal en France, et dans ses contes philosophiques, il a montré tout que l'esprit a de plus fin, de plus flexible et de plus piquant ; mais dans s sujets graves qu'il a traités, son style a la richesse, la majesté, et l'éclat ui leur conviennent.

Ses principaux ouvrages sont : La Henriade, Œdipe, Zaïre, Mérope, lzire, Mahomet, l'Histoire de Charles XII., le Siècle de Louis XIV., Essai sur les Mœurs, le Dictionnaire Philosophique. Voltaire se montre énéralement un des plus enthousiastes adorateurs de l'Éternel, et un des lus sincères admirateurs de ses œuvres ; et dans sa défense de Calas et Sirven, il montre également qu'il fut l'ardent défenseur de l'humanité et le la tolérance. Il mourut à Paris en 1778.]

PERSONNAGES.

Mérope, veuve de Cresphonte, roi de Messène.
Égisthe, fils de Mérope.
Polyphonte, tyran de Messène.
Narbas, vieillard.
Euryclès, favori de Mérope.
Érox, favori de Polyphonte.
Isménie, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.

ACTE PREMIER.

Scène Première.

Mérope, Isménie.

Ism. Grande reine, écartez ces horribles images ;
oûtez des jours sereins, nés du sein des orages.
es dieux nous ont donné la victoire et la paix :
insi que leur courroux ressentez leurs bienfaits ;
essène, après quinze ans de guerres intestines,

Sont, nobres dans leur choix, déc
Sans doute elle est à vous, si la
Vous seule avez sur nous d'irrév
Vous, veuve de Cresphonte, et fil
Vous, que tant de constance, et q
Font encor plus auguste et nous i
Vous, pour qui tous les cœurs en
Mér. Quoi ! Narbas ne vient p
Ism. Vous pouvez l'espérer : dé
Vos esclaves en foule ont couru da
La paix a de l'Élide ouvert tous le
Vous avez mis sans doute en de fid
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'
Mér. Me rendrez-vous mon fil
larmes ?
Égisthe est-il vivant ? Avez-vous
Cet enfant malheureux, le seul que
Écartez loin de lui la main de l'hon
C'est votre fils, hélas ! c'est le pur
Abandonnerez-vous ce reste précieu
Du plus juste des rois, et du plus gr
L'image de l'époux dont j'adore la
Ism. Mais quoi ! cet intérêt et si
De tout autre intérêt peut-il vous dé
Mér. Je suis mère : et tu
Ism. D

En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte :
Espérez tout de lui, mais craignez Polyphonte.
Ism. De Polyphonte au moins prévenez les desseins ;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.
Mér. L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix dans le suprême rang
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
Je dus y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
Ô perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
Ô mort toujours présente à ma douleur profonde !
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : " Sauvez le roi, son épouse, et ses fils !"
Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyant, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, et souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras ;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
Sanglants et renversés sur le sein de leur père,
À peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas ! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Égisthe échappa seul ; un dieu prit sa défense :
Veille sur lui, grand dieu qui sauvas son enfance !
Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux !
J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence ;
Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

Scène II.

Mérope, Isménie, Euryclès.

Mér. Eh bien ! Narbas ? mon fils ?
Eur. Vous m'en voyez confus ;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, madame, au rives du Pénée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée ;
Narbas est inconnu ; le sort dans ces climats

Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.
Mér. Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.
Ism. Vous croyez tous les maux que votre âme redoute;
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.
Eur. Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite:
Il veille sur Égisthe; il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu j'assure son passage;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.
Mér. Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.
Eur. Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance!
On va donner son trône: en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits;
L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.
Mér. Et le sort jusque-là pourrait nous avilir!
Mon fils dans ses états reviendrait pour servir!
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres!
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres!
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire!
Eur. Le nom de votre époux est cher à leur mémoire:
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.
Mér. Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée
Je verrai la justice à la brigue immolée;
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces âmes timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides:
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.
Eur. Je n'ai que trop parlé; Polyphonte en alarmes,
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes:
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir:

Il touche à la couronne ; et, pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse :
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

Mér. Quoi ! partout sous mes pas le sort creuse un abyme !
Je vois autour de moi le danger et le crime !
Polyphonte, un sujet de qui les attentats...

Eur. Dissimulez, madame, il porte ici ses pas.

Scène III.

Mérope, Polyphonte, Erox.

Pol. Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.[1]
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;
Et les chefs de l'état, tout prêts à prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie ;
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais ; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
Mais la raison d'état connaît peu ses caprices ;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère ;
Mais l'état veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

Mér. Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser ?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,

[1] *Se déploie*, pour : *s'ouvre*.

Déchirer avec vous l'héritage funeste :
Je mettrais en vos mains sa mère et son état,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?
Pol. Un soldat tel que moi peut justement prétendre
À gouverner l'état quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Ce sang s'est épuisé versé pour la patrie ;
Ce sang coula pour vous ; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus ;
Et je n'offre en un mot à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.
Mér. Un parti ! Vous, barbare, au mépris de nos lois !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
À sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
À ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire ?
Pol. Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Éprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende ; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Égisthe jeune encore, et sans expérience,
Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;
C'est le prix du courage : et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,
Presque en votre présence assassinés par eux ;
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez ;
Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre :

valeur fit ces droits ; le ciel en est l'arbitre.
; votre fils revienne : il apprendra sous moi
leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi :
erra si mon front soutiendra la couronne.
sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
recherche un honneur et plus noble et plus grand ;
onge à ressembler au dieu dont il descend :
un mot, c'est à moi de défendre la mère,
de servir au fils et d'exemple et de père.
Mér. N'affectez point ici des soins si généreux,
cessez d'insulter à mon fils malheureux.
vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
ndez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
ngeur de tant d'états, n'en fut point ravisseur.
itez sa justice ainsi que sa vaillance ;
fendez votre roi ; secourez l'innocence :
couvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
méritez sa mère à force de vertu ;
ns vos murs relevés rappelez votre maître,
ors jusques à vous je descendrais peut-être :
pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais
venir la complice et le prix des forfaits.

Scène IV.

Polyphonte, Erox.

Erox. Seigneur, attendez-vous que son âme fléchisse ?
pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice ?
us avez su du trône applanir le chemin ;
pour vous y placer vous attendez sa main !
Pol. Entre ce trône et moi je vois un précipice ;
faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
rope attend Égisthe ; et le peuple aujourd'hui,
son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
n vain, quand j'immolai son père et ses deux frères,
ce trône sanglant je m'ouvris les barrières ;
n vain, dans ce palais où la sédition
mplissait tout d'horreur et de confusion,
fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
uvrit mes attentats du secret de son ombre ;
vain du sang des rois dont je suis l'oppresseur,
peuples abusés m'ont cru le défenseur :
touchons au mome t où mon sort se décide.

S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Égisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance;
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses courriers; ma juste prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le sort; il peut se démentir;
De la nuit du silence un secret peut sortir;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

Erox. Ah! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins
La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
Vos ordres sont suivis: déjà vos satellites
D'Élide et de Messène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, si jamais à leurs yeux
Narbas ramène Égisthe, ils périssent tous deux.

Pol. Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle?

Erox. Vous les avez guidés par une main fidèle:
Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, demandant un refuge;
L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier
Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

Pol. Eh bien, encor ce crime! il m'est trop nécessaire.
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs; à peine ils sont à moi:
Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi.
L'intérêt me les donne; il les ravit de même.

Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets par tes soins dirigés,
Érox, va réunir les esprits partagés ;
Que l'avare en secret te vende son suffrage :
Assure au courtisan ma faveur en partage :
Du lâche qui balance échauffe les esprits ;
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire ;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

ACTE DEUXIÈME.

Scène Première.

Mérope, Euryclès, Isménie.

Mér. Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Égisthe !
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien su ?
Eur. On n'a rien découvert ; et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante ;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.
Mér. Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.
Eur. Triste effet de l'amour dont votre âme est atteinte !
Le moindre évènement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel :
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords sont infestés ;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force ; et nos champs et nos villes
Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.
Mér. Quel est cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.
Eur. C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés ;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

Mér. N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence;
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse:
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.
Eur. Vous serez obéie. (*A Isménie.*) Allez, et qu'on l'amène.
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.
Mér. Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle; il m'emporte trop loin;
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Osc enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.
Eur. Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire;
Mais je vois qu'on l'exige, et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité:
C'est un cruel parti; mais c'est le seul peut-être
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître,
Tel est le sentiment des chefs et des soldats;
Et l'on croit...
Mér. Non, mon fils ne le souffrirait pas;
L'exil, où son enfance a langui condamnée,
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.
Eur. Il le condamnerait, si paisible en son rang,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang;
Mais si par les malheurs son âme était instruite,
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,
De ses tristes amis s'il consultait la voix,
Et la nécessité, souveraine des lois,
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.
Mér. Ah! que me dites-vous?
Eur. De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.
Mér. Quoi! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs!
Eur. Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs;
Mais il est tout-puissant; mais rien ne lui résiste:

Il est sans héritier, et vous aimez Égisthe.
Mér. Ah! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire?
Parlez-moi de mon fils; dites-moi s'il respire.
Cruel! apprenez-moi...
Eur. Voici cet étranger,
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

Scène II.

Mérope, Euryclès, Egisthe, enchaîné, Isménie, gardes.

Egis., (*dans le fond du théâtre, à Isménie.*)
Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?
Ism. Rassurez-vous, c'est elle. (*Elle sort.*)
Egis. Ô dieu de l'univers!
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image!
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.
Mér. C'est là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi: De quel sang tes mains sont-elles teintes?
Egis. Ô reine, pardonnez: le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*A Eur.*) Mon âme en sa présence, étonnée, attendrie...
Mér. Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?
Egis. D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.
Mér. D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines!
Ah!... T'était-il connu?
Egis. Non: les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.
Mér. Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense?
Egis. J'en atteste le ciel; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes:
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.

Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard :
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais : vos soldats m'ont bientôt arrêté ;
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

Eur. Eh ! madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

Mér. Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait ; tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel !... j'ai cru... que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

Eur. Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

Mér. Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

Egis. En Élide.

Mér. Qu'entends-je ! en Élide ! Ah ! peut-être...
L'Élide... répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Égisthe au moins est jusqu'à vous venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

Egis. Mon père est un vieillard accablé de misère :
Polyclète est son nom ; mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

Mér. Ô dieux, vous vous jouez d'une triste mortelle !
J'avais de quelque espoir une faible étincelle ;
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce ?

Egis. Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,

Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.
Mér. Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter ? pourquoi causer ses larmes ?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.
Egis. Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras ;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
À mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours ;
C'est ma première faute ; elle a troublé mes jours :
Le ciel m'en a puni ; le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, et m'a rendu coupable.
Mér. Il ne l'est point ; j'en crois son ingénuité :
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe ; Égisthe est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme, et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage !
Si du moins...

Scène III.

Mérope, Egisthe, Euryclès, Isménie.

Ism. Ah ! madame, entendez-vous ces cris ?
Savez-vous bien...
Mér. Quel trouble alarme tes esprits ?

Ism. Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
À son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.
Egis. J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux ! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre !
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs. (*On emmène Egisthe.*)
Eur., (*à Mérope.*) Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.
Mér. Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes :
J'en attendais justice, ils la refusent tous.
Eur. Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

Scène IV.

Mérope, Isménie.

Ism. L'état n'est point ingrat ; non, madame, on vous aime ;
On vous conserve encor l'honneur du diadème ;
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.
Mér. On ose me donner au tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mère esclave !
Ism. Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux ;
Suivez sa voix, madame ; elle est la voix des dieux.
Mér. Inhumaine ! tu veux que Mérope avilie,
Rachète un vain honneur à force d'infamie !

Scène V.

Mérope, Euryclès, Isménie.

Eur. Madame, je reviens en tremblant devant vous :
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.
Mér. Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage :
Mais n'importe ; parlez.
Eur. C'en est fait ; et le sort...
Je ne puis achever.
Mér. Quoi ! mon fils !
Eur. Il est mort.

Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, et glace tout leur zèle.
Mér. Mon fils est mort !
Ism. Ô dieux !
Eur. D'indignes assassins
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.
Mér. Quoi ! ce jour, que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?
Eur. Hélas ! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégiez !
Mér. Ce monstre est l'assassin ?
Eur. Oui, madame : on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Égisthe a mis ses mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
(*on apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)
Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.
Mér. Ah ! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
Ô dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée ?
Eur. Celle qu'Égisthe même apportait en ces lieux.
Mér. Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...
Eur. C'était Narbas ; c'était son déplorable guide ;
Polyphonte l'avoue.
Mér. Affreuse vérité !
Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !
Je vois tout. Ô mon fils, quel horrible destin !
Eur. Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

Scène VI.

Mérope, Euryclès, Isménie, Erox, gardes de Polyphonte.

Erox. Madame, par ma voix permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels moments vous offre son secours.
Il a su que d'Égisthe on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...
Mér. Il y prend part, Érox, et je le crois sans peine ;
Il en jouit du moins, et les destins l'ont mis
Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.
Erox. Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'est plus, le sanglant héritage,
Et que, dans vos malheurs, il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
Le droit de le punir est un droit respectable ;
C'est le devoir des rois : le glaive de Thémis,
Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis :
À vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.
Mér. Non ; je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il possède et mes biens et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.
Erox. Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

Scène VII.

Mérope, Euryclès, Isménie.

Mér. Non, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.
Eur. Madame, au nom des dieux...
Mér. Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,

Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus
Vers le ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

ACTE TROISIÈME.

Scène Première.

Narbas.

Ô douleur! ô regrets! ô vieillesse pesante!
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu! la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi!
Je reviens sans Égisthe; et Polyphonte est roi!
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes,
Cet assassin farouche entouré de victimes,
Qui, nous persécutant de climats en climats,
Sema partout la mort, attachée à nos pas:
Il règne; il affermit le trône qu'il profane;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne!
Dieux! cachez mon retour à ses yeux pénétrants;
Dieux! dérobez Égisthe au fer de ses tyrans:
Guidez-moi vers sa mère, et qu'à ses pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triste demeure
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
Hélas! après quinze ans d'exil et de misère,
Je viens coûter encor des larmes à sa mère.
À qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami, dont la main me conduise à ses yeux;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue;

J'entends des cris plaintifs. Hélas! dans ce palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

Scène II.

Narbas, Isménie, dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.

Ism. Quel est cet inconnu dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, et percer sa retraite?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux?
Nar. Oh! qui que vous soyez, excusez mon audace:
C'est un infortuné qui demande une grâce.
Il peut servir Mérope; il voudrait lui parler.
Ism. Ah! quel temps prenez-vous pour oser la troubler?
Respectez la douleur d'une mère éperdue;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue;
Éloignez-vous.
Nar. Hélas! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée?
Ism. C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.
Nar., (*allant vers le tombeau.*)
Ô mon maître! ô cendres que j'adore!
Ism. L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.
Nar. Quels coups auraient comblé ses malheurs inouïs?
Ism. Le coup le plus terrible; on a tué son fils.
Nar. Son fils Égisthe, ô dieux! le malheureux Égisthe!
Ism. Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.
Nar. Son fils ne serait plus?
Ism. Un barbare assassin
Aux portes de Messène a déchiré son sein.
Nar. Ô désespoir! ô mort, que ma crainte a prédite!
Il est assassiné? Mérope en est instruite?
Ne me trompez-vous pas?
Ism. Des signes trop certains,
Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins;

C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.
Nar. Quel fruit de tant de soins !
Ism. Au désespoir livrée
Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée ;
Mais avant de mourir elle sera vengée ;
Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
Le roi, qui l'a permis, cherche à flatter sa peine ;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.
Nar., (*s'en allant.*)
Hélas ! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?
Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

Scène III.

Isménie.

Ce vieillard est, sans doute, un citoyen fidèle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle ;
Il pleure ; et tout le reste, esclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférents.
Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Égisthe un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui... Mais quel objet cruel !

Scène IV.

Mérope, Isménie, Euryclès, Egisthe, enchaîné, gardes, accusateurs.

Mér. Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourments qui soient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.
Egis. On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices !
Eur. Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.
Mér., (*avançant.*)
Oui : sans doute, il le faut. Monstre ! qui t'a porté.
À ce comble du crime, à tant de cruauté !

...t intérêt vous parle en
Mér. Quel intérêt ? barbare !
Egis. H
J'entrevois de la mort la douloure
Que j'en suis attendri ! j'aurais vo
Racheter de mon sang l'état où je l
Mér. Le cruel ! à quel point on
Il m'arrache la vie, et semble encor
(*Elle se jette d*
Eur. Madame, vengez-vous, et ve
Les lois, et la nature, et le sang de n
Egis. À la cour de ces rois telle e
On m'accueille, on me flatte, on réso
Quel destin m'arrachait à mes tristes
Vieillard infortuné, quels seront vos r
Mère trop malheureuse, et dont la voi
M'avait prédit...
Mér. Barbare ! il te reste
Je serais mère encor sans toi, sans ta
Tu m'as ravi mon fils.
Egis. Si tel est mon
S'il était votre fils, je suis trop condam
Mon cœur est innocent, mais ma main
Que je suis malheureux ! Le ciel sai
J'aurais donné ma vie et pour vous et
Mér. Quoi, traître ! quand ta main l
Egis. Elle est à moi.
Mér.
E

Mér. Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur !
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.
(*Levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés...
Nar., (*paraissant avec précipitation.*)
Qu'allez-vous faire, ô dieux !
Mér. Qui m'appelle ?
Nar. Arrêtez !
Hélas ! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.
Mér. Meurs, traître !
Nar. Arrêtez !
Egis., (*tournant les yeux vers Narbas.*) Ô mon père !
Mér. Son père !
Egis., (*à Narbas.*)
Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?
Nar. Ah ! madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écartez la victime :
Que je vous parle.
Eur., (*emmène Egisthe, et ferme le fond du théâtre.*)
Ô ciel !
Mér., (*s'avançant.*) Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.
Nar., (*se jetant à genoux.*) Vous alliez l'immoler.
Égisthe...
Mér., (*laissant tomber le poignard.*)
Eh bien ! Égisthe ?
Nar. Ô reine infortunée !
Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Égisthe...
Mér. Il vivrait !
Nar. C'est lui ! c'est votre fils.
Mér., (*tombant dans les bras d'Isménie.*)
Je me meurs !
Ism. Dieux puissants !
Nar., (*à Isménie.*) Rappelez ses esprits.
Hélas ! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.
Mér., (*revenant à elle.*)
Ah ! Narbas ! est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?

Nar. Ne le connaissant pas
Et, si son arrivée est ici déco
En le reconnaissant vous assu
Malgré la voix du sang, feigne
Le crime est sur le trône, on v

Scène

Mérope, Eurycles,

Eur. Ah! madame, le roi co
Mér. Qui?
Eur. Ce jeune étranger
Mér., (*avec transport.*)
Eh bien! cet étranger, c'est mo
Narbas, on va plonger le couteau
Courons tous.
Nar. Demeurez.
Mér. C'est mo
Pourquoi? quelle entreprise exécr
Pourquoi m'ôter Égisthe?
Eur. Avant d
Polyphonte, dit-il, prétend l'interro
Mér. L'interroger? qui? lui?
Eur. Nul ne soupçonne encor c
Mér. Courons à Polyphonte; im
Nar. N'implorez que les dieux,
Eur. Si les droits de ce fils fon
De son salut

ır. Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
ut venger Cresphonte.
ır. Il en est l'assassin.
ér. Lui ? ce traître !
ar. Oui, lui-même ; oui, ses mains sanguinaires
égorgé d'Égisthe et le père et les frères :
ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups !
ai vu tout couvert du sang de votre époux.
ér. Ah ! dieux !
ar. J'ai vu ce monstre entouré de victimes ;
'ai vu contre vous accumuler les crimes :
guisa sa rage à force de forfaits ;
même aux ennemis il ouvrit ce palais :
porta la flamme ; et parmi le carnage,
ni les traits, les feux, le trouble, le pillage,
t du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
ssin de son prince, il parut son vengeur.
nemis, de mourants, vous étiez entourée ;
noi, perçant à peine une foule égarée,
portai votre fils dans mes bras languissants.
dieux ont pris pitié de ses jours innocents :
ai conduit, seize ans, de retraite en retraite ;
pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
rsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
phonte est son maître, et devient votre époux !
ér. Ah ! tout mon sang se glace à ce récit horrible.
ur. On vient : c'est Polyphonte.
ér. Ô dieux ! est-il possible ?
Narbas.) Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.
ar. Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
e son assassin dissimulez, madame.
ur. Renfermons ce secret dans le fond de notre âme.
eul mot peut le perdre.
ér., (*à Euryclès.*) Ah ! cours ; et que tes yeux
lent sur ce dépôt si cher, si précieux.
ur. N'en doutez point.
ér. Hélas ! j'espère en ta prudence ;
t mon fils, c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance.

Scène VI.

Mérope, Polyphonte, Erox, Isménie, suite.

ol. Le trône vous attend, et les autels sont prêts ;
rmen qui va nous joindre unit nos intérêts.

Mér. ... disiez-vous.
Mér. Plut aux dieux q
Pol. C'est le devoir de
Mér. Vous ?
Pol. Pourquoi d
Votre amour pour un fils
Mér. Puissent ses ennem
Mais si ce meurtrier, seign
Si je pouvais par lui reconn
Le bras dont mon époux a r
Ceux dont la race impie a m
Poursuivront à jamais et le fi
Si l'on pouvait...
Pol. C'est là ce q
Et déjà le coupable est mis en
Mér. Il est entre vos mains
Pol.
Percer en lui parlant ce ténébr
Mér. Ah ! barbare !... À moi
Rendez-moi... Vous savez que
(*A part.*) Ô mon sang ! ô mon fils
(*A Pol.*) Seigneur, ayez pitié...
Pol. Q
Il mourra.
Mér. Lui ?
Pol. Sa mort pourra vo
Mér. Ah ! je veux à l'instant le
Pol. Ce mélange in...
Ces tra...

La crainte, le soupçon déjà vous environne !
Pol. Partagez donc ce trône ; et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.
Mér., (*en pleurant.*)
Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte ;
Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable...
Ism. Eh, madame !
Mér. Ah ! seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi ; les dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.
Pol. Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, madame.
Mér. Ô Dieux ! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.

ACTE QUATRIÈME.

Scène Première.

Polyphonte, Erox.

Pol. À ses emportements, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux ;
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère ;
Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ;
Que pensez-vous de lui ?
Erox. Rien ne peut le troubler :
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette âme impénétrable.
J'en suis frappé, seigneur, et je n'attendais pas

Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.
Pol. Quel est-il, en un mot ?
Erox. Ce que j'ose vous dire
C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.
Pol. Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
De ce secret d'état les vestiges honteux :
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égisthe ?[1]
Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?
Erox. Mérope, dans les pleurs, mourant désespérée,
Est de votre bonheur une preuve assurée !
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.
Pol. Le hasard va souvent plus loin que la prudence
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.
Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé,
Croira son prince mort, et le croira vengé.
Mais répondez : Quel est ce vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère ?
Mérope allait verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main ;
Que voulait-il ?
Erox. Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
Il venait implorer la grâce de son fils.
Pol. Sa grâce ? Devant moi je veux qu'il soit admis
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune ; il faut que je l'arrache.
Le meurtrier, surtout, excite mes soupçons.
Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons,
La reine, qui tantôt pressait tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?
La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;

[1] *Se défaire de quelqu'un*, se débarrasser de lui, le tuer.

Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.
Érox. Qu'importe sa pitié, sa joie et sa vengeance ?
Pol. Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

Scène II.

Polyphonte, Erox, Egisthe, Euryclès, Mérope, Isménie, gardes.

Mér. Remplissez vos serments ; songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.
Pol. La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous ; baignez-vous au sang du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.
Mér. Ah ! dieux !
Egis., (*à Polyphonte.*)
Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère ;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.
Pol. Malheureux ! oses-tu, dans ta rage insolente...
Mér. Eh ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente ;
Élevé loin des cours et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.
Pol. Qu'entends-je ! quel discours, quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !
Mér. Qui, moi, seigneur ?
Pol. Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin ?
Mér. Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare...
Ism. Ô ciel ! que faites-vous ?
Pol. Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?
Mér. Je ne les cache point, ils paraissent assez ;
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.
Pol. Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.

Qu'on l'immole, soldats.
Mér., (*s'avançant.*) Cruel! qu'osez-vous dire?
Egis. Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!
Pol. Qu'il meure!
Mér. Il est...
Pol. Frappez.
Mèr., (*se jetant entre Egisthe et les soldats.*)
Barbare! il est mon fils.
Egis. Moi! votre fils?
Mér., (*en l'embrassant.*) Tu l'es: et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras, pour nous perdre tous deux.
Egis. Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre!
Pol. Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui? vous, qui demandiez sa mort?
Egis. Ah! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.
Mér. Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi;
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature;
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.
Pol. Que prétendez-vous dire? et sur quelles alarmes...?
Egis. Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé.
Pol. Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.
Mér., (*se jetant à ses genoux.*)
Commencez donc par m'arracher la vie;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds;
Mérope les embrasse, et craint votre colère.
À cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourments: ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez.
Son père est mort, hélas! par un crime funeste:

Sauvez le fils; je puis oublier tout le reste;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.
Egis. Ô reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carrière;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier; cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.
Pol., (*à Mérope.*)
Eh bien! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte;
Son courage me plaît; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis;
Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.
Egis. Vous, m'adopter?
Mér. Hélas!
Pol. Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver!
L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver?
Mér. Quoi, barbare!
Pol. Madame, il y va de sa vie.
Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

Mér. Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez...
Pol. C'est votre fils, madame : ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui ;
Où je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice,
Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, que l'on me suive.
(*A Mér.*) Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive ;
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.
Mér. Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.
Pol. Vous le verrez au temple.
Egis., (*que les soldats emmènent.*) Ô reine auguste et chère !
Ô vous que j'ose à peine encor nommer mère !
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

Scène III.

Mérope.

Cruels, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errants
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

Scène IV.

Mérope, Narbas, Euryclès.

Mér. Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?
Nar. Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Égisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.
Mér. C'est moi qui l'ai perdu.

Nar. Vous !
Mér. J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire ?
J'ai parlé, c'en est fait ; et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.
Nar. Quels forfaits dites-vous ?

Scène V.

Mérope, Narbas, Euryclès, Isménie.

Ism. Voici l'heure, madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre âme.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout : il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos serments ;
Messène en est témoin, les dieux en sont garants.
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.
Mér. Et mes malheurs encor font la publique joie ?
Nar. Pour sauver votre fils, quelle funeste voie !
Mér. C'est un crime effroyable, et déjà tu frémis.
Nar. Mais, c'en est un plus grand de perdre votre fils.
Mér. Eh bien ! le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel et moi, sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense ;
Ils ont assez long-temps trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs :
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah ! je frissonne. Ah ! tout me désespère.
On m'appelle, et mon fils est au bord du cercueil ;

---

[1] ***Et plaçons-le à leurs yeux***, n'est pas heureux : ***plaçons ce bien précieux***, eût peut-être été mieux.

ACTE CI

Scène I

Egisthe, Nar

Nar. Le tyran nous retient
Et notre destinée est encore in
Je tremble pour vous seul. Al
Souffrez qu'un nom si doux me
Ah ! vivez. D'un tyran désarn
Conservez une tête, hélas ! si né
Si long-temps menacée, et qui m
Eur. Songez que, pour vous s
Mérope de ses pleurs daigne arro
Les parricides mains d'un tyran
Egis. D'un long étonnement à
Je crois renaître ici dans un mon
Un nouveau sang m'anime, un n
Qui, moi, né de Mérope ! et Cres
Son assassin triomphe ; il comma
Je suis le sang d'Hercule, et je s
Nar. Plût aux dieux qu'avec
Fût encore inconnu dans les char
Egis. Eh quoi ! tous les malhe
Faut il, si jeune encor, les avoi
Les ravages

Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né ;
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah ! mon père ! ah ! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée ?
Mes malheurs finissaient ; mon sort était rempli.
Nar. Ah ! vous êtes perdu : le tyran vient ici.

Scène II.

Polyphonte, Egisthe, Narbas, Euryclès, gardes.

Pol., (*Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.*)
Retirez-vous ; et toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Élevé loin des cours et sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu,
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être, en servant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
Elle a suivi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ses pas et les miens ; viens au pied de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
Un refus te perdra ; choisis, et réponds-moi.
Egis. Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre ?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre ;
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître

Eh bien ! cette bonté, qui s
Te donne un seul moment
Je t'attends aux autels, et tu
Viens recevoir la mort, ou j
Gardes, auprès de moi vous
Qu'aucun autre ne sorte, et
Vous, Narbas, Euryclès, je l
Tremblez ; vous répondrez d
Je connais votre haine, et j'en
Mais je me fie au moins à vot
Qu'il soit né de Mérope, ou qu
D'un conseil imprudent sa mor

SCÈNE

Egisthe, Narba

Egis. Ah ! je n'en recevrai q
Hercule ! instruis mon bras à m
Éclaire mon esprit du sein des i
Polyphonte m'appelle aux pieds
Et j'y cours.

Nar. Ah ! mon prince, é

Eur. Dans ce péril du moins
Mais laissez-nous le temps d'éve
Qui, tout faible qu'il est, n'est p
Souffrez...

Egis. En d'...

SCÈNE IV.

Mérope, Egisthe, Narbas, Euryclès, suite.

Mér. Le tyran m'ose envoyer vers toi ;
Ne crois pas que je vive après cet hyménée ;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort :
Fais-toi, celui de vivre, et commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon âme est atteinte,
Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils...

Egis. Osez me suivre.

Mér. Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

Egis. Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous sa voix ? Êtes-vous reine et mère ?
Si vous l'êtes, venez.

Mér. Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang ; je vois le sang d'Alcide ;
Ah ! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. Ô mon fils ! mon cher fils !
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

Egis. Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

Mér. J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu ;
Polyphonte est haï ; mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime et l'on me fuit.

Egis. Quoi ! tout vous abandonne !
Ce monstre est à l'autel ?

Mér. Il m'attend.

Egis. Ses soldats
À cet autel horrible accompagnent ses pas ?

Mér. Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle :
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresser à ma suite, et ramper sous mes lois.
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,

De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.
Egis. Seul je vous y suivrai ; j'y trouverai des dieux
Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.
Mér. Ils t'ont trahi quinze ans.
Egis. Ils m'éprouvaient, sans doute.
Mér. Eh ! quel est ton dessein ?
Egis. Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis ; vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.
(*A Narbas, en l'embrassant.*)
Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage ;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

Scène V.

Narbas, Euryclès.

Nar. Que va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive et sûre
Justifierait les dieux en vengeant leur injure ;
Qu'Égisthe reprendrait son empire usurpé :
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Égisthe va se perdre à force de courage :
Il désobéira ; la mort est son partage.
Eur. Entendez-vous ces cris dans les airs élancés ?
Nar. C'est le signal du crime.
Eur. Écoutons.
Nar. Frémissez.
Eur. Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte
La reine en expirant a prévenu sa honte ;
Tel était son dessein dans son mortel ennui.[1]
Nar. Ah ! son fils n'est donc plus ! Elle eût vécu pour lui.
Eur. Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.
Nar. J'entends de tous côtés les cris des combattants,
Les sons de la trompette, et les voix des mourants ;
Du palais de Mérope on enfonce la porte.
Eur. Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous ?
Nar. Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux ?
Eur. Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

[1] ***Ennui***, est ici pour ***chagrin cruel.***

Nar. Quel sang va-t-on répandre ?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.
Eur. Grâces aux immortels ! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre. (*Il sort.*)
Nar. Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre !
Ô dieux ! rendez la force à ces bras énervés ;
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés ;
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

Scène VI.

Narbas, Isménie, peuple.

Nar. Quel spectacle ! Est-ce vous, Isménie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?
Ism. Ah ! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.
Nar. Mon fils est-il vivant ? Que devient notre reine ?
Ism. De mon saisissement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...
Nar. Que fait Égisthe ?
Ism. Il est... le digne fils des dieux ;
Égisthe ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.
Nar. Ô mon fils ! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains !
Ism. La victime était prête, et de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait du flambeau d'hyménée ;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels :
Il court ; c'était Égisthe ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache preparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il : dieux, prenez vos victimes.
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,

Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie ;
À côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève ; il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots ;
Déjà la garde accourt avec des cris de rage !
Sa mère... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animait ses efforts et ses pas !
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats :
C'est mon fils, arrêtez, cessez, troupe inhumaine ;
C'est mon fils ; déchirez sa mère, et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
À ces cris douloureux le peuple est agité ;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères ;
Les frères méconnus immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants ;
On marche, on est porté sur les corps des mourants :
On veut fuir, on revient ; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : Il est mort, il tombe, il est vainqueur.
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts, et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris ;
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

Nar. Arbitre des humains, divine providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence :
À nos malheurs passés mesure tes bienfaits ;
Ô ciel ! conserve Égisthe, et que je meure en paix !
Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

Scène VII.

Mérope, Isménie, Narbas, peuple, soldats. On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.

Mér. Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang ;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(*En courant vers Egisthe, qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte ;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?
Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

Nar. Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

Egis. Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un roi vengeur du crime ?

Mér. Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
À votre délivrance, à son âme intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans ?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Écoutez : le ciel parle : entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

Le peuple impatient verse
Il adore le roi que le ciel lu
Il bénit votre fils, il bénit vo
Il consacre à jamais ce redo
Chacun veut contempler son
On veut revoir Narbas : on v
Le nom de Polyphonte est pa
Celui de votre fils, le vôtre es
Ô roi ! venez jouir du prix de
Ce prix est notre amour ; il va
Égis. Elle n'est point à moi
Ainsi que le bonheur, la vertu
Allons monter au trône, en y pl
Et vous, mon cher Narbas, soy

ATHALIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR RACINE.

[JEAN RACINE, naquit à la Ferté-Milon en 1639. La douceur l'élégance, une délicieuse harmonie et une connaissance profonde du cœur humain, sont les principaux traits qui le caractérisent. Son style est d'une pureté qui fera toujours le désespoir de tous ceux qui écrivent. Presque toutes ses pièces sont des chefs-d'œuvre, et son Athalie, la plus parfaite de toutes, offre les plus brillantes images, ornées de tout ce que la poésie a de plus gracieux et de plus sublime. Il mourut à Paris en 1699.]

PERSONNAGES.

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochosias.
ATHALIE, veuve de Joram, aïeul de Joas.
JOAD, autrement JOÏADA, grand-prêtre.
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet.
SALOMITH, sœur de Zacharie.
ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.
AZARIAS, ISMAEL, et les TROIS AUTRES CHEFS des prêtres et des lévites.
MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.
NABAL, confident de Mathan.
AGAR, femme de la suite d'Athalie.
TROUPE de prêtres et de lévites.
SUITE d'Athalie.
LA NOURRICE de Joas.
CHŒUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Joad, Abner.

Abner. Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;

... des premiers temps n...
Le reste pour son Dieu mo...
Ou même s'empressant aux
Se fait initier à ses honteux
Et blasphème le nom qu'ont
Je tremble qu'Athalie, à ne
Vous-même de l'autel vous t
N'achève enfin sur vous ses
Et d'un respect forcé ne dépo

Joad. D'où vous vient aujo

Abn. Pensez-vous être sain
Dès long-temps elle hait cette
Qui rehausse en Joad l'éclat d
Dès long-temps votre amour po
Est traité de révolte et de sédit
Du mérite éclatant cette reine j
Hait surtout Josabet votre fidèl
Si du grand-prêtre Aaron Joad
De notre dernier roi Josabet est
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce
Plus méchant qu'Athalie, à tou
Mathan, de nos autels infâme d
Et de toute vertu zélé persécut
C'est peu que, le front ceint d'u
Ce lévite à Baal prête son minis
Ce temple l'importune, et son in
Voudrait anéantir le Dieu qu'il
Pour vous perd...

Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux :
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jésabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.
Joad. Celui[1] qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide ;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées
Lorsque d'Ochosias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche !
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
" Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
Du milieu de mon peuple exterminez le crime :
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes."
Abn. Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?

[1] Rien de plus sublime que ces quatre vers, empreints des sentiments religieux de l'auteur.

Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre en rayer les humains :
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.
Joad. Et quel temps fut jamais si fertile en miracles !
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? quoi ! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours :
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée ;
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés ;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée ?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire ;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.
Abn. Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils ?
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse ;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.
Joad. Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

Abn. Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...
Joad. Hé bien ! que feriez-vous ?
Abn. Ô jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants :
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.
Joad. Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits
Que sa parole est stable et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.
Abn. Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas ;
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

Scène II.

Joad, Josabet.

Joad. Les temps sont accomplis, princesse ; il faut parler ;
Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop long-temps ses promesses d'erreur :
Que dis-je ? le succès animant leur fureur :
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes Hébreux il aura le courage ;
Et déjà son esprit a devancé son âge.

Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois;
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.
Jos. Sait-il déjà son nom et son noble destin?
Joad. Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
À qui j'ai par pitié daigné servir de père.
Jos. Hélas! de quel péril je l'avais su tirer;
Dans quel péril encore il est près de rentrer!
Joad. Quoi! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne?
Jos. À vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort:
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre?
Joad. Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.
Jos. Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus...
Joad. À l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.
Jos. Qui donc opposez-vous contre ses satellites?
Joad. Ne vous l'ai-je pas dit? nos prêtres, nos lévites.
Jos. Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
À ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochosias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple et n'en brise les portes?

ira-t-il contre eux de vos ministres saints,
i, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
savent que gémir et prier pour nos crimes,
n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
it-être dans leurs bras Joas percé de coups...
Joad. Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?
u, qui de l'orphelin protége l'innocence,
fait dans la faiblesse éclater sa puissance ;
u qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
a d'exterminer Achab et Jézabel ;
u qui, frappant Joram le mari de leur fille,
jusque sur son fils poursuivi leur famille ;
u dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
r cette race impie est toujours étendu ?
Jos. Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
e je crains pour le fils de mon malheureux frère.
i sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
ec eux en naissant ne fut pas condamné ?
Dieu, le séparant d'une odieuse race,
faveur de David voudra lui faire grâce ?
Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit
rient à tout moment effrayer mon esprit.
princes égorgés la chambre était remplie :
poignard à la main l'implacable Athalie
carnage animait ses barbares soldats,
poursuivait le cours de ses assassinats.
s, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
ne figure encor sa nourrice éperdue,
i devant les bourreaux s'était jetée en vain,
faible, le tenait renversé sur son sein.
le pris tout sanglant. En baignant son visage
s pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
soit frayeur encore, ou pour me caresser,
ses bras innocents je me sentis presser.
and Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !
fidèle David c'est le précieux reste :
urri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
le connait encor d'autre père que toi.
r le point d'attaquer une reine homicide,
l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
t trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
serve l'héritier de tes saintes promesses,
ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

Joad. Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel:
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur:
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé:
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace:
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché!
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle!
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur!
L'heure me presse: adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

Scène III.

Josabet, Zacharie, Salomith, le Chœur.

Jos. Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas;
De votre auguste père accompagnez les pas.
Ô filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes:

hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
e offrande sied mieux que celle de nos pleurs !
nds déjà, j'entends la trompette sacrée,
temple bientôt on permettra l'entrée.
s que je me vais préparer à marcher,
ez, louez le Dieu que vous venez chercher.

Scène IV.

Le Chœur.

Tout le chœur chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Qu'on l'adore ce Dieu ; qu'on l'invoque à jamais ;
Son empire a des temps précédé la naissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence ;
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

Tout le chœur répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits :
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

Une autre.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains :
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

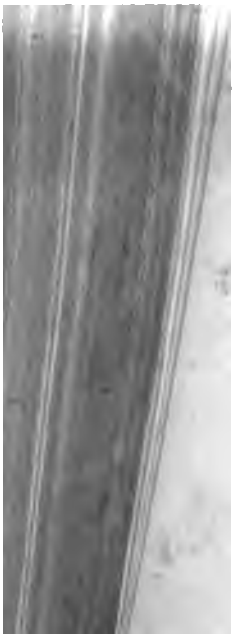
Une autre.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments ?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre ?

Une autre.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.[1]

[1] Amour n'est féminin qu'au pluriel.



Il nous donne ses loi
Pour tant de bie

O justice, ô bo

La

Des mers pour eux
D'un aride rocher fit so
Il nous donne ses lois,
Pour tant de biens,

Le

O divine, ô charı
Que de raisons, quel
D'engager à ce Dieu son

Une autr

Vous qui ne connaissez qu
Ingrats, un Dieu si bon me
Est-il donc à vos cœurs, en
Et si pénible de l'a
L'esclave craint le tyra
Mais des enfants l'amou
Vous voulez que ce Dieu vi
Et ne l'aimer

Tout le c

O divine, ô charmant
O justice, ô bonté sup
Que de raisons, quelle do
D'engager à ce Dieu son amo

ACTE DEUX

Scène Premi

Josabet. Sal

Zach. Ô ma mère !
Jos. Hé bien ? quoi ?
Zach. Le temple est profané,
Jos. Comment ?
Zach. Et du Seigneur l'autel abandonné.
Jos. Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.
Zach. Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes ;
Debout à ses côtés le jeune Éliacin
Comme moi le servait en long habit de lin :
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée ;
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... peut-on la nommer sans blasphême !
Une femme... C'était Athalie elle-même.
Jos. Ciel !
Zach. Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon père... ah ! quel courroux animait ses regards ?
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
" Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?"
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche :
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant ;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée ;
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner :
Surtout Éliacin paraissait l'étonner.
Jos. Quoi donc ! Éliacin a paru devant elle !
Zach. Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés ;
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés ;
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste.

Jos. Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes!
Sal. Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez!
Zach. Les jours d'Éliacin seraient-ils menacés?
Sal. Aurait-il de la reine attiré la colère?
Zach. Que craint-on d'un enfant sans support et sans père!
Jos. Ah! la voici. Sortons: il la faut éviter.

Scène III.

Athalie, Agar, Abner, suite d'Athalie.

Agar. Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
À vos sens agités venez rendre la paix.
Ath. Non, je ne puis; tu vois mon trouble et ma faiblesse.
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours!
(*Elle s'assied.*)

Scène IV.

Athalie, Abner, suite d'Athalie.

Abn. Madame, pardonnez si j'ose le défendre:
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel:
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi! vous de nos rois et la femme et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos lois? et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan; je vous laisse avec lui.
Ath. Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferme votre temple aux autres nations:
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.

que, dès l'enfance élevé dans les armes,
a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
l doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
rez.

Scène V.

Athalie, Mathan, Abner, suite d'Athalie.

Grande reine, est-ce ici votre place ?
rouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
vos ennemis que venez-vous chercher ?
temple profane osez-vous approcher ?
'ous dépouillé cette haine si vive...
Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
reux point ici rappeler le passé,
s rendre raison du sang que j'ai versé :
j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
rends point pour juge un peuple téméraire :
ue son insolence ait osé publier,
l même a pris soin de me justifier.
éclatants succès ma puissance établie
jusqu'aux deux mers respecter Athalie :
i Jérusalem goûte un calme profond ;
rdain ne voit plus l'Arabe vagabond
tier Philistin, par d'éternels ravages,
au temps de vos rois, désoler ses rivages ;
ien me traite et de reine et de sœur ;
le ma maison le perfide oppresseur,
vait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
e fier Jéhu tremble dans Samarie ;
tes parts pressé par un puissant voisin,
ai su soulever contre cet assassin,
aisse en ces lieux souveraine maîtresse.
ssais en paix du fruit de ma sagesse :
n trouble importun vient depuis quelques jours
s prospérités interrompre le cours.
ge (me devrais-je inquiéter d'un songe !)
ient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
ite partout ; partout il me poursuit.
ait pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
re Jézabel devant moi s'est montrée,
au jour de sa mort, pompeusement parée ;
lleurs n'avaient point abattu sa fierté ;
elle avait encor cet éclat emprunté

Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
" Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille." En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Abn. Grand Dieu !

Ath. Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'un robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus :
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre. Le peuple fuit ; le sacrifice cesse ;
Le grand-prêtre vers moi s'élance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu, son même air, son même habit de lin,

arche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
i-même. Il marchait à côté du grand-prêtre :
ntôt à ma vue on l'a fait disparaître.
quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
uoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
sage, Mathan, ce prodige incroyable ?
Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable...
Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
t-il ? de quel sang ? et de quelle tribu ?
Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
t fils de Joad, Josabet est sa mère ;
m'est inconnu.

Pourquoi délibérer ?
les deux, madame, il se faut assurer.
vez pour Joad mes égards, mes mesures ;
ne cherche point à venger mes injures ;
seule équité règne en tous mes avis :
i-même, après tout, fût-ce son propre fils,
it-il un moment laisser vivre un coupable ?
De quel crime un enfant peut-il être capable ?
Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
est juste et sage, et ne fait rien en vain.
erchez-vous de plus ?

Mais sur la foi d'un songe,
sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?
savez encor de quel père il est né,
est.

On le craint ; tout est examiné.
strés parents s'il doit son origine,
ndeur de son sort doit hâter sa ruine :
vulgaire obscur si le sort l'a placé,
orte qu'au hasard un sang vil soit versé ?
aux rois à garder cette lente justice ?
reté souvent dépend d'un prompt supplice.
s point les gêner d'un soin embarrassant :
on leur est suspect, on n'est plus innocent.
Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
urri dans la guerre aux horreurs du carnage,
geances des rois ministre rigoureux,
oi qui prête ici ma voix aux malheureux !
, qui lui devez des entrailles de père,
ministre de paix dans les temps de colère,
nt d'un zèle faux votre ressentiment,
à votre gré coule trop lentement !

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un faible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.
Ath. Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée :
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.
Abn. Je crains...
Ath. Manquerait-on pour moi de complaisance !
De ce refus bizarre où seraient les raisons ?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

Scène VI.

Athalie, Mathan, suite d'Athalie.

Mat. Enfin je puis parler en liberté ;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine ; n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour :
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre ?
Ath. Oui, vous m'ouvrez les yeux ;
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée :
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;
Souvent d'un grand desse n un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes,
À tous mes Tyriens faites prendre les armes.

Scène VII.

Joas, Josabet, Athalie, Zacharie, Abner, Salomith, deux Lévites, le Chœur, suite d'Athalie.

Jos., (*aux deux lévites.*)
Ô vous, sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.
Abn., (*à Josabet.*)
Princesse, assurez-vous,[1] je les prends sous ma garde.
Ath. Oh ciel! plus j'examine, et plus je le regarde...
C'est lui! d'horreur encor tous mes sens sont saisis :
(*Montrant Joas.*) Épouse de Joad, est-ce là votre fils?
Jos. Qui? lui, madame?
Ath. Lui.
Jos. Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.
Ath., (*à Joas.*) Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.
Jos. Le ciel jusqu'aujourd'hui...
Ath., (*à Josabet.*)
Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.
Jos. Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?
Ath. Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.
Jos., (*à part.*)
Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!
Ath. Comment vous nommez-vous?
Joas. J'ai nom Éliacin.
Ath. Votre père?
Joas. Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.
Ath. Vous êtes sans parents?
Joas. Ils m'ont abandonné.
Ath. Comment? et depuis quand?
Joas. Depuis que je suis né.

[1] *Assurez-vous*, pour *assurez-vous*.

Ath. Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?
Joas. Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.
Ath. Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?
Joas. Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.
Ath. Qui vous mit dans ce temple?
Joas. Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.
Ath. Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?
Joas. Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.
Ath. Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié!
Abn. Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible;
À moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.
Ath., (*à Joas et à Josabet.*)
Vous sortez?
Jos. Vous avez entendu sa fortune:
Sa présence à la fin pourrait être importune.
Ath. Non: revenez. Quel est tous les jours votre emploi?
Joas. J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.
Ath. Que vous dit cette loi?
Joas. Que Dieu veut être aimé:
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.
Ath. J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
À quoi s'occupe-t-il?
Joas. Il loue, il bénit Dieu.
Ath. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?
Joas. Tout profane exercice est banni de son temple.
Ath. Quels sont donc vos plaisirs?
Joas. Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel:
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies:
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Ath. Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.
Joas. Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !
Ath. Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.
Joas. Vous ne le priez point.
Ath. Vous pourrez le prier.
Joas. Je verrais cependant en invoquer un autre.
Ath. J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants Dieux.
Joas. Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame ; et le vôtre n'est rien.
Ath. Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.
Joas. Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.
Ath. Ces méchants, qui sont-ils ?
Josabet. Hé, madame ! excusez
Un enfant...
Ath., (*à Josabet.*) J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier ;
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier ;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :
À ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.
Joas. Comme votre fils !
Ath. Oui... Vous vous taisez ?
Joas. Quel père
Je quitterais ! et pour...
Ath. Hé bien ?
Joas. Pour quelle mère !
Ath., (*à Josabet.*)
Sa mémoire est fidèle : et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur :
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.
Jos. Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.
Ath. Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,

Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois;
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes:
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui, si, domtant ma faiblesse,
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance:
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.
Jos. Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.
Ath. Ce Dieu, depuis long-temps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.
Abn., (*à Josabet.*) Je vous l'avais promis;
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

Scène VIII.

Joad, Josabet, Joas, Zacharie, Abner, Salomith, Lévites, le Chœur.

Jos. (*à Joad.*) Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur?
Joad. J'entendais tout, et plaignais votre peine.
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.
(*à Joas en l'embrassant.*)
Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage;
Je reconnais, Abner, ce service important:
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Vous nous, dont cette femme impie et meurtrière

A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons ; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

Scène IX.

Le Chœur.

Une des filles du chœur.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux !
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

Une autre.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.

Une autre.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ! Es-tu fils de quelque saint prophète ?

Une autre.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle :
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

Une autre chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même ;
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance :
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Tout le chœur.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

La même voix seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance.
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Tout le chœur.

Heureux heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

Une voix seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins !

Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

Une autre.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-temps habité
Comment as-tu du ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

Tout le chœur.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

La même voix continue.

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements,
Et bénissait son Dieu, son seigneur, et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

Une voix seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver;
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?

Une autre.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

Une autre.

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain?

Tout le chœur.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

Une voix seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur!
À leur réveil, (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
À toute la race coupable.

Tout le chœur.

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

ACTE TROISIÈME.

Scène Première.

Mathan, Nabal, le Chœur.

Mat. Jeunes filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret.
Une des filles du Chœur.
Mathan ! Ô Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !
Nab. Hé quoi ! tout se disperse et fuit sans vous répondre.
Mat. Approchons.

Scène II.

Zacharie, Mathan, Nabal.

Zach. Téméraire, où voulez-vous passer ?
Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :
C'est des ministres saints la demeure sacrée :
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel :
Et devant le Seigneur maintenant prosternée
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.
Mat. Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler :
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

Scène III.

Mathan, Nabal.

Nab. Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion ?
D'où naît dans ses conseils cette confusion ?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.

Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?
Mat. Ami, depuis deux jours je ne la connais plus,
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme.
Elle flotte, elle hésite ; en un mot elle est femme.
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du ciel ;
Elle-même à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence :
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.
" Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit ; on commence à vanter ses aïeux :
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise."
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eût un effet si prompt.
" Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage."
Nab. Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...
Mat. Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache[1] est visible.
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.

[1] *Attache*, pour *attachement*.

Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste :
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste ;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

Nab. Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël
Je ne sers ni Baal ni le Dieu d'Israël.

Mat. Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours ?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir ;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir ?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carriere,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degré de l'oreille des rois ;
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices :
Je leur semai de fleurs le bord des précipices :
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse ;
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée ;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux ;
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise :
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
À force d'attentats perdre tous mes remords!
Mais voici Josabet.

Scène IV.

Josabet, Mathan, Nabal.

Mat. Envoyé par la reine
Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad, accusé de dangereux complots,
Allait de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services:
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage:
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parents, qu'elle dit qu'elle a vu.

Jos. Éliacin?

Mat. J'en ai pour elle quelque honte:
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte.
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.

Jos. Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

Mat. Pourriez-vous un moment douter de l'accepter?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

Jos. J'admirais si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

Mat. De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?

Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?
Songez-y : vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.
Jos. Quel bruit ?
Mat. Que cet enfant vient d'illustre origine ;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.
Jos. Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...
Mat. Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que du mensonge implacable ennemie,
Josabet livrerait même sa propre vie
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?
Une profonde nuit enveloppe sa race ?
Et vous-même ignorez de quels parents issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu !
Parlez, je vous écoute, et suis prêt à vous croire.
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.
Jos. Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer !
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge règne et répand son poison :
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ?

Scène V.

Joad, Josabet, Mathan, Nabal.

Joad. Où suis-je ? de Baal ne vois-je pas le prêtre ?
Quoi ? fille de David, vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Et qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?
Mat. On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.
Joad. Hé bien ! que nous fait-elle annoncer de sinistre ?

Déjà sont à ta porte et deman
Mat., (*troublé.*)
Avant la fin du jour... on ver
Doit... Mais sortons, Nabal.
Nab. Où
De vos sens étonnés quel désor
Voilà votre chemin.

SCÈNE

Joad, Jos

Jos. L'orage se dé
Athalie en fureur demande Éliac
Déjà de sa naissance et de votre d
On commence, seigneur, à percer
Peu s'en faut[1] que Mathan ne m'a
Joad. Au perfide Mathan qui l'
Votre trouble à Mathan n'a-t-il po
Jos. J'ai fait ce que j'ai pu pou
Cependant croyez-moi, seigneur, l
Réservons cet enfant pour un tem
Tandis que les méchants délibèrer
Avant qu'on l'environne, avant qu
Une seconde fois souffrez que je l
Les portes, les chemins lui sont en
Faut-il le transporter aux plus affi
Je suis prête ; je sais une
Par où, sans

Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire :
On peut dans ses états le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel,
À moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune ?
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?
Joad. Quels timides conseils m'osez-vous suggérer !
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?
Jos. Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?
À ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?
Joad. Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples ;
Jéhu sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non ; c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher :
Montrons Éliacin ; et, loin de la cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée :
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

Scène VII.

Joad, Josabet, Azarias, suivi du chœur et de plusieurs lévites

Joad. Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé ?
Aza. J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.
Joad. N'y reste-il que vous et vos saintes cohortes ?
Aza. De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui ; tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

Joad. Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous ?
Une des filles du Chœur.
Hé ! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous ?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.
Une autre. Hélas ! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois, Jahel,[1]
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.
Joad. Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle !
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même ; il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

Le Chœur chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

Joad. Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se reveille.
(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*)
Comment en un plomb vil l'or pur[2] s'est-il changé ?...
Quel est dans le lieu saint ce pontife[3] égorgé ?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide ;

---

[1] Juges, ch. 4. [2] Joas. [3] Zacharie

on amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
encens à ses yeux est un encens souillé...
ù menez-vous ces enfants et ces femmes ?[1] »
eigneur a détruit la reine des cités :
prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
ple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
lle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?
ta. Ô saint temple !
s. Ô David !
Chœur. Dieu de Sion, rappelle,
pelle en sa faveur tes antiques bontés.
a symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.)
ad. Quelle Jérusalem nouvelle
du fond du désert brillante de clartés,
orte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez.
salem renaît[2] plus charmante et plus belle ;
D'où lui viennent de tous côtés
enfants[3] qu'en son sein elle n'a point portés !
, Jérusalem, lève ta tête altière ;
arde tous ces rois de ta gloire étonnés :
rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière :
peuples à l'envi marchent à ta lumière.
reux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur !
s. Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur
s rois de qui doit descendre ce sauveur...
ad. Préparez, Josabet, le riche diadème
sur son front sacré David porta lui-même.
ux lévites.)
ous, pour vous armer suivez-moi dans ces lieux
e garde caché, loin des profanes yeux,
ormidable amas de lances et d'épées
du sang philistin jadis furent trempées,

[1] Captivité de Babylone. [2] L'Église. [3] Les Gentils.

Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage ?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

Scène VIII.

Salomith, le Chœur.

Salomith.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !
Dieu tout-puissant, sont-ce là les premices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels ?

Une des filles du chœur.

Quel spectacle à nos yeux timides !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix ?

Une autre.

D'où vient que pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger ?
D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

Salomith.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever sa voix !

Une autre.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

Salomith.

Le Seigneur a daigné parler ;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre !
S'arme-t-il pour nous défendre !
S'arme-t-il pour nous accabler ?

Tout le chœur chante.

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour !

Une voix seule.

Sion ne sera plus ; une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

Une autre voix.

Dieu protége Sion ; elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

La première.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

La seconde.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

La première.

Dans un gouffre profond Sion est descendue

La seconde.

Sion a son front dans les cieux.

La première.

Quel triste abaissement !

La seconde.

Quelle immortelle gloire !

La première.

Que de cris de douleur !

La seconde.

Que de chants de victoire !

Une troisième.

Cessons de nous troubler ; notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

Toutes trois.

Révérons sa colère ;
Espérons en son amour.

Une autre.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

ACTE QUATRIÈME.

Scène Première.

Joas, Josabet, Zacharie, Salomith, un Lévite, le Chœur.

Sal. D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

Jos., (*à Zacharie.*)

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

Joas. Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.
Jos. Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.
Joas. Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah! princesse! gardez d'en profaner la gloire!
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...
Jos., (*lui essayant le diadème.*)
Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.
Joas. Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche
Princesse, vous pleurez! quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère?
Hélas? un fils n'a rien qui ne soit à son père.
Jos. Voici qui vous dira les volontés des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

Scène II.

Joad, Joas.

Joas. (*courant dans les bras du grand-prêtre.*)
Mon père!
Joad. Hé bien, mon fils?
Joas. Qu'est-ce donc qu'on prépare?
Joad. Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle;
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?
Joas. Je me sens prêt,[1] s'il veut, de lui donner ma vie.
Joad. On vous a lu souvent l'histoire de nos rois;
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème?
Joas. Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,[2]

---

[1] L'adjectif *prêt* doit être régi par la préposition *à*. Il se distingue ainsi de l'adverbe *près*, qui est gouverné par *de*.
[2] Deut. ch. 17.

Sur la richesse et l'or ne met point son appui ;
Craint le Seigneur son Dieu ; sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.
Joad. Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
À qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?
Joas. David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.
Joad. Ainsi, dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochozias ?
Joas. Ô mon père !
Joad. Achevez, dites : que vous en semble ?
Joas. Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !
(*Joad se prosterne à ses pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi !
Joad. Je vous rends le respect que je dois à mon roi,
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.
Joas. Joas ! moi ?
Joad, (*se relevant.*) Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
À vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées
Du ministère saint tour-à-tour honorées.

Scène III.

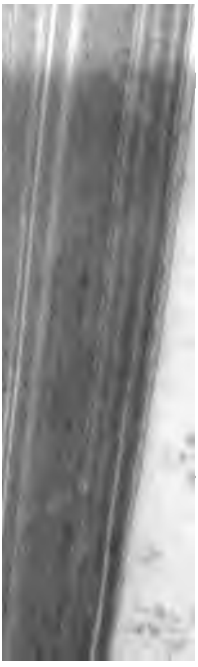
Joas, Joad, Azarias, Ismaël, trois autres chefs des Lévites.

Joad. Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.
Aza. Quoi ! c'est Éliacin ?
Ism. Quoi ! cet enfant aimable...
Joad. Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,

Joas. Hélas! de tant d'am
Mon père, quel moyen de m'
Joad. Gardez pour d'autre
Voilà donc votre roi, votre
J'ai pris soin jusqu'ici de vous
Ministres du Seigneur, c'est à
Bientôt de Jézabel la fille meu
Instruite que Joas voit encor la
Dans l'horreur du tombeau vien
Déjà, sans le connaître, elle veu
Prêtres saints, c'est à vous de pr
Il faut finir des Juifs le honteux
Venger vos princes morts, releve
Et faire aux deux tribus reconnai
L'entreprise, sans doute, est gran
J'attaque sur son trône une reine
Qui voit sous ses drapeaux march
De hardis étrangers, d'infidèles H
Mais ma force est au Dieu dont l'i
Songez qu'en cet enfant tout Israë
Déjà ce Dieu vengeur commence
Déjà, trompant ces soins, j'ai su v
Elle nous croit ici sans armes, san
Couronnons, proclamons Joas en d
De là, du nouveau prince intrépid
Marchons, en invoquant l'arbitre d
Et, réveillant la foi dans
Jusque

Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
Frappez et Tyriens et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
À ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.
Aza., (*au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.*)
Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus!
Joad. Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?
Joas. Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer?
Joad. Ô mon fils,[1] de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes:
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur:
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abyme en abyme,

[1] Ce passage d'une délicieuse poésie, et rempli d'utiles enseignements, ne saurait être trop admiré.



aux méchants,
Entre le pauvre et vous vo
Vous souvenant, mon fils, q
Comme eux vous fûtes pauv
Joas, (au milieu de la tabl
Je promets d'observer ce qu
Mon Dieu, punissez-moi si je
Joad. Venez ; de l'huile s
Paraissez, Josabet ; vous pou

Scèn

Joas, Joad, Josabet, Zacharie,
autres chefs des L

Josabet, (embrassant Joas.)
Ô roi, fils de David !
Joas. Ô mon uniq
Venez, cher Zacharie, embrass
Jos., (à Zacharie.)
Aux pieds de votre roi prosterne
(*Zacharie*
Joad, (pendant qu'ils s'embrass
Enfants, ainsi toujours puissiez-vo
Jos., (à Joas.)
Vous savez donc quel sang vous a
Joas. Et je sais quelle main sau
Jos. De votre nom, Joas, je puis
Joas. Joas ne cesse

On voit luire des feux parmi des étendards,
Et sans doute Athalie assemble son armée :
Déjà même au secours toute voie est fermée ;
Déjà le sacré mont, où le temple est bâti,
D'insolents Tyriens est partout investi ;
L'un d'eux en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.
Jos., (*à Joas.*)
Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu ;
Dieu ne se souvient plus de David votre père.
Joad, (*à Josabet.*)
Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour ?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudrait que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs sur son fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
Vous, le côté de l'ourse ; et vous, de l'occident ;
Vous le midi. Qu'aucun par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps et ne se précipite ;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le roi.
(*A Joas.*) Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace ;
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir ;
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.
(*A un lévite.*) Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.
(*Au chœur.*) Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

Scène VI.

Salomith, le Chœur.

Le chœur chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez :
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez :
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

Une voix seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

Une autre.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

Le chœur.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

Une voix seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre ;
De son joug importun délivrons les mortels ;
Massacrons tous ses saints ; renversons ses autels ;
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire ;
Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

Le chœur.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

Une voix seule.

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

Une autre.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés ?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

Le chœur.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

Une des filles du chœur, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

Salomith.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

ACTE CINQUIÈME.

Scène Première.

Zacharie, Salomith, le Chœur.

Sal. Cher Zacharie, hé bien ? que nous apprenez-vous ?
Zach. Redoublez au Seigneur votre ardente prière :
Peut-être nous touchons à notre heure dernière ;
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.
Sal. Que fait Joas ?
Zach. Joas vient d'être couronné :
Le grand-prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
Oh ciel ! dans tous les yeux quelle joie était peinte
À l'aspect de ce roi racheté du tombeau !
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau ;
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ces soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,
À l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,
Jurait de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.
Sal. Ce secret au-dehors est-il aussi semé ?
Zach. Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfants de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée ;
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : Vive le roi Joas !
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain :
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.

Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
Ô crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente!
Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
Muette et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

Sal. Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

Zach. Dissipez vos alarmes;
Dieu nous envoie Abner.

Scène II.

Abner, Joad, Josabet, Zacharie, Salomith, Ismaël, deux Lévites, le Chœur.

Joad. En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disait que d'Achab la fille sacrilége
Avait, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

Abn. Oui, seigneur; elle a craint mon zèle et mon courage:
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendais que, le temple en cendre consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

Joad. Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce?

Abn. Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe
Elle m'a fait venir; et d'un air égaré:

'Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle ; un feu vengeur va le réduire en cendre,
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
À deux conditions peuvent se racheter.
Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand-prêtre laissé.
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre."

Joad. Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

Abn. Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret ;
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,
Et, portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

Joad. Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

Abn. Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par sa mort le ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit, presque en naissant, à périr condamné :
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin ;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable ?
Du moins, et Josabet comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ;
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
(*A Josabet.*) Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?

Hé quoi! pour un enfant qui vous est étranger,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore?
Que feriez-vous de plus si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux?
Jos., (*bas à Joad.*)
Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse:
Que ne lui parlez-vous?
Joad. Il n'est pas temps, princesse.
Abn. Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan près d'Athalie étincelant de rage
Demande le signal et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le temps de respirer:
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un faible secours;
Votre austère vertu n'en peut être frappée:
Hé bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée;
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant.
Joad. Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté,
La garde en fut commise à ma fidélité;
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière:
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter; nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée;
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur:
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur,
Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant, si craint, si redouté,
Do votre cœur, Abner, je connais l'équité,

Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance :
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.
Abn. Ah ! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui :
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

Scène III.

Joad, Josabet, Zacharie, Salomith, Ismaël, deux Lévites, le Chœur.

Joad. Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie !
Ismaël, écoutez. (*Il lui parle bas.*)
Jos. Puissant maître des cieux.
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime !
Joad. Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps ;
Suivez de point en point ces ordres importants :
Surtout qu'à son entrée et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas ;
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.
(*A un lévite.*) Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi :
Appelez tout le peuple au secours de son roi ;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

Scène IV.

Joas, Joad, Josabet, Zacharie, Salomith, Azarias, troupes de Prêtres et de Lévites, le Chœur

Joad. Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu ;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.
(*Ils se cachent tous.*)
Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,

Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance,
Mais ne la craignez point ; songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.
(*Il tire un rideau.*)
Vous changez de couleur, princesse !
Jos. Ah ! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?
Quoi ? ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...
Joad. Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

Scène V.

Athalie, Joas, Joad, Josabet, Abner, suite d'Athalie. Joas est caché derrière le rideau.

Ath., (*à Joad.*) Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse à mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter :
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ?
Joad. Sur-le-champ tu seras satisfaite ;
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.
(*Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône : sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche ; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.*)
Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine ? De ton poignard connais du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.
Abn. Ciel !

Ath., (*à Joad.*) Perfide !
Joad. Vois-tu cette Juive fidèle
nt tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle ?
fut par Josabet à ta rage enlevé :
temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
s trésors de David voilà ce qui me reste.
Ath. Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi !
Joad. Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi !
(Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du tem-
, et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.)
Ath. Où suis-je ? Ô trahison ! ô reine infortunée !
rmes et d'ennemis je suis environnée !
Joad. Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée :
nds-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.
Ath. Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats ?
:he Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas !
Abn. Reine, Dieu m'est témoin...
Ath. Laisse là ton Dieu, traître,
venge-moi.
Abn., (*se jetant aux pieds de Joas.*)
Sur qui ? Sur Joas ! sur mon maître !
Ath. Lui Joas ? Lui ton roi ? Songez, méchants, songez
e mes armes encor vous tiennent assiégés.
ntends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

Scène VI.

aël, Joas, Joad, Athalie, et tous les acteurs de la scène précédente.

sm., (*à Joad.*)
gneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis :
tranger est en fuite, et le Juif est soumis.
mme le vent dans l'air dissipe la fumée,
voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
s lévites, du haut de nos sacrés parvis,
)chozias au peuple ont annoncé le fils,
conté son enfance au glaive dérobée,
la fille d'Achab dans le piége tombée.
tout en même-temps la trompette a sonné :
es sons et leurs cris dans son camp étonné

femmes, vieillards, enfants
Bénissent le Seigneur et cel
Tous chantent de David le f
Baal est en horreur dans la s
De son temple profane on a l
Mathan est égorgé.

Ath. Dieu des J
Oui, c'est Joas : je cherche ei
Je reconnais l'endroit où je le
Je vois d'Ochozias et le port et
Tout me retrace enfin un sang
David, David triomphe ; Achal
Impitoyable Dieu, toi seul as to
C'est toi qui, me flattant d'une v
M'as vingt fois en un jour à moi
Tantôt pour un enfant excitant n
Tantôt m'éblouissant de tes riche
Que j'ai craint de livrer aux flar
Qu'il règne donc ce fils, ton soin
Et que pour signaler son empire
On lui fasse en mon sein enfonce
Voici ce qu'en mourant lui souh
Que dis-je souhaiter ! je me flatt
Qu'indocile à ton joug, fatigué d
Fidèle au sang d'Achab qu'il a r
Conforme à son aïeul, à son père
On verra de David l'héritier
Abolir tes l

Scène VII.

Joas, Joad, Josabet, Abner, et tous les acteurs de la scène précédente.

Joas, (*descendu de son trône.*)
Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
D'étournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.
Joad, (*aux lévites.*)
Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

Scène VIII.

Un Lévite, Joas, Joad, et tous les acteurs de la scène précédente.

Joad, (*au lévite.*)
Hé bien, de cette impie a-t-on puni l'audace ?
Le Lévite. Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, long-temps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.
Joad. Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

CINNA

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PAR CORNEILLE.

[Pierre Corneille, né à Rouen en 1606, est le père de la scène tragique en France.

Ce génie vigoureux et sublime est remarquable dans l'art d'imaginer des plans hardis, de les varier et d'y faire agir ces puissants ressorts qui attachent le cœur et l'esprit par la grandeur des images. Son style n'est pas toujours très pur, et se ressent parfois de la rudesse du temps où il vivait ; mais quand il exprime une idée sublime, il ne manque jamais d'unir la force à la précision. C'est le Shakspeare des Français. Ses chefs-d'œuvre sont : le Cid, Cinna, Horace, Polyeucte, Rodogune, Pompée Il mourut à Paris en 1684.]

PERSONNAGES.

Octave César Auguste, empereur de Rome.
Livie, impératrice.
Cinna, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.
Maxime, autre chef de la conjuration.
Émilie, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.
Fulvie, confidente d'Émilie.
Polyclète, affranchi d'Auguste.
Évandre, affranchi de Cinna.
Euphorbe, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

ACTE PREMIER.

Scène Première.

Emilie.

Impatients désirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire ;

Durant quelques moments souffrez que je respire,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré,
Du trône où je le vois fait le premier degré ;
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine et l'effet de ma rage ;
Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste ;
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le suivre exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Je demander du sang, c'est exposer le tien.
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ;
L'issue en est douteuse, et le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir son dessein ;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper,
Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut en tombant écraser sous sa chûte.
Ah ! cesse de courir à ce mortel danger :
Te perdre en me vengeant ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?
Et quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
Cessez, vaines frayeurs, cessez lâches tendresses,
De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ;
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus.
Oui céder c'est ta gloire, et le vaincre ta honte ;

Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte;
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

Scène II.

Emilie, Fulvie.

Emi. Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
S'il me veut posséder, Auguste doit périr;
Sa tête est le seul prix dont il peut[2] m'acquérir:
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.
Ful. Elle a, pour la blâmer, une trop juste cause:
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez venger.
Mais, encore une fois, souffrez que je vous die[3]
Qu'une si juste ardeur devrait être attiédie:
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paraît si déclarée
Que vous êtes chez lui la plus considérée;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.
Emi. Toute cette faveur ne me rend pas mon père;
Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses:
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage;
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage;
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains.
Je recevrais de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie:
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.
Ful. Quel besoin toutefois de passer pour ingrate?

---

[1] Permettant à mon devoir de te maîtriser.
[2] Pour *auquel il peut.*
[3] Pour *dise.* Licence poétique.

Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi.
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,
Qu'à son ambition ont immolés ses crimes,
Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne saurait long-temps vivre.
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

Emi. Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?
Et je satisferai des devoirs si pressants
Par une haine obscure et des vœux impuissants ?
Sa perte, que je veux, me deviendrait amère
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père ;
Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,
Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parents
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ;
Et faisons publier par toute l'Italie :
" La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie :
On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix."

Ful. Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez ;
Combien à cet écueil se sont déjà brisés :
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

Emi. Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;
Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose ;
Je veux, et ne veux pas, je m'emporte, et je n'ose ;
Et mon devoir, confus, languissant, étonné,
Cède aux rebellions de mon cœur mutiné.
Tout beau,[1] ma passion, deviens un peu moins forte ;
Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe ;
Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.

[1] Doucement.

De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne, et quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise la vie est maître de la sienne :
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit ;
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;
Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire :
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire ;
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui ;
Et c'est à faire[1] enfin à mourir après lui...
Mais, le voici qui vient.

Scène III.

Cinna, Émilie, Fulvie.

Emi. Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

Cin. Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue ;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort ;
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'alégresse
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse ;
Et tous font éclater un si puissant courroux
Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

Emi. Je l'avais bien prévu que pour un tel ouvrage
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

Cin. Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.
" Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.

[1] Il faut faire en sorte de mourir après lui.

Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
À ce tigre altéré de tout le sang romain :
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
Combien de fois changé de partis et de ligues,
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi !"
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles ;
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté ;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers,
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître ;
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires :
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang[1] de ses enfants ;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire ;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits[2]
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

[1] Pour *dans le sang*.

[2] Le sens est : *Je ne puis exprimer par tant d'horribles traits qu'une idée imparfaite, &c.*

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
À quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu temps ;[1] et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : " Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste ;
Et que juste une fois il s'est privé d'appui,
Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur, ni de maître ;
Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
Demain au capitole il fait un sacrifice ;
Qu'il en soit la victime ; et faisons en ces lieux
Justice à tout le monde à la face des dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;
C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe :
Et je veux pour signal que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le sein.
Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;
Faites voir après moi si vous vous souvenez
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés."
À peine ai-je achevé que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte,

[1] Pour *perdu de temps*.

L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur ;
César celui de prince, ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie ;
Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'éleve à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.
Emi. Ne crains point de succès qui souille ta mémoire
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie ;[1]
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie ?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse :
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et, par les vœux de tous, leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie :
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi bien que la gloire Émilie est ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent...
Mais, quelle occasion mène Évandre vers nous ?

Scène IV.

Cinna, Emilie, Evandre, Fulvie.

Evan. Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.
Cin. Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandre ?
Evan. Polyclète est encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher.

---

[1] Pour *Brutus et Cassius.*

Je vous en donne avis de peur d'une surprise:
Il presse fort.
Emi. Mander les chefs de l'entreprise!
Tous deux! en même temps! vous êtes découverts.
Cin. Espérons mieux, de grâce!
Emi. Ah! Cinna, je te perds!
Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi! tous deux! et sitôt que le conseil est pris!
Cin. Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne:
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne;
Maxime est comme moi de ses plus confidents;
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.
Emi. Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna; ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême;
Et, puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger;
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère:
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père;
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment;
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.
Cin. Quoi! sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts et la cause publique!
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser!
Que feront nos amis si vous êtes déçue?
Emi. Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue?
Cin. S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez, brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais suspect à tarder davantage;
Adieu: raffermissez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux:
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie;
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.
Emi. Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient:
Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse;

Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
À ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance ;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne ;
Ta mort emportera mon âme vers la tienne ;
Et mon cœur, aussitôt percé des mêmes coups...

Cin. Ah ! souffrez que tout mort je vive encore en vous ;
Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre ; aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis ;
Et, leur parlant tantôt des misères romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
D'un si parfait amour ne trahit les secrets.
Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

Emi. Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit et le mien.
Mais si mon amitié par là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
Je fais de ton destin des règles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

Cin. Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

Emi. Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

ACTE DEUXIÈME.

Scène Première.

Auguste, Cinna, Maxime, troupe de Courtisans.

Aug. Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)
Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune

D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie ;
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
Le grand César mon père en a joui de même :
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
L'autre tout débonnaire, au milieu du sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire ;
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur :
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées ;
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe[1] et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;
Traitez-moi, comme ami, non comme souverain ;
Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main :
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque ou d'une république ;
Votre avis est ma règle ; et, par ce seul moyen,

[1] Pour *Agrippa*.

Je veux être empereur, ou simple citoyen.

Cin. Malgré notre surprise et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
À ces rares vertus qui vous ont fait monarque :
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
Rome est dessous[1] vos lois par le droit de la guerre
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre :
Vos armes l'ont conquise ; et tous les conquérants,
Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes princes.
C'est ce que fit César : il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui :
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste ;
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées ;
Un plus puissant démon veille sur vos années :
On a dix fois sur vous attenté sans effet :
Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute ;
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

Max. Oui ; j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,

---

[1] Pour *sous*. *Dessous* ne prend point de régime.

vous seul ne pourriez pas
Et seriez devenu, pour avo
Esclave des grandeurs où v
Possédez-les, seigneur, sans
Loin de vous captiver, souffi
Et faites hautement connaitr
Que tout ce qu'elles ont est a
Votre Rome autrefois vous dc
Vous lui voulez donner votre
Et Cinna vous impute à crime
La libéralité vers' le pays nata
Il appelle remords l'amour de l
Par la haute vertu la gloire est
Et ce n'est qu'un objet digne de
Si de ses pleins effets l'infamie e
Je veux bien avouer qu'une acti
Donne à Rome bien plus que vo
Mais commet-on un crime indigi
Quand la reconnaissance est au-
Suivez, suivez, seigneur, le ciel
Votre gloire redouble à mépriser
Et vous serez fameux chez la pc
Moins pour l'avoir conquis, que
Le bonheur peut conduire à la g
Mais, pour y renoncer, il faut la
Et peu de généreux vont jusqu'à
Après un sceptre acquis
Considére-

Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :
On a fait contre vous dix entreprises vaines,
Peut-être que l'onzième[1] est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui, pour vous conserver, n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers :
Il est beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire
Quand nous avons pu vivre et croître[2] notre gloire.

Cin. Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux ;
L'autorité livrée aux plus séditieux :
Des petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Les plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit ;
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états c'est l'état populaire.

Aug. Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois, que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfants,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

Max. Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée :
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison ;
La coutume l'emporte, et non pas la raison ;

---

[1] Pour *la onzième*. Licence poétique. La voyelle ne s'élide pas devant *onze*.
[2] Pour *accroître*. Croître a un régime indirect.

Chaque peuple a le sien co
Qu'on ne saurait changer s
Telle est la loi du ciel, dont
Sème dans l'univers cette d
Les Macédoniens aiment le
Et le reste des Grecs la libe
Les Parthes, les Persans, ve
Et le seul consulat est bon po
Cin. Il est vrai que du ciel
Départ à chaque peuple un di
Mais il n'est pas moins vrai qu
Change selon les temps, comm
Rome a reçu des rois ses murs
Elle tient des consuls sa gloire
Et reçoit maintenant de vos rar
Le comble souverain de ses pro
Sous vous, l'état n'est plus en p
Les portes de Janus par vos mai
Ce que, sous ses consuls, on n'a
Et qu'a fait voir comme eux le
Max. Les changements d'état
Ne coûtent point de sang, n'ont
Cin. C'est un ordre des dieux
De nous vendre bien cher les gr
L'exil des Tarquins même ensa
Et nos premiers consuls nous on
Max. Donc votre
Que

Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon aïeul, Marc-Antoine de vous;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.[1]
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire;[2]
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté:
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté;
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son âme effrayée.
Si, jaloux de son heur[3] et las de commander,

---

[1] Pour *de ne se plus diviser.*

[2] Il fallait, *Elle est sortie.* On ne dit pas: *Respirer des maux, mais respirer après les maux*, qui est l'idée de l'auteur.

[3] *Heur*, pour *bonheur.*

Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître ;
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

Aug. N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte :
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte,
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire.
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'état et ma personne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile :
Allez donner mes lois à ce terroir fertile ;
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie ;
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que, si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu ; j'en veux porter la nouvelle à Livie.

Scène II.

Cinna, Maxime.

Max. Quel est votre dessein après ces beaux discours ?
Cin. Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.
Max. Un chef de conjurés flatte la tyrannie !
Cin. Un chef de conjurés la veut voir impunie !
Max. Je veux voir Rome libre.

Cin. Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête!
C'est trop semer d'appas, et c'est trop inviter,
Par son impunité, quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne;
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé:
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.
Max. Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste:
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.
Cin. La faute de Cassie, et ses terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'état sous des lois tyranniques;
Mais nous ne verrons point de pareils accidents
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.
Max. Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence:
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.
Cin. C'en est encor bien moins alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine;
Employer la douceur à cette guérison;
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.
Max. Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.
Cin. Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.
Max. Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.
Cin. On en sort lâchement si la vertu n'agit.
Max. Jamais la liberté ne cesse d'être aimable;
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.
Cin. Ce ne peut-être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.
Max. Donc pour vous Émilie est un objet de haine?
Cin. La recevoir de lui me serait une gêne.

Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts
Je saurai le braver jusque dans les enfers ;
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

Max. Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père ?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

Cin. Ami, dans ce palais on peut nous écouter ;
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

ACTE TROISIÈME.

Scène Première.

Maxime, Euphorbe.

Max. Lui-même il m'a tout dit : leur flamme est mutuelle ;
Il adore Émilie, il est adoré d'elle ;
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer ;
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

Euph. Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance ;
La ligue se romprait s'il s'en était démis,
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

Max. Ils servent à l'envi la passion d'un homme
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome ;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, et je sers mon rival.

Euph. Vous êtes son rival ?

Max. Oui ; j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter.
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève ;
Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève :
J'avance des succès dont j'attends le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

Euph. L'issue en est aisée : agissez pour vous-même ;

D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ;
Gagnez une maîtresse, accusant un rival.
Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Émilie.
Max. Quoi ! trahir mon ami !
Euph. L'amour rend tout permis :
Un véritable amant ne connaît point d'amis ;
Et même avec justice on peut trahir un traître
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.
Max. C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.
Euph. Contre un si noir dessein tout devient légitime.
On n'est point criminel quand on punit un crime.
Max. Un crime par qui Rome obtient sa liberté !
Euph. Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté :
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;
Le sien, et non la gloire, anime son courage ;
Il aimerait César s'il n'était amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.
Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme ?
Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave ;
Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.
Max. Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
À tous nos conjurés l'avis serait funeste ;
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable ;
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable :
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.
Euph. Auguste s'est lassé d'être si rigoureux.
En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.
Max. Nous disputons en vain ; et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Émilie :
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne ;

Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
Et ne fais point d'état[1] de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense ?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr ;
Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir !

Euph. C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile :
L'artifice pourtant vous y peut-être utile ;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser ;
Et du reste, le temps en pourra disposer.

Max. Mais si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

Euph. Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudrait des miracles.
J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

Max. Éloigne-toi ; dans peu j'irai te retrouver :
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

Scène II.

Cinna, Maxime.

Max. Vous me semblez pensif.

Cin. Ce n'est pas sans sujet.

Max. Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

Cin. Émilie et César. L'un et l'autre me gêne ;[2]
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins !
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme !
Je sens au fond du cœur mille remords cuisants,
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents.
Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous moments me tue :
Il me semble sur-tout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Écouter nos avis, m'applaudir, et me dire :

---

[1] *Je ne fais point d'état*, je n'attache point de valeur à.

[2] *Me gêne*, pour *me gênent*. L'un et l'autre, exige le verbe au pluriel.

"Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part."
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
Ah ! plutôt... Mais, hélas ! j'idolâtre Émilie ;
Un serment exécrable à sa haine me lie ;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :
Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux ;
Je deviens sacrilège, ou je suis parricide ;
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

Max. Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;
Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

Cin. On ne les sent aussi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée :
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise ;
Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir.

Max. Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude :
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude ;
Et fut contre un tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause,
De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté ;
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée :
De la main de César Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
Mais entendez crier Rome à votre côté :
"Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;
Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
Ne me préfère pas le tyran qui m'oppresse."

Cin. Ami, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,

Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte :
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié[1]
Qui ne peut expirer sans me faire pitié ;
Et laisse-moi, de grâce, attendant Émilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie.
Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

Max. Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de votre faiblesse :
L'entretien des amants veut un entier secret ;
Adieu : je me retire en confident discret.

Scène III.

Cinna.

Donne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude et de ma lâcheté :
Mais plutôt continue à le nommer faiblesse,
Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,
Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?
De quel côté pencher ? à quel parti me rendre ?
Qu'une âme généreuse a de peine à faillir !
Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison ;
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
Ô coup, ô trahison trop indigne d'un homme !
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome,
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir !
Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète ?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?

[1] Il fallait, *Pardonne à une vieille amitié aux abois.*

E. faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
Mais je dépends de vous, ô serment téméraire !
Ô haine d'Émilie ! ô souvenir d'un père !
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé :
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ;
C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grâce :
Vos seules volontés président à son sort,
Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
Ô dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable ;
Et puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir !
Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

Scène IV.

Emilie, Cinna, Fulvie.

Emi. Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine ;
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave, en ma présence, a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.
Cin. Le désavouerez-vous ? et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?
Emi. L'effet est en ta main.
Cin. Mais plutôt en la vôtre.
Emi. Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre :
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien ;
C'est seulement lui faire un présent de son bien.
Cin. Vous pouvez toutefois... Ô ciel ! l'osé-je dire !
Emi. Que puis-je ? et que crains-tu ?
Cin. Je tremble, je soupire
Et vois que, si nos cœurs avaient mêmes désirs,
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs ;
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire :
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.
Emi. C'est trop me gêner ; parle.
Cin. Il faut vous obéir :
Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.
Je vous aime, Émilie ; et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur

Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur !
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme ;
En me rendant heureux vous me rendez infâme :
Cette bonté d'Auguste...
Emi. Il suffit, je t'entends ;
Je vois ton repentir et tes vœux inconstants.
Les faveurs du tyran emportent tes promesses ;
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ;
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner ;
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne :
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône et donner ses états,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.
Cin. Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure :
La pitié que je sens ne me rend point parjure ;
J'obéis sans réserve à tous vos sentiments,
Et prends vos intérêts par-delà mes serments.
J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime,
Vous laisser échapper cette illustre victime :
César, se dépouillant du pouvoir souverain,
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein ;
La conjuration s'en allait dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée :
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné ;
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.
Emi. Pour me l'immoler, traître ! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main, qu'il vive, et que je l'aime,
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à régner !
Cin. Ne me condamnez point quand je vous ai servie :
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;
Et, malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance,
Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance ;
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donne pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une âme généreuse, et que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ;

Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur,
Emi. Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie ;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.
Cin. Vous faites des vertus au gré de votre haine.
Emi. Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.
Cin. Un cœur vraiment romain...
Emi. Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.
Cin. C'est l'être avec honneur, que de l'être d'Octave ;
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Implorer la faveur d'esclaves tels que nous.
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes ;
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes ;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.
Emi. L'indigne ambition que ton cœur se propose !
Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine sur sa tête attira notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine :
Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fut vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité ;
Et, prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.
Cin. Le ciel a trop fait voir, en de tels attentats
Qu'il hait les assassins, et punit les ingrats ;
Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chûte :
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner ;
Le coup dont on les tue est long-temps à saigner ;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre.[1]
Emi. Dis que de leur parti toi-même tu te rends,

[1] Pour *la foudre*. On dit, *un foudre de guerre*.

De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus : va, sers la tyrannie ;
Abandonne ton âme à son lâche génie ;
Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras :
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie ;
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me fallait mourir,
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
Et si, pour me gagner, il faut trahir son maître,
Mille autres à l'envi recevraient cette loi
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'apprehende pas qu'un autre ainsi m'obtienne ;
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne :[1]
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
" N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;
Je descends dans la tombe, où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'était destinée :
Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu."

Cin. Hé bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups :
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous ;
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,

[1] Pour *la tienne.*

Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore ;
Vous me faites haïr ce que mon âme adore ;
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien et mille et mille fois ;
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée :
Mais ma main aussitôt, contre mon sein tournée,
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
À mon crime forcé joindra mon châtiment ;
Et, par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
Adieu.

Scène V.

Emilie, Fulvie.

Ful. Vous avez mis son âme au désespoir.
Emi. Qu'il cesse de m'aimer, et suive son devoir.
Ful. Il va vous obéir aux dépens de sa vie.
Vous en pleurez !
Emi. Hélas ! cours après lui, Fulvie ;
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir :
Dis-lui...
Ful. Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?
Emi. Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.
Ful. Et quoi donc ?
Emi. Qu'il achève, et dégage sa foi ;
Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi.

ACTE QUATRIÈME.

Scène Première.

Auguste, Euphorbe, Polyclète, gardes.

Aug. Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.
Euph. Seigneur, le récit même en paraît effroyable ;
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

Aug. Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
À qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir ;
Mais Cinna !

Euph. Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine :
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords ;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

Aug. Lui seul les encourage, et lui seul les séduit !
Ô le plus déloyal que la terre ait produit !
Ô trahison conçue au sein d'une furie !
Ô trop sensible coup d'une main si chérie !
Cinna, tu me trahis !... Polyclète, écoutez.
(*Il lui parle à l'oreille.*)

Pol. Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

Aug. Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

Scène II.

Auguste, Euphorbe.

Euph. Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir :
À peine du palais il a pu revenir,
Que, les yeux égarés, et le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie, et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit ;
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : " Dis-lui que je me fais justice,
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité."
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
Dont l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

Aug. Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface.

Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

Scène III.

Auguste.

Ciel ! à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis ;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines ;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre :
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte ; et revois tout d'un temps
Pérouse au sien[1] noyée, et tous ses habitants :
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau :
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple, à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne,
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève, pour l'abattre, un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,

[1] Pour *dans le sien.*

Je veux me faire craindre,
Rome a pour ma ruine une
Une tête coupée en fait rea
Et le sang répandu de mille
Rend mes jours plus maudit
Octave, n'attends plus le cou
Meurs, et dérobe-lui la gloire
Meurs, tu ferais pour vivre u
Si tant de gens de cœur font
Et si tout ce que Rome a d'ill
Pour te faire périr tour-à-tour
Meurs, puisque c'est un mal q
Meurs enfin, puisqu'il faut, ou
La vie est peu de chose, et le p
Ne vaut pas l'acheter[1] par un p
Meurs ; mais quitte du moins la
Éteins-en le flambeau dans le sa
À toi-même, en mourant, immol
Contentant ses désirs, punis son
Fais un tourment pour lui de to
En faisant qu'il le voie, et n'en
Mais jouissons plutôt nous-même
Et si Rome nous hait, triomphon
Ô Romains ! ô vengeance ! ô
Ô rigoureux combat d'un cœur i
Qui fuit en même temps tout ce
D'un prince malh
Qui

Cinna, Cinna le traître...

Liv. Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

Aug. Hélas ! de quel conseil est capable mon âme !

Liv. Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :
Salvidien à bas a soulevé Lépide ;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi ;
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
Et, dans les plus bas rangs, les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ;
Faites son châtiment de sa confusion ;
Cherchez le plus utile en cette occasion :
Sa peine peut aigrir une ville animée ;
Son pardon peut servir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

Aug. Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet empire
Qui nous rend odieux, contre qui[1] l'on conspire.
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus ;
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise ;
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton état, après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre ;
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

Liv. Assez et trop long-temps son exemple vous flatte ;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate.
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne serait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

Aug. Eh bien ! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.

---

[1] *Contre qui.* Ce pronom relatif est trop loin de l'antécédent ; il fallait le répéter : *nous, contre qui l'on conspire.*

Après un long orage il faut trouver un port ;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.
Liv. Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines !
Aug. Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines !
Liv. Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.
Aug. Régner et caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu c'est montrer sa faiblesse.
Liv. C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.
Aug. Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme ;
Vous me tenez parole ; et c'en sont là, madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus ;
Je sais leur divers ordre, et de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'état,
Une offense qu'on fait à toute sa province,
Dont il faut qu'il la venge ou cesse d'être prince.
Liv. Donnez moins de croyance à votre passion.
Aug. Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.
Liv. Ne traitez pas si mal un conseil salutaire.
Aug. Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire :
Adieu ; nous perdons temps.[1]
Liv. Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.
Aug. C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.
Liv. J'aime votre personne, et non votre fortune.
(*Seule.*) Il m'échappe : suivons ; et forçons-le de voir
Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir ;
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

Scène V.

Emilie, Fulvie.

Emi. D'où me vient cette joie ? et que mal-à-propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !
César mande Cinna, sans me donner d'alarmes !
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'apprenais d'un secret mouvement

---

[1] *Nous perdons le temps.*

Que tout doit succéder[1] à mon contentement !
Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit, Fulvie ?
Ful. J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,
Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,
Faire un second effort contre votre courroux ;
Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause :
Chacun diversement soupçonne quelque chose ;
Tous présument qu'il ait[2] un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi ;
On lui veut imputer un désespoir funeste ;
On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.
Émi. Que de sujets de craindre et de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !
À chaque occasion le ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ;
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entends, grands dieux ; vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me déshonore ;
Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs :
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiette[3] où vous me retenez.
Ô liberté de Rome ! ô mânes de mon père !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire ;
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre :
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,
Mais si fumante encor d'un généreux courroux,

[1] *Succéder*, pour *conspirer*.
[2] *Qu'il ait*, au lieu de *qu'il a*, pour éviter l'hiatus.
[3] *Assiette*, position.

Par un trépas si noble et si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

Scène VI.

Maxime, Emilie, Fulvie.

Emi. Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort!
Max. Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport:
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.
Emi. Que dit-on de Cinna?
Max. Que son plus grand regret,
C'est de voir que César sait tout votre secret.
En vain il le dénie et le veut méconnaître,
Evandre a tout conté pour excuser son maître:
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.
Emi. Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;
Je suis prête à le suivre, et lasse de l'attendre.
Max. Il vous attend chez moi.
Emi. Chez vous!
Max. C'est vous surprendre;
Mais apprenez le soin que le ciel a de vous:
C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive;
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.
Emi. Me connais-tu, Maxime? et sais-tu qui je suis?
Max. En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche[1] à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.
Sauvons-nous, Émilie; et conservons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.
Emi. Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur survivre.
Quiconque après sa perte aspire à se sauver
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.
Max. Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte?
Ô dieux! que de faiblesse en une âme si forte!
Ce cœur si généreux rend si peu de combat![2]
Et du premier revers la fortune l'abat!

---

[1] Le verbe tâcher est généralement gouverné par la préposition *de*.
[2] *Rend si peu de combat* n'est pas clair. Le sens est: Ce cœur si généreux sait peu lutter contre l'adversité.

Rappelez, rappelez cette vertu sublime ;
Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime :
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme :
Avec la même ardeur il saura vous chérir,
Que...

Emi. Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !
Tu prétends un peu trop : mais, quoique tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ;
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ;
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ;
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?
Apprends, apprends de moi quel en est le devoir ;
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

Max. Votre juste douleur est trop impétueuse.

Emi. La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour !

Max. Cet amour en naissant est toutefois extrême.
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime.
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

Emi. Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée ;
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée :
Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir ;
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

Max. Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

Emi. Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté,
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté :
Les dieux seraient pour nous prodigues en miracles
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi : tes amours sont ici superflus.

Max. Ah ! vous m'en dites trop.

Emi. J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.

Et digne, s'il se peut, d'un
Que résous-tu, Maxime ? e
Que ta vertu prépare à ton
Aucune illusion ne te doit p
Émilie en mourant va tout f
Sur un même échafaud la pe
Étalera sa gloire et ton ignor
Et sa mort va laisser à la pos
L'infâme souvenir de ta déloy
Un même jour t'a vu, par une
Trahir ton souverain, ton ami,
Sans que de tant de droits en u
Sans que de deux amants au ty
Il te reste aucun fruit que la h
Qu'un remords inutile allume e
Euphorbe, c'est l'effet de tes
Mais que peut-on attendre enfin
Jamais un affranchi n'est qu'un
Bien qu'il change d'état, il ne c
La tienne, encor servile, avec l
N'a pu prendre un rayon de gé
Tu m'as fait relever une injust
Tu m'as fait démentir l'honneu
Mon cœur te résistait, et tu l'a
Jusqu'à ce que

ACTE CINQUIÈME.

Scène Première.

Auguste, Cinna.

Aug. Prends un siége, Cinna, prends ; et, sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence
À ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre, après, tout à loisir.
Sur ce point seulement contente mon désir.
Cin. Je vous obéirai, seigneur.
Aug. Qu'il te souvienne
De garder ta parole ; et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu sais que depuis à chaque occasion
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
À ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.

Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis ;
Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Émilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna ; tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Cin. Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traîtresse ;
Qu'un si lâche dessein...

Aug. Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi,[1] je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au capitole,
Pendant le sacrifice ; et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?

[1] Pour *assieds-toi*

Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main :
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'état,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but ? d'y régner à ma place ?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi ;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux ;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;
Elle seule t'élève, et seule te soutient ;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et, pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux ?
Parle, parle, il est temps.

Cin. Je demeure stupide ;
Non que votre colère ou la mort m'intimide ;
Je vois qu'on m'a trahi ; vous m'y voyez rêver ;
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée :
Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés :
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause ;
Et, puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire :
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire ;
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.
Aug. Tu me braves, Cinna ; tu fais le magnanime ;
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime :
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout ;
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

Scène II.

Auguste, Livie, Cinna, Emilie, Fulvie.

Liv. Vous ne connaissez pas encor tous les complices ;
Votre Émilie en est, seigneur, et la voici.
Cin. C'est elle-même, ô dieux !
Aug. Et toi, ma fille, aussi !
Emi. Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.
Aug. Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ?
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.
Emi. Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements :
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées ;
Et ce sont des secrets de plus de quatre années.
Mais, quoique je l'aimasse et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi :
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;
Je la lui fis jurer : il chercha des amis.
Le ciel rompt le succès que je m'étais promis ;
Et je vous viens, seigneur offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,

Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'état :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.
Aug. Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie ;
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie ;
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang ;
Et, prenant toutes deux leurs passions pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
Ô ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?
Emi. Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.
Aug. Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.
Emi. Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père ;
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler
À son sang innocent voulait vous immoler.
Liv. C'en est trop, Émilie ; arrête, et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père.
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne ;
Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable :
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.
Emi. Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre.
Punissez donc, seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats.
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres :
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ;
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.
Cin. Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore !

...ans mon peu de mérite elle
Et ne put négliger le bras qu...
Elle n'a conspiré que par mon
J'en suis le seul auteur, elle n
Emi. Cinna, qu'oses-tu dire
Que de m'ôter l'honneur quand
Cin. Mourez ; mais en moura
Emi. La mienne se flétrit si (
Cin. Et la mienne se perd, si
Toute celle qui suit de si généreu
Emi. Hé bien ! prends-en ta p...
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir
La gloire et le plaisir, la honte et
Tout doit être commun entre de vi
Nos deux âmes, seigneur, sont d
Unissant nos désirs nous unîmes nc
De nos parents perdus le vif ressen
Nous apprit nos devoirs en un mêm
En ce noble dessein nos cœurs se r
Nos esprits généreux ensemble le f
Ensemble nous cherchons l'honneu
Vous vouliez nous unir, ne nous sé
Aug. Oui, je vous unirai, couple
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni
Oui, je vous unirai, puisque vous le
Il faut bien satisfaire aux feux dont
Et que tout l'univers, sach...
S'étonne du ...

Aug. Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir :
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.
Max. De tous vos ennemis connaissez mieux le pire :
Si vous régnez encor, seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon âme :
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;
Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie ;
Et pensais la résoudre à cet enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant.
Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces :
Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus,
Et je vous en ferais des récits superflus ;
Vous voyez le succès de mon lâche artifice.
Si pourtant quelque grâce est due à mon indice,
À vos bontés, seigneur, j'en demanderai deux,
Le supplice d'Euphorbe, et ma mort à leurs yeux.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître ;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.
Aug. En est-ce assez, ô ciel ! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. Ô siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma dernière victoire :
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée, ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ;
Préfères-en[1] la pourpre à celle de mon sang ;
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.
Emi. Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vue auprès le leurs clartés :
Je connais mon forfait, qui me semblait justice ;
Et, ce que n'avait pu la terreur du supplice,
Je sens naître en mon âme un repentir puissant ;
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le ciel a résolu votre grandeur suprême ;
Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même.
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;
Elle est morte ; et ce cœur devient sujet fidèle ;
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.
Cin. Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtiments trouvent des récompenses ?
Ô vertu sans exemple ! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !
Aug. Cesse d'en retarder un oubli magnanime ;
Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :
Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents, et me rend mes amis.
(*A Max.*) Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée.
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor,[2] ce sera ton supplice.
Max. Je n'en murmure point, il a trop de justice ;[3]
Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.
Cin. Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chûte du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées
Pour prolonger vos jours retrancher nos années ;

---

[1] *Préfères*, à l'impératif avec un *s*, pour l'euphonie, comme on dit : *va-s-y*
[2] Si tu aimes encore Émilie.
[3] Pour *il est trop juste*, (l'hymen.)

Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous !
Liv. Ce n'est pas tout, seigneur ; une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon âme.
Oyez[1] ce que les dieux vous font savoir par moi :
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre :
On portera le joug désormais sans se plaindre ;
Et les plus indomtés, renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets.
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie ;
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie et sensible et profonde
Se démet en vos mains de l'empire du monde :
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels ;
Et la postérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.
Aug. J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer.
Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer !
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ;
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier.

[1] *Oyez*, pour *entendez*. *Oyez* n'est plus usité.

FIN.

OLLENDORFF'S NEW METHOD
OF
LEARNING TO READ, WRITE, AND SPEAK
THE FRENCH LANGUAGE,

With an Appendix, containing the Cardinal and Ordinal Numbers, and full Paradigms of the Regular and Irregular, Auxiliary, Reflective, and Impersonal Verbs

By J. L. JEWETT. One volume, 12mo. $1.

'NEW METHOD OF LEARNING THE FRENCH LANGUAGE.—This grammar must supersede all others now used for instruction in the French language. Its conception and arrangement are admirable,—the work evidently of a mind familiar with the deficiencies of the systems, the place of which it is designed to supply. In all the works of the kind that have fallen under our notice, there has been so much left unexplained or obscure, and so many things have been omitted—trifles, perhaps, in the estimation of the author, but the cause of great embarrassment to the learner—that they have been comparatively valueless as self-instructors. The student deceived by their specious pretensions, has not proceeded far before he has felt himself in a condition similar to that of a mariner who should put out to sea without a compass to direct him. He has encountered difficulty after difficulty, to which his grammar afforded no clue; when, disappointed and discouraged, he has either abandoned the study in disgust, or if his means permitted, has resorted to a teacher to accomplish what it was not in his power to effect by the aid of his 'self-instructor.'

"Ollendorff has passed his roller over the whole field of French instruction, and the rugged inequalities formerly to be encountered, no longer discourage the learner. What were the difficulties of the language, are here mastered in succession; and the only surprise of the student, as he passes from lesson to lesson, is, that he meets none of these 'lions in the way.'

"The value of the work has been greatly enhanced by a careful revision, and the addition of an appendix containing matter essential to its compeleteness either as a book for the use of teachers or for self-instruction."—*New-York Commercial Advertiser.*

VALUE'S IMPROVED EDITION OF
OLLENDORFF'S NEW METHOD
OF
LEARNING TO READ, WRITE, AND SPEAK
THE FRENCH LANGUAGE.

With the Lessons divided into Sections of a Proper Length for Daily Tasks, and numerous Corrections, Additions, and Improvements, suitable for this country, by V. VALUE; to which is added Value's System of French Pronunciation; his Grammatical Synopsis; a New Index, and Short Models of Commercial Correspondence.

One volume, 12mo. Price $1.

"Mr. Value has taught practically Ollendorff's system for many years, and has bestowed much thought and labor on the improvement of this edition. The longer lessons have been judiciously subdivided; much attention has been bestowed upon the arrangement of the exercises relating to the subjunctive mood: besides the system of pronunciation, we have an excellent grammatical synopsis, which appears to us, on a brief examination, very happily constructed, and of great *value*. In his preface the author mentions several minute corrections made in this edition, which show the care and accuracy bestowed upon it."—*Churchman.*

MESSRS. D. APPLETON & Co.

Gentlemen,

I have carefully perused your new edition of Ollendorff by Mr. Value, and find it contains all the improvements the original work so much required. It is evidently the result of long research, time and labor, founded upon experience and a thorough knowledge of the system, and in my estimation far superior to any work of the kind which I have yet met with. I intend adopting the use of it in my classes.

Yours, respectfully,
J. ROEMER,

Professor of the French Language in the N. Y. Free Academy.

*** *Keys to the Exercises of the above Grammars in separate vols., 75 cts. each.*

French.

COMPANION TO
OLLENDORFF'S NEW METHOD
OF
LEARNING TO READ, WRITE, AND SPEAK
THE FRENCH LANGUAGE.

BY GEORGE W. GREENE,

Instructor in Modern Languages in Brown University.

One volume, 12mo. 75 cts.

"We commend this volume as a *Vade-mecum* to all young students of the French tongue. The dialogues are simple in construction—yet they embrace a wide range of subjects. The idiomatic hints supply a desideratum that has been long needed by the student, as those who have attempted to render French colloquy according to grammatical rules, know too well. The vocabulary preceding each conversation is a convenience, if not a novelty; it precludes the necessity of frequent reference to a more ponderous work."—*Literary Union.*

"Mr. Greene is Instructor in Modern languages in Brown University, R. I. He has successfully prosecuted the system of teaching practised by Ollendorff; and is the author of Ollendorff's First Lessons in French. The 'Companion' contains of Dialogues and a Vocabulary. The study of it is begun as soon as the scholar has learned enough about French verbs to enable him to translate. The dialogues have each prefixed to them a special vocabulary of the new words which occur in the lesson. These special vocabularies are to be committed to memory, as also the general vocabulary at the end of the series of lessons. When this is learned, the student will know all the words which are needed to enable him to speak with propriety on any subject, and may read the French of any author with but an occasional resort to a larger Lexicon. Mr. Greene is right in enforcing the committing of words to memory: a language cannot be *learned* without such study. He truthfully remarks: 'Learning words by heart is very dull work, and yet is the price every body who wishes to learn a language, must sooner or later pay. Do it in the beginning, and the rest of your progress will be easy and pleasant. Put it off—and you will never do it at all.'"—*N. W. Baptist Chronicle.*

"The present work, as its name imports, forms a very appropriate companion to the new edition of OLLENDORFF by M. VALUE, noticed by us a few days since. It comprises a series of ninety-two dialogues, carefully selected, so as to familiarize the student with an extensive range of subjects, and to enable him to converse upon them with ease and fluency.

"The dialogues are followed by a valuable chapter on differences of idioms, in which those peculiarities of the language, which cannot be classified under general rules, are clearly exhibited, accompanied by grammatical hints and useful suggestions.

"Nearly one-half of the book is taken up with a vocabulary of words arranged according to subjects, presenting at a single glance all the principal terms relating to any particular art, profession, or branch of science. Among other improvements, we notice the French names of all the principal countries, cities, towns, islands, seas, rivers, mountains, &c., in the world—names of the principal nations and races of men, and the proper names of men and women. These tables are indispensable to the French student, and alone are worth the price of the book.

"I. Mr. GREENE'S reputation as Professor of Modern Languages in Brown University, we have a sufficient guaranty of the accuracy of the work."—*Buffalo Gen. Adv.*

OLLENDORFF'S
FIRST LESSONS IN FRENCH,
OR
ELEMENTARY FRENCH GRAMMAR,
INTRODUCTORY TO OLLENDORFF'S LARGER GRAMMAR.

BY GEORGE W. GREENE,

Instructor of Modern Languages in Brown University.

One volume, 16mo. 38 cts.; with a Key, 50 cts.

This volume is intended as an introduction to "OLLENDORFF'S COMPLETE FRENCH METHOD," and is published in accordance with a very general demand made for a more elementary work than the larger Grammar.

"It is believed that the student who shall take the pains to go carefully through this volume, in the manner suggested in the Directions for studying it, will come to the study of the 'Complete Method' with a degree of preparation which will render his subsequent progress easy and agreeable."

Mezzofanti's System of Learning Languages applied to the Study of French.

IN TWO VOLUMES.

I.

FIRST FRENCH READER.

WITH A TREATISE ON FRENCH VERSIFICATION, AND A DICTIONARY OF IDIOMS, PECULIAR EXPRESSIONS, ETC.

BY J. ROEMER,

Professor of the French Language and Literature in the N. Y. Free Academy.

12mo. $1.

II.

SECOND FRENCH READER.

ILLUSTRATED WITH HISTORICAL, GEOGRAPHICAL, PHILOSOPHICAL, AND PHILOLOGICAL NOTES.

BY J. ROEMER.

12mo. $1 25.

"With the exception of our own tongue, French is undoubtedly the most important language of the modern world. Commerce, literature, science, and the fine arts, all demand its aid. It therefore is justly classed with the numerous branches of knowledge essential to a good education.

"The work now before us is an amplification of the system pursued by the late Cardinal Mezzofanti, applied to the French language. Professor Roemer, who is favorably known in connection with the Free Academy of this city, was personally acquainted with this extraordinary linguist, and received from him the details of his successful mode of study."

"We approve highly of the method so ably advocated by Professor Roemer; it is simple, encouraging in its nature, and more likely to conduct the student to a sound knowledge of the *structure* of the language than any other with which we are acquainted. The introductory remarks on the history and analogies of the French language are practical and suggestive. An admirable treatise on French versification (generally neglected in tuition), and a copious dictionary of idioms, &c., are very important features in the work. The progressive reading exercises, in prose and verse, have been selected with great taste, and justly claim for the volume the additional merit of being highly interesting even to those who have mastered the language, and now cultivate its literature. We cannot close our notice of this excellent work more appropriately, than by recommending it as being well worthy of the attention of all those who are interested in educational progress and the simplification of valuable knowledge."
—*Journal of Commerce.*

NEW POETICAL FRENCH READER.

CHOIX DE POESIES

POUR LES JEUNES PERSONNES.

PAR MADAME A. COUTAN.

1 vol., 12mo. $1.

"CHOIX DES POESIES POUR LES JEUNES PERSONNES, is the title of a selection of poems in the French language, designed for the perusal of the young, by Madame A. Coutan, just published by Appleton and Company, of this city. It is a very charming collection of some of the sweetest and most graceful verses in the French language. We were hardly aware, till we looked over this book, that so many distinguished French authors had contributed to a class of productions, so peculiarly suited to readers of an early age."—*Evening Post.*

THE YOUNG LADIES' GUIDE TO FRENCH COMPOSITION.

BY GUSTAVE CHOUQUET.

1 vol., 12mo.

Extract from Preface.

"This work is intended to serve as a reading and translation book, a text-book on Rhetoric, and as a manual of French composition and conversation. The treatise on Rhetoric, being *applicable to all languages*, will help to exercise the minds of young ladies in the *elements of thought, and train their judgments* to sound and correct literary criticism."

THE

STANDARD PRONOUNCING DICTIONARY

OF THE

FRENCH AND ENGLISH LANGUAGES.

IN TWO PARTS.

PART I. FRENCH AND ENGLISH. | PART II. ENGLISH AND FRENCH.

The FIRST PART comprehending words in common use—Terms connected with Sciences belonging to the Fine Arts—3000 Historical Names—4000 Geographical Names—[illegible] terms lately published, with the PRONUNCIATION OF EVERY WORD, according to the French Academy and the most eminent Lexicographers and Grammarians; together with the Critical *Remarks*, in which the various methods of pronouncing employed by different authors are investigated and compared with each other.

The SECOND PART containing a copious vocabulary of English words and expressions, with the pronunciation according to Walker.

THE WHOLE PRECEDED BY

A Practical and Comprehensive System of French Pronunciation.

BY GABRIEL SURENNE, F. A. S. E.,

French Teacher in Edinburgh; Corresponding Member of the French Grammatical Society of Paris, &c., &c.

Reprinted from a duplicate cast of the stereotype plates of the last Edinburgh edition.

One stout volume, 12mo., of nearly 900 pages. Price $1.50.

A FEW CRITICISMS ON ITS MERITS.

Kinderhook Academy.

Surenne's French Dictionary is in many respects superior to those of "Meadow" and "Boyer." The Proper Names at the bottom of each page, and the method of explaining the pronunciation, (by the French sounds of the vowels, with which the pupil has become familiar,) are in my opinion distinguishing excellencies.

SILAS METCALF.

Princeton, N. J.

We use habitually the admirable Dictionary of Surenne.

LYMAN COLEMAN.

National Magazine.

"This work must have been one of very great labor, as it is evidently of deep research. We have given it a careful examination, and are perfectly safe in saying, we have never before seen any thing of the kind at all to compare with it. Our space will not permit us to give more than this general testimony to its value. Long as the title is, and much as it promises, our examination of the work proves that all the promises are fulfilled, and we think that no student of the French language should, for a moment, hesitate to possess himself of it. Nor, indeed, will it be found less useful to the accomplished French scholar, who will find in it a fund of information which can no where be met with in any one book. Such a work has for a long time been greatly needed, and Mr. Surenne has supplied the deficiency in a masterly style. We repeat, therefore, our well digested opinion, that no one in search of a knowledge of the niceties of the French language should be without it."

New-York Observer.

"Every student of the French language, and every person of taste who is fond of reading French, and wishes to become proficient in that tongue, should possess this comprehensive but complete dictionary. It embraces all the words in common use, and those in science and the fine arts, historical and geographical names, etc., with the pronunciation of every word according to the French Academy, together with such critical remarks as will be useful to every learner. It is published in a form of extreme condensation, and yet contains so full a compilation of words, definitions, etc., as scarcely to leave any thing to be desired."

Boston Courier.

"This is, we believe, the first French pronouncing dictionary that has appeared in the English field of French education, and the compiler, Mr. Surenne, may well felicitate himself on the decided success which has attended his efforts to furnish us with this long expected desideratum. Mr. S. has rendered precise what was before uncertain, clear what had hitherto been obscure, in short, put into the hands of both teachers and scholars, an authority in philology and pronunciation, as good, as correct, as authoritative as Johnson, Walker, or Webster, in the English tongue. The method adopted for representing the sounds of words, is for the English or American eye and ear, so that faultless pronunciation may be depended upon. The phraseology is often that of the French Academy, consequently of the highest authority, and is both copious and practical. The English pronunciation is precisely after the plan of Webster, imitated or followed with the most scrupulous accuracy, thus giving two extraordinary advantages in one work, viz., a dictionary of French pronunciation, with words and meanings, and a standard of English pronunciation. We exhort, we entreat teachers, parents, guardians, all interested in the education of youth, to look at this splendid work of industry and ingenuity, and they will see and recognize its superiority at a glance."

French.

NEW DRAMATIC FRENCH READER.

CHEFS-D'ŒUVRES DRAMATIQUES
DE LA
LANGUE FRANCAISE.

Mis en Ordre Progressif, et Annotés, pour en faciliter L'Intelligence.

PAR A. G. COLLOT,

Professor de Langues et de Litterature

One Volume, 12mo. of 520 pages. Price $1.

We have examined this book with great interest, and can confidently recommend it to students and teachers of the French language, as better adapted to the purposes of a reading book than any other with which we are acquainted. It is made up of fourteen complete dramas, taken from the works of the best and purest writers, among which are the great names of Corneille, Racine, Moliere, and Piron. The pieces are systematically arranged in progressive order, and the idiomatical difficulties of the language are fully and clearly explained in the notes. To those who are desirous of speaking French this book is invaluable, as the conversational and idiomatic phrases, so indispensable to this accomplishment, are met with on every page; and to those who wish to cultivate their taste, and to obtain a knowledge, not only of the French language, but of the writings of its most eminent dramatists, this volume will supply the place of voluminous collections not easy to be obtained. Its typographical accuracy and appearance has seldom been equalled in any French book that has heretofore issued from the press of this country.—*Courier and Enquirer.*

This book is made up of pieces of progressive difficulty, as exercises in the study of French. We have first a Proverb or two in the simplest style, with foot-notes explanatory of idiomatic phrases; then a couple of Berguin's pieces, intended for learners; then some half dozen of Scribe's popular dramas, full of action, and exhibiting many peculiarities of French manners and language; Moliere's Misanthrope; Voltaire's Merope; Racine's Athalie; and, lastly, the Cinna of Corneille—*all entire*; which is, certainly, an improvement on all other French reading books, the fragmentary style of which has often vexed us. The whole appears to us admirably adapted for its purpose.—*Christian Examiner.*

NEW MODERN FRENCH READER.

MORCEAUX CHOISIES DES AUTEURS MODERNES,

A LA USAGE DE LA JEUNESSE.

With a Vocabulary of the New and Difficult Words and Idiomatic Phrases adopted in Modern French Literature.

By F. ROWAN.

Edited by J. L. JEWETT, Editor of Ollendorff's French Method.

One volume, 12mo. 75 cents.

The chief object of the present volume is to offer the means of making the youth acquainted with the French Language, as it is spoken in the present day, and as it is presented in the works of the modern authors of France, without the risk of sullying the mind of the young reader, by an introduction to such scenes and principles, as but too often disgrace the pages of writers who would be an honor to humanity, were their moral qualities but equal to their genius.

The second is to facilitate the task of the teacher, by endeavoring to render the work attractive in the eyes of the pupil; and such selections have therefore been made, as will, it is hoped, be interesting and entertaining to the young reader, while, at the same time, they will prove worthy specimens of the peculiar style of their respective authors, and sufficiently demonstrate the great idiomatic revolution which has taken place in the French Language within the last quarter of a century.

The American edition of the work is rendered still more valuable and interesting by the addition of extracts from the writings of Sismondi and Mignet, modern historians of distinguished merit. The vocabulary of new and difficult words and idiomatic phrases is also more conveniently arranged for reference, and considerably enlarged; while the whole has undergone thorough revision, with a view to accuracy in every particular; and the orthography has been made to conform to that of the Dictionary of the Academy and the usage of modern writers.

List of Authors —Alex. Dumas, Alex. de Tocqueville, Alfred de Vigney, Alph. Karr, Aug. Thierry, Bignon, Capefigue, De Balzac, De Lamartine, E. Souvestre, Eugène Sue, F. Soulié, Guizot, Gust. de Beaumont, Jules Janin, Leon Gozlan, D'Aubigné, Mérimee, Michelet, Salvandy, Lavallée. Thiers, Victor Hugo, Villemain, Sismondi, Mignet.

THE CLASSIC FRENCH READER,

FOR ADVANCED STUDENTS;

OR,

BEAUTIES OF THE FRENCH WRITERS, ANCIENT AND MODERN

BY ALAIN DE FIVAS.

With a Vocabulary, French and English, of all the Words and Idioms contained in the Work. By J. L. Jewett.

One Volume, 12mo. of 390 pages. Price $1.

"This work embraces selections from the writings of all the literary periods, and specim of the various styles of the most distinguished writers. It is a well-digested book, convenien manual for students, since it unites the advantages of a reading book, lexicon, and gramm

"The 'Classic French Reader' consists of selections from the standard prose and poet writers of France. Each selection forms a complete subject, and is of sufficient length for single lesson. The choice of pieces is made from every period of the French literary histor so that the student has an opportunity of forming an acquaintance with every species of Frenc composition. The selections are suitable for a reading book,—from Molière, Saint Pierre, Mo tesquieu, Chateaubriand, Madame de Staël, Rousseau, Fénélon, Voltaire, Bossuet, and others, in prose; in poetry, from La Fontaine, Florian, Béranger, J. B. Rousseau, Racine, and other eminent writers. Short sketches of the life of each are given, which are not without their use. The vocabulary 'embraces and defines every word used in the book, not only in its particular acceptation, but in its primary significance (signification).' The idiomatic phrases are noticed occasionally foot-notes are added by way of explanation. Any one who will make himself familiar with all the pieces in the book, will be prepared to read works in every department of French literature."

AN

INTRODUCTION TO THE FRENCH LANGUAGE:

CONTAINING

Fables, Select Tales, Remarkable Facts, Amusing Anecdotes, etc.

WITH

A DICTIONARY

OF ALL THE WORDS TRANSLATED INTO ENGLISH.

By ALAIN DE FIVAS, Member of several Literary Societies.

One neat volume, 12mo. Price 50 cents.

This work has passed through several editions in England, and rapidly found its way as a class-book into the most eminent public and private seminaries.

The pieces contained in this volume comprehend a great variety of subjects, and are generally of a lively and familiar style, the phrases will serve as elements of conversation, and enable the student to read with facility other French books.

In the Dictionary at the end, is given the meaning of every word contained in the book.

The explanatory words are placed at the end of the book, instead of at the foot of the page; by this method learners will derive considerable benefit.

Though this work is designedly for the use of schools, the author has borne in mind, that many of the learners of French are adults, therefore, while it is adapted for youthful students, an endeavor has also been made to make it acceptable to those of more advanced age.

IN PREPARATION.

A NEW DICTIONARY

OF THE

FRENCH AND ENGLISH LANGUAGES.

Part I. FRENCH AND ENGLISH. | Part II. ENGLISH AND FRENCH.

Based on the recent Dictionary of A. Spiers, with many valuable Additions and Improvements.

One volume, large 8vo. Uniform with "Adler's German Lexicon."

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building